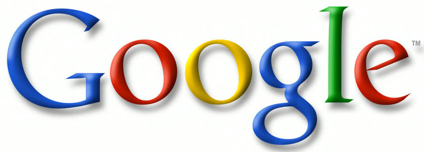


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

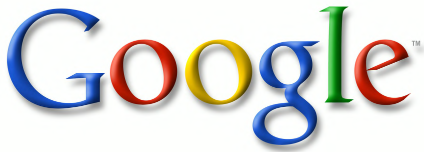
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

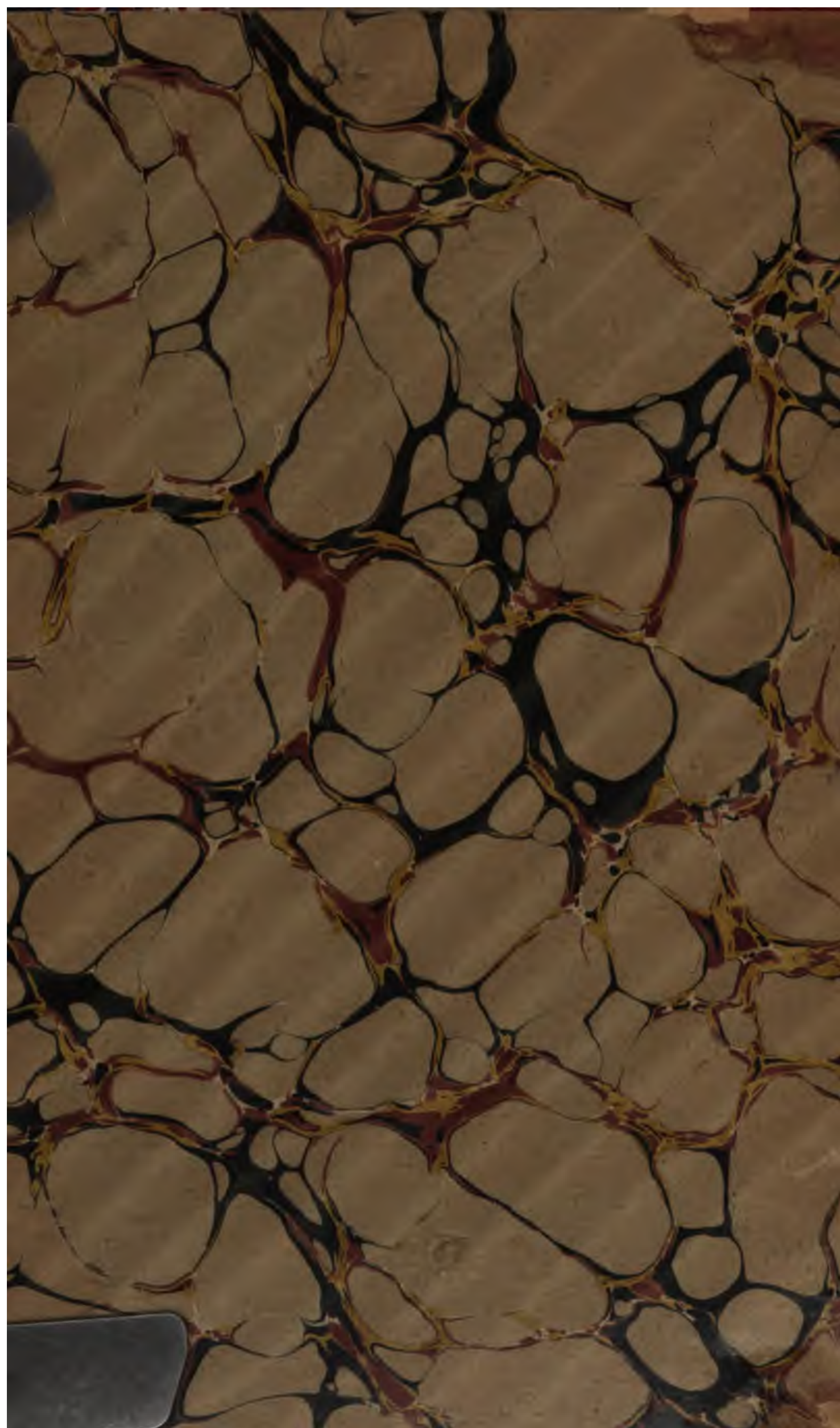
Nous vous demandons également de:

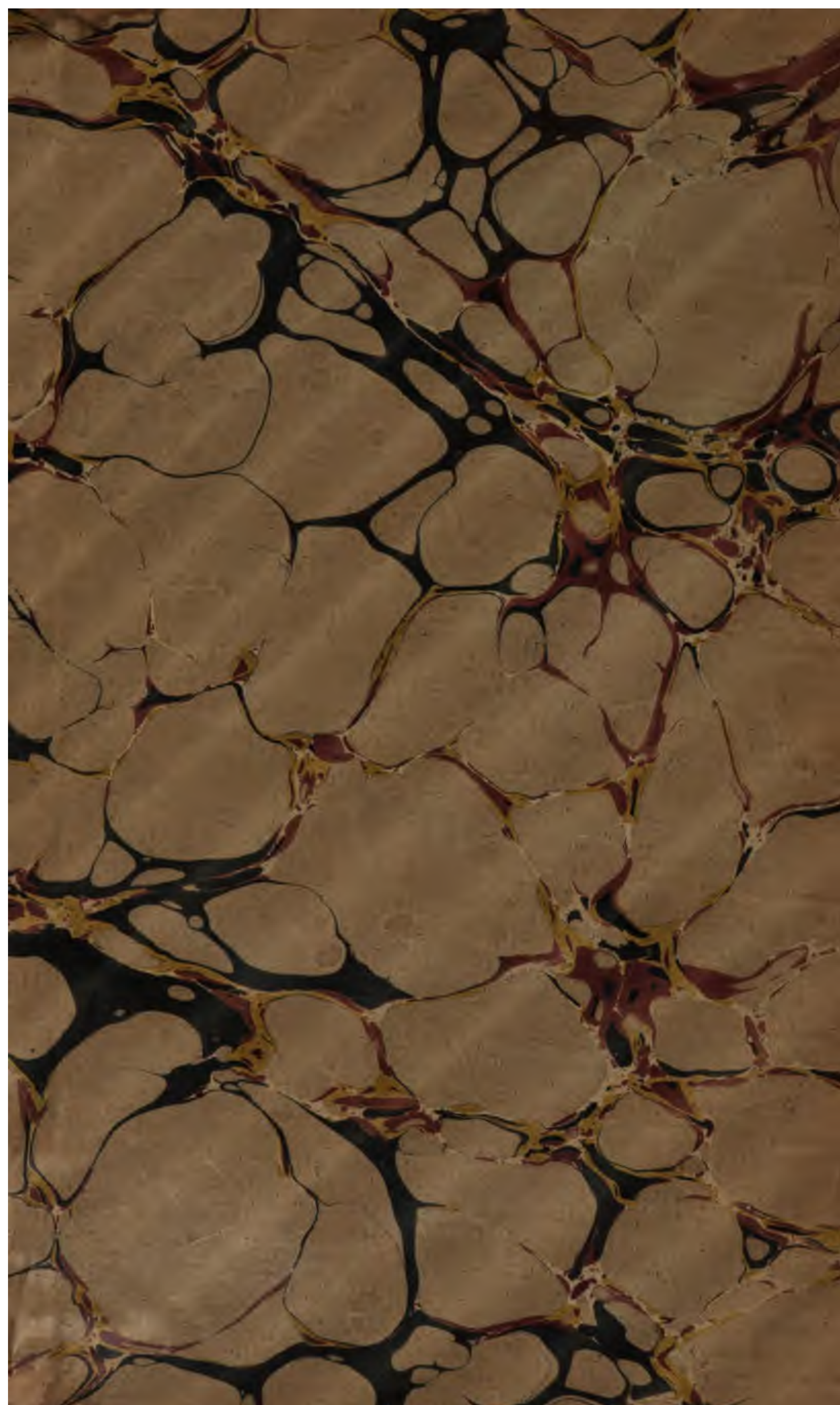
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

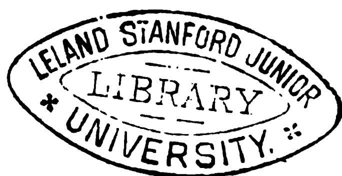
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY OF THE
Leland Stanford Junior University





41.63
G277



A. 16859.

immortelle de *Girart de Roussillon* où nous voyons le vieux Duc porter le charbon et la Duchesse se faire couturière et si bien travailler « qu'on ne vit jamais femme si active de ses doigts », cette page si simple est gâtée par le rajeunisseur bourguignon du XIVe siècle qui ne trouve rien de mieux que de nous raconter à ce propos « comment Auguste César faisait apprendre des métiers manuels à toutes ses filles, nièces et cousines. » L'auteur du premier *Ogier* qui soit parvenu jusqu'à nous, ce rude et vraiment épique Raimbert, nous avait fait une peinture brutale de la colère de Charles contre l'enfant Ogier qui était son otage, et dont le père, Gaufroi, avait gravement outragé les ambassadeurs français. L'élégant Adenet, au XIIIe siècle, avait déjà efféminé ce mâle récit; mais que dire de ce *rifacimento* du XIVe siècle où l'on supprime la touchante supplication que le pauvre Ogier adresse aux barons de France, et l'intervention de la Reine en sa faveur, et tous les traits vigoureux d'une aussi belle esquisse? Partout, c'est partout cette filandreuse, monotone et endormante médiocrité. Nous avons eu jadis l'idée de publier, sur deux colonnes, une « Chrestomathie comparative » des textes du XIIe et de ceux du XIVe siècle. Nous y avons renoncé... parce qu'on n'aurait lu que les premiers [1].

1. Nous donnons ici, à tout le moins, quelques extraits de cette « Chrestomathie comparative » pour l'intelligence des pages qui précèdent. Il s'agit de trois épisodes de *Roland* (le Cor, Charlemagne arrêtant le soleil, la mort d'Aude) et d'un épisode du *Pèlerinage à Jérusalem* (l'entrée de Charles dans la Ville-Sainte), que nous comparons avec les passages correspondants du *Galien*. Il va sans dire que tous les auteurs des Remaniements du XIVe ou du XVe siècle ne se sont pas imposé l'obligation de suivre leurs modèles d'aussi près. = Cf. ci-dessus (I, page 463 et suivantes) la *Colère de Charles* d'après l'*Ogier* du XIIe siècle et celui du XIVe, et la *Mort de Bau-*

*
* *

Les Compilations.

Après les Remaniements, les Compilations.

Il y a plusieurs familles de compilateurs, plusieurs espèces de compilations.

Le véritable compilateur est celui qui n'a besoin

douinet d'après les deux mêmes poèmes (1re édition, pp. 482, 483), etc., etc.

I. LE COR

1° CHANSON DE ROLAND (vers 1059-1092).

« Cumpainz Rollanz, l'olifant kar sunez.
« Si l'orrat Carles, fera l'ost returner :
« Succurrat nus li Reis od sun barnet. »
Respunt Rollanz : « Ne placet Damne Deu
« Que mi parent pur mei seient blasmet,
« Ne France dulce ja chedet en viltet.
« Einz i ferrai de Durendal asez,
« Ma bone espée que ai ceint à l' costet ;
« Tut en verrez le brant ensanglentet.
« Felun paien mar i sunt asemblet ;
« Jo vus plevis, tuit sunt à mort livret. »

*
* *

« — Cumpainz Rollanz, sunez vostre olifant :
« Si l'orrat Carles ki est as porz passant ;
« Jo vus plevis, ja returnerunt Franc.
« — Ne placet Deu, » ço li respunt Rollanz,
« Que ço seit dit de nul hume vivant
« Que pur paiens ja seie jo cornant !
« Ja n'en avrunt reproece mi parent.
« Quant jo serai en la bataille grant
« E jo ferrai e mil colps e set cenz,
« De Durendal verrez l'acier sanglent.
« Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment ;
« Ja cil d'Espaigne n'avrunt de mort guarant. »

*
* *

Dist Oliviers : D'iço ne sai jo blasme.
« Jo ai veüt les Sarrazins d'Espaigne ;
« Cuvert en sunt li val e les muntaignes,
« E li lariz e trestutes les plaignes.
« Granz sunt les oz de cele gent estrange ;
« Nus i avum mult petite cumpaigne. »
Respunt Rollanz : « Mis talenz en est graindre.
« Ne placet Deu ne ses seintismes angles
« Que ja pur mei perdet sa valur France !
« Mielz voeill murir qu'à huntage remaigne.
« Pur bien ferir l'Emperere nus aimet. »

2° GALIENS LI RESTORÉS (éd. Stengel, p. 122, 123).

« Sire, dient François, sonnés vostre oliphant.
« Si l'orra Charlemaine qui les pors va passant. »
Et Roulant respondi : « Vous parlés pour neant.
« Encor n'y a estour ne homme nul vivant
« Qui y ait entamé son haubert jaserant.
« Que diroient François, s'il venoient avant ?
« A tousjours serions tenus pour meschcant.
« Metons nous en conroy, alons nous aprestant.
« Aions fiance en Dieu, le pere royamant :
« Car ceulx qui hui mouront sur la gent nonsachant
« Il vivront ja lassus au trone suffisant.
« De rien qui soit au monde ne vous soit remembrant
« Fors d'acquerir l'amour qui sans fin est durant.
« Olivier, beau compaings, à moi venés avant :
« Tenés vous près de moi, ne m'alés eslongnant
« Et pensés à l'amour que vous desirés tant
« Jacqueline la belle qui a le doulz semblant ;
« Monstrés pour son amour à paiens fier semblant,
« Et j'en leur monstreray pour vostre seur autant :
« Car ja homs n'est hardis s'il n'a vray ceur d'amant. »

II. CHARLEMAGNE ARRÊTE LE SOLEIL

2° CHANSON DE ROLAND (vers 2443-2460).

Li Emperere fait ses graisles suner ;
Pois, si chevalchet od sa grant ost, li ber.

GALIENS LI RESTORÉS (éd. Stengel, p. 233).

Lors se vont Sarrasins lor retrait esploictant
Et l'ost au roy Charlon aloient eslongnant,

que d'une paire de ciseaux pour tailler hardiment dans les œuvres de ses devanciers, et de quelques brins de fil pour coudre ensemble, tant bien que mal, ces morceaux plus ou moins assortis ou dépareillés. Travail de mosaïste, et de mosaïste qui ne sait pas toujours les secrets de son métier. Je me suis jadis persuadé que l'*Entrée de Spagne* était, en partie,

De cels d'Espaigne unt les esclos truvez,
Tiennent l'encalz, tuit en sunt cumunel.
Quant veit li Reis le vespre decliner,
Sur l'herbe verte descent il en un pret,
Se culchet à tere, si priet Damne Deu
Que le soleill facet pur lui ester,
La noit targier e le jur demurer.
As li un Angle ki od lui soelt parler;
Isnelement si li ad cumandet :
« Carles, chevalche : ne te faldrat clartet.
« La flur de France as perdut, ço set Deus;
« Vengier te poes de la gent criminel. »
A icel mot l'Emperere est muntez.

* * *

Pur Carlemagne fist Deus vertut mult grant :
Kar li soleilz est remés en estant.
Paien s'en fuient,.....

Et le soleil aloit durement abessant,
Ne estoit au ciel plus qu'une lance en hauchant.
Et quant Charles le voit, il en fut fort dolant :
« Ha! Dieu, se dit le Roi, mi vont il eschappant?
« Se je ne me combas aus paiens maintenant,
« N'y combatray jamais en jour de mon vivant;
« Car il s'enfuiront trestoute nuit errant.
« Beau sire Dieu, dit Charles, donnés moi du jour tant
« Que me puisse venger du domaige pesant.
« Haa! sire saint Jacque où je me fie tant,
« Je m'esbaty pour vous en Espaigne la grant;
« Priés à Jhesucrist, le père royamant,
« Que ce jour cy endroit voit ung poi eslongnant. »
Si tost que il ce dit, on vit là apparant
Que le soleil se tint tout droit en son estant
Et demeura au ciel tos quois jusques à tant
Que Charlemaine eüt vengié la mort Rollant

* * *

Le miracle fut beaus que Jhesucrist fist là,
Que le soleil se tint et point il n'avala.
A la prière Charle Dieu le jour eslongna;
Le roy Marsille suit, tant fist qu'il le trouva :
Et livrerent bataille dont mout leur ennuia.
Ha Dieu! comment François se combatirent là!

III. LA MORT DE LA BELLE AUDE

1° ROLAND (vers 3705-3721).

Li Emperere est repairiez d'Espaigne
E vient ad Ais, à l' meillur sied de France.
Muntet el' palais, est venuz en la sale.
As li venue, Alde, une bele dame.
Ço dist à l' Rei : « U est Rollanz li catanies.
« Ki me jurat cume sa per à prendre? »
Carles en ad e dulur e pesance.
Pluret des oilz, tiret sa barbe blanche :
« Soer, chere amie, d' hume mort me demandes,
« Jo t'en durrai mult esforciet escange :
« Ç' est Loewis, mielz ne sai-jo qu'en parle
« Il est mis filz e si tiendrat mes marches. »

2° GALIENS LI RESTORÉS (éd. Stengel, pp. 367, 368).

Le Roy vint à sa court et o lui ses ami :
Belle Aude fist venir au gent corps agensi.
Moult fu dolent le Roy quant il la l'a choisi.
I la prinst par les bras, doulcement l'a saisi :
« Amie, dit le Roy, escoutés que je vous pri :
« De ce que vous dirai n'aiés le cœur failli.
« On ne le peut celer, il fault qu'il soit ainsi :
« Perdu as Olivier et Roulant ton amy.
« *Mort sont a Roncesvaux où ont esté trahi.* »
Quant Belle Aude l'entend, le cœur lui est faily,
Si haulte qu'ele fu à la terre chei
Et dit : « *Beau sire Dieu qui onques ne menti*

l'œuvre d'un compilateur de ce calibre, et que ce médiocre ouvrier avait utilisé de la sorte plusieurs poèmes tombés sous sa main, tels qu'un *Roland et Ferragus* et une *Prise de Nobles*. Nous lui devons, d'ailleurs, une certaine reconnaissance, puisqu'il nous a conservé certains éléments de la légende qui ne sont pas des moins notables et qu'on ne connaîtrait pas sans lui.

Alde respunt : « Cist moz mei est estranges.
« Ne placet Deu ne ses Seinz ne ses Angles
« Après Rollant que jo vive remaigne ! »
Pert la culur, chiet as piez Carlemagne,
Sempres est morte. Deus ait mercit de l'anme !

« Sont-ce les belles nopces dont venue suis cy ?
« Haa, sire Roullant, Dieu ait pitié de ty !
« Hee, frere Olivier, tu as mon ceur meurdri,
« Jamais ne veul menger ne ne veul boire [aussi ;
« Ains veul aler à terre où sont mi doulx ami. »

⁂

Dolente fu Belle Aude et si desconfortée
Qu'à la terre chaï si dolente et pasmée
Que de la grant doulleur est illec deviée,
Devant le roi Charlon est morte et trespassée
Et tantost au corps d'elle ne fut vie trouvée.

IV. CHARLEMAGNE A JÉRUSALEM

1° Le pèlerinage de Jérusalem (*Karls reise.* éd. Koschwitz, vers 98 et ss.).

Ore vait l'Emperere od ses granz cumpagnies..
E brochent à la tere u Deus reçut martirie.
Veient Jerusalem, une citet antive.
Li jurz fut bels e clers : herberges unt pur- [prises
E vienent à l' mustier : offrendes i unt mises.
As herberges repairent les fières cumpagnies.

⁂

Mult est genz li presenz que Carlemaigne i [offret.
Entrat en un mustier de marbre peint à volte.
Là enz at un alter de sainte paternostre :
Deus i cantat la messe, si firent li Apostle,
E les duze caeres i sunt tutes uncore.
La trezime est en mi, bien seielée e close.
Carlemaigne i entrat, bien out à l' coer grant [joie.
Cum il vit la caere, icele part s'aprocet.
L'Emperere s'asist, un petit se reposet ;
Li duze Per as altres envirun e en coste.
Ainz n'i sist alcuns hoem, ne unkes puis [uncore.

⁂

Mult fut liez Carlemaigne de cele grant beltet :
Vit de cleres colurs le mustier peinturet,
De martirs e de virgenes e de granz majestez,

2° Galiens li restorés (éd. Stengel, pp. 3 et 4).

Quant en Jherusalem la cité seigneurie
Fu Charlez et Roulant de France la garnie,
Olivier et duc Naymes et l'autre baronie,
Là où virent l'eglise, s'en vont celle partie.
Les huys treuvent fermez, la porte verroulie :
« He Dieu ! dist l'Empereur, fils à saincte Marie,
« J'ay la terre de France, *de Champagne et* [*de Brie*,
« *De Flandre et d'Alemaigne* pour venir cy [laissie,
« Pour vous venir requerre, et pour ce je [vous prie
« Qu'à ceste saincte eglise, par vostre cour- [toisie,
« Vous me laissés entrer et vostre baronnie. »
Dieu ouy sa priere, de ce n'en doubtez mie.
Les portes vont ouvrir tout à sa commandie.
Lors entrent en l'eglise qui fu belle et jolie ;
Là ot .XII. chaeres faictes par grant maistrie.
Avec les .XII. fu la XIII[e] establie :
Ce fu celle où Dieu sist qui vint de mort à vie
Celle belle chaere que j'ay ja annoncie
Encontre Charlemagne maintenant s'umilie
Et Charlez s'i assist qui Dieu du cuer mercie
Pour la belle miracle que Dieu fist celle fie.

⁂

Or fut li Empérière dedens l'eglise entrez

Mais il y a d'autres compilateurs, moins séniles, et qui s'attachent seulement à écrire un résumé succinct et clair de certaines œuvres de leurs contemporains ou de leurs devanciers. Ils ne pillent pas les vers des autres : ils les refondent, les délaient ou les abrègent.

Le *Charlemagne* de Girart d'Amiens considéré comme le type des Compilations.

Tel est ce Girart d'Amiens, qui écrivait durant les premières années du XIV[e] siècle et qui est l'auteur d'un *Charlemagne* que nous avons pu naguère signaler comme le type exact de ce genre de compilations.

Ce Girart était bien l'une des plus pauvres et des plus étroites cervelles de son temps. Si le mot *médiocre* n'existait pas en notre langue, il faudrait le créer au bénéfice de Girart. Ce méchant versificateur eut cependant une fortune qu'il ne méritait pas. Il fut, à tout le moins, bien servi par les circonstances, et c'est à lui que l'on confia le soin d'écrire en vers TOUTE la légende de Charlemagne, éparse en vingt chansons, et dont

E les curs de la lune e les festes anvels,
E les lavacres curre e les peissuns par mer.
Carles out fier le vis, si out le chief levet.
Uns Judeus i entrat, ki bien l'out esguardet.
Cum il vit Carlemaigne, cumençat à trembler :
Tant out fier le visage ne l'osat esguarder.
A poi ke il ne chiet, fuiant s'en est turnez
E si muntet d'eslais tuz les marbrins degrez
E vint à l' Patriarche, prist l'en a à parler :
« Alez, sire, à l' mustier pur les funz aprester.
« Or en dreit me ferai baptizier e lever.
« Duze cuntes vi ore en cel mustier entrer,
« Avoec els le trezime, unc ne vi si furmet.
« Par le men escientre, ço est meïsmes Deus.
« Il e li duze Apostle vus vienent visiter. »
Quant l'ot li Patriarches, si s'en vait cunreer
E out mandet ses clers en albe la citet,
Il les fait revestir e capes afubler ;
A grant processiun en est à l' Rei alez.
L'Emperere le vit, si' st encuntre levez,
E out trait sun capel, parfunt l'at enclinet.
Vunt sei entrebaisier, nuveles demander,
E dist li Patriarches : « Dunt estes, sire, nez?
« Unkes mais n'osat hoem en cest mustier [entrer,
« Se ne li cumandai u ne li oi ruvet.
« — Sire, jo ai nom Carles, si sui de France [nez. »

Et tous les .XII. Pers environ en tous lez,
Chascun en sa chaere de renc en renc posez.
La couronne et les cloz dont Dieu fut cou- [ronnez
Eust en devocion requis et aourez.
Leur offrande y ont faicte de fin or esmerez ;
Mais quant le Patriache ot les mos escoutez
Que Sarrazins lui ont et dit et devisez,
Legièrement s'en est vers le sepulcre alez
A grant procession de prestres ordonnez.
Quant le voit l'Emperière, contre lui est levez
Et tous les .XII. Pers sont vers lui enclinez.
Lors a le Patriache Charles araisonnez :
« Sire, dist il au Roy, moult par estes osez
« D'estre ceans entré, quant congié n'en avez
« N'à moy n'à mez prelas n'à nul de mes privez.
« Dont venez ? où alez ? de quel terre estes [nez ?
« Et coment avez nom ? Ne me soit pas celez.
« — Sire, dist Charlemagnes, assez tost le [sçaurez
« Je suy roy des François : Charles suis [appellez. »

l'un des hommes les plus illustres de la France voulait posséder le magnifique et incomparable ensemble.

Le comte de Valois, qui joua un rôle si considérable sous le règne de son frère Philippe le Bel, ce capitaine général des armées chrétiennes que la grande âme de Benoît XI voulut mettre un jour à la tête d'une nouvelle et décisive croisade, et qui faillit un instant devenir empereur de Constantinople; cet ambitieux, qui put se croire appelé à jouer le rôle de Charlemagne, voulut un jour posséder dans sa bibliothèque la vie de son modèle et chercha autour de lui un poète pour l'écrire. Ce qu'il souhaitait, sans se l'avouer, c'était l'histoire poétique, c'était la légende de Charlemagne. Girart d'Amiens fut présenté au comte de Valois et reçut, quoique indigne, cette importante commande[1]. Oui, *commande :* le mot est des plus justes. Aux époques de décadence, on fait faire un poème comme un habit, et la versification devient un commerce.

Girart se mit à l'œuvre et dut tout d'abord se livrer à un travail préparatoire : il réunit un certain nombre de chansons ou de chroniques plus ou moins fabuleuses que la lecture attentive de sa triste compilation nous permet aujourd'hui de reconnaître et d'énumérer : c'étaient surtout *Mainet*, les *Enfances Rolant*, *Ogier*, *Aubry le Bourgoing*, la légende latine du Pèle-

1. « Et ce dist sains Lyons qui nous en est garans — Qui de Challon sot bien touz les fez apparans — Par quoi decrez en fist qui nous est descleirans — Les fez que Challes fist : traiz est en ce romans. — ET EST FAIT AU COMMANT AU FRERE AU ROY DES FRANS, — LE CONTE DE VALOIS, qui estre ramembrans — Veut de si nobles fez où touz est apendans — Le bien de toute honneur en touz bons convenans. — Et ge, Gyrart d'Amiens, qui tout sui desirans — De fere son plesir de cuer liez et joians, — Ai fet cest livre ci DONT FET ME FU COMMANS. » (Bibl. nat., fr. 778, f° 143 r°.) — « Et moi, Gyrart d'Amiens, qui toute l'ordenance — Ai es croniques pris qui en font ramembrance — PAR LE COMMANDEMENT LE FRERE AU ROY DE FRANCE — LE CONTE DE VALOIS, ai pris cuer et plesance — De recorder les fez Challon. » (Ibid., f° 169 r°).

rinage à Jérusalem et la Chronique de Turpin. Il cite la *Chanson des Saisnes,* mais ne s'en sert pas et y renvoie bonnement son lecteur. Comme on le voit, ce premier travail fut mal fait. Un compilateur intelligent eut — autant du moins qu'il l'aurait pu, — utilisé *Aspremont, Fierabras, Renaut de Montauban,* le texte original ou les remaniements du *Rolant, Huon de Bordeaux,* les *Saisnes* et le *Couronnement Looys*[1]. Le pauvre Girart ne voulut pas sans doute se donner autant de peine, et en fut puni. On lui avait commandé un long poème, et l'infortuné ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'en possédait pas les éléments. Que fit-il? Il prit le parti héroïque de mélanger, dans une œuvre hybride, les annales et les chansons de geste, la légende et l'histoire, et mit vaillamment son projet à exécution. Il traduisit en mauvais vers la bonne prose des annalistes de Charles et la poésie vigoureuse de notre antique épopée, et résolut le problème de rester à la fois au-dessous de l'histoire et au-dessous de l'épopée. On n'a jamais gâté plus pitoyablement un sujet aussi magnifique, et l'on ne peut lire sans colère une aussi irritante et intolérable rapsodie.

Elle est divisée en trois livres, cette compilation sans lumière et sans vie. Le premier est aux trois quarts fondé sur la légende ; les deux tiers du second sont historiques ; tout le troisième est légendaire ; mais une telle constatation est insuffisante autant que sèche, et une analyse exacte peut seule donner quelque idée de ce singulier mélange[2]. Une compi-

1. Il est vrai qu'il y a une lacune dans son poème entre les f°s 124 et 125 du ms. 778. — 2. C'est cette analyse que nous voulons ici donner à nos lecteurs. Nous avons imprimé en *italiques* tous les éléments LÉGENDAIRES de la compilation de Girard ; en *romains* tous les éléments HISTORIQUES (qui sont d'ailleurs plus ou moins exacts). Plus loin (III, pp. 30-52) nous publions un résumé plus étendu sous une forme plus littéraire.

lation de ce genre, ingénieusement conduite, eut été du plus haut prix pour les érudits modernes qui ont tant de peine à combler aujourd'hui les vastes lacunes de notre répertoire épique. Il est vraiment regrettable que le comte de Valois n'ait pas eu la main plus heureuse.

*
* *

Les Nouveautés et les Suites.

Nous avons dû plus haut établir une distinction entre nos romans de la décadence qui sont de vérita-

Premier livre. Prologue où Girart d'Amiens se nomme et expose le sujet de son poème (f° 22 v°, 23 r°). — Naissance et éducation de Charles (f° 23 r°). — *Les deux bâtards de Pépin, les deux fils de la Serve, perdent leur mère qui leur lègue de grandes richesses dont ils se servent pour se créer un parti* (f° 23 r°). — *Cour tenue par Pépin à Orléans* (f° 23 v°). — *Les deux serfs, Heudri et Rainfroi, empoisonnent Berte aux grans piés* (f° 24 r°), *et Pépin meurt lui-même, empoisonné par eux* (f° 24 r°). — *C'est à eux cependant qu'est confié le gouvernement du royaume* (f° 24 r°). — *Premier complot des deux serfs contre Charles, qui est sauvé par Milon d'Ayglent* (f° 24 v°). — *Second complot d'Heudri et de Rainfroi qui veulent attirer le jeune Charles à Reims sous prétexte de l'y faire couronner* (f° 24 v° — 27 r°). — *Charles est une seconde fois sauvé : dévouement de David au jeune prince* (f° 27 r° — 30 r°). — *Le fils de Pépin s'enfuit en Espagne et trouve un asile à Tolède chez le roi païen Galafre* (f° 30 r° et v°). — *Premiers exploits de Charles, qui a pris le nom de Mainet. Il tue l'amiral Bruiant, ennemi du roi Galafre* (f° 30 v°. — *Mainet est fait chevalier* (f° 35 r° et v°). — *Guerre contre Braimant qui a demandé en mariage la belle Galienne, fille de Galafre* (35 v°, — 38 r°). — *Amours de Galienne et de Mainet* (38 r° — 41 r°). — *Mainet tue Braimant* (f° 46 v°). — *Le secret de la naissance de Mainet est révélé à Galafre ; il est reconnu pour l'*hoir de France, *et épouse Galienne* (f° 49 r° — 50 v°). — *Haine de Marsile, fils de Galafre, contre Mainet; il essaye de le tuer dans une embuscade* (f° 50 v° — 55 r°). — *Expédition de Charles contre les Sarrasins qui assiègent Rome* (f° 55 r° et v°). — *Victoire de Charles; son triomphe à Rome* (f° 55 v°, — 60 r°). — *Il traverse la Toscane et la Lombardie; il arrive en France, et s'arrête à Lyon* (f° 60 v° — 61 r°). — *Il reconquiert tout son royaume usurpé par les fils de la Serve* (f° 62 r° — 66 r°). — *Il est enfin seul roi de France* (f° 66 r°). — *Mort de Galienne. — Ici s'achèvent les Enfances Mainet* (f° 65 v°). — Le poète aborde le récit historique de la vie de son héros. — Règne de Carloman conjointement avec Charlemagne; guerre contre le duc d'Aquitaine Hunault; premières expéditions contre les Saxons; mariage de Charles avec la fille de Didier, roi des Lombards ; mort de Carloman (66 v° — 69 r°).

Second livre. Le pape Adrien appelle Charles à son secours Expédition du roi de France contre les Lombards. — Didier vaincu Charles à Rome (f° 71 r° et v°). — Prise de Pavie, soumission de Didier

bles Suites et ces autres œuvres, qu'il est permis, avec un peu de complaisance, de regarder comme de véritables Nouveautés. Cette classification a sa raison d'être, et nous la devons maintenir; mais on comprendra sans peine qu'au point de vue littéraire, ces prétendues Suites et ces soi-disant Nouveautés ont absolument le même caractère, le même agencement, le même style. Voici, d'une part, *Bauduin de Sebourc* que nous étudierons tout à l'heure comme le type exact de toutes les Suites, et dont l'auteur a eu, en

(f° 72 r°). — Les Saxons se révoltent; ils brûlent les églises. — Apparition miraculeuse de deux Anges qui mettent en fuite les païens (f° 72 v°). — Guerre contre les Saxons (f° 72 v°, — 78 r°). — Charles prend ses quartiers d'hiver à Aix-la-Chapelle; son mariage avec Hildegarde (f° 72 v°). — Nouvelle guerre contre les Saxons (f° 73 v°). — Les Lombards se révoltent et sont une seconde fois soumis (f° 75 v°).— La guerre recommence contre les Saxons; première apparition de Guitequin (Witikind). — Baptême des Saxons : Guitequin en Danemark (f° 75 v°, — 76 v°). — *Mort du roi Galafre* (f° 77 r°). — Expédition de Charles en Espagne; prise de Pampelune et de Saragosse. L'arrière-garde des Français est surprise par les Gascons et par eux taillée en pièces. Châtiment terrible des Gascons (f° 77 r° — 78 v°).— Soumission de la Saxe (f° 78 v° —80 r°).— Charles demande raison au roi de Danemark, qui a donné asile à Guitequin : *Godefroi se soumet au roi de France et lui laisse son fils Ogier comme otage* (f° 81 r°). — *Ogier le Danois chez le châtelain de Saint-Omer; ses premières amours* (f° 81 r° et v°).—Guerres contre les Saxons et contre les Esclavons (f° 81 v°—83r°). — Charles donne la Lombardie à son fils Pépin, l'Aquitaine à son fils Louis (f° 83 v°).— Nouvelles expéditions contre les Saxons; contre Tassillon, duc des Bavarois; contre les Bretons, les Huns, les Esclavons (f° 83 v°, — 87 r°). — Charles refuse sa fille à l'empereur Constantin de Constantinople et bat les troupes grecques (f° 87 r°, — 88 r°). — Révolte contre Charles d'un de ses bâtards nommé Pépin (f° 89 r°). — Guerres contre les Saxons, les Esclavons, les Sarrasins d'Espagne et les Huns (f° 89 r°, — 91 r°). — L'évêque de Bordeaux, ayant erré contre la foi, est brûlé vif (f° 91 r°). — Voyage de Charlemagne à Rome : l'impératrice Hélène lui envoie de magnifiques présents (f° 91 v°. — Mort du pape Adrien, élection du pape Léon (f° 92 v°), qui est attaqué dans Rome et délivré par Charles (f° 92 v° — 93 r°). — Nouveau voyage à Rome : Charles couronné empereur. Les Romains crient : « Vive Auguste César » (f° 95 r°).—Expédition en Espagne; prise de Barcelone (f° 96 r°, — 97 r°).— Le roi de Perse envoie une horloge à l'empereur de France; guerres contre les Saxons et les Huns (f° 97 r°, — 99 v°). — Expédition de Pépin contre Gênes et Venise ; sa mort; guerres de Charles contre les Grecs et les Bretons (f° 100 r°,—104 v°). — Concile : canons touchant la divinité de Jésus-Christ et la grâce (f° 104 v°). — Adoption de la liturgie romaine (f° 104 v°). — Construction de la chapelle d'Aix (f° 105 r°). —

effet, la prétention de compléter le geste du Chevalier au Cygne; et voici, d'autre part, *Hugues Capet* et *Charles le Chauve* que nous choisirons, si vous le voulez bien, comme les types classiques de tous les romans « nouveaux » des XIVe et XVe siècles. Entre ces diverses chansons, la ressemblance est frappante; elle est complète. Il y a, je le veux bien, plus de talent dans les unes que dans les autres; mais les procédés de fabrication ne diffèrent pas, et il semble que les ouvriers aient travaillé dans le même atelier, sous

Traité de paix entre Charles et Nicéphore (fo 106 ro). — Les cinq grands Conciles (fo 107 ro). — Charles associe à l'Empire son fils Louis; les Normands (fo 107 ro — 109 vo). — *Légende des moines de Tours* (fo 110 ro). — *Mort de Milon d'Ayglent; Charles va rendre visite à sa sœur; première apparition du petit Roland, fils de Milon et neveu de l'Empereur, qui tue les veneurs et bat les huissiers de son oncle* (fo 110 ro, — 112 vo). — *Seneheut, fille du roi de Bavière et mère du duc Naimes* (fo 113 ro et vo). — *Institution des douze Pairs* (fo 113 vo). — Mort de Guitequin (fo 113 vo). — *Mention d'un frère de Roland, nommé Baudouin* (fo 114 ro). — *Le roi païen Corsuble débarque en Sicile et menace Rome; le Pape appelle l'Empereur à son secours* (fo 114 ro). — *Naimes fait sortir Ogier de Saint-Omer; guerre contre Corsuble; exploits d'Ogier; sa lutte contre Danemont; sa victoire. — Bataille dernière; Charles tue Corsuble, et Rome est délivrée* (fo 114 vo, — 120 ro). — *Règne de Naimes en Bavière* (fo 121 ro). — *Portrait de Charlemagne* (fo 121 ro). — *Jérusalem est prise par les Sarrasins; ses habitants sont massacrés; les saints lieux sont profanés. Charles part avec Turpin à la tête d'une armée de croisés, passe par Constantinople, traverse l'Asie et met le siège devant Jérusalem* (fo 121 ro, — 124 ro). LACUNE...

TROISIÈME ET DERNIER LIVRE. *Saint Jacques apparaît à Charles dans un songe; le « Chemin de saint Jacques »* (fo 125 ro). — *Charlemagne part pour l'Espagne et met l'Aragon « en feu et en charbon »* (fo 125 vo). — *Prise de Barcelone, siège de Pampelune* (fo 125 vo — 126 ro). — *Les murs de Pampelune tombent comme ceux de Jéricho* (fo 126 ro). — *Siège de Luiserne « qui est fondue comme plomb* (fo 126 vo). » — *Charles revient à Saint-Denis* (fo 127 ro). — *Puissance d'Agolant en Espagne; nouveau départ de Charles; tous ceux qui ne voudront pas le suivre seront réduits en servage* (fo 127 ro et vo). — *Première bataille entre Agolant et Charles; Agolant vaincu se fortifie dans Pampelune* (fo 127 vo, — 129 vo). — *Charles à Pampelune* (fo 129 vo). — *Épisode du chevalier qui laisse tout son bien à son ami pour le distribuer aux pauvres; châtiment du mauvais dépositaire* (fo 129 vo, — 130 vo). — *Agolant rassemble une nouvelle armée; chrétiens et infidèles combattent par champions; défaite des païens* (fo 130 vo — 131 ro). — *Une bataille générale s'engage; Agolant vaincu s'enfuit jusqu'à Agen* (fo 131 vo — 133 ro). — *Il est forcé d'abandonner Agen* (fo 133 vo). —

la direction d'un seul et même maître. Encore un coup, c'est de l'industrie plutôt que de l'art.

*
* *

Hugues Capet considéré comme le type des « Nouveautés ».

Hugues Capet, qui (malgré certaines opinions toutes récentes) nous apparaît dans l'histoire comme un prince intelligent et habile, n'était pas, à vrai dire, un personnage épique; mais ce fondateur de la troisième race de nos rois pouvait être et fut, en effet, populaire pour d'autres motifs. Une légende, née avant Dante et la *Divine Comédie,* mais qui ne remonte guère plus haut, le représentait comme le fils d'un boucher. Quel que fût l'inventeur, quelle que fût l'antiquité de cette fable, la bourgeoisie parisienne ne s'en montra pas médiocrement flattée. Or, cette bourgeoisie était puissante au XIVe siècle; surtout, elle était riche. Pour encenser la puissance et la richesse, les poètes n'ont jamais manqué : il s'en rencontra un pour chatouiller agréablement la vanité des bourgeois de Paris en pre-

Miracle des lances qui fleurissent (f° 134 v°). — *Grand combat à Taillebourg; Agolant vaincu se réfugie à Saintes* (f° 135 r° et v°) — *d'où il se retire, vaincu* (f° 136 r°). — *Nouvelle expédition de Charles contre Agolant, qui s'est une seconde fois enfermé dans Pampelune* (f° 137 r°). — *Longue dispute théologique entre Agolant et Charles* (f° 137 r° et v°). — *Agolant vaincu refuse de se convertir pour le même motif que Marsile dans le roman d'*Anséis de Carthage (f° 139 r°). — *Dernière bataille; défaite et mort d'Agolant* (f° 140 r°). — *Miracle des croix vermeilles, qui désignent les chevaliers français destinés à mourir le lendemain; ils essayent en vain d'échapper à la mort* (f° 142 r° et v°). — *Les Sarrasins taillés en pièces* (f° 143 r°). — *« Comment Rollans se combattit à Ferragus de Gadres »* (f° 143 r° — *Bataille sous les murs de Cordres; prise de cette ville* (f° 151 r° et v°). — *Église fondée à Compostelle* (f° 152 v°). — *Guerre contre Marsile; trahison de Ganelon; Roland à Roncevaux (Girart d'Amiens suit la* Chronique de Turpin, *et conduit près de Roland agonisant le jeune Baudouin, son frère). Mort de Roland; représailles de Charles; châtiment de Ganelon* (f° 154 r°). — *Expédition de Charles contre les Saxons; le poète renvoie ses lecteurs à la* Chanson des Saisnes (f° 165 r°). — *Tristesse de l'Empereur depuis Roncevaux* (f° 166) — *Mort de Turpin* (f° 167). — *Dernières années de Charles, son testament, sa mort d'après la* Chronique de Turpin (f° 164-168 r°). — Cf. l'excellente analyse de Gaston Paris, en son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 471 et ss.)

nant le *fils de boucher*, le *boucher* devenu roi, pour le héros d'une de nos dernières chansons de geste. Nous voilà bien loin de la *Chanson de Roland* et de la noble inspiration qui nous valut ce chef-d'œuvre immortel.

Tout le poème, d'ailleurs, répond bien aux préoccupations de l'auteur d'*Hugues Capet* et au caractère de l'époque où il vivait. Le héros de ce roman, comme l'a fait remarquer son trop spirituel éditeur, est une sorte de Henri IV aussi paillard que courageux, « un roi, ajoute-t-il, comme on les aime en France ». Nos goûts ont changé.

Hugues nous apparaît comme le parfait modèle de ces mauvais gentilshommes qui pullulaient déjà au XIVe siècle et pensaient racheter cinquante adultères et la ruine de cent créanciers par quelques beaux coups d'épée et par les excès d'un courage mal dépensé. Fils du sire de Beaugency et « petit-fils » d'un boucher, il refuse énergiquement de se livrer au commerce maternel, déclare (comme Vivien et Hervis de Metz) n'aimer que les femmes et les lévriers, et se fait donner de beaux florins par son oncle, le boucher Simon. Il commence dès lors à courir le monde, où il met à mal je ne sais combien de pauvres filles. Sa morale est des plus accommodantes : c'est celle d'Ovide qui se résume en deux mots : « Vive l'amour. » Ce libertin cynique fait montre de son libertinage : « Si l'une me repousse, dit-il, l'autre « m'accueillera. L'amour, c'est le paradis. » Après avoir quelque temps promené ses loisirs de Lovelace et de don Juan à travers le Brabant et le Hainaut et y avoir à peu près déshonoré toutes les femmes, il arrive à Utrecht où il séduit la cousine du Roi, et où, sans l'intercession de la Reine, il eut été condamné à mort. D'étape en étape, il fait enfin sa rentrée à Paris

où l'empereur Louis vient d'être empoisonné par le comte Savary de Champagne. L'impératrice Blancheflor reste, avec sa fille Marie, seule et sans défense, au milieu d'ennemis puissants et d'incertains amis. Mais Hugues n'est-il pas là ? A force de courage, il conquiert dans Paris une incomparable popularité, sauve plusieurs fois la grand'ville plusieurs fois menacée par les Bourguignons et les Allemands, remporte d'éclatantes victoires et se fait aimer de la jeune Marie qui ne veut pas d'autre époux que lui. C'est ainsi — à travers cent épisodes où il serait inutile de se perdre — c'est ainsi que ce petit-fils de boucher, ce neveu de boucher, ce demi-bourgeois, ce demi-vilain monta sur le trône de France en véritable parvenu, aux applaudissements de la bourgeoisie et du peuple qui criaient : « Paris, Paris à Hugues « Capet ! » On oublia ses bâtards et ses dettes. Il eut Paris, il eut la France, il fut l'aïeul de Saint-Louis.

Tel est dans son essence, ce poème singulier dont il est aisé de saisir la physionomie véritable ; œuvre de parti, qui fut peut-être payée par la bourgeoisie de Paris, et qui en tout cas fut composée pour elle et servit ses intérêts. Plus d'un gros marchand dut en réciter les vers, d'un air narquois, sous le nez des barons de son temps : « Et nous aussi, nous avons « fait un roi. » Mais c'est le caractère du héros qui est la marque la plus certaine et le véritable stigmate de cette poésie de la décadence. Se figure-t-on un héros d'épopée chargé de dettes et poursuivi par ses créanciers tout comme un libertin de la Régence ou un vulgaire débauché de notre fin de siècle ?

Malgré tout, il y a, dans cette fausse chanson de geste, une certaine originalité qu'on trouve rarement ailleurs, et c'est pourquoi l'on ne saurait y voir une

œuvre qui donne exactement la mesure de tous les poèmes du même temps.

Analyse détaillée de *Charles le Chauve* qui peut passer pour un type plus exact et plus complet.

Si l'on veut connaître la véritable moyenne de ces très médiocres romans, c'est *Charles le Chauve* qu'il faut lire et dont il importe d'offrir ici le résumé à nos lecteurs [1].

1. Nous donnons ici, d'après l'*Histoire littéraire* (XXVI, pp. 94-125), cette analyse détaillée de *Charles le Chauve* pour remplacer le résumé inexact et insuffisant que nous avions publié dans notre première édition.

Le roi de France, Clotaire, meurt un jour sans laisser d'enfants. Or, il y avait en ce temps-là un roi de Hongrie, appelé Melsiau, qui était païen. Dieu envoie un Ange aux douze pairs de France : « Ne donnez « pas, dit-il, un successeur à Clotaire. Attendez Melsiau qui recevra « un jour le baptême et prendra le nom de Charles le Chauve. C'est le « roi choisi par Dieu. » Les douze Pairs sont fort embarrassés : d'une part, ce futur roi a un compétiteur, qui est un puissant baron de Bretagne, Guillaume de Montfort ; d'autre part, Melsiau, qui ne paraît pas songer au baptême, s'achemine vers la France et la veut conquérir à Mahomet. Qui sera roi ? Les douze Pairs s'en remettent à Dieu et invitent les deux rivaux, Guillaume de Montfort et Melsiau, à se rendre à Reims, devant l'autel de Notre Dame. La couronne, la belle couronne de France, sera donnée à celui que le Saint-Esprit désignera. Le Saint-Esprit descend sur Melsiau, et lui met la sainte Ampoule à la main. Ce miracle éclatant amène immédiatement la conversion de Melsiau. Il se fait baptiser sur l'heure et, sous le nom de Charles le Chauve, est acclamé roi par tout le peuple de France. Seul, Guillaume deMontfort, le dépossédé, voue une haine mortelle au nouveau roi. Il a pour confident et ami un traître, nommé Goubaut de Lausanne, et ils trament entre eux les plus perfides complots contre Charles. Tel est le Prologue du drame.

I. Un certain nombre d'années se sont écoulées, et voici que Charles a deux fils de sa femme Marguerite. L'aîné s'appelle Philippe, et le Roi a commis la grave imprudence de confier au traître Goubaut l'éducation de ce futur héritier de sa couronne. Cette sorte de Ganelon imagine et charpente un crime épouvantable. Il envoie à Charles un baril empoisonné, comme un présent de son fils Philippe. On en fait l'essai, et le poison foudroie le malheureux sur lequel on l'éprouve. Le pauvre Philippe est accusé, convaincu, condamné à mort ; mais la Reine intercède en sa faveur et l'on se contente de le bannir. C'est ici que commencent les aventures de Philippe et qu'il est soudainement appelé à jouer le premier rôle dans le roman. Il se dirige aussitôt vers la Hongrie, pour délivrer le roi de ce pays qui est assiégé dans sa ville de Montluisant par un sarrazin du nom de Merlangier, qui, géant énorme, a plus de quatorze pieds de haut. Vingt obstacles l'arrêtent en chemin, et il prend de plus en plus à nos yeux la physionomie d'un chevalier de la Table ronde. Il se trouve enfin devant l'horrible géant, qui l'étreint dans ses bras et le précipite dans le fleuve, au bas de la montagne où le duel s'est engagé. Tout autre serait mort du

Florence de Rome dépasse cette moyenne, parce que c'est le seul de ces récits où l'on trouve une véritable unité d'action, avec un personnage central qui domine heureusement tout le drame.

La *Chronique de Bertrand Duguesclin* dépasse cette moyenne, parce que c'est une œuvre sincèrement historique, égale ou supérieure aux meilleures chroniques, et dont le héros est, avec Jeanne d'Arc, l'une des plus grandes figures de notre histoire nationale.

Bauduin de Sebourc dépasse cette moyenne, parce

coup; mais il arrive (on s'y devait attendre) que le roi de Hongrie a une fille charmante, du nom de Doraine, laquelle (le cas est encore moins invraisemblable) s'est prise soudainement d'amour pour Philippe et lui a fait présent d'un anneau merveilleux qui rend invulnérable. Confiant en son courage et surtout en son anneau, Philippe engage de nouveau la lutte contre le géant et le tue. Sur ce, le père de Doraine meurt fort à propos pour laisser à Philippe sa couronne et sa fille. Voilà donc Philippe roi de Hongrie; mais personne, au monde, pas même sa femme, personne ne sait le secret de sa naissance, et il y a, de ce côté, à redouter d'émouvantes et terribles péripéties pour l'avenir. Le Drame devient de plus en plus animé et vivant.

II. Or, le roi Philippe a un songe, et reçoit d'un ange, pendant une nuit, l'ordre d'aller sur le champ délivrer Jérusalem. Il part sans hésiter et laisse sa femme Doraine en butte aux obsessions d'un traître qui prétend l'épouser et veut à tout prix se débarrasser de l'enfant dont elle va accoucher. Le pauvre petit est confié à un serviteur de ce félon qui a reçu l'ordre de le tuer, mais qui, attendri par le sourire du nouveau-né, se contente (la même histoire se retrouve un peu partout) de le déposer au pied d'un arbre, le long du chemin. Un seigneur du pays, Guillaume d'Esturgeon, entend les cris de l'innocent et le recueille. Sur sa poitrine il aperçoit la croix qui est le signe certain d'une naissance royale et l'élève avec l'affection d'un père, mêlée de je ne sais quel respect pour un fils de rois. « Dieudonné » est le nom de ce délaissé qui est, lui aussi, appelé aux plus cruelles, aux plus romanesques aventures. Ce fils adoptif ne tarde pas à exciter la jalousie du véritable fils de Guillaume qui, dans une partie d'échecs (c'est au moins la dixième fois que, dans nos romans, cette fameuse partie donne lieu à une catastrophe) frappe Dieudonné d'un coup de couteau et est bientôt tué par lui. Colère du père; exil de Dieudonné qui se trouve seul sur le grand chemin et se décide alors à aller retrouver sa mère dont il vient seulement d'apprendre la triste destinée. Quel est le chemin de Montluisant? Il ne le sait, et le demande à tous : « Il faut lui « dit-on, traverser d'abord le bois des Fées, » et nous voici en pleine féerie. Du fond du lac transparent, trois belles jeunes filles, trois ondines, emergent soudain, toutes souriantes; elles se font les guides de Dieudonné que tant de beauté éblouit, et le transportent dans le royaume des Fées où il a le courage de résister à toutes les séduc-

que c'est l'œuvre d'un homme de talent, sur laquelle il importe, avant d'en finir avec nos dernières chansons, d'attirer plus longuement l'attention de nos lecteurs.

*
* *

Les Suites. Etude critique sur *Bauduin de Sebourc* qui en est le type.

Entre tous les poèmes du XIVe siècle, entre tous ceux de notre décadence épique, s'il en est un qui mérite visiblement le premier rang, c'est ce *Bauduin de Sebourc* auquel les auteurs de l'*Histoire littéraire* ont si justement donné le nom de « chanson héroï-comique ».

tions de ce monde merveilleux et de repousser l'amour agressif de la reine des fées, de Gloriande elle-même. A quoi pense donc Dieudonné, ou plutôt à qui pense-t-il ? A la fille de son père adoptif, à Supplante qu'il aime. Chose bien rare, même chez les fées, Gloriande n'est point jalouse de Supplante et met tout son pouvoir au service de cet honnête Dieudonné. Elle lui donne (encore une imitation d'*Huon de Bordeaux*) un cor, un hanap et une nappe, qui ont les plus admirables vertus. A peine le son de ce cor unique a-t-il retenti que sept mille chevaliers, tout armés, viennent se mettre aux ordres de l'heureux corneur. Le hanap, dès que son possesseur en a le désir, se remplit des vins les plus exquis, et la nappe se couvre soudain d'un repas pour cent convives. Avec de telles ressources, Dieudonné peut prétendre à tout. Il commence par délivrer une pauvre jeune fille qu'un ogre tient prisonnière en un château dont la porte est gardée par deux hommes de cuivre ; mais ce n'est là qu'une aventure en passant, et le but de Dieudonné est ailleurs. Il rencontre sur sa route ce Guillaume d'Esturgeon, qui est le père, non seulement de sa chère Supplante, mais du jeune homme qu'il a tué jadis après la fameuse partie d'échecs. Guillaume n'a rien tant à cœur que de châtier le meurtrier de son enfant ; mais comment lutter contre un homme qui, avec sa nappe et son hanap, donne un régal nompareil aux soldats même de son ennemi et qui, avec une sonnerie de son cor, se trouve sur le champ à la tête d'une merveilleuse armée. Le père de Supplante comprend que la lutte est impossible : il pardonne à Dieudonné et le marie avec sa fille. Et c'est ainsi que se termine cette manière de troisième Acte qui pourrait être intitulé « *Dieudonné* », comme le Prologue serait légitimement dénommé « *Charles le Chauve* » et le premier Acte « *Philippe* ».

III. On n'a pas oublié la pauvre Doraine, cette mère de Dieudonné, et les rudes épreuves par lesquelles elle a dû passer. Le traître qui l'a si brutalement séparée de son enfant qu'elle croit mort, ce misérable n'est pas encore satisfait de s'être ainsi débarrassé du fils et veut aussi se délivrer de la mère. Doraine est condamnée à mort, et déjà son supplice s'apprête, quand soudain (c'est un coup de théâtre superbe) le son d'un cor retentit et toute une armée s'abat autour du traître qui, par malheur, a le temps de s'enfuir, et de la pauvre condamnée qui se réjouit d'une délivrance aussi inattendue : « Je suis ton

Ce mot dit tout, et exprime au vif la physionomie de cette œuvre étrange dont la variété, l'inépuisable variété constitue le principal caractère. L'auteur anonyme de ce singulier roman prend successivement tous les tons : dramatique au besoin, jusqu'à nous glacer le sang et à nous faire blémir de peur, et comique jusqu'au grotesque, jusqu'à la caricature, jusqu'à la farce. Voici, quelque part dans son livre, une description de l'Enfer qui n'est pas sans nous donner la chair de poule ; mais, si nous tournons la page, voilà une de

fils », lui crie alors Dieudonné qui, ayant retrouvé sa mère, songe maintenant à voir son père Philippe, lequel, depuis dix-huit ans, est relégué en je ne sais quelle île où il vit comme un ermite. Dieudonné en prend immédiatement le chemin; mais il se donne le loisir, en route, d'enlever Constantinople aux païens. Aussi, quand il arrive dans l'île paternelle, il n'y rencontre plus son père, qui vient d'en partir. Tous les malheurs fondent sur lui à la fois. Ce cor merveilleux, ce hanap sans pareil, cette nappe d'où étaient déjà sortis tant de bons repas, Dieudonné ne devait les conserver qu'à la condition de ne jamais commettre un seul mensonge. Or, voici qu'il ment, et que tous ses talismans perdent aussitôt leur pouvoir. Plus de vin, plus de festins merveilleux. La Reine des fées se montre assez bonne pour lui pardonner enfin un tel méfait, et les talismans recouvrent leur force première. C'est alors que, dans un combat judiciaire, le traître Goubaut que nous avions un peu perdu de vue, est vaincu et tué par Philippe, tandis que cet autre traître, qui avait été le persécuteur de la pauvre Doraine, est vaincu et tué par Dieudonné. Voilà, ce semble, un dénouement excellent pour un drame déjà si long ; mais notre poète ne l'entend pas ainsi, et, au moment où ses auditeurs croient tout fini, tout va recommencer.

IV. Goubaut est mort, mais il laisse derrière lui toute une abominable *maisnie*, toute une engeance de traîtres. Ces félons ont pu rassembler une armée qui, durant une absence de Charles le Chauve, ravage toute la France. Chalons est réduit en cendres ; Reims est assiégé et va tomber au pouvoir des rebelles, quand arrive Dieudonné qui, désarçonné et désarmé au milieu de la grande bataille décisive, ne peut même pas porter à sa bouche le cor enchanté qui fait jaillir une armée des entrailles du sol ou des hauteurs du ciel. Enfin (et la scène n'est pas sans beauté), il parvient à avoir les mains libres, et embouche l'admirable olifant. L'armée féerique arrive et les traîtres sont vaincus. Tout semble encore une fois achevé ; mais voici de nouveaux épisodes. Doraine et Supplante ont été enfermées dans la ville de Montluisant où elles sont au pouvoir des païens. Doraine se tue, mais le roi de Majorque et d'Almérie, Josué, se prend d'amour pour Supplante et veut la contraindre à l'épouser. Elle n'y consent qu'après avoir reçu de l'enchanteur Balan un anneau magique, grâce auquel Josué s'imaginera,

ces plaisanteries énormes et salées qui provoquaient un rire interminable et méchant parmi ses auditeurs sans délicatesse et ses lecteurs sans préjugés. Comme il connaissait son public, ce flamand satirique et sensuel ! Comme il savait le flatter dans toutes ses préventions et dans toutes ses haines ! Véritable journaliste, écrivant trop rapidement et se laissant trop facilement aller à toutes ses passions ; faisant campagne contre les puissants de son temps et les criblant de ses railleries qui étaient autant de flèches barbelées et em-

quand il n'en sera rien, avoir fait *son bon* avec elle. Les années passent, et Dieudonné, loin de sa femme qu'il ne peut rejoindre, s'abandonne un jour à un amour adultère avec la belle Corsabrine, qui est la fille du roi des Indes. L'adultère, comme le mensonge, enlève aux fameux talismans leur vertu enchanteresse, et le pauvre Dieudonné ne s'en aperçoit que trop vite, quand il va offrir ses services à l'empereur de Rome, Valérian, et que, sonnant inutilement de son cor, il est fait prisonnier dans une grande bataille contre les païens, décidément vainqueurs. Dieudonné et l'Empereur, partagent hélas ! le même sort, et sont condamnés, comme les derniers des esclaves, aux plus rudes et aux plus grossiers travaux. Ils remuent tout le jour « caillous et pierres » ; ils portent le mortier et le ciment ; ils n'ont pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et sont jetés chaque nuit en une fosse *desus un pou d'estrain*. Corsabrine propose en vain à Dieudonné de lui rendre la liberté, s'il veut l'épouser ; mais cette fois Dieudonné pense à Supplante et a le courage de repousser ces offres adultères. Il est encore plus maltraité par ses geôliers, et tout semble perdu pour lui. La prison où il est enfermé est au bord de la mer ; il se précipite dans le gouffre, et voici que le bon nain Maufumé, qui a pris la forme d'un *luiton*, le prend complaisamment sur son dos et le sauve. Ce n'est pas encore le vrai dénouement.

V. Du mariage de Dieudonné et de Supplante, était né ce Dagobert, qui devait un jour être un si grand roi et fonder l'abbaye de Saint-Denis. Le poète n'a pas encore eu le loisir de nous parler longuement de cet enfant que nous voyons tout à coup prendre dans la chanson une importance inespérée et que nous rencontrons à Escalonne, au pouvoir de l'enchanteur Balan, qui est le roi de cette ville ; mais, par bonheur, un autre enchanteur, du nom de Maufumé, entre alors en lutte avec Balan, qui finit par être vaincu et par se convertir. Voilà Dagobert en route pour la France, avec les deux enchanteurs. Mais on n'a pas oublié l'union adultère de Dieudonné avec Corsabrine : un fils aussi en était né, qui porte le nom de Corsabrin, et qui, pris de haine contre la chrétienté, débarque en Romanie, fait couper la tête au Pape et met l'assaut devant Rome. Le manuscrit, dont nous n'avons pas les derniers feuillets, s'arrête ici : il était temps. Mais le poète a pu nous mettre, plus haut, au courant des dernières aventures de Dieudonné, qui est évidemment son héros préféré. Le fils de Philippe a rétabli l'ordre dans le

poisonnées; mordant jusqu'au sang ceux qu'il n'aimait pas et ne reculant contre eux devant le scandale d'aucune calomnie; plein d'une verve endiablée; pamphlétaire acerbe dont Paul-Louis Courier eût aimé la lecture et à qui il ne manque guère, pour être un bon « publiciste » qu'une langue châtiée et un bon style.

Pour être un véritable épique, il lui manque aussi une qualité précieuse : c'est ce sens de l'unité qui a également fait défaut à la plupart de ses contemporains. Dans son œuvre qui est une sorte de panorama gigantesque, il y a, toutes les dix ou vingt pages, un de ces changements à vue qui sont faits pour nous surprendre et finissent par nous fatiguer. De l'extrême Orient il nous transporte soudain dans une ville de la Frise ou sur la route de Paris. Puis il nous ramène brusquement au fond de l'Inde. Mais ce n'est point là le pire : car, après tout, Shakespeare en a fait bien d'autres, et la seule unité vraie est l'unité d'action. Ce

royaume de France, où son père était sur le point d'être détroné par Amaury de Bretagne, qui déjà s'était fait sacrer à Paris : « C'est alors, nous dit le poète, qu'il fut décidé que, pour être vrai roi de France, il faudrait désormais avoir été sacré à Reims. » Un Ange descend alors du ciel et proclame que la couronne de France doit être placée sur le front du jeune Dagobert. La mission de Dieudonné est terminée, et il ne songe plus qu'à son salut : « Pour expier tes péchés, lui dit un Ange, tu te feras ermite. » Dieudonné obéit à la voix d'en haut. Il prend avec lui sa femme Supplante, et tous deux, repentants et saints, cheminent jusqu'à Blaye. Ils s'y arrêtent, se construisent une pauvre hutte au bord de la Gironde, portent la haire, vivent de fruits sauvages, et s'imposent, entre autres œuvres pies, le devoir de passer en bateau les voyageurs d'un bord du fleuve à l'autre. Il y a là un souvenir évident de tous les ponts que l'Eglise a construits. Cependant les deux saints époux meurent un jour sous les coups des larrons qui infestaient le pays. Ils rendent l'âme, et tout à coup leur pauvre ermitage est enveloppé d'une lumière céleste et étincelle comme un soleil. La foule se précipite pour honorer les corps de ces martyrs, et l'on trouve, sur celui de Dieudonné un *brievet* où est écrit tout le récit de sa vie, avec ces paroles qui avaient été écrites là haut : « Dieudonné sera désormais « honoré sous le nom de saint Honoré, et Supplante recevra le nom « de sainte Fiée. » Tels auraient dû être les derniers vers de la chanson.

qu'il y a de particulièrement choquant dans *Bauduin de Sebourc,* c'est que le centre du récit est plus d'une fois déplacé et que le héros central n'est pas toujours le même. Tout à l'heure, c'était Baudouin de Sebourc ; un peu plus loin, ce sera son bâtard [1]. Les épisodes s'enchevêtrent dans les épisodes. Puis, ce sont d'interminables sermons qui alourdissent à tout instant la rapidité de l'action. Le lecteur, sans aucun doute, est libre de ne point les lire et de faire un bond par dessus ; mais l'auditeur est condamné à les subir. Le récit languit, et il offre un intérêt d'autant moins vivant que le poète estime nécessaire, comme nous le verrons ailleurs, de faire à plusieurs reprises un résumé plus ou moins précis et plus ou moins long des événements qu'il se propose de raconter jusqu'à la fin de son roman [2]. On ne s'intéresse point à un dénouement que l'on connaît d'avance. C'est, à la vérité, le défaut de la plupart de nos épiques; mais l'auteur de *Baudouin* méritait de n'y pas tomber.

Il le méritait d'autant mieux qu'il a un véritable talent de conteur, et nous aurons lieu d'en fournir la preuve plus loin. Par malheur, c'est toujours trop chevillé et toujours trop long. L'émotion, la véritable émotion est trop rare. Il n'a pas dû pleurer souvent et ne sait pas nous faire pleurer, ce Rabelaisien qui se complaît surtout aux brutalités d'un amour uniquement sanguin. Où il est peut-être le mieux inspiré, c'est dans les récits où il peut donner un libre essor à ses idées « démocratiques » et bourgeoises, et il n'y a peut-être pas de plus belle page, en cette œuvre sans queue ni tête, que celle où le poète nous peint la fierté sublime d'un savetier devenu roi [3]. Il faut l'entendre, ce *Pau-*

1. *Bauduin de Sebourc,* éd. Bocca, II, 176 et ss. — 2. *Ibid.*, II, 391, etc., etc. — 3. *Ibid.*, I, 335 et ss.

vre pourveü, comme il l'appelle, il faut l'entendre jeter aux Sarrazins qui l'attaquent ce cri superbe : « Dites à votre roi que nous croyons en Jésus-Christ et que, s'il ne se convertit pas, je me porterai, contre lui, plus terrible que léopard et que lion [1]. » Il faut le voir ce « vilain » qui n'a jamais touché une arme chevaleresque, il faut le voir s'exercer contre un mur à l'escrime de la lance et se jeter ensuite, farouche, au milieu des ennemis « comme un loup parmi les brebis [2] ». Il ne devait pas être mécontent, notre poète, de montrer aux chevaliers de son temps qu'un misérable ouvrier pouvait ainsi s'improviser chevalier en un jour et les égaler en vaillance.

C'est dans les descriptions qu'il excelle. Celle qu'il nous donne de l'Enfer est d'emprunt, et il force son talent en essayant de nous effrayer [3]. Je l'aime mieux quand il nous peint, en couleurs vives et heureusement variées, une bataille, un combat judiciaire, un tournoi [4], Il se donne ici la joie, presque légitime, d'être aussi long qu'il peut l'être, et le lecteur, s'il est quelque peu courageux, n'a vraiment pas le droit de se plaindre.

Le lecteur, hélas ! a bien d'autres sujets de mécontentement, voire d'indignation.

Nous disions tout à l'heure que *Bauduin de Sebourc* peut passer pour le type d'un poème héroï-comique. Le véritable héroïsme, l'héroïsme chrétien n'y est pas souvent mis en gloire, et l'auteur s'inspire rarement

1. *Bauduin de Sebourc*, I, 375. — 2. *Ibid.*, I, 376, 378. — 3. *Ibid.*, II, 57 et ss. Le poète distingue trois Cercles dans son enfer : celui des enfants morts sans baptême ; celui des païens ; celui des usuriers, des meurtriers, des larrons, etc. Sa description du Paradis est des plus faibles (*ibid.* pp. 48 et ss.). — 4. V. notamment la description d'un *campus*, II, 348. Cf. le massacre des traitres, I, 234, et le charmant tableau de la ville de Nimaie, I, 57, etc., etc.

de ces poèmes rugueux et fiers de la première croisade, d'*Antioche* et de *Jérusalem*, dont il prétend et s'imagine nous donner la suite. Une seule fois peut-être, il s'élève à la hauteur de cette foi naïvement sublime des anciens croisés. C'est quand un de ses personnages [1], en pleine furie de bataille, désarçonné, mais invaincu, et tenant en échec tous ses ennemis qui n'osent l'approcher *d'une glave et demie* et finissent par reculer devant lui, c'est quand ce héros est hanté, en cette détresse, par le souvenir de la Ville Sainte: « Ah! Jérusalem, noble cité, que j'ai naguères aidé à conquérir, Jérusalem *dont li mur sont plenier*, est-ce que vraiment je ne te reverrai plus? » Et il continue à lutter, seul contre quarante. Et, son épée étant brisée, il se bat, comme un fou, à coups de couteau [2]. C'est de la vraie épopée; mais il n'y a peut-être pas, dans toute l'œuvre, dix pages comme celle-là.

Si notre poète n'est pas épique, c'est qu'en réalité il n'a pas la foi simple et robuste des premiers chantres de la croisade. Sans doute il connaît bien les éléments de sa croyance, et est en état de faire professer à son héros une véritable leçon de catéchisme aux païens de l'Inde [3]. Sans doute il prête à son Baudouin des vertus sincèrement chrétiennes et le précipite avec amour dans toutes les austérités de la vie érémitique [4]. Sans doute, enfin, il lui attribue le don des miracles et va jusqu'à le canoniser de son vivant [5]. Rien de mieux, et nous prenons également plaisir à constater que cette âme grossière témoigne souvent d'une véritable tendresse pour la Vierge [6]. Il a même çà et là des mots presque sublimes, à force d'être chrétiens, et tels sont

1. « Baudewins de Biauvais ». — 2. *Bauduin de Sebourc*, II, 165, 166. — 3. I, 310. — 4. I, 333 et, surtout, II, 254. — 5. I, 318 et, surtout, 345. — 6. II, 24, etc.

ceux qu'il met aux lèvres de Baudouin, quand ce vaillant est sur le point de succomber sous les coups des Sarrazins et qu'il dit à ses compagnons : *Prendons en gré la mort, franc noble palasin — Et s'aions ens el' coer de Dieu le sanc divin* [1]. Il y a de ces éclairs, mais on en voudrait davantage, et l'on souhaiterait surtout de ne pas voir, à côté de cette foi qui est réelle et vive, s'étaler trop souvent l'esclandre d'une véritable et désolante impiété.

Qu'il ait contre le prêtre, et surtout contre le moine, une haine acharnée autant que perfide et que n'a pas toujours dépassée celle même de Voltaire [2], c'est ce qui n'est pas fait pour nous surprendre, et nous trouvons cette même passion, inepte et féroce, en plus d'un poème des siècles précédents. Il est ici le digne émule des auteurs de *Renart* et des fableaux : il est le digne contemporain de ce Jehan de Meung qui est mort au commencement du XIVe siècle ; il est enfin le digne prédécesseur de tous ceux qui jusqu'à nos jours « ont mangé du prêtre ». Il nous rappelle à tout instant les plus détestables couplets de Béranger : ce n'est pas le même style, mais c'est la même bave. Il n'y a pas de calomnie qu'il ne ramasse dans le ruisseau, pour en salir les clercs et les religieux de son temps. Encore une fois, nous n'en sommes pas étonnés, et nous étions presque en droit de nous y attendre ; mais l'auteur de *Bauduin* est allé beaucoup plus loin. Ses devanciers n'avaient guère fait que ridiculiser la confession : il la profane, de parti délibéré, et à plusieurs reprises. Il habille son héros en prêtre ; il l'installe impudemment en plein confessionnal ; il nous le montre, avec une complaisance joyeuse, écoutant un jour la confes-

1. *Bauduin de Sebourc*, II, 12. — 2. II, 90, 91 ; 244, 245, etc., etc.

sion de toutes les filles du pays et se délectant en ces aveux auxquels il trouve une saveur toute particulière[1]. Ce n'est pas là de la profanation : c'est du sacrilège.

On l'a déjà observé avant nous : ces contempteurs du prêtre, ces mépriseurs du moine, ces satiriques ne sont rien moins qu'austères. Dans le cours d'un seul et même ouvrage, ils sont à la fois impies et débauchés. Sur dix chansons de Béranger, il en est cinq peut-être qui sont autant de pamphlets contre l'Église, mais les cinq autres sont impures et libertines. C'est une loi, à laquelle n'a pu se dérober l'auteur de *Bauduin de Sebourc*. Il méprise la femme, et c'est là le signe auquel on reconnaît tout d'abord les bons ou les mauvais esprits. Si je ne craignais d'employer un mot trop moderne et dont on a abusé, j'oserais dire qu'il descend plus d'une fois jusqu'à la plus basse pornographie. A coup sûr, il est volontiers obscène, et je ne sais trop quel visage pouvaient faire les femmes devant lesquelles on lisait certains épisodes de son œuvre plus que croustillante[2]. Les pires devaient rougir.

Les idées politiques de notre poète sont moins haïssables, encore qu'elles ne nous consolent pas suffisamment de tant de libertés qu'il a prises avec la religion et la pudeur. Cet homme était trop enclin à la satire universelle, pour n'avoir pas toujours été « de l'opposition ». Nous lui trouverions volontiers plus d'un trait commun avec les libéraux de la Restauration. Il se trouve que ses théories sont parfois loyales et justes, et il s'emporte avec raison contre la maltôte et contre tous les abus de son temps[3]. Même il s'élève jusqu'à

1. *Bauduin de Sebourc*, II, 103; 113, etc. = « Tous les clercs qui figurent dans la chanson sont ou ridicules, ou fripons, ou débauchés. » (*Histoire littéraire*, XXV, 590.) — 2. I, 208, 357, 379; II, 4, 140, etc., etc. — 3. I, 186, 225, 250, 260, etc.

l'idée d'un bon gouvernement dont il va jusqu'à nous donner le programme qui est, en effet, honnête et acceptable. Mais il est trop visible que ce Flamand n'aime pas la France [1], et « le roi de France » est un de ceux qu'il traîne sur la claie avec le plaisir le plus vif et le moins dissimulé. Nous sommes bien loin de ce beau vers du XIe siècle où éclate un si tendre patriotisme : *Tere de France, mult estes dulz païs!*

Les satiriques ne font pas toujours rire et sont parfois de mauvais plaisants. Notre auteur veut être léger, et n'est que lourd. Ce comique pèse un gros poids. Lorsque Baudouin se déguise en moine et (c'est un sacrilège de plus) déclare avoir reçu les pleins pouvoirs du Pape pour absoudre tous les péchés, il estime qu'il est nécessaire d'aller voir le curé du lieu : « S'il me demande mes bulles, dit-il, je lui montrerai mes poings ». Il aborde le pauvre prêtre en lui serrant si fortement les deux mains « que les ners li defroisse et les os ensement ». Et lorsque l'infortuné lui demande la preuve écrite des pouvoirs qu'il a reçus de Rome, Baudouin lui fait la nique et lui montre ses deux poings avec des yeux terribles : « J'ai vu, j'ai vu les bulles », s'écrie le prêtre, et il s'enfuit à grandes enjambées [2]. Comme vous le voyez, c'est de fort gros sel. Et que dire de ces deux femmes qui se disputent le même mari : « Eh bien ! vous l'aurez l'été, dit l'une, et moi, l'hiver [3]. » Voilà qui réussirait en plus d'un bas théâtre et devant un vil auditoire.

Tel est le poète que nous voulions peindre et qui est certes le moins méprisable, littérairement parlant, de tous ceux de la décadence. Dans les chapitres qui vont suivre, nous ferons avec lui plus ample connais-

1. *Bauduin de Sebourc*, II, 216, etc. — 2. II, 99. — 3. I, 70. Cf. II, 50, 195, 335.

sance ; mais il ne faudrait pas ici le quitter sur une parole qui fut aigre et sévère. Il vaut mieux reconnaître et saluer, en finissant, ses charmantes qualités de peintre et de conteur.

Pourquoi l'incomparable illustrateur de *Jaufre* et de *Fierabras*, de *Rabelais* et de l'Arioste n'a-t-il pas connu cette œuvre étrange et vivante, variée et pittoresque?

Gustave Doré était fait pour illustrer *Baudouin de Sebourc*.

*
* *

Un certain nombre de romans en vers ne sont point parvenus jusqu'à nous ; d'autres nous offrent de regrettables lacunes.

Il ne nous reste plus qu'une question à résoudre, et c'est celle des romans en vers qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Un certain nombre de romans en vers ont, en effet, été perdus, et, dans les chansons même que nous avons l'heur de posséder, on peut trop souvent constater des lacunes plus ou moins considérables.

Comment réparer de telles pertes?

La réponse est aujourd'hui facile, grâce aux travaux de quelques érudits allemands ou français.

Comment on peut, à l'aide des romans en prose, reconstituer ces romans et combler ces lacunes.

Il suffit d'utiliser les romans en prose correspondants, dont un certain nombre, comme on le sait, ONT ÉTÉ SERVILEMENT CALQUÉS SUR LES ROMANS EN VERS. Avec une telle prose, on peut reconstituer, presque à coup sûr, tous les vers de l'ancienne chanson et en combler aisément toutes les lacunes. L'opération sera d'autant plus facile que le roman en vers a été copié, bien souvent, non pas seulement par un seul prosateur, mais par plusieurs qui ont travaillé, chacun séparément, et à l'insu les uns des autres. Il en résulte tout naturellement que, si un prosateur ne nous fournit pas tous les éléments nécessaires à la restitution d'un couplet ou d'un vers, nous les trouvons plus d'une fois

chez un de ses confrères. Nous prenons un mot chez celui-ci, un autre mot chez celui-là. Ils se complètent, et il existe entre eux comme une sorte de collaboration inconsciente qui nous rend ici à peu près impeccables et presque infaillibles.

Tel est le travail, quelque peu long et pénible, auquel nous nous sommes naguère livré pour reconstituer certains passages du *Galien* en vers que l'on croyait perdu ; mais ce *Galien*, que nous nous efforcions ainsi de restituer en 1875, a été heureusement retrouvé dans la bibliothèque de Cheltenham, et M. Stengel nous en a donné une excellente édition où il a eu à « refaire » un certain nombre de vers ou de couplets qui manquaient dans ce manuscrit et devaient, de toute évidence, se trouver dans une version ou dans un manuscrit plus complet du *Galien*. C'est ce travail de restitution, si bien conduit par M. Stengel [1], que nous voudrions faire vivement saisir et un peu admirer, afin qu'en apprenant les secrets d'une reconstitution de ce genre, nos lecteurs puissent un jour mettre à profit l'exemple donné par l'érudit allemand.

Pour être plus clair, nous commencerons par la restitution d'un SEUL vers de *Galien*, d'un SEUL de ces vers qui font défaut dans le texte de Cheltenham et que M. Stengel a pu aisément restituer d'après les différentes rédactions en prose.

Donc, voici un vers du *Galien* retrouvé : « *Le tour que fait avez si est moult bel et bon,* » et c'est, notez le bien, le dernier vers d'un couplet.

Or, le manuscrit français 1470 de la Bibliothèque Nationale, qui renferme un roman en prose dont nous aurons lieu de parler plus loin, nous offre ici cette

1. M. K. Pseil l'a fait précéder d'une étude sur les rapports qu'ont entre elles les différentes versions du *Galien*.

leçon : « Le tour que vous ay veu faire est bel et bon, *et bien le sauray retenir.* » D'autre part, le *Galien* incunable nous donne cet autre texte : « Le tour que avez fait n'est pas à oublier. *Je vous promet que bien le retiendray.* » D'où Stengel s'est cru fort légitimement autorisé à ajouter ce vers au couplet visiblement incomplet du manuscrit de Cheltenham : *Et nous vous promettons que bien le retiendron.* Rien ne semble plus assuré [1].

Stengel même aurait pu quelquefois aller plus loin dans la restitution d'un vers isolé de son roman. Voici, dans le manuscrit de Cheltenham, ce vers : « *Je saray dont l'enfant est né tout maintenant,* » lequel est suivi immédiatement de cet autre vers : « *Lors hucha Galien et lui va demandant* ». Mais grâce à la leçon du manuscrit 1470 : « Si sauray-je où l'enffant fu né, *car onques en ma vie ne vi plus bel enfant ;* » grâce au texte du *Galien* incunable : « Je vueil savoir dont l'enfant est né : *car onques en ma vie je ne vi enfant plus advenant,* » il est certain que dans une version plus complète et dans un meilleur manuscrit du *Galien,* il y avait ce vers : *Car onques en ma vie ne vi plus bel enfant* [2]. C'est concluant.

Le critique qui voudra entreprendre ces restitutions souvent malaisées ne devra pas se laisser décourager par les difficultés que peut présenter la nécessité de la rime. Quand Stengel trouve dans le manuscrit 1470 une phrase telle que la suivante : « Il ne nous prestera *la vaillance d'une pomme* », et qu'il s'agit de reconstituer un vers dans un couplet en *é,* il n'hésitera pas à proposer cette ingénieuse et très vraisemblable restitution : « Il ne nous prisera *la vaillance d'un dé* [3]. »

1. *Galiens li restorés,* éd. Stengel, st. 36. — 2. *Ibid.,* st. XXVII, p. 23. — 3. *Ibid.,* p. 38.

Il ne nous est pas défendu d'avoir ici quelque esprit, et il ne fait nul tort à la critique.

Nous n'avons encore parlé que de la restitution d'un seul vers, et Stengel est allé jusqu'à en refaire *deux cent soixante-seize* de suite[1]. Une telle citation paraîtrait sans doute un peu rude à notre lecteur ; mais peut-être ne serait-il pas inutile de le faire assister à la restitution de plusieurs vers qui se suivent, à celle d'un couplet tout entier.

La trentième laisse du *Galien* de Cheltenham se termine par ce vers : « Tant qu'Olivier sera à ma mere maris » ; mais Stengel s'est permis, fort scientifiquement d'en ajouter ici quatre autres, dont la matière lui est fournie par le manuscrit 1470 et par le *Galien* incunable. Voici d'abord, les deux textes en prose :

1470. ([a]) Car mes oncles m'ont appelé mauvais bastard failly.— ([b]) Mon enfant, dit le roi Hugues, est-ce voir que tu dis ? — ([c]) Oui, Sire, dist Galien, dont moult sui courroussés. — ([d]) Par Dieu, dist le roy Hugues, tant en vallent ilz pis......

Galien incunable. — ([a]) Mes oncles m'ont appelé bastard..... ([b]) Et le Roy lui demande : Est-il vray, ce que vous dites ? — ([c]) Ouy, dist Galien, j'en ai le cuer marry. — ([d]) Par ma foy, dist le roy Hugues, de tant en vallent-ils beaucop pis.

Et voici, comment Stengel propose de finir le couplet visiblement écourté :

a. Mi oncle m'ont nommé mauvais bastard faillis.
b. Mes enfans, dist li rois, est-ce voir que tu dis
c. Oïl, dist Galiens, ou cuer en sui marris,
d. Par Dieu, dist-li rois Hugues: tant en valent-il pis.

Terminons, avec la même disposition de textes, par la restitution d'un couplet tout entier d'après un seul texte en prose [2].

Guerin de Montglane incunable.

[1] Quant Regnier ouyt Galien, il luy en sçeut moult bon gré — [2] Et luy dist : « Galien, je voy bien que

Restitution en vers de Stengel :

1. Quant Regnier l'ot oï, il lui en sot bons grés,
2. Puis dist : « Or voi bien, enfes, que dites verités

1. *Galiens li restorés*, pp. 52-68. — 2. *Ibid.*, p. 72. Cf. d'autres restitutions de Stengel, l. c., p. 5, etc.

— [3] vous estes filz de mon filz Olivier. — [4] Prenez de mon argent tant que vous vouldrez ; — [5] puis vous en allez en Espaigne. Saluez moy mon filz Olivier — [6] et aussi Rolant et le roy Charlemagne, et vous gardez bien — [7] de Guannes : — [8] car il n'y a point de si maulvais trahistre en ce monde qu'il est. — [7] Et ne vous fyez en luy de chose du monde — [9] et ne luy meffaittes aussi en nulle manière : car il est gentilhome, non obstant qu'il soit traïstre. »

3. Et que fis de mon fis Olivier estes nés.
4. Prenez de mon argent, tant que vous en voudrés,
5. Puis allés en Espaigne et mon fis salués
6. Et Rollant et Charlon ; mais mout bien vous [gardés.
7. De Ganelon, de rien en lui ne vous fiés ;
8. Car n'est en tot le monde altre traïstre tés;
9. Mais puis qu'est gentis hom, mesfaire ne l' [devés.

Le système est maintenant connu, et les moindres érudits le pourront aisément pratiquer. Il fait certainement honneur à ceux qui l'ont découvert ; mais il ne faudrait point excéder ni répéter ici le cri agaçant que nous entendons tous les jours : « La science crée. »

Eh non ! la science ne crée pas : elle trouve ou retrouve ce qui était avant elle oublié et ignoré.

Ainsi a fait Stengel, et d'autres avec lui. Il suffira de dire, à leur louange, que ce sont d'habiles ouvriers « en réparation de chansons de geste ».

CHAPITRE II

SUITE DU PRÉCÉDENT. — PHYSIONOMIE LITTÉRAIRE DES DERNIÈRES CHANSONS DE GESTE [1].

Les auteurs des dernières Chansons de geste continuent à se servir des procédés littéraires de leurs devanciers.

Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour se convaincre que nos dernières chansons sont un composé d'éléments anciens et d'éléments nouveaux. Les nou-

1. Nous donnons ci-dessous une liste des derniers romans en vers auxquels s'appliquent les données du présent chapitre et du chapitre suivant. Il convient d'ajouter que NOUS NE PRÉTENDONS PAS DRESSER ICI UNE NOMENCLATURE COMPLÈTE, laquelle, dans l'état actuel de la science, nous paraît difficile à établir. Cette énumération, par ordre alphabétique et très sommaire, n'en sera pas moins, croyons-nous, de quelque utilité.

ANDRIEU DE CHAUVIGNI. V. *Chevalier au Cygne.*

BASTARS DE BUILLON (Li). Cette suite de *Bauduin de Sebourc* a été publiée par Aug. Scheler (Bruxelles, 1877). Cf. une analyse détaillée dans l'*Histoire littéraire* (XXV, pp. 593-618).

BAUDUIN DE SEBOURC, édité par Bocca (*Li romans de Bauduin de Sebourc, troisiesme roy de Jherusalem*, poème du XIVe siècle,... Valenciennes, de l'imprimerie de B. Henry, 1841 ; deux vol. in-8o). Cf. une analyse détaillée dans le tome XXV de l'*Histoire littéraire* et une longue étude ci-dessus, pp. 432-442.

BRUN DE LA MONTAIGNE, *Roman d'aventure, publié pour la première fois, d'après le manuscrit unique de Paris*, par Paul Meyer, 1875, in-8o (Société des anciens textes français).

CHARLEMAGNE, compilation de Girart d'Amiens. Inédite. Deux analyses en ont été publiées : l'une par Gaston Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 471-482) ; l'autre par nous (*Épopées françaises*, 1re éd., t. I, p. 466 ; 2e éd., pp. 423-427) = Nous publions plus loin un fragment du *Charlemagne* (III, pp. 578, 579) et la traduction d'un autre fragment.

CHARLES LE CHAUVE. Inédit. Deux analyses en ont été données ; l'une dans l'*Histoire littéraire* (XXVI, pp. 94-125); l'autre ci-dessus (pp. 430-

veaux, nous les analyserons tout à l'heure. Commençons par les autres.

Ces vieux poèmes des XIe et XIIe siècles, ils avaient eu trop de vie pour ne pas se survivre. Quand le moment fut décidément venu de les remplacer par d'autres chansons, les poètes nouveaux se virent forcés d'accepter la versification, les procédés, le style de leurs devanciers. Ils comprirent qu'en innovant ils n'auraient aucun succès, et se mirent vaillamment à écrire leurs rapsodies en interminables couplets mo-

435). Le résumé que nous avons publié dans notre première édition (I, pp. 454-457) est tout à fait insuffisant.

CHEVALIER AU CYGNE (Le). Publié par M. de Reiffemberg (*Collection des Chroniques belges inédites*, 1846 et années suivantes et analysé longuement dans l'*Histoire littéraire* (XXV, pp. 510 et suiv.) = On peut considérer *Bauduin de Sebourc* comme la suite du *Chevalier au Cygne*, et le *Bastart de Buillon* comme la suite de *Bauduin de Sebourc ;* mais on ne s'est certainement point arrêté en si beau chemin. L'auteur de *Bauduin de Sebourc* annonce lui-même qu'il se propose de pousser jusqu'au temps où il écrivait, jusqu'au règne de Philippe le Bel, le récit des *fais d'outremer :* « Chi orrés la venue, sans aukes prolongier, — Du Bastard de Buillon qui tant fist à prisier — Jusqu'à Salehadin, comment vint tournoïer—A Chambrai le chité, avoec maint chevalier. — S'orrès de Chauveigny, le nobile princhier — Et de Quassant aussi qui tant ot le cuer fier, — De la belle Herminette qui se fist baptisier. — Se vos volès oïr, je vous cuit desrengnier — Jusqu'au biau roy Phylippe de Franche l'eritier, — Voire, jusqu'aujourd'ui. » (II, p.275). D'un autre côté, on lit, à la fin du *Bastart de Buillon*, l'annonce de la prise de Jérusalem par « Salehadin qui vint au tournoi de Cambrai », et l'auteur ajoute, : « Et puis de Chauveigni vous ferai mention — Et de Cassant son fil, de Polis le baron,— Et de belle Herminette qui clere ot le fasson; — Jusques au tamps Tristrain vous dirai le quoron, — Trestout en descendant, prendant conclusion — Jusqu'au biau roy Phylipe qui tant ot de renom — Qui dessous Mons en Peule tendi son paveillon. » (éd. Scheler, p. 232, v. 6542-6548). Il nous paraît certain qu'un plan si étendu a été réalisé, peut-être par l'auteur de *Bauduin de Sebourc* et du *Bastart de Buillon*, peut-être par un autre continuateur, et nous avons sous les yeux les rubriques d'une compilation manuscrite où sont racontés tous les faits annoncés plus haut : le tournoi de Cambrai auquel assiste Saladin ; la très longue histoire du victorieux chevalier Andrieu de Chauvigny ; le récit mi-historique, mi-fabuleux, des croisades de Philippe-Auguste et de saint Louis ; les aventures de Jehan Tristan, fils de saint Louis, et de Cassant, fils de Chauvigny ; celles de Polis et de la belle Herminette, et tout ce qui suit jusqu'à la prise de Saint-Jean-d'Acre par les Sarrazins en 1291, qui forme le dernier épisode de cette œuvre et du cycle tout entier. Nous estimons que cette continuation du *Bastart de Buillon* a dû porter comme titre :

norimes, qu'ils bourrèrent d'épithètes « homériques » et où ils conservèrent pieusement toutes les formules d'antan. Ces formules, il est vrai, n'avaient plus rien de vivant; ces épithètes étaient des chevilles; ces procédés, enfin, n'étaient plus que de vieux oripeaux de rhétorique. Mais que faire? Nos versificateurs du XIVe siècle acceptèrent l'héritage en bloc, et leur médiocrité, incapable de toute industrie, s'en montra satisfaite. Firent-ils pas mieux que de se taire?

L'épithète dite « homérique » fleurit dans leurs poèmes comme dans ceux des siècles précédents.

L'épithète « homérique » — puisqu'on n'a pas

à cause de son héros principal : *Andrieu de Chauveigni;* mais ce n'est là qu'une hypothèse. Quoiqu'il en soit, le cycle du Chevalier au Cygne est bien et duement achevé.

CHRONIQUE DE BERTRAND DUGUESCLIN, par Cuvelier, trouvère du XIVe siècle, publiée pour la première fois par E. Charrière (*Collection des Documents inédits*, 1839, deux vol. in-4°).

CIPERIS DE VIGNEVAUX. Inédit. Analysé longuement dans l'*Histoire littéraire* (XXVI, pp. 19-41).

ENFANCES GARIN DE MONTGLANE. Inédit. Analysé plus loin (*Épopées françaises*, 1re éd. III, p. 91 et ss. ; 2e éd. IV, p. 106 et ss.).

FLORENCE DE ROME. Inédit. Analysé longuement dans l'*Histoire littéraire* (XXVI, pp. 335-350). Cf. le *Dit de Florence de Rome*, publié par Achille Jubinal, *Nouveau Recueil de contes*, 1842, I, pp. 88-117).

FLORENT ET OCTAVIAN. Inédit. Analysé longuement dans l'*Histoire littéraire* (XXVI, pp. 303-335).

GALIENS LI RESTORÉS, publié d'après le ms. de Cheltenham, dans la Collection de M. Stengel (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der Romanischen Philologie*, t. LXXXIV, Marburg, 1890).

GARIN DE MONTGLANE. V. *Enfances Garin*.

GARINS LI LOHERAINS. Fragment d'une rédaction en alexandrins (V. *Romania*, 1877, p. 481).

GESTE DE LIÈGE. Chronique en vers (avec le petit vers de six syllabes à la fin de chaque laisse) qui contient un nombre appréciable d'éléments légendaires et épiques. A été publiée dans les *Pièces justificatives* de la Chronique de Jean des Preis, dit d'Outremeuse (t. I, p. 589 et ss.; t. II, p. 537 et ss.; t. III, p. 411 et ss.; t. IV, p. 60 et ss.; t. V, p. 583 et ss.; t. VI, p. 639 et ss.). On y trouve notamment une version très allongée de *Jehan de Lanson*.

GIRART DE VIANE. Fragments d'un remaniement en vers, dans le manuscrit de l'Arsenal 3351. V. *Épopées françaises* (2e édition, IV, p. 172 173) où nous avons l'occasion de citer un long fragment de cette rédaction de la décadence.

GIRART DE ROUSSILLON, version française, en alexandrins, composée entre les années 1330-1334. Publiée par Mignard (Paris et Dijon, 1858, in-8°, XLVIII-458 pages). Cf. Paul Meyer, *Girart de Roussillon, Chanson de geste traduite pour la première fois*, Introduction, p. CXXIV et ss.

encore trouvé de meilleur nom à lui donner — fleurit à foison dans ces vastes poèmes, comme coquelicots en un champ de blé. Ils étaient même trop heureux de la trouver sous leur main, ces infortunés rimailleurs, ces besogneux, qui avaient parfois trente mille vers à « rédiger ». L'épithète épique, après tout, cela fait une bonne moitié d'alexandrin ; quelquefois davantage. Ils n'en furent pas avares et commencèrent, comme jadis, par en gratifier Dieu qui nous apparaît sans cesse, dans leur œuvre peu rajeunie,

HUGUES CAPET. Publié par le marquis de la Grange dans la *Collection des anciens poètes de la France* (t. VIII, Paris 1884). Analysé longuement dans l'*Histoire littéraire* (XXVI, pp. 125-149) et ci-dessus (pp. 427-429).

HUON DE BORDEAUX, version en alexandrins. Inédit. V. *Épopées françaises* (1re édition, II, p. 553; 2e édition, III, p. 740-741) où nous publions un fragment de ce remaniement. Les Suites d'*Huon* appartiennent au XIIIe siècle ; mais la cinquième (*Croissant*), n'a été écrite, selon toute probabilité, qu'au XIVe siècle.

JEHAN DE LANSON, très longuement delayé dans la *Geste de Liège* (Chronique de Jean d'Outremeuse, etc., II, p. 675, v. 13861, etc., etc.).

JOURDAINS DE BLAIVES, version inédite en alexandrins. V. le ms. de l'Arsenal 3144, qui a longtemps porté le faux titre de *Girart de Blaive*.

LION DE BOURGES. Deux rédactions, également inédites. Le ms. de l'une est du XVe siècle (Bibl. Nat. fr. 2255), en alexandrins, et le ms. de l'autre, du XVIe (Bibl. Nat., fr. 351), en octosyllabes. Cf. la première édition des *Épopées françaises* (I, p. 471, 472), où nous avons cité des fragments de l'une et l'autre version.

MAUGIS D'AIGREMONT. Brit. Mus. Roi 16, G, II. Remaniement inédit : 1699 alexannrins. V. Ward, *Catalogue of romances in the departmen of mss. in the British Museum*, t. I (1883), pp. 621-622.

MEURVIN. Il a certainement existé un *Meurvin* en vers. C'est ce qu'attestent les vers suivants de l'*Ogier* du manuscrit de Turin G I, 38 : « De Meurvin vous lairay chy en droit maintenant : — Car *sa vie est escrite* EN UN AUTRE ROMANT. » Il ne saurait guère être question ici que d'un poème en alexandrins. Inédit.

OGIER LE DANOIS. Rédactions inédites en alexandrins, lesquelles datent du XIVe siècle et sont renfermées dans les manuscrits de l'Arsenal 2985 ; du British Museum (Royal, 15 E. VI) et de la Bibliothèque de l'Université de Turin (G. I, 38, de 1401, avec cette rubrique finale : « Chis livres [fu escrit par un] conteur de geste — Qui toudis vorroit bien que ce fuïssent feste. » Etc. Il reste à comparer de près ces trois manuscrits. Inédit. Cf. aussi la *Geste de Liège*, v. 21410 et ss., etc.

QUATRE FILS AIMON. Remaniement inédit du XVe siècle en 28000 vers (*Histoire littéraire*, XXVI, pp. 704-705). = Cf. le ms. du British Museum, 16 G II, XVe siècle. Quelques couplets en vers seulement. Inédits.

REINE SIBILLE. Fragments d'un texte en alexandrins. Voy. De Reif-

comme le « pere espérituel [1] », comme « celui qui tout crea [2] », « qui fist ciel et rousée [3] », « qui fist et ciel et mer [4] », « qui maint en Trinité [5] », etc. etc. C'est bien usé, je l'avoue, mais leur imagination ne va guère plus loin, et si Cuvelier, l'auteur de la Chronique de Duguesclin, s'enhardit une fois à écrire : « Par Dieu qui fist Abel [6] », c'est qu'il a besoin d'une rime en *el*, et ses prédécesseurs lui ont plus d'une fois donné l'exemple d'une telle hardiesse. C'est partout le même décalque de nos vieux poèmes. Tous les chevaliers ont « un cœur de lion [7] », « un aduré talent [8] » et, s'ils sont vieux, « une barbe florie [9] ». Toutes les femmes « un beau viaire cler [10] » ; toutes les salles de château sont « marbrines, pavées [11] ou perines [12] ». S'il surgit çà et là quelque épithète moins banale, elle est presque toujours d'une platitude désespérante, et l'on conviendra, par exemple, qu'il y aurait mieux à trouver pour la Vierge-Mère que de la nommer : « Marie au corps vaillant [13] », et pour Jérusalem, la ville sainte, que de l'appeler « la cité suffisant [14] ». J'aime mieux le mot « tresorière [15] »,

femberg, *Philippe Mousket*, I, 610 et *Épopées françaises*, 2e édition, III, pp. 692, 693.

THESEUS DE COLOGNE. Ce poème inédit de 15700 vers, que nous ne citons ici que pour mémoire, est renfermé dans le ms. du British Museum, Additionnal 16955. (xve siècle). V. Ward, *Catalogue of romances*, etc., pp. 769-775.

TRISTAN DE NANTEUIL. Inédit. Très longuement analysé, avec de nombreux extraits : 1° par Paul Meyer (*Jahrbuch fur romanische und englische Literatur*, IX, pp. 1-42 et 353-398) et 2° dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, pp. 229-269. Etc., etc.

1. Cuvelier, *Chronique de Bertrand Duguesclin*, v. 20538, etc. — 2. *Ibid.*, v. 13501, etc. — 3. *Ibid.*, v. 1498, 6728, etc. — 4. *Ibid.*, I, p. 126, etc. — 5. *Ibid.*, I, p. 154, etc. — 6. *Ibid.*, p. 154, etc. — 7. *Ibid.*, v. 2127, etc. — 8. *Ibid.*, v. 186, etc. — 9. *Ibid.*, v. 10738, etc. — 10. *Ibid.*, v. 12801, etc. Cf. I, p. 125 et v. 16396. — 11. *Ibid.*, v. 6725, etc. Cf. v. 19390, etc. — 12. *Ibid.*, v. 19,407. — 13. *Florence de Rome*, v. 27, citée dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 336. — 14. Il faut cependant observer que « suffisant » a un sens beaucoup moins restreint qu'aujourd'hui. — 15. Cuvelier, v. 1115, et passim dans *Bauduin de Sebourc*.

qui est alors appliqué si souvent à la mère de Dieu, et je me demande seulement si nos poétaillons en comprenaient vraiment la très belle et très haute portée.

Il en est de même de la « négation explétive »,

Même emploi, même abus de ces singulières formules que nos pères aimaient à employer pour donner plus de force à leurs négations et à leurs jugements, et c'est vraiment à toutes les pages de nos derniers romans qu'on rencontre ces antiques « clichés », quelquefois assez drôles : « Vous ne valez pas un ail pelé [1]; une feuille de mente [2], un poirel [3], la monte d'un bouton ou d'un dé [4] », etc., etc., etc. J'en passe, et des meilleurs.

et de toutes les formules épiques des XIIe et XIIIe siècles.

C'est, à vrai dire, tout le vocabulaire ancien qui est resté dans le nouveau. On pourrait croire que les auteurs de nos dernières chansons conservaient, dans autant de petits casiers spéciaux, toutes les phrases de leurs devanciers et qu'ils étendaient sans cesse la main vers ces précieux casiers pour y puiser sans cesse les mêmes lignes toutes faites. Écoutez plutôt[5]. Veulent-ils affirmer la vérité de leurs dires, ils s'écrient comme autrefois : « Seigneur, c'est verité; de ce ne doubtez ja [6] », ou encore : « Il est bien verité, si com dit li escrips [7] », ou : « Ce dit l'auctoritez », ou enfin « La matière nous dit [8] ». Ont-ils peur d'être trop verbeux : « Seigneur, que vous iroie alongant la chanson? [9] » Veulent-ils attirer plus vivement l'attention de leur auditoire, ils ont recours à cet éternel *Là veïssiez* [10], ou à des commencements de couplets vigoureux et entraînants, tels que : « Fu grande la bataille

1. Cuvelier, v. 19635, etc. Cf., dans *Bauduin de Sebourc*, (I, v. 13-16) une *saus pelée*. — 2. *Bauduin de Sebourc*, etc. — 3. Cuvelier, I, p. 154. — 4. *Ibid.*, v. 1815, 3166, 12826, etc. — 5. *Ibid.*, v. 11415, etc. — 6. *Ibid.*, v. 19639, etc. — 7. *Ibid.*, v. 14355, etc. — 8. *Ibid.*, v. 18725, etc. — 9. *Ibid.*, v. 12692, etc. — 10. *Ibid.*, v. 21565, etc.

et fière la mellée », ou « Horible fu l'assaut, si dura longuement. [1] » On croirait lire *Antioche* ou *Ogier*, et c'est la Chronique de Duguesclin qu'on a sous les yeux. *Nil novum.*

Ils n'ont rien rajeuni, ces prétendus rajeunisseurs du XIVe siècle, et n'ont été, à vrai dire, que des imitateurs serviles. Ils ne se sont pas bornés à saupoudrer leurs romans de petites formules à la mode antique : ils ont été plus loin, et ont imité « en grand ». Les débuts de leurs poèmes sont les mêmes que ceux du temps de Philippe-Auguste. Mêmes appels au silence : « Seigneur, or faites pais pour Dieu le tout puissant [2] » ; même prière pour les auditeurs de la chanson : « Que nostre sire Dieux qui de l'eaue fist vin — Le jour qu'à noces fust de saint Archetreclin — Vous veille tous garder et donner bonne fin [3] » ; même attestation (quelque peu impudente) de l'origine latine et cléricale du roman : « A Saint-Amant, à Bruges, en la liberarie — En sont li fait escript [4] » ; ou encore : « Tout droit à Saint-Denis, ens ou maistre moustier — En librarie, là où est mis le psaultier, — Illec est un cronique du dannois Ogier. [5] » Dans tout le cours de nos poèmes, l'imitation est aussi visible, la copie aussi étroite. Ces « recommencements » que nous avons signalés plus haut et qui permettaient peut-être au jongleur de débuter où il voulait, ces sempiternels recommencements, nous les trouvons

1. Cuvelier, v. 4618; 21, 228, etc., etc. — 2. *Florence de Rome*, citée dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, 336. L'auteur continue ainsi : « Que Jhesus qui nasqui pour nous en Bethleant — Nous veulle au jugement faire à l'ame garant. — Je vous dirai tel chose par le mien enssiant — Dont li vier seront noble et li fait avenant. » Cf. *Bauduin de Sebourc*, I, pp. 1-3. — 3. Cuvelier, v. 1-4. Il ajoute : « Or me veilliez oïr, chevalier et meschin, — Bourgoises et bourgois, prestres, clercs, Jacobin, etc. » — 4. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 123. — 5. *Ogier le Danois*, Brit. Mus., Royal, 15 E VI, f° 86 v°.

cent fois répétés en des œuvres qu'on ne chantait peut-être plus et qu'on se contentait de lire. Le bon Cuvelier s'arrête à tout moment pour nous dire fort gravement : « Or escoutez, seigneur, pour Dieu du Paradis [1] » ; ou encore : « Or commence chançon de noble sentement [2] ». L'auteur de *Bauduin de Sebourc*, qui n'est pas un sot, ne s'interrompt pas moins souvent et profite volontiers de l'occasion pour faire valoir ses petits talents : « Se je vous ai dit boin, je vous dirai meliour [3]. » Cet homme du Nord est quelque peu gascon.

La charpente même des anciennes chansons est conservée dans les nouvelles.

En réalité, toute la charpente de nos vieilles chansons est conservée dans les nouvelles. Ces pauses au milieu du récit, qui ont permis aux éditeurs modernes de partager un roman en plusieurs chants, on les peut aisément constater dans toute cette famille de poèmes dont *Bauduin de Sebourc* est le type [4], et il en est de même pour ces annonces, vraiment classiques, des événements qui doivent être racontés dans la suite de la chanson. Ces annonces deviennent même de plus

1. Cuvelier, v. 2088, etc. — 2. *Ibid.*, v. 206 et ss. — 3. *Bauduin de Sebourc ;* II, p. 128. — 4. Les « recommencements » abondent en effet dans *Bauduin*, et c'est parfois ce qui a déterminé l'éditeur à adopter sa division en Chants, qu'il a du reste si mal comprise. Voy., par exemple, le commencement du Chant XI : « Seignour, or faites pais, pour Diex et pour son non ; — Si vous recorderai une bonne chanson, etc. » (I, p. 307). Et ailleurs : « Seignour, or entendés, pour Dieu le creatour, — Chanson très gratieuse, pleine de noble atour » (II, p. 128), etc., etc. = Dans tous les autres romans de la même période, on constate à toutes les pages le même goût pour les pauses et les recommencements : « Or commenche chanchon bien forte et devisée — Et matere royal bien faitte et bien rimée » (*Enfances Garin*, Bibl. Nat. fr. 1460, f° 6 v°), etc., etc. = C'est peut-être dans la *Chronique de Duguesclin* qu'on en trouve le plus : « Or commenche chançon où de beaux mos y a » (v. 14300). « Seigneur, or escoutez, chevalier et baron, — Et je vous chanterai une bonne chançon ; — De Bertran du Guesclin vous ferai mencion » (v. 7977 et ss.). « Seigneur, or escoutez, franche gent honnerée, — Une bonne chançon de bien enluminée » (v. 4252 et ss.). « Seigneurs, or faites paix, laissiez la noise ester » (v. 13367). « Seignour, or entendés, li petit et li grant » (v. 8978), etc., etc.

en plus nombreuses, de plus en plus développées [1], et il faut bien avouer, comme nous l'avons déjà remarqué, que ces résumés anticipés font singulièrement tort à l'intérêt d'un roman. On connaît trop vite la fin de l'histoire.

Les rimeurs médiocres qui ont accéléré parmi nous la décadence de notre épopée ne se sont pas contentés de tant d'emprunts plus ou moins intelligents et heureux. Il y avait dans notre vieille épopée certains « morceaux » qui offraient partout la même physionomie, le même type : tels étaient les songes [2], dont on a tant abusé ; les portraits (de jeunes filles [3], de chevaliers... ou de chevaux [4]), et surtout les prières [5]. Nos décadents ont reproduit avec complaisance, non seulement l'esprit, mais la lettre, de ces petites pièces épiques, et c'est ainsi que les prières de leurs héros se terminent, comme au XIIe siècle, par l'antique *si com c'est voirs* [6], par ce cri de foi qui était à l'origine si naïf et si profond, et qui tend désormais à dégénérer en une formule sans originalité et sans vigueur.

On y retrouve les mêmes tableaux et les mêmes épisodes plus ou moins défigurés.

Ce ne sont, partout, qu'imitations ou copies de nos anciens romans. Il y a en a, d'ailleurs, qui sont plus serviles les unes que les autres, et l'on borne souvent ses emprunts à certains traits légendaires. Tel est, dans le *Galien*, le célèbre miracle des épines qui, sur

1. Voy. *Galiens li restorés*, p, 12, vers 44-46; *Bauduin de Sebourc*, I, p. 123; II, pp. 154, 155, etc; *Chronique de Duguesclin*, v. 2068 et ss.; v. 15212 et ss., etc. = Il arrive plus d'une fois que, dans les derniers vers d'un roman, on annonce un autre poëme. Tel est le cas de *Tristan de Nanteuil*, etc. — 2. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 154. — 3. *Charles le Chauve*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 115 : « S'a la bouche petite et fourchelé menton ; — Li œil li sont ou chief aussi vairs que faucon. — S'a cheviaus reluisans que panne de paon, » etc. — Cf. surtout le *Bastart de Buillon* (*Histoire littéraire*, XXV, p. 600) et *Brun de la Montaigne*, v. 1946. — 4. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, v. 14694 et ss. — 5. *Bauduin de Sebourc*, II, 129; *Chronique de Bertrand Duguesclin*, v. 8763 et ss. — 6. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 130, etc.

le champ de bataille épique de Roncevaux, croissent soudain sur les corps inanimés de tous les Sarrazins, tandis que des « arbroisels de coudre » sortent en même temps des corps de nos chrétiens et les font aisément reconnaître [1]. Tel est, dans le même poème, le vieux conte, presque universel, du fuyard qui, pour dépister la poursuite, ferre son cheval à l'envers [2]. Tel est le vieux mot, attribué à tant d'époques et à tant de personnages différents et dont le bon Cuvelier fait honneur à Le Bègue de Villaine : « S'il y avait encore des Charlemagnes, il y aurait encore des Rolands [3] ». Telle est la fiction, tant rebattue, du traître qui devient amoureux de la Reine [4] ; telle, enfin, l'histoire banale de l'enfant royal qui est abandonné dans un bois où il est élevé par les soins de quelque forestier charitable [5], sans parler de l'éternel *racontar* de cette fatale partie d'échecs qui aboutit à un meurtre [6] ; ni de ces descriptions de châteaux « enchantés » dont la porte est gardée par deux hommes de cuivre ou d'or, armés de fléaux mortels [7]; ni, plus tard, de cette jolie scène des Fées qui descendent lumineusement près des berceaux des nouveaux-nés et leur font des dons merveilleux [8]. Voilà qui se retrouve dans les

1. *Galiens*, éd. Stengel, p. 246. — 2. *Ibid.*, p. 142. — 3. Tout ce passage est assez beau, et le poète y donne d'abord la parole à Charles V : « Ahy! noble royaume, quant reviendras-tu sus? — Ahy! noble fleur de lys, yrés vous toute jus? — Ahy! douze per de France, qu'estes vous devenus, — Rolant et Olivier et Ogier li membrus? — « Sire, ce dist le Begue de Villainnes vestus, — Se le roy Charlemaine estoit ci ravestus, — Rolant et Olivier seroient tost venus » (I, p. 128). — 4. Voy. le début de *Bauduin de Sebourc* (I, p. 4), où le traître Gaufroi devient ainsi amoureux de la reine Rose, etc. — 5. *Charles le Chauve, Histoire littéraire*, XXVI, p. 101; *Tristan de Nanteuil*, *ibid.*, pp. 238, 239. — 6. *Galiens*, éd. Stengel, p. 28 et ss.; *Charles le Chauve, Histoire littéraire*, XXVI, p. 103; *li Bastars de Buillon*, éd. Scheler, v. 3851 et ss. — 7. *Charles le Chauve*, l. c., p. 107, et *Bastart de Buillon*, l. c., v. 3607. — 8. La scène des dons se lit à la fois dans l'une des plus récentes versions d'*Ogier le Danois* (Bibl. de l'Arsenal, 2985, f° 3) et

romans du XIVe siècle, mais qui n'a rien coûté à l'imagination de leurs auteurs. Ce n'est pas de la poésie : c'est du décalque.

On est, d'ailleurs, allé beaucoup plus loin. Cet incomparable épisode de *Girart de Roussillon*, ce vieux duc suzerain obligé de se faire valet de charbonniers et ployant vaillamment ses épaules presque royales sous le poids ignoble des sacs de charbon, nous le voyons reparaître dans *Bauduin de Sebourc*, mais singulièrement défiguré et amoindri [1]. Vous connaissez le cor magique d'Oberon, et vous n'êtes pas sans avoir savouré cette charmante histoire d'Huon de Bordeaux et du petit nain sauvage? Le très médiocre auteur de *Charles le Chauve* est parvenu à gâter cette délicate féerie du XIIe siècle, qui devait tenter un jour le génie de Weber [2]. Vous ne goûtez guère moins le joli roman des *Enfances Vivien* ; vous aimez à comparer les aventures de leur jeune héros avec celles d'Hervis de Metz, qui leur ressemblent un peu trop ; vous vous plaisez enfin à accompagner, dans leurs voyages, ces fils de chevaliers qui sont condamnés à des métiers roturiers et qui rongent si gentiment leur frein. Bref, vous n'avez plus en tête qu'un souci littéraire : « Est-ce *Hervis* qui a précédé *Vivien?* Est-ce *Vivien* qui a inspiré *Hervis?* » Le plat rimeur de *Florent et Octavian* ne s'est pas préoccupé du problème et a copié les deux [3]. Il est vrai que l'auteur d'*Hugues Capet* s'était rendu avant lui coupable

dans le roman de *Brun de la Montaigne* publié par Paul Meyer, (p. 32 et ss., vers 911 et ss.) La seule différence entre ces deux récits, c'est que dans le dernier roman il y a « une fée Carabosse ».

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 201 : « La pierre porteroie... — J'aprenderai labeur; je sui grans et furnis. — S'uns autres a cinc sols, j'en gaignerai bien sis », etc. — 2. *Charles le Chauve*, l. c., p. 106. — 3. *Florent et Octavian*, analysé dans l'*Histoire littéraire*, t. XXVI, p. 307.

de la même imitation ; mais celui-là, du moins, est un homme d'esprit et qui se fait pardonner ses vols [1]. Il est très certain, pour en finir, que le moyen âge n'a pas eu, sur le plagiat et sur l'imitation, nos idées et nos scrupules modernes, et qu'on estimait alors fort légitime de prendre son bien où on le trouvait [2]. Nous sommes en mesure d'en fournir, dès le XIII[e] siècle [3], des preuves irrécusables et presques scandaleuses. Le « préjugé » a duré jusqu'au XVII[e] siècle... inclusivement. Plus tard, peut-être.

Les exemples précédents pourraient être multipliés à l'infini. « Le XIV[e] siècle a copié, copié, copié. » Une telle conclusion n'est justifiée que par trop de preuves.

« Mais enfin ces copistes à outrance n'ont-ils rien qui les distingue de leurs devanciers et de leurs modèles? » Il est temps de répondre à cette question et, après avoir signalé tous leurs emprunts, de déterminer enfin

1. *Hugues Capet*, éd. du marquis de La Grange, v. 129 et ss. Le morceau est charmant. — 2. Les aventures de Doraine, reine de Hongrie, rappellent singulièrement celles de Beatrix, mère du Chevalier au cygne, et celles de Rose, mère de Bauduin de Sebourc (*Histoire littéraire*, XXVI, p. 101); les *Enfances Garin* ne sont qu'une plate imitation de *Berte aus grans piés* (v. plus loin, IV, 107); Tristan de Nanteuil est une sorte de Robinson qui ressemble de très près à Doon de Mayence (*Histoire littéraire*, XXV, pp. 236, 237); l'épisode de la rose qui, dans le *Bastart de Buillon* (éd. Scheler, v. 3651 et ss.) « doit être cueillie par le meilleur chevalier, » est une imitation trop visible de Lancelot du Lac; le Bâtard de Bouillon se passionne pour la païenne Ludie qu'il n'a jamais vue, comme Guillaume d'Orange s'était naguère passionné pour la belle Orable. Etc., etc. — 3. L'exemple le plus curieux de ces plagiats est peut-être celui que nous avons relevé dans *Girbert de Metz* et dans *Ogier le Danois*, et qui n'a encore été, croyons-nous, signalé par personne :

Ogier, éd. Barrois, (vers 6695 et ss.)	*Girbert*, Bibl. nat. fr. 19160, f° 237 v°.
Puis a mandé l'engigneor Mabrin :	Fromont manda l'engigneor Mauri :
Cil fu conpains Constant d'outremarin...	Cil fu conpans Contant d'outre le Rin
Plus sot de fust que nus clers de latins.....	Plus sout de fut que nuns clers de latin
Sos ciel n'a tor ne castel si garni	El' mont n'a tor ne chastel signori
Recet ne valée ne mote ne plaiseïs,	Recet ne ville, mote ne plaseïs
Se il i puet converser quinze dis,	Se il i puet converseir quinze dis,
Qu'il ne l'ait ars et abatu et pris; etc., etc.	Que ne l'ait ars ou abatu ou prins, etc., etc.

L'un des deux poétes a effrontément copié l'autre.

quelle est leur véritable originalité; quels sont les signes extérieurs, et surtout les qualités et les défauts (dans la forme comme dans le fond) auxquels on peut aisément reconnaître chacune de leurs œuvres, et grâce auxquels il ne sera jamais permis de confondre un poème écrit sous le règne de Philippe le Bel avec une chanson du temps de Louis VII.

*
* *

La plupart de nos derniers romans sont anonymes.

Est-ce par modestie, tout d'abord, que les auteurs de nos dernières chansons ne se sont pas nommés? Ce qui est incontestable, c'est que la plupart de ces poèmes sont anonymes. Ce piteux Girard d'Amiens, dont nous parlions plus haut, et qui avait, semble-t-il, assez bonne opinion de sa petite personne, n'a pas été fâché de nous faire connaître son nom qui méritait l'oubli[1]. Le bon Cuvelier a signé son *Duguesclin,* qui est une œuvre honnête et sincèrement épique [2]. Mais c'est à peu près tout, et c'est peu [3]. Nous ne regrettons guère, il est vrai, d'ignorer le nom des pauvres hères qui ont rimé *Ciperis* ou *Tristan de Nanteuil;* mais il ne nous aurait pas déplu de savoir comment s'appelait cet homme d'esprit, ce sceptique, ce frondeur qui a fait de son *Bauduin de Sebourc* un pamphlet si mordant contre les hommes et les choses de son temps. Au reste, cette anonymie de nos derniers poèmes s'expli-

1. V. plus haut, p. 422. — 2. « Cilz qui le mist en rime fust Cuveliers nommez » (I, p. 4, v. 21). — 3. On est forcé de s'en tenir aux propositions suivantes : « Le *Bastart de Buillon* est du même auteur que *Bauduin de Sebourc.* = Le « Brianchon » dont il est question à la fin de *Ciperis* n'est qu'un scribe comme le prouve ce vers : « Et celui qui l'escript, c'om nomme Brianchon » (*Histoire littéraire,* XXVI, p. 38). = C'est sans aucun fondement que ce même *Ciperis* a été attribué à Huon de Villeneuve. = Il est probable que *Florence de Rome* et *Florent et Octavian* sont l'œuvre du même poète; = L'auteur du *Girart de Roussillon* en alexandrins était bourguignon, tandis que la plupart de nos autres poètes sont wallons ou picards. »

que assez facilement. Ces œuvres sans éclat étaient exploitées par de vulgaires entrepreneurs qui n'avaient rien à gagner, en divulguant les noms obscurs des auteurs à leurs gages.

*
* *

Manuscrits où ils sont conservés.

Une étude raisonnée sur les manuscrits où nos derniers poèmes nous ont été conservés ne nous fournirait aucun élément de critique qui mérite d'être mentionné. Il va sans dire que les manuscrits de jongleurs n'ont presque plus de raison d'être. Ces jolis petits manuscrits que les ménestrels errants portaient toujours avec eux près de l'étui où dormaient leurs vieilles, ils n'auraient pas été de taille à supporter le poids de vingt ou trente mille vers, qu'on lisait sans doute plus souvent qu'on ne les chantait. Nous ne possédons guère, à partir du XIVe siècle, que de gros manuscrits dont les proportions correspondent à celles de nos grands in-quarto. Il en est de deux sortes. Les uns sont des manuscrits de collection, riches, éclatants, superbes. Les princes, les nobles, les riches bourgeois, se piquaient sans doute d'en posséder quelques-uns dans leurs *librairies*, et il est presque superflu d'ajouter que la maison de Bourgogne sut se distinguer, entre toutes les autres, par la générosité de son luxe et la délicatesse de son goût. Elle domine artistiquement toute son époque. Mais il est d'autres manuscrits de nos romans, qui n'ont au contraire rien de luxueux et ne sont à vrai dire que des volumes de pacotille. J'estime qu'aucun noble, qu'aucun bourgeois même n'aurait daigné les accueillir dans ses armoires, et ce sont le plus souvent, à mon sens, les manuscrits où les jongleurs apprenaient et lisaient leurs longs, leurs trop longs poè-

mes [1]. Le *Charlemagne* de Girart d'Amiens [2] et le *Charles le Chauve* [3] peuvent encore passer pour des manuscrits de collection, mais que dire des piètres bouquins où sont conservés les remaniements d'*Huon de Bordeaux* [4] et de *Jourdain de Blaives* [5]? Décadence.

*
* *

Leur langue et leur rythmique.

Il n'y a rien à dire au sujet de la langue de ces nouvelles œuvres, si ce n'est que nos pauvres poètes ont dû se servir de la langue de leur temps, qui est absolument insupportable et dont ils n'ont certes pas relevé l'abaissement. Langue qui n'a ni syntaxe solide, ni vigueur, ni nerf. Flasque, longue, traînarde, criblée d'incidentes et qui ne nous paraît jamais indigne de la critique un peu réaliste qu'on fera un jour du style de Monstrelet.

Que la versification s'en ressente, il n'en saurait être autrement, et jamais, en effet, versification plus pesante, plus enchevêtrée, plus monotone, n'a lassé l'oreille humaine.

Nos romans des XIV[e] et XV[e] siècles nous offrent presque tous ces longs couplets rimés en alexandrins, qui désespèrent parfois la patience la plus héroïque, et il y avait, au reste, un certain temps que notre beau décasyllabe primitif, si rapide et si léger, avait cessé d'être en usage. Il y a cependant à signaler ici

1. Les deux manuscrits, déjà cités plus haut (p. 450), qui renferment les deux versions de *Lion de Bourges* peuvent passer pour les types de ces deux familles de manuscrits. L'un d'eux, du XV[e] siècle (qui nous offre la rédaction en alexandrins), est un manuscrit en papier, d'une méchante écriture cursive, médiocre et laid. L'autre, au contraire, du XVI[e] siècle (où nous trouvons la version en octosyllabes), est un splendide manuscrit en velin, d'une belle écriture minuscule, avec de grandes miniatures qui occupent le quart de la page, des rubriques en vermillon et des lettrines dorées. — 2. Bibl. Nat. fr. 778 (XIV[e] siècle). — 3. V. *Histoire littéraire*, XXVI, 125. — 4. Bibl. Nat. fr. 1451 (XV[e] siècle). — 5. Bibl. de l'Arsenal, 3144 (XV[e] siècle).

quelques exceptions à la règle générale, et il importe de les connaître. La seconde version de *Lion de Bourges* est en octosyllabes, et ce rythme facile et aimable convient bien à ce roman d'aventures; *Girart de Roussillon* est en rimes plates, et, enfin, les couplets de *Jourdain de Blaives* se terminent par le fameux petit vers de six syllabes, dont on pouvait déjà constater la présence dans la rude et belle version du XIIe siècle. C'est peut-être la seule œuvre de la décadence qui présente encore cet accident de versification [1].

Pour en revenir à l'alexandrin, il n'a pas conservé, dans nos méchantes tirades du XIVe siècle, cette belle majesté de l'antique dodécasyllabe, un peu lourd sans doute, mais vraiment épique. On l'a brisé, on l'a « décésuré », si j'osais parler de la sorte, et l'on est arrivé, plus d'une fois, à des vers comme les suivants, que signeraient seulement les décadistes de nos jours : « La jeune dame qui— fut fame au chevalier » et « Par destinée qui — fust à aus otroïe [2] ». Rien ne semble plus contraire aux lois les plus élémentaires de la rythmique française; mais que dire des entraves ridicules qu'on a essayé de faire subir à ce même vers, et de ce Girart d'Amiens qui, suivant l'exemple désastreux d'Adenet, s'impose la loi bête de rimer une laisse en *ente* après un couplet en *ent*, et ainsi de suite? Une belle liberté qu'on laissait alors aux poètes et dont on n'aurait jamais dû les sevrer, c'est celle qui leur donnait le droit de placer une syllabe atone à la fin du premier hémistiche du décasyllabe ou de l'alexandrin, alors même que le second hémistiche commençait par une consonne : « Tère de France, *m*ult estes dulz païs » ;

1. On le peut constater également dans la *Geste de Liège*, qui n'est pas un roman proprement dit. — 2. *Brun de la Montaigne*, vers 35 et 40.

« Deus i chantat la messe, si firent li apostle ». Nous ne jouissons aujourd'hui de cette excellente liberté qu'à la fin du second hémistiche, dans les vers féminins, et l'on a longtemps attribué ce prétendu perfectionnement au poète Jehan Lemaire, qui vivait à la fin du xve siècle, au commencement du xvie. M. Paul Meyer [1] lui a dérobé cette gloire et a établi que l'usage moderne a été inauguré par l'auteur de *Brun de la Montaigne*. Il semble d'ailleurs qu'il faille faire un bond depuis ce poète inconnu jusqu'à Jehan Lemaire; mais on ne peut vraiment que regretter le succès définitif d'une aussi tyrannique et malencontreuse réforme.

*
* *

Leurs sources.

Une pensée qui a préoccupé nos derniers poètes plus vivement que ces petits problèmes de versification et de rythmique, c'est le devoir qu'ils se sont plus d'une fois imposé d'indiquer à leurs lecteurs les sources de leurs poèmes. Une distinction est ici nécessaire : il y a les sources fictives, et il y a les véritables. Pas n'est besoin de s'arrêter longtemps aux premières : c'est presque toujours l'hypothèse menteuse de quelque chronique qu'on a trouvée dans quelque monastère, que l'on nomme [2], et il n'a fallu qu'un peu plus d'imagination et d'audace au remanieur du *Chevalier au Cygne* pour affirmer, au sujet de son œuvre, que « l'estoire fu trovée en une isle de mer [3] ». Vieux mensonge, mais qui a longtemps réussi. Quant aux vraies sources, c'est autre chose, et il y a eu, très certainement, de vraies chroniques qui ont été utilisées

1. *Brun de la Montaigne*, p. xv. — 2. Cf. *Bauduin de Sebourc*, déjà cité : « A Saint-Amant, à Bruges, illoec on trouveroit — Cheste matere chi veoir l'i vauroit » (II, p. 54), etc., etc. — 3. British Mus., Royal, 15 E VI, f° 273 (xve siècle). Il s'agit de la légende du Chevalier au Cygne.

par quelques-uns de nos poètes. C'est ainsi que l'auteur du *Girart de Roussillon* en rimes plates a connu tout aussi bien la Vie latine de son héros que la chanson romane dont il prétendait rajeunir la donnée [1]. Paul Meyer a raison d'observer[2] «qu'aucune chanson de geste n'a jamais obtenu au moyen âge l'autorité qui s'attachait aux textes latins »: c'est ce qu'a bien compris le rajeunisseur du *Girart,* et c'est ce qu'ont également compris beaucoup de ses confrères qui n'ont eu que le tort (mais il est grave) de citer, à l'appui de leurs dires, des textes latins... qui n'existaient pas.

Il y a eu de ces poètes qui ont vraiment été érudits. Cet auteur du *Girart,* il avait beaucoup de lecture, et il est notamment établi qu'il avait lu la Chronique de Saint-Denis et jusqu'au *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais [3], qui est un fort gros livre et d'accès un peu revêche. Non seulement il a de la lecture, mais il n'est pas sans quelque esprit critique. Il oppose savamment la Vie latine au vieux poème, et prend le soin délicat de remplacer le Charles Martel du vieux poème par le Charles le Chauve de la Chronique [4]. Voilà ce qu'on n'aurait certes pas imaginé au XIIe siècle, et qui était encore assez rare au XIVe.

La source à laquelle remontent le plus habituellement les poètes de cette dernière époque, ce sont encore nos anciennes chansons, quand elles existent, et nos romanciers (comme nous l'avons vu plus haut) se contentent parfois de les traduire dans la langue de leur temps, avec tous les apprêts et toutes les longueurs que l'on sait. Un tel procédé n'est possible que quand il s'agit de rajeunir un vieux roman; mais il cesse

1. Paul Meyer, *Girart de Roussillon,* Introduction, p. CXXVII. — 2. *Ibid.*, p. CXLI. — 3. *Ibid.*, p. CXXVI. — 4. *Ibid.*, p. CXXVIII.

forcément d'être praticable quand il s'agit de le continuer ou d'écrire une œuvre tout à fait nouvelle. L'auteur de *Bauduin de Sebourc* se flattait de compléter, dans une Suite absolument inédite, les différentes branches du *Chevalier au Cygne*, et son esprit, là-dessus, a pu librement se donner carrière. Il n'en a pas moins cédé à la démangeaison d'imiter, de plus ou moins près, certaines œuvres, légères ou pieuses, qui jouissaient encore d'une antique et durable popularité. Je m'imagine que c'était un lecteur de fableaux ; mais il n'est pas douteux qu'il ait connu la Légende de saint Brandan [1] et qu'il en ait tiré bon parti. Était-ce un si gros crime ?

Quoi qu'il en soit, voici que nous connaissons les sources principales de ces chansons de la décadence où l'imagination, malgré tout, tient la plus large place. Et maintenant, ouvrons les lourds manuscrits où elles sont enfermées, et lisons-les en critiques sincères, en juges impartiaux de leurs défauts ou de leurs qualités littéraires.

*
* *

Jugement littéraire sur les dernières chansons de geste.

Entre tous leurs défauts, il en est un qui domine et contient tous les autres : les romans des XIVe et XVe siècles ne sont plus des œuvres naturelles, spontanées, nationales. C'est le plus souvent une sorte de marchandise littéraire, exploitée par les éditeurs de ce temps-là [2]. L'inspiration est absente et, comme nous

1. *Bauduin de Sebourc*, II, 54, etc. — 2. « Les jongleurs,... quand le style des chansons de geste devenait suranné, demandaient aux rimeurs connus des arrangements nouveaux et des remaniements de ces grands ouvrages. Ceux-ci faisaient à leur intention des rédactions nouvelles qui peut-être leur étaient payées et qu'on débitait ensuite avec un succès souvent comparable à celui qu'avaient obtenu, durant les deux siècles précédents, les compositions originales » (Paulin Paris, *Histoire littéraire*, XXV, p. 509). Pour ce qui concerne les commandes faites par les grands seigneurs, cf. les textes du *Charle-*

l'avons dit, ce sont œuvres de commande. Or, toutes les fois qu'un grand seigneur ou un homme de négoce a pu dire à un poète : « Faites-moi un chef œuvre, et je vous le paierai tant ; » le poète a rarement manqué l'occasion de faire une platitude. Est-ce que l'*Aliscans*, est-ce que le *Roland* ont jailli, est-ce qu'ils auraient pu jaillir d'une âme et d'une plume mercenaires ?

Ajoutez à cela que ces poèmes, généralement, ne sont plus faits pour être chantés [1]. Le jongleur a le livre à la main et déclame. Il a, sans doute, un véritable talent de lecteur, une mimique expressive, une vigueur qui enlève son auditoire ; mais il lui faut, ce semble, plus de matière qu'autrefois. Il peut débiter plus de vers en une séance, puisqu'il les lit au lieu de les chanter. L'auditoire n'attache plus à la « qualité » le même prix qu'autrefois, et se soucie avant tout de la quantité. De plus longs poèmes sont devenus nécessaires, et les jongleurs les commandent ainsi à leurs pourvoyeurs ordinaires. Le *Huon de Bordeaux* en alexandrins n'a guère moins de quinze mille vers ; *Tristan de Nanteuil* en renferme vingt-trois mille, et *Bauduin de Sebourc* près de trente mille. Cette seule constatation nous met en demeure de nous prononcer sur le mérite de ces poèmes : il n'y a guère de chefs-d'œuvre aussi longs.

Cet esprit de longueur, si je puis ainsi parler, atteint et gâte toutes les parties des nouveaux romans. Vingt

magne de Girart d'Amiens qui peuvent légitimement passer pour un type : « Ai fait cest livre ci DONT FET ME FU COMMANS » (Bibl. nat. fr. 778, f° 143 r°). « PAR LE COMMANDEMENT le frere au roi de France » (*Ibid.*, f° 169 r°).

1. « Et pour ce VOUS LYRAY la vie d'un guerier — De coy on doit l'istore et loer et prisier » (*Hugues Capet*, l. c., p. 1). Il ne faudrait pas cependant tirer de ce texte une conclusion excessive et s'imaginer qu'on a cessé absolument de « chanter de geste » aux XIVe et XVe siècles. Nous avons plus haut prouvé le contraire, tout en observant que les « chanteurs ne geste » devenaient alors de plus en plus rares.

gros alexandrins remplacent avec désavantage trois ou quatre décasyllabes. Ces héros de la décadence se battent longuement et mettent un temps énorme à mourir. Ils ergotent au lieu d'agir, et jusqu'à leur dernier râle. Écoutez plutôt Olivier, qui va rendre l'âme ; écoutez-le, si vous voulez savoir ce que c'est que cette prolixité monotone dont a si bien parlé Paul Meyer: « Belle Aude, douce sœur, il n'est que trop apparent, hélas ! que vous aurez une grande douleur de ma mort. De vos beaux yeux très clairs et qui sont si riants, les larmes tomberont, *mult souvent degoutant*, et vos beaux cheveux blonds, luisants comme de l'or fin, vous les arracherez, ma sœur, *de grant deul pour ma mort*[1]. » Tout est de cette force, et il est vraiment malaisé d'être plus sot en étant plus bavard. Vous le voyez d'ici, ce héros, ce vaillant qui meurt, d'une si belle mort, pour le Christ, pour l'Église, et qui, en cet instant auguste, pense « aux beaux yeux très clairs et si riants de sa sœur » ! Ces rhéteurs n'avaient pas même eu l'idée d'observer un instant l'âme humaine.

Ce qu'il y a de plus regrettable, c'est que cette prolixité flasque entraîne vingt autres défauts avec elle. Quand on « fait long, » on a recours, pour faire long, à mille artifices ridicules et odieux. Dans ce fatras de vingt ou de trente mille vers, l'unité d'action est fort en péril : on la sacrifie et, avec elle, tout l'intérêt que peut exciter un drame bien mené. Dans une seule et même chanson, comme dans *Charles le Chauve,* il y a dix chansons qui se suivent et sont à peine reliées l'une à l'autre. Le personnage principal change dix fois, et le lecteur, effaré, ne sait plus où fixer son regard. Les meilleurs de tous ces romans, comme *Bau-*

1. *Galien*, éd. Stengel, p. 210. Cf. les interminables longueurs du duel de Galien contre Pinart (p. 148-188, quarante pages), etc., etc.

duin de Sebourc, ne peuvent être mieux assimilés qu'a un chapelet d'épisodes ou de lieux communs, qui sont toujours les mêmes. « Toutes les formes poétiques tournent au procédé[1] », et l'on peut dire de la plupart de ces étranges compositions ce que Paulin Paris a si bien dit de ce *Ciperis de Vignevaux* dont la lecture est si pénible : « Les vers en sont traînants, et les incidents entassés l'un sur l'autre, sans discrétion, sans choix, sans vraisemblance[2]. » On ne sait vraiment pas pourquoi ces prétendus poètes ont imposé une fin à leurs prétendus poèmes, et il faut vraiment leur en savoir quelque gré : car il n'y avait vraiment pas de raison pour que de tels récits ne durassent pas toujours.

C'est en vain d'ailleurs qu'ils essaient d'enregimenter leurs nouvelles œuvres dans les anciens cycles, afin de leur donner je ne sais quelle majesté[3]; c'est en vain qu'ils s'efforcent d'éveiller l'attention de leurs lecteurs en habillant leurs personnages à la moderne; c'est en vain qu'ils rajeunissent au besoin la légende elle-même et la transforment ou déforment pour les besoins de leur cause; c'est en vain qu'ils introduisent dans leur affabulation l'esprit d'aventures qui était jadis le caractère spécial des récits de la Table ronde et que, grâce à eux, la plupart de ces fausses chansons de geste se tournent en romans d'aventures[4]; c'est en vain

1. Gaston Paris, *Histoire politique de Charlemagne*, p. 25. — 2. *Histoire littéraire,* XXVI, p. 38. — 3. V. notamment les *Enfances Garin*, Bibl. nat. fr. 1460, f° 26 r° et v°, etc. — 4. Baudouin de Sebourc est appelé « le chevalier *aventureus* ». (*B. de S.*, I, p. 235), et Brun de la Montaigne reçoit ce sobriquet significatif : « Le petit *Tristan* le restoré » (Cf. P. Meyer, p. 1). = Ce sont les romans de la Table ronde que l'on se propose évidemment d'imiter et de surpasser : « Mais il i trouvera aventure pesant ; — Ains tele ne trouva Perchevaus ne Gorhant, — Anselos ne Gawans, ne tout li conquerant — Qui au tamps Arturs furent aventure querant » (*Bauduin de Sebourc*, I, p. 300). « Ou j'acquerrai honnour ou grace general — Plus que Rolant qui fust finez en Ronceval, — Ne que ne fist Gauvain, Artus ne Perceval » (*Chronique de Duguesclin*, v. 381-383), etc., etc.

que quelques compilateurs, plus heureusement inspirés, ont l'excellente idée d'abréger ces remaniements décidément trop longs [1], — en dépit de tant d'efforts plus ou moins méritoires, — la médiocrité, l'horrible et désolante médiocrité reste toujours la dominante de toute cette littérature de mauvais aloi. Il y a sans doute quelques exceptions, que nous signalerons plus loin, quelques beautés que nous ne chercherons pas à voiler. Malgré tout, la médiocrité triomphe et règne.

« Le dernier des humains est celui qui cheville » : cette vérité trouve sa consécration à toutes les pages, que dis-je? à tous les vers des derniers romans. Nous avions déjà eu lieu de constater en passant cet odieux chevillage, quand nous avons eu à comparer plus haut les remaniements de nos chansons avec les poèmes originaux ; mais il est nécessaire d'y insister plus vivement : car ce fléau a tout aussi bien contaminé les œuvres originales du XIV[e] siècle que les *rifacimenti* de notre vieille épopée. Il y a, hélas ! plusieurs milliers de vers qui sont de la force de ceux-ci que j'emprunte, notez le bien, à la moins imparfaite de ces œuvres de la décadence. « Bauduins de Sebourc *qui tant fu naturaus* — Reva vers son chastel *qui estoit grans et haus*. — Là trouve sa moillier *et s'amie loiaus*, — Blanche, qui tant estoit *douche et especiaus* [2]. » Des milliers, il y en a des milliers qui ne valent pas mieux, ou qui sont pires, et l'on ne saurait exprimer la fatigue et le dégoût que de telles lectures vous font subir. On est la proie d'un mauvais rêve. C'est la rime, c'est cette scélérate qui est coupable de la plupart de ces crimes de lèse-bon

1. V. notamment un abrégé du *Chevalier au Cygne*, dans le manuscrit du British Museum Roi 15 E VI (f° 273-292). — 2. *Bauduin de Sebourc*, I, 256.

sens. C'est elle qui imagine de placer sur les lèvres de Baudouin de Sebourc, créant un nouveau roi, ce vers d'un couplet en *on* : « Si en arés couronne de fin or, *sans laton* (et ailleurs *sans billon*)[1]. » C'est elle qui, dans une laisse en *ine*, gratifie Godefroi de Bouillon, à Jérusalem, d'une autre couronne *qui ne fut pas trop fine*[2] ! C'est à elle que nous devons ce portrait du petit Brun de la Montagne « qui demouré estoit un mout riche jouaux — C'onques nus hom ne vit, ne pappe *ne legax*[3] ». Je cite au hasard et pourrais couvrir ici de longues pages avec des textes aussi étranges et aussi concluants. Ils lasseraient bien vite la patience de mes lecteurs.

Une autre espèce de cheville, mais morale celle-là, et qui ne manque pas d'un certain caractère utile et élevé, c'est le proverbe. Dans nos dernières chansons de geste, le proverbe fleurit à plaisir, et l'on ne peut vraiment reprocher à cette floraison que d'être un peu trop abondante. Trop de fleurs. Il y a certaines chansons, comme *Bauduin de Sebourc,* dont les couplets se terminent le plus souvent par un proverbe. Rien n'est plus regrettable qu'une si constante et si fréquente périodicité. Il en résulte une véritable monotonie et un alourdissement fâcheux. Il n'y a pas de véritable poésie qui puisse résister à un aussi bizarre emploi des proverbes, et ce sont ciseaux qui sont faits pour lui couper les ailes. Je me rappelle ici l'excellente observation de Sainte-Beuve sur la difficulté du refrain dans les chansons. Le poète qui est forcé, après six ou sept vers charmants, de retourner brusquement à son refrain et de le rattraper au passage, cet infortuné chansonnier donnait à Sainte-

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 351. — 2. Le *Chevalier au Cygne*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXV, p. 510. — 3. *Brun de la Montaigne*, p. 30, etc., etc.

Beuve l'idée d'un homme qui serait au haut d'une échelle et se verrait contraint d'en descendre prestement toutes les cinq minutes, au risque de se casser le cou. Il en est de même pour ces proverbes à la fin de chaque couplet; mais je dois avouer que je préfère le refrain.

Il y en a pourtant qui sont charmants, de ces proverbes dont nous faisons le procès, et l'on en ferait vraiment un fort aimable recueil, j'allais dire un bouquet. Voici quelques échantillons de cette anthologie dont j'emprunte les éléments à plus d'un roman du XIV[e] siècle : « Quant ne set c'un seul trou, perdue est li soris [1]. — Amours abandonnée ne vault ung vielz souller [2]. — Du car le piour roe ot on plus souvent braire [3]. — Car povre saint voit on povrement festoier [4]. — Toutes bouches qui rient ne voilent pas baisier [5]. — Qui eslonge des iex il eslonge du cuer [6]. — Et chius noe bien aise cui on tient le menton [7]. — Car li hons est trop riches qui est plain de santé [8]. — Il aprent moult de coses qui par le païs va [9]. — On doit toutes besongnes laissier pour le disner [10]. »

Parmi ces proverbes il y en a de badins : « Qui volontiers boit vin, Diex li sçet bien aidier [11]. » Il y en a qui sont empruntés au vocabulaire des joueurs :

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 69. Nous trouvons ailleurs ce même proverbe sous une autre forme : « Perdue est la souris (on le dit de piеça), — S'elle ne sçait qu'un trou : le chat l'estranglera. » — 2. *Tristan de Nanteuil*, cité par Paul Meyer, *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, IX, p. 362. — 3. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 30. — 4. *Florent et Octavian*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 312. Le vers suivant complète le proverbe : « Et povrement en sonnent les cloches au moustier. » — 5. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 358. Ce proverbe est répété ailleurs sous une forme un peu différente : « Car telle bouche rist qui baisier ne volt faire » (*Ibid.*, II, 4). Cf. *Tristan de Nanteuil*, l. c., p. 26. — 6. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 11. — 7. *Ibid.*, II, p. 352. Cf. *ibid.* : « Chius qui boins amis a est souvent soustenus. » — 8. *Ibid.*, II, p. 20. — 9. *Ibid.*, II, p. 56. — 10. *Ibid.*, II, p. 84. — 11. *Ibid.*, I, p. 208.

« Mais tels cuide avoir *sis* qui n'ara mie un *as* [1]. » Il y en a d'autres, surtout contre les femmes, qui ne laissent pas, comme on le pense, d'être quelque peu satiriques et mordants : « Qui asne et femme mainne sans paine n'ist du jour [2]. — Qui en fame se fie petis est ses savoirs [3]. — Et vous savés comment le cuer de femme va ; Car de çou c'on li prie le contraire fera [4]. — Tel qui espeuse au prime au vespre s'en repent [5]. » Il en est d'autres qui trahissent une certaine observation et qui nous sont restés : « Toujours sont bien festiés ceux qui ont de l'argent [6]. — Qui d'un serf fait signour, il a mauvais loier [7]. » Il y en a même où l'on se permet de plaisanter les Français, et où (quelle audace !) on leur reproche d'être trop beaux parleurs et un peu vantards [8]. Comme nous avons changé !

*
* *

Les proverbes [9] ne sont qu'une des formes de la

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 373. — 2. *Ibid.*, I, p. 196. — 3. *Bastars de Buillon*, éd. Scheler, v. 4251. — 4. Le *Chevalier au Cygne*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXV, p. 515. — 5. *Hugues Capet*, éd. du marquis de la Grange, v. 6139. Cf. dans *Bauduin de Sebourc* : « Car dame sait trop bien decevoir son baron » (II, p. 3). — 6. *Ciperis de Vignevaux*, v. 40, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXV, p. 20. — 7. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 118. — 8. *Charles le Chauve*, v. 2559, 2560, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXV, p. 99. — 8. Cf. les proverbes suivants que nous n'avons pas voulu introduire dans notre texte, de peur de l'alourdir à l'excès : « Li hons qui escoute, s'il n'entent, en vault pis » (*Bauduin de Sebourc*, I, p. 33). = « Par mauvais mariage sont perdut mainte gent » (*Ibid.*, I, 75). = « Mieus vaut uns seulz deniers (en escript le trouve-on) — Gaigniet en loyauté, sans nule traïson — Que de l'avoir d'usure tout plain une maison » (*Ibid.*, I, 93). = « Mais chius qui mains en sçet, c'est chius qui miex i croit » (*Ibid.* I, 202). = « Dont uns proverbes dist c'on doit bien recorder — Que li homs, quant il a grace du main-lever, — Il poet bien, che dist-on, dormir jusqu'au disner » (*Ibid.*, I, 278). = « Chieus qui trop haut chante, quant Diex volt, tost plourra » (*Ibid.*, I, 265) = « Puis c'uns hons est jones, assés de riquece a » (*Ibid.*, II, 52). = « Tant va li kanne à l'iauwe qu'il li convient brisier » (*Ibid.*, I, 206). = « Onques larges cuers maisement ne fina » (*Chronique de Duguesclin*, v. 1537). = « Ung jour de respit vault cent jours bien souvent » (*Galien*, éd. Stengel, p. 76). = « Onquez nuls homs ne vit, ne esté, ne yver,— Qu'il fut maras-

morale universelle ; mais ils en sont à coup sûr, la forme la plus saisissante et la plus imagée. Nos poètes du XIV[e] siècle ne s'en sont pas contentés, et font de la morale à tout propos, même hors de tout propos. Il n'est pas rare de les voir, après un épisode des plus scabreux, devenir soudain graves et lancer des apophtegmes. C'étaient tout à l'heure des docteurs en amour libre, et les voilà qui se transforment tout d'un coup en austères professeurs de morale. L'auteur de *Bauduin de Sebourc* dont la casuistique est loin d'être sévère, qui a lu les fableaux, qui les imite volontiers et a pour la bâtardise des indulgences singulières, ce joyeux compère s'interrompt à tout instant pour formuler un axiome moral [1] : « Or commenche matere c'on doit auctorisier. — Otant vaut à oïr com sermon de moustier. — Bien i poet-on aprendre à vivre sans pechier — Et à loyauté faire et le mal à laissier. — Mais aucunes gens sont, bien le puis tesmoingnier — Qui n'aimment pas tant Dieu qu'il font le tavernier. » Sauf le dernier trait, qui est drôle, c'est bien lourd, et il y a dans *Bauduin* cinq cents vers tout pareils, s'il n'y en a pas mille. Le pire est que ce moraliste vise à être théologien. » Chieus est bien eüreus qui prend en Dieu plaisanche : — Car plaisanche si vault otant que souffisanche, — Et li souffi-

tre bonne pour enffans essaucher » (*Ibid.*, p. 103). = « Mariages qu'est fait par amor desirée — A paine vient à bien, c'est bien cose prouvée. — Quant c'est par avarice, il ne valent rien née » (*Le Chevalier au Cygne*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXV, p. 511, v. 37). = « Car li tizon bruslé, ce dist-on bien souvent, — Qui le retourne au feu plus de legier se prent » (*Florent et Octavian*, v. 12668, 12669, cités dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 327). = « Pour ce, dist un provierbe dont me suis remembrant, — C'on nourrit tel quaiel et va-on allevant, — Qui puis court sus son maistre » (*Ciperis de Vignevaus*, v. 3578 et ss., cité dans l'*Histoire littéraire*, XXV, p. 29). = Une dernière observation : il va sans dire qu'on peut retrouver la plupart de ces proverbes ailleurs que dans nos Chansons de geste.

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 151.

chanche est apellée creanche, — Et li creanche est Diex qui nous donne substanche. — Diex nous voeille tenir en loyal esperanche. » Quel pathos[1] !

Il y a du pédantisme dans cette morale, et nos derniers poètes, en effet, sont trop souvent pédants. L'auteur de *Bauduin de Sebourc* se pique d'érudition, expose en assez bons termes le symbolisme compliqué des bestiaires[2], fait une distinction savante entre les saints qui ont porté le nom de Julien[3] et ne doute pas que le mot *argent* ne dérive d'*ardet gentem*[4]. Cuvelier cite à plaisir Caton et le Psautier[5], et nous avons vu tout à l'heure ce bourguignon qui composa le *Girart de Roussillon* en rimes plates, nous l'avons vu se pâmer d'admiration devant l'empereur Auguste « qui faisait apprendre des métiers manuels à toutes ses filles, nièces et cousines ». On sent les approches de la Renaissance, et que l'on soupire vaguement vers l'antiquité. Cette savantasserie, d'ailleurs, n'a rien de sérieux et ne doit être ici considérée que comme une preuve de mauvais goût. Il est rare que l'érudition, même la bonne, ne fasse pas tort à la poésie.

On peut dire que les pédants en général, et même les érudits, ne sont aucunement observateurs et que l'art des nuances leur échappe absolument. Il en est ainsi de nos romanciers. Ils sont absolument étrangers à toutes les délicatesses de l'observation. Nos primitifs,

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 238. Cf., I, p. 5, un éloge de l'honnête femme qui ressemble fort à un passage de la *Chanson d'Aspremont* : « La bonne preude femme, c'est bien drois c'on la prise », etc. Cf. *Aspremont*, éd. Guessard, p. 27 : « La prodefame doit on chière tenir, » etc. — 2. « Une bonne personne, amis à Jesu Cris, — Qui bonne vie mainne et en fais et en dis — Est appellés lions es anchiens escris » (*Bauduin*, II, p. 126). « Preudons est figurés à un lion ramage; — Si comme lions fut et keurt par le bousquage, — Devons fuïr pechiet, glouternie et outrage », etc. (*Ibid.*, p. 127). — 3. *Ibid.*, I, p. 133. — 4. *Ibid.*, I, p. 34. — 5. V. 5581 et ss. et I. p. 204. Cf. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 352 etc.

certes, ne s'y entendaient guère mieux ; mais ils rachetaient ce défaut par tant de naturel et de primesauterie qu'on le leur pardonnait aisément. Puis, ils savaient dessiner un caractère, peindre une passion et nous faire parfois assister au combat du Bien et du Mal dans le plus profond d'une âme humaine. Ganelon, dans le *Roland,* n'est pas un traître-né, et il lutte avant de tomber. Rien de pareil dans les œuvres des XIV[e] et XV[e] siècles, même dans les meilleures. Voyez Baudouin de Sebourc. Ce géant brutal et sensuel, ce débauché et ce mystique, qui va jusqu'à être fier de ses trente bâtards et jusqu'à se panader à leur tête, se soumet un jour aux plus extraordinaires, aux plus sublimes pratiques de la pénitence. Vous me direz que c'est l'histoire de beaucoup de Saints, et que le repentir ennoblit tout. Tel n'est pas le cas de notre Baudouin, et il n'y a chez lui rien de vivant. C'est un repentir et une conversion mécaniques. Sa vie est comme partagée en deux tranches que rien ne rattache l'une à l'autre. Ni soupirs vers le Bien, ni haine du Mal, ni bataille morale. Il semble que ces sortes de personnages n'aient pas d'articulations. Dans ce roman (qui est, encore une fois, le moins méprisable de tous) le traître Gaufroi dit tranquillement à ses hommes : « Soions tous traîtres ». Et les autres, vrais fantoches, de lui répondre : « Gaufrois, vous dites voir par le corps saint Elie ; — Or pensés d'essauchier faussetet et envie [1]. » Voilà, malheureusement, ce qui se fait trop souvent, mais qui ne se dit jamais. Les méchants ne sont pas si sots.

1. *Bauduin de Sebourc*, I, 17. Il faut signaler quelques exceptions à cette règle presque générale, et l'auteur de *Tristan de Nanteuil*, par exemple, a dessiné, avec quelque observation et quelques nuances, le caractère de son héros. (Paul Meyer, l. c., p. 31.)

Il ne faut pas s'étonner si, avec un tel système poétique, l'héroïsme, le véritable héroïsme est en baisse[1]. Mais pourquoi parler de poésie? Nous avons affaire à une méchante prose, qui, de douze syllabes en douze syllabes, est d'aventure coupée par des rimes. Je préfère cent fois le réalisme à cette platitude, et je goûte sincèrement, dans *Brun de la Montaigne,* le portrait vivant d'un pauvre cheval fourbu : « Si estoit-il mouilliez d'eaue qu'il ot suée. — La pel avoit plus rouge et plus ensanglantée — Que sont mains de bouchier quant la char est tuée[2] ». Je la vois cette pauvre bête, et elle n'est pas sans m'inspirer quelque pitié que Verlaine partagerait. Cette peinture brutale est vraie, et je l'aime mieux, dois-je l'avouer, que ce fade amour, un peu bête, qui triomphe en toutes ces œuvres efféminées et molles : « Qui veult aprendre honneur et suivre courtoissie — Les dames doit loer et l'amoureusse vie[3]. » Ils sont d'ailleurs, ces pauvres poètes, aussi incapables d'exprimer la vraie douleur que la solide tendresse. Pour tout dire, leur rhétorique m'exaspère, et il m'est plus d'une fois arrivé de fermer ces gros manuscrits niais avec un ennui qui allait jusqu'à la colère.

Ils essaient pourtant de nous faire rire ; mais quelles plaisanteries de caserne! Je comprends encore les soldats français, après Cocherel, qui s'écrient en riant : « Bertran de Claquin à la chière membrée — Nous a donné du lart à mettre en no porrée[4]. » Mais j'admire moins ces grosses facéties lugubres que nos

1. « Les défectuosités de l'époque précédente, à peine diminuées, ne sont plus compensées par autant de grandeur » (Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 25). — 2. *Brun de la Montaigne*, éd. P. Meyer, v. 270-272. — 3. *Ibid.*, v. 1-2. Cf. un peu plus loin : « Huimès orrés chançon bone et bien agencie ; — Car à l'honneur d'Amours la matière est traitie. » — 4. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, I, p. 166.

premiers poètes eux-mêmes n'ont pas assez dédaignées : « Païen (dit Galien à Pinart qu'il vient de tuer et dont il a jeté le corps à l'eau), or vous alés baignier [1]. » Le bâtard de Bouillon dit de même à Corsabrin qu'il vient de désarçonner : « Vous avez tant beüt que dormir vous faurra [2]. » C'est délicat, comme on le voit, et il n'y a de plus fin que les gauloiseries et gaudrioles amoureuses. Il faut cependant être juste et confesser qu'on rencontre çà et là de véritables scènes d'opérette et qui sont faites pour ravir nos metteurs contemporains dont la pruderie n'est pas l'ordinaire vertu. Telle est la scène, vraiment digne de Molière, où l'on voit les trente mères des trente bâtards de Baudouin qui, leurs petits au cou, poursuivent à travers champs le père de leurs fils : « Et crioient trestoutes à haut ton : « Vien veoir ton enfant [3]. » C'est du vrai comique, et l'on en peut dire autant de cet épisode, également très moliéresque, où le comte de Damas feint d'être sourd pour ne pas révéler au roi de Constantinople le secret de la naissance de Galien [4]. Mais le chef-d'œuvre du genre et qui atteint la bouffonnerie de nos opérettes les plus osées, ce sont ces pages égrillardes de *Bauduin de Sebourc* où le comte de Flandre, indigné de voir sa sœur aimer le héros du poème, et voulant décidément savoir à quoi s'en tenir sur la « conclusion » d'un tel amour, prend les vêtements de cette sœur qu'il a trop raison de soupçonner et va faire, sous ce déguisement, une déclaration brûlante à Baudouin. Par bonheur, celui-ci a été prévenu du tour pendable que lui veut jouer le Comte, et il

1. *Galien*, éd. Stengel, p. 188. — 2. *Li Bastars de Bouillon*, éd. Scheler, vers 5006. — 3. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 107. — 4. *Galien*, l. c., p. 22.

répond aux protestations amoureuses de la prétendue dame par des révoltes dignes de Joseph, par une indignation pudique, par d'admirables protestations de chasteté : « J'ameroie trop miex la teste avoir trenchie — Que je vous acolaisse seulement une fie. » Il fait le prude, il baisse les yeux, il professe un cours de morale : « A! dame, vraiement mal estes avoiie — Qui perdre vous volès et faire à vo lignie — Blasme et honte si grant. » Bref, le Comte est joué, et le voilà absolument convaincu de la parfaite innocence de sa sœur. Il reprend ses habits d'homme, et Baudouin, qui pousse l'impudence un peu loin, vient alors le trouver et lui dire d'un ton grave : « M'est avis que vous feriez bien de marier votre sœur. Elle en a grand besoin. » Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le Comte le croit et qu'il va, le benêt! jusqu'à nommer Baudouin son sénéchal et à lui confier la garde de sa sœur [1]. La comédie est peu morale, mais elle est complète. Il conviendrait seulement que la première scène et la plus importante, celle de la déclaration, fut jouée dans l'obscurité. Mais ce n'est pas là une difficulté, et il n'y a qu'à baisser la rampe.

Cette scène, qui est vraiment bien menée, va nous servir de transition toute naturelle pour en venir aux rares éloges qu'on ne saurait, sans partialité, refuser à ces pauvres poètes, dont nous avons été condamné à dire tant de mal.

Il serait trop aisé vraiment de signaler quelques traits heureux dans ces quelques cent milliers de vers qui composent le fatigant répertoire des romans du XIVe siècle, et il n'y a pas un seul de ces romans, si médiocre qu'il soit, dont on ne puisse dire, comme

1. *Bauduin de Sebourc*, I, pp. 90-97.

le personnage d'une comédie célèbre : « Il y a un beau vers. » Certes ce sont de beaux vers que celui de la *Chronique de Bertrand Duguesclin*[1], « Sans redoub-« ter la mort aloit toujours devant », et cet autre des *Enfances Garin* : « Plus gentil est que moi, car cuer « a de lion[2]. » C'est cornélien et superbe ; mais on ne saurait, en vérité, juger un livre d'après une ligne. C'est tout le livre qu'on doit lire, et il y faut parfois quelque courage.

Je me suis toujours persuadé que le genre descriptif est celui de tous où il est le plus facile d'exceller, et quelques écrivains trop vantés de notre XIXe siècle sont peut-être ici pour me donner raison. Les poètes du XIVe sont avant tout des conteurs, et ils accumulent tant d'aventures dans leurs romans qu'il est fort difficile d'en donner aujourd'hui un résumé rapide et clair. Plus d'une fois, cependant, ils cèdent à la tentation d'interrompre leur récit pour peindre une jolie fresque. Je ne sais rien de plus vivant que la description d'un « grand pardon d'armes » dans *Ciperis de Vignevaux*[3], si ce n'est celle qu'on lit dans *Bauduin de Sebourc* et qui est vraiment charmante[4]. Il n'y a pas jusqu'au très ennuyeux auteur de *Tristan de Nanteuil* qui ne soit heureusement inspiré par ces tournois qui tenaient tant de place dans la vie de nos pères, et qui ne consacre un aimable tableau de chevalet à ce *fenestrage* qui précédait les grandes joûtes, alors que chaque joûteur, pour se faire connaître, suspendait aux fenêtres de sa maison son heaume, sa bannière et les écussons de ses armes[5]. Plus solennel,

1. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, v. 71. — 2. *Enfances Garin*, Bibl. nat., fr. 1460, f° 39, v. — 3. *Histoire littéraire*, XXVI, pp. 20, 21. — 4. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 77. — 5. *Histoire littéraire*, XXV, p. 242. Cf. Ducange, au mot *fenestragium*.

plus saisissant encore est le récit, dans Cuvelier, de l'entrée des Français à la Rochelle [1]; mais, si j'avais à choisir entre tant de tableaux, il me semble que je donnerais volontiers la préférence, non pas à cette prétentieuse description du Paradis que l'auteur de *Bauduin de Sebourc* emprunte sans doute à une Vie de saint Brandan [2], mais tout simplement, peut-être, à une page de ce même roman où nous assistons à une fête dans la ville de Nymaie : « Qu'elle est belle et *garnie d'honneur*, cette cité de Nymaie! Pas une rue qui ne soit encourtinée de draps d'or, *si bien que c'est melodie*. L'herbe odorante et douce jonche toute la chaussée. Partout ce sont des danses et des *quaroles* aux sons des cors sarrasinois. L'amant tient et mène son amie, et ils parlent tous deux d'amour et de druerie. Toutes les bourgeoises ont revêtu leurs plus beaux habits : *couronnes et capiaus sour maint chief reflambie*. Les chevaliers s'amusent à briser des lances, et les fils de bourgeois jouent à l'escrime. Aux fenêtres pendent les hauberts *geserans*, plus luisans que l'or qui flamboie. Les écuyers font danser des ours *à grant huerie*. Bref, il n'y a pas, dans cette vie mortelle, un homme, un seul homme, si triste et si dolent qu'il fût, qui n'oubliât son chagrin à Nymaie [3]. » On croit y être.

Les portraits sont d'une facture plus difficile et sont rarement exempts, dans nos derniers romans, de cette banalité qui est le fléau de cette littérature en désarroi. L'auteur d'*Hugues Capet* a bien des défauts, mais du moins il n'est pas toujours vulgaire et brosse ses portraits d'un pinceau assez hardi. Celui de son héros n'est pas assez original, peut-être, mais

1. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, II, pp. 278. — 2. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 46-55. Nous aurons lieu d'en reparler plus loin. — 3. *Ibid.*, I, p. 5.

il est vivant : « Voyez-vous Huon assis sur son cheval, couvert de son haubergeon qui est si bien ouvré *à devis*, fleurs de lis d'or sur fin azur? Derrière lui, garni de ses armes, s'avance le noble et preux connétable. Quatre francs chevaliers sont au frein d'Huon, pour garder et protéger le vassal. Quant à lui, il est très fort sous son armure et porte en sa main un grand marteau de fer. Son cheval fait alors un bond de dix-huit pieds et la flamme jaillit des cailloux gris. Entrer dans la bataille et commencer l'*estris*, voilà ce que demande Huon, et il en est *entalentis* plus chaudement *que li lous affamés n'est d'entrer es berbis* [1]. »

Ils ne sont pas orateurs, nos poètes, et ne comprennent par leurs romans comme les anciens comprenaient leurs chroniques, en les bourrant de longs discours imaginaires qu'ils plaçaient trop complaisamment sur les lèvres de leurs grands hommes. Cuvelier procède un peu à l'antique, quand il prête à son Du Guesclin toute une série de discours qui ont d'ailleurs une allure et un fondement historiques. Celui que le bon Bertrand adresse à tous ces bandits des grandes compagnies pour les décider à aller en Espagne, cette très madrée et très habile allocution n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre [2]. Le grand connétable cependant n'avait jamais eu le loisir ni l'idée d'apprendre l'art de parler, et il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un de ces avocats dont l'auteur de *Bauduin de Sebourc* a si bien reproduit la sèche et juridique éloquence [3]. Il eût mieux compris les harangues militaires du même poète, qui sont courtes et pratiques :

1. *Hugues Capet*, éd. du marquis de la Grange, v. 3819 et ss. — 2. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, v. 7259 et ss.. et, surtout, 7303 et ss. Cf. v. 7367 et ss. — 3. V. le plaidoyer de l'avocat en faveur d'une demoiselle que le comte d'Angers voulait empêcher de se marier (II, p. 343).

« Si vous m'abandonnez en la bataille, je vous pendrai [1]. » Et ailleurs : « Ayez bon sang en vous, et ne vous effrayez pas. Tout l'argent que vous conquerrez sera pour vous [2]. » Les routiers des grandes compagnies auraient bien saisi cette éloquence-là.

Nous disions tout à l'heure que nos derniers romanciers sont surtout des conteurs, et c'est, en effet, dans le récit qu'ils excellent, quand il leur arrive d'être bien inspirés. Il y a dans *Bauduin de Sebourc,* notamment, plus d'une page émouvante et quelquefois grandiose. Telle est la belle histoire du lion, qui eut mérité d'être illustrée par un Gustave Doré et qui, par instants, touche presque au sublime. Ce lion, *qui plains fu de hidour,* ce lion énorme et superbe a été chargé par Dieu de veiller, jour et nuit, sur une très précieuse et incomparable relique, sur une fiole qui est pleine du sang de Jésus-Christ. Il a été fidèle à sa mission, et voici que Baudouin arrive un jour près de la montagne où la formidable bête est en faction. Le chevalier s'agenouille, et le lion aussi qui est venu au-devant de lui comme au-devant du libérateur attendu et qui *de joie fait sa keuwe autour lui tortillier.* Baudouin cependant ne comprend pas ce qu'on l'on veut de lui, et le lion se charge de le lui faire comprendre : il l'*ahert* par la jambe, doucement, et le traîne ainsi jusqu'au *forgier* où est conservée la fiole pleine du sang *qui tous nous rechata.* Une Voix se fait alors entendre dans le ciel : « Baudouin, dit la Voix, tu as sous les yeux le sang de Jésus-Christ qui a été conservé à Jérusalem jusqu'à l'arrivée de Godefroi de Bouillon. » Il s'agit de commencer sur le champ l'œuvre de la délivrance et de s'emparer tout d'abord de

1. *Bauduin de Sebourc,* II, p. 215. — 2. *Ibid.,* 74, p. 252.

la ville voisine qui est au pouvoir des Sarrazins. Baudouin monte à cheval sur le lion, et ils se dirigent tous deux vers Abilant dont ils franchissent bientôt la porte. Le lion rugit et le chevalier brandit son épée. Terrible, éperdu, farouche, le lion s'élance avec son cavalier dans les rues de la ville et massacre tout sur son passage. Les païens, tous les païens fuient, et c'est une épouvantable rumeur dans une épouvantable mêlée. Rien n'est plus beau que l'entrée du lion et de Baudouin dans le palais du Soudan, et je crois voir le dessin que Gustave Doré aurait pu faire et qui n'a jamais été fait. Cependant il y a encore des chrétiens dans Abilant : Baudouin les réunit et leur montrant, avec une dignité presque sacerdotale, la sainte relique qu'il a apportée : « Voici le sang de Dieu, dit-il; adorez-le [1]. » Cette majesté pieuse et digne d'un prêtre, le chevalier ne la gardera pas longtemps. Il aperçoit soudain Yvorine la belle dont il a jadis été le *dru* : tout son sang frémit et bout; il est pris d'un accès de sensualité brutale et folle; il oublie sa femme Blanche, descend de son lion et *accolle* la pucelle. Mais alors il se passa quelque chose d'horrible. Le lion, devenant tout à coup furieux, se jette sur Yvorine, lui ouvre la poitrine avec ses dents et lui arrache le cœur. Puis, ce terrible justicier s'éloigne de Baudouin dont il vient de châtier l'adultère. Il s'élève au ciel comme un oiseau, et disparaît. C'était un ange [2].

Cet épisode du lion est sans doute un emprunt que l'auteur de *Bauduin de Sebourc* a fait à quelque légende dont il ne serait pas impossible de retrouver la trace. Il est certain que le lion tient une place con-

1. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 128 et ss. — 2. *Ibid.*, II, p. 145.

sidérable dans le merveilleux chrétien, et je doute, s'il faut dire ici toute ma pensée, que l'esprit médiocre et bourgeois de notre romancier ait pu s'élever de lui-même à une aussi haute imagination. Malgré tout, il a parfois de certains *sursum*, et c'est, par exemple, une fort belle scène que celle où, dans le feu le plus ardent d'un combat décisif contre le traître Gaufroi, le comte de Boulogne, Wistace, reçoit vingt blessures mortelles et où, ne voulant pas déserter le champ de bataille, il se fait transporter en pleine mêlée, pantelant et moribond, sur une litière au-dessus de laquelle il ordonne de placer très haut sa bannière comtale, afin qu'on la voie de toutes parts et que, parmi les siens, *trestous li plus couars ait cuer de chevalier*[1]. A ce noble épisode, à ce dernier vers qui est vraiment magnifique, il convient d'opposer, comme contraste, cette scène d'opérette (encore !) où Baudouin de Sebourc, qui s'est travesti en moine et se dit porteur de tous les pouvoirs du Pape, confesse toutes les pucelles du pays et écoute, en riant d'un mauvais rire, le récit sacramentel de tous leurs méfaits amoureux. Sa *drue,* son amie, sa Blanche est la seule qui n'ait rien à avouer de pareil, si ce n'est son amour pour un certain bachelier, très vaillant et très beau, qui s'appelait Baudouin et dont elle est depuis trop longtemps séparée. Alors le faux moine, le faux confesseur, tout rayonnant d'allégresse, oublie son rôle et s'écrie : « C'est moi qui suis Baudouin. » On peut juger de la joie de la *danselle*[2]. Nous ne saurions nous y associer et ne voyons, dans cette anecdocte sacrilège et graveleuse, qu'un souvenir de nos fableaux ou un

1. *Bauduin de Sebourc*, I. p. 252. — 2. *Ibid.*, II, pp. 95 et ss., et surtout, p. 114.

conte à la Boccace, digne d'être un jour traduit par la Fontaine et de dérider Voltaire.

Il y a aussi cette scène vraiment originale où nous voyons une héroïne du même poème commander à un peintre la représentation sur un drap d'or de tous les événements un peu compliqués qui ont été jusque là racontés dans le roman. L'auteur trouve ici la matière d'un résumé qui est bref et vivant. Puis, la passion s'en mêle et, Elienor, *la plus belle pucelle qui fust jusques à Troie*, qui a fait peindre cette série de tableaux, n'a pas été sans avoir son idée et son but en donnant cette forme pittoresque à l'histoire du passé. Elle aime Esmeret, qui est le propre frère de Baudouin de Sebourc, et auquel elle a été naguère fiancée... sans l'avoir vu. L'heure vient seulement de sonner où elle le voit pour la première fois. Il est là; il est un de ceux qui en ce moment regardent curieusement les tableaux du drap d'or. Il s'agit pour Elienor de se faire connaître et de réclamer ses justes droits de fiancée, et elle s'y prend d'une façon qui est à la fois ingénieuse et théâtrale. Elle explique un à un ces fameux tableaux : elle raconte, d'un ton ému, les crimes abominables du traître qui joue ici le rôle de Ganelon ; le départ pour la *croiserie* du bon roi Hernous de Beauvais; comment il fut fait prisonnier par les païens et comment enfin, avant de mourir à Abilant, il avait fiancé Elienor elle-même, la païenne Eliénor, avec l'aîné de ses fils qui se nommait Esmeret. A cet endroit de son récit, Elienor éclate et, d'une voix retentissante, s'écrie soudain en se tournant vers son fiancé : « Esmerez de Nimaie, je sui à toi venue ; — Estre dois mes maris, je doi estre ta drue. » Un instant après, elle était dans les bras d'Esmeret qui lui répétait doucement : « Je n'aurai jamais d'autre

amie que toi. » Il y a là une belle tombée de rideau pour le premier acte d'un drame à grand spectacle [1].

Nous avons eu l'occasion d'observer plus haut que nos dernières chansons manquent surtout d'unité. La meilleure de toutes, *Bauduin de Sebourc*, est peut-être à cet égard la plus imparfaite et la plus choquante. On croirait entendre un de ces méchants orateurs qui font subir à leurs auditeurs harassés vingt ou trente péroraisons au lieu d'une. L'action s'y éparpille en je ne sais combien d'épisodes qu'aucun lien ne rattache l'un à l'autre ; chose plus grave, le héros du poème n'en est pas constamment le centre. Il n'en va pas ainsi d'un autre de nos romans, de *Florence de Rome*, dont le style est assurément médiocre et, comme on l'a dit avant nous, rampant ; mais qui offre une véritable et profonde unité d'action. L'héroïne de cette chanson en est toujours le centre, et les autres personnages se contentent modestement de graviter autour d'elle. Cette Florence, d'ailleurs, est toute belle et toute aimable ; mais elle est aussi malheureuse qu'elle est charmante, et rencontre sur sa route trois misérables qui la mettent tour à tour en fort mauvais point. Le premier, Milon, qui est le propre frère de son fiancé, veut lui faire violence, et, exaspéré par la chaste résistance de la jeune fille, la saisit par ses beaux cheveux d'or et l'attache à un arbre au milieu d'une grande forêt où il l'abandonne. Le second, qui porte un vrai nom de traître (il s'appelle Macaire) est repoussé par cette vraie chrétienne avec une indignation aussi énergique et, pour se venger, l'accuse d'avoir assassiné la fille d'un excellent homme qui avait offert à la pauvre abandonnée l'hos-

1. *Bauduin de Sebourc*, I, pp. 42, 43, 66.

pitalité la plus généreuse. Le troisième enfin, Goubaut, est un voleur de grand chemin qui, tout simplement, la vend à un corsaire. Elle échappe à tant d'épouvantables aventures, et Dieu la conduit un jour dans le couvent de Belrepaire où elle va trouver enfin un refuge assuré. A l'arrivée de cette sainte, toutes les cloches du pays se mettent en branle et sonnent hautement « sans les cordes tirer ». La voilà dans ce cloître, séparée du monde entier et de son fiancé dont elle n'a aucunes nouvelles. C'est alors qu'elle se prend à étudier la médecine et qu'elle devient bientôt une chirurgienne célèbre. De tous les pays de la chrétienté on vient se faire guérir à Belrepaire; mais la « surgienne » ne ressemble guère aux autres médecins : « Avant que je vous guérisse, dit-elle à tous les malades, confessez-moi tous vos péchés. » Ici se place la plus belle scène de la chanson et qui, elle aussi, ferait au théâtre un effet considérable. Un jour, trois malades viennent frapper à la porte du couvent : ce sont les trois persécuteurs, les trois ennemis de Florence : Milon, Macaire et Goubaut. Tous trois sont atteints de maladies incurables, mais ils ont entendu parler de la fameuse nonne de Belrepaire, et viennent lui demander leur guérison : « Confessez-vous d'abord, » leur répond Florence. « Moi, dit Milon, je m'accuse d'avoir trahi mon frère en voulant déshonorer sa fiancée que j'ai attachée à un arbre par ses beaux cheveux d'or et que j'ai abandonnée dans un bois. — Moi, dit Macaire, j'ai fait un jour outrage à une bonne pucelle, et l'ai fait condamner ensuite pour un crime que j'avais commis. — Moi, dit Goubaut, j'ai vendu une franche demoiselle à un pirate qui m'a payé en fausse monnaie. » Pas n'est besoin d'aller plus loin et d'ajouter qu'après

cette triple confession, les trois coquins furent brûlés vifs, et (j'allais l'oublier) que la belle Florence retrouva son fiancé, l'épousa *et fu lonc temps o lui en grant solacion* [1].

Il faut, malgré tout, revenir à *Bauduin de Sebourc*, et c'est encore là qu'on est le plus assuré de trouver des récits curieux ou émouvants. Il en est un par où je veux finir [2] et qui, sous la plume d'un grand écrivain, pourrait tourner au chef-d'œuvre...

Donc, il y avait au pays d'Arges un roi païen dont le fils s'appelait Croissant. Une sœur de ce roi, qui était une manière de prophétesse et se nommait dame Calabre, fit un jour à son frère cette prédiction sinistre : « Ton fils se convertira à la loi de Jésus et ta cité sera détruite. » Épouvanté d'une telle prophétie, le père commença par enfermer Croissant dans un château où il lui était permis de se *deliter* avec ses barons, mais d'où il lui était impossible de sortir. Le temps vint cependant où le Roi se résolut à emmener son fils en un long voyage, pour faire avec lui le tour de son royaume et visiter les villes ou châteaux qui lui devaient le *treuage*. Chemin faisant, il se prit, d'après les conseils de sa sœur, à lui professer un cours de théologie à sa façon : « Dieu, lui dit-il, c'est le Soleil. *Il nous donna tous biens, il nous fist et forma.* » Le jeune homme s'étonne et admire : « C'est vraiment un beau Dieu, » s'écrie-t-il, et tous deux continuent leur route. Tout à coup un horrible spectacle attire leur regard : c'est un lépreux *ors, rongneux*, abject : « Va te baigner, lui dit Croissant, et tu guériras. — Sire, répond doucement le pauvre ladre, c'est là une maladie que Dieu m'a envoyée et dont je le

1. *Histoire littéraire*, XXVI, p. 347. — 2. *Bauduin de Sebourc*, II, pp. 255 et ss.

remercie. — Comment! reprend le fils du Roi, c'est le Soleil qui t'a mis en cet état! — Ce n'est pas le soleil. C'est le Tout puissant, c'est le vrai Dieu. » Croissant s'éloigne, déjà rêveur, et se demande en lui-même *quel coze ch'est de Dieu*. A quelques pas de là, nouvelle rencontre : c'est un misérable boiteux, tout *esrené* et qui se traîne en zigzagant sur le chemin : « En vérité, lui dit Croissant, tu ressembles à un homme *quant a but plus qu'assés.* » Il l'interpelle encore, il l'insulte, il l'appelle *meschant*, *chetif*, *maleüré*. Et le boiteux de lui répondre : « C'est Dieu qui m'a fait ainsi, et vous seriez comme moi, si Dieu le voulait. — Il n'y a pas, réplique Croissant, d'autre Dieu que le soleil. — Taisez-vous, dit le boiteux, taisez-vous. Avant que le soleil fut, la Divinité existait. Il existait, ce grand Dieu qui a fait la terre, la mer, les vins, les blés et le soleil. » Le jeune prince est de plus en plus surpris, de plus en plus *merencolieux*, et commence à douter de l'enseignement de son père : « *Or ne sai que penser ne en coi je me fie.* » Peu à peu, la lumière se fait dans cette âme, et la vérité y pénètre. Troisième et dernière rencontre : un aveugle. « Que le Soleil te maudisse, lui crie le fils du Roi. N'est-ce pas par moquerie, dis-moi, que tu vas ainsi *cluignant* tes yeux. Tiens, je te donne vingt *gros*, si tu me dis de quelle couleur est ma robe. — Quand vous me donneriez toute votre seigneurie, je ne pourrais vous le dire, puisque je n'y vois pas. C'est la volonté de Dieu que je sois aveugle, et je lui en rends grâce. — Mais enfin, quel est donc ce Dieu dont vous me parlez? » Alors l'aveugle, inspiré d'en haut, lui fait un magnifique exposé de toute la foi chrétienne : « *Dex est coze divine espirituelment, Dieu est vertu sans fin et sans commenchement.* » Et il continue

de la sorte, racontant, avec une verve éloquente, la belle histoire de la création et de la chute de l'homme, de l'incarnation et de la mort du Christ, de son ascension et du couronnement de sa mère. Croissant est suspendu aux lèvres de l'aveugle : il est tout *enluminé* de l'amour de Dieu et ne saurait songer à autre chose. Plus il pense à Dieu, plus il le désire. Il est enfin vaincu par la grâce, et en vient, tout humblement, à recommander son âme à Dieu et à la Vierge. Ce fut l'œuvre du lépreux, du boiteux et de l'aveugle, ou plutôt l'œuvre de Dieu lui-même qui les avait placés sur le chemin de Croissant.....

Il ne faut pas s'y tromper : les récits que nous venons d'analyser ou de traduire ne sauraient donner une idée exacte de cette médiocre et chevillarde littérature. Je ne pense pas qu'on ait jamais écrit en un plus mauvais français, et le style ici vaut la langue. C'est un bavardage filandreux et sans fin qui en viendrait à exaspérer le lecteur, s'il ne l'endormait pas. L'ennui, un ennui pesant et mortel, sort de ces vers monotones qui n'ont pas cependant trop déplu aux Picards et aux Flamands du XIVe siècle, gens patients et longanimes. J'imagine qu'ils ont dû moins réussir à Paris, s'ils y ont vraiment pénétré, et que les gens du midi n'auraient pu en supporter le poids. Force nous est donc d'y cueillir çà et là quelques épisodes comme ceux que nous avons placés tout à l'heure sous les yeux de notre lecteur[1] et, pour nous *revigourer* un peu,

1. Nous avons déjà parlé d'une « Chrestomathie de nos derniers romans en vers. » Ce n'est pas ici le lieu de la publier; mais il est possible d'indiquer à tout le moins quelques-uns des éléments qui pourraient la composer, et l'on pourrait, par exemple, y faire entrer les morceaux suivants : *Bastars de Buillon :* « Le roi Baudouin condamnant son fils coupable » (éd. Scheler, vers 3979 et ss.) = *Bauduin de Sebourc :* « Adieux d'Hernous de Beauvais à sa femme Rose » (édition Boca, I, p. 9). « Une ville en un jour de fête » (*Ibid.*, I, p. 57. Cf.,

de faire halte devant la figure du bon Duguesclin peinte par le bon Cuvelier. Celui-ci a, comme son héros, le mérite d'aimer passionnément la France : « C'est, dit-il, le plus beau jardin qui soit sous le firmament; c'est celui que Dieu aime le plus. » Et le vieux poète ajoute, en poursuivant une comparaison qui lui est chère : « Ce beau jardin, par malheur, était tout envahi par les épines et par les ronces; mais le noble Bertrand les a coupées. »

C'est ainsi qu'au début et à la fin de l'histoire de notre épopée, nous trouvons, à trois ou quatre siècles de distance, le même amour pour la chère France chez l'auteur du *Roland* et chez l'historien de Duguesclin.

Restent les épines contre lesquelles s'indigne si naïvement le poète du XIV[e] siècle. Plus d'une fois encore, le beau jardin de France en a été encombré; mais, plus d'une fois aussi, il s'est trouvé un Bertrand pour les faucher.

ci-dessus, p. 480). « Le drap d'or » (*Ibid.*, I, pp. 42, 43, 66. Cf. ci-dessus, p. 485). « Un tournois » (*Ibid.*, I, p. 77). « La grande vaillance de Wistace de Boulogne » (*Ibid.*, I, 251. Cf. ci-dessus, p. 484.) « Le Paradis » (*Ibid.*, II, p. 46). « Le lion » (*Ibid.*, II, p. 128, 145, 149 et ss. Cf. ci-dessus, p. 482.) « Baudouin confessant les pucelles » (*Ibid.*, II, pp. 95-107, 114). « Une allocution avant la bataille » (*Ibid.*, II, p. 215). « La conversion de Croissant » (*Ibid.*, II, p. 255 et ss. Cf. ci-dessus, p. 488). « Une plaidoirie » (*Ibid.*, II, 343 et ss.). « La montagne qui se met en marche à la prière d'un saint » (*Ibid.*, II, 345). « Une mère qui retrouve son enfant » (*Ibid.*, II, p. 390). = *Brun de la Montaigne :* « Les Fées » (éd. Paul Meyer, v. 1090 et ss.). = *Charlemagne* (par Girart d'Amiens) : « Charles revoit sa sœur Gilain » (Cf. plus loin, III, pp. 50, 51). = *Chevalier au Cygne :* « Les « Tafurs » (*Histoire littéraire*, XXV, pp. 512, 513). = *Ciperis de Vignevaux :* « Un grand pardon d'armes » (*Ibid.*, XXVI, pp. 20, 21) = *Chronique de Bertrand Duguesclin :* « Entrée des Français à la Rochelle » (éd. Charrière, II, 278). « Discours de Duguesclin aux grandes Compagnies pour les décider à aller en Espagne » (*Ibid*,. vers 7259 et ss. Cf. 7367 et ss.). = *Florence de Rome :* « La chirurgienne » (*Hist. Litt.*, XXVI, p. 347. Cf. ci-dessus, p. 486.) = *Florent et Octavian :* « Une scène d'amour » (*Ibid.*, p. 323). = *Galien :* « Mort d'Olivier » (éd. Stengel, p. 211). = *Ogier le Danois :* « Mort de Baudouinet » (cf. notre 1[re] édition, I, pp. 482, 483). = *Tristan de Nanteuil :* « Un behourd » (*Histoire littéraire*, XXVI, pp. 242). Etc., etc., etc..

CHAPITRE III

SUITE ET FIN DU PRÉCÉDENT. — PHYSIONOMIE MORALE DES DERNIÈRES CHANSONS DE GESTE.

I PART. LIVR. III. CHAP. III.

Les derniers romans en vers conservent encore quelque caractère chrétien, mais avec un mélange notable de superstitions grossières et de haine contre les clercs.

Nous avons vu jusqu'à quel point l'idée chrétienne avait pénétré l'Épopée française. Non pas la théologie, mais la foi. Quelle que soit, à ce point de vue, l'infériorité des XIVe et XVe siècles, ce serait étrangement se tromper que de leur attribuer un véritable scepticisme. Malgré certains mélanges odieux, malgré des superstitions regrettables, malgré une ardente et injuste passion contre les clercs, ce sont des siècles croyants, très croyants, et, depuis le roi Charles V qui meurt comme un saint jusqu'au dernier des loqueteux qui mendient aux portes des églises, la plupart des hommes de cette époque troublée sont de sincères et véritables chrétiens. C'est ce qu'on constate chez tous les historiens, comme aussi dans tous nos poèmes. Nos dernières chansons sont à tout instant éclairées par des miracles, traversées par des vols d'anges. A tout instant aussi, nos poètes éprouvent le besoin de placer sur les lèvres de leurs héros un exposé complet, sous forme de prière, de la foi de leurs pères et de la leur. Il y a de ces prières qui ont cinquante ou cent vers, et qui, en réalité, ne présentent pas de notable différence avec celles des XIe et XIIe siècles[1]. La même foi y éclate,

1. *Bauduin de Sebourc*, I, pp. 127, 310, 314-316. Cf. *Bastars de Buillon* (édit. Scheler, v. 2458 et ss.).

qui est naïve et ardente. Il est rare que la théologie y trouve place, mais il arrive aussi que nos romanciers prennent quelquefois plaisir à étaler leur science sacrée ou leur érudition liturgique, et je sais telle page de *Bauduin de Sebourc* où l'on serait tenté de voir une traduction littérale de quelque texte de bréviaire ou de missel. Le plus singulier, c'est que ces auteurs si dévots sont parfois ceux-là même dont l'œuvre exhale le plus de haine contre le prêtre. Ce même auteur de *Bauduin*, si emporté et si fielleux contre toute la cléricature de son temps, s'interrompt soudain, au milieu de son récit, pour exciter ses lecteurs à la communion, non seulement le jour de Pâques, mais encore à Noël et à d'autres fêtes, « c'on le doit rechevoir et prendre par savour — Et acuminier de son saint Saveour [1] ». On n'est pas plus mystique, et il faut voir comme il s'indigne contre ces misérables « qui miex aimment à Pasques user un flan de four », qui meurent « sans prendre oile ne sacrament », et qui mériteraient « bonne fin en taverne ». Le héros de cette chanson donne lui même le plus bel exemple (et le plus inattendu) de mortification et de repentir : après avoir semé le monde de ses bâtards et s'être montré trop souvent aussi cruel que paillard, il devient, sans transition ni nuance, un Saint, un vrai Saint de martyrologe. Le don des miracles lui est soudain octroyé d'en haut, et il en fait le plus noble usage. Le calife de Baudas veut un jour faire périr dans le feu tous les chrétiens de cette ville : « Je ne leur ferai grâce, dit-il, que si la montagne de Thir se met en marche, à leur prière, et fait sous mes yeux un trajet d'une demie lieue. » On conçoit la stupeur et l'effroi de ces pauvres gens aux-

1. *Bauduin de Sebourc*, I, pp. 125, 238, 241.

quels un prêtre rappelle en vain les fameuses paroles de l'Évangile : « Si vous aviez seulement de la foi gros comme un grain de senevé, et que vous dissiez à cette montagne : « Pars d'ici et viens là », la montagne viendrait à l'instant. » Tout à coup, un cri s'élève parmi ces chrétiens dont la foi n'est pas assez vive et qui vont mourir : « Un Saint, il y a un Saint au milieu de nous », et ils vont se jeter aux pieds de Baudouin. « Croyons et prions, » leur répond-il : et voici tout un peuple à genoux et qui pleure, en invoquant le souvenir de la passion du Christ. Il faut croire que la prière de Baudouin fut de celles dont parle l'Évangile : car la montagne se mit en mouvement et marcha [1].

Que la dévotion à la Vierge « trésorière[2] » soit encore ici d'une vivacité profonde et charmante, c'est ce qu'il est presque inutile d'ajouter, et les textes abondent. Il y en a d'étranges, mais qu'il ne faudrait pas interpréter à la Voltaire tant ils sont sincères. La dame de Ponthieu, par exemple, a commis le crime de renier Dieu, mais elle se refuse à renier la Vierge : « C'est la dame de grâce, dit-elle, et qui nous peut tous sauver ; c'est la douce fontaine pour laver nos péchés ; c'est le très doux soleil ; c'est l'arche de la mer qui conduit au port tous les repentants ; c'est la mère *qui tous ches enfans fait de joie saouller* [3]. » L'auteur du

1. *Bauduin de Sebourc*, II, pp. 344, 345. — 2. Cf. la Vierge « secretaire », *Bauduin*, I, 126, etc. — 3. Le poète va beaucoup plus loin : « Si j'ai Dieu renoiet et volut despiter, — Onques la mere Dieu ne vous deshonourer — Ne la très douche Vierge renoier ne fausser. — J'ai oï plusenrs fois les prestres sermoneir — Qu'au siècle n'a pecheur qui puist si mal ouvrer, — Ne Jhesu renoier, ne son non despiter, — Ne les claus, ne la lanche, ne sen sanc parjurer — Et devenir mordreres de tollier et d'embleir — Et alaist en un bos gens mordrir et tuer — Et vendre le corps Dieu as Juïs delivrer — Que s'il voloit la Vierge de bon coer reclamer — Et le très douche ymage et luy ymagineir, — De bon cuer repentant sen ymage aourer — Qu'elle ne face bien le peckeur racorder — Envers son dous enfant et de pechié roster, » etc. (*Bauduin*, II, p. 24).

Bastart de Bouillon est encore plus « Marial », et se demande (il y a peut-être là un souvenir du *Stalat*) qui a le plus souffert sur le Calvaire : le Christ, ou sa très douce mère « qui estoit près de la crois [1] »? C'est partout le même accent.

On a dit, on a répété que l'esprit des croisades n'a pas survécu au règne de saint Louis. Il conviendrait de ne rien pousser à l'excès, et il est certain que, dans la poésie comme dans l'histoire, il y a encore au XIV[e] siècle de belles lueurs d'enthousiasme pour les expéditions d'outremer. Un messager vient un jour annoncer au roi Hernous de Beauvais les récents désastres de la Terre Sainte, et termine son discours par cette très chrétienne péroraison : « *E roys! souviengne toi de la mort Jhesu Cris* [2]. » Les souvenirs de la première croisade sont encore vivants dans toutes les mémoires, et l'action héroïque de Thomas de Marle qui se couche sur son écu, se fait hisser sur des pointes de lances jusqu'au haut des murs de Jérusalem et entre ainsi le premier dans la Ville-Sainte, ce trait de courage, qui n'a peut-être été jamais surpassé, était encore populaire à l'époque de Philippe le Bel [3]. On se persuadait aussi qu'en allant à la croisade, on assurait le salut de trois âmes : « J'y vais, dit un de nos héros, pour sauver les âmes de ma femme, de

1. *Bastars de Buillon*, éd. Scheler, v. 6147 et ss. — 2. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 7. Cf. dans le *Bastars de Buillon* un des épisodes les plus beaux et les plus chrétiens qu'on trouve dans nos derniers romans. C'est celui où l'on voit le roi de Jérusalem, Baudouin, conjurer Richard le Restoré de pardonner à Corbaran qui est le propre meurtrier de son frère : « Otroiés lui pardon sans nule foleté — En l'onnour du pardon que Dieus de maïsté — Donna et otroïa de bonne volenté — Maria Magdalaine quant à lui ot plouré, — Quant de ses larmes ot ses dignes piés lavé — Et de ses sains cheveus en aprés ressué. — Et vous souviengne aussi du saint pardon loé — Que Jhesus otroia par debonnaireté — A Longis qui l'avoit ferut », etc. A ces mots, Richard le Restoré pleura et courut, les bras tendus, vers Corbaran (éd. Scheler, v. 861 et ss.). — 3. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 165.

mon père et de ma mère. Quant à la mienne, elle ira où Dieu voudra[1]. » C'est là sans doute une idée qui n'est pas commune, mais personne ne s'avisera de la considérer comme une superstition. Elle est profondément chrétienne.

Les superstitions, hélas! ne sont que trop nombreuses, et cette mauvaise herbe envahit tout le champ de notre épopée. Ces superstitions, d'ailleurs, n'ont pas toutes la même origine. Il y en a qui ont traîné dans le monde antique comme dans la société chrétienne et qui justifient cette idée du comte de Maistre que toute religion « pousse une mythologie ». Tel est, par exemple, cet usage des amulettes et des talismans qu'on retrouve un peu partout ; tel est cet anneau mystérieux que le Pape donne à Florence la belle, et qui suffit, avec certaines oraisons, pour l'arracher aux dangers les plus scabreux : et il y a vingt talismans du même ordre qui n'ont pas ce mérite auguste d'être un présent du Pape. Les anneaux merveilleux pullulent dans nos derniers romans et, véritablement, il y a abus. J'admets volontiers la bague que Doraine, dans *Charles le Chauve*, donne si gracieusement à Philippe au moment où il va engager la lutte contre le géant Merlangier[2]; mais je ne saurais être aussi indulgent pour le singulier anneau que le nécromancien Balan fournit un jour à la belle Supplante et qui fait croire à un mari qu'il a fait *son voloir et son bon* avec sa femme, alors qu'il n'en est rien[3]. Je le connais, cet anneau, et je sais chez quel joaillier notre poète l'a acheté : il est sorti de l'officine de la Table ronde, et c'est ainsi, comme on l'a dit avant nous, que « la fée Viviane

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 9. — 2. *Charles le Chauve*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 98. — 3. *Ibid.*, pp. 111, 112.

donnait le change à l'amour de Merlin[1].» Il y a aussi l'éternel cor et l'éternel hanap d'Auberon qu'on retrouve, avec les mêmes vertus, dans le *Chevalier au Cygne*[2], dans *Charles le Chauve*[3], dans *Tristan de Nanteuil*[4], etc., etc., et qui ressemblent à ces vieux accessoires de théâtre, toujours les mêmes, et dont on se sert pour vingt comédies ou vingt drames divers. Il y a encore cette croix sur l'épaule droite des nouveaux nés à laquelle on reconnaît, à coup sûr, les enfants d'origine royale[5]. Il y a enfin les animaux merveilleux qui foisonnent dans l'hagiographie du moyen âge et dans les Bestiaires plus ou moins « moralisés » d'une époque aussi complexe : témoin ce lion qui accompagne partout Octavian et « sait reconnaître les traîtres partout où il les voit » [6] ; témoin cette cerve prodigieuse qui nourrit le petit Tristan de Nanteuil et le porte complaisamment sur son dos[7]. Le miracle, cette chose si réelle et si haute, est lui-même déshonoré dans cette horrible petite mythologie de nos derniers romans, et nous voyons un ange intervenir « au nom de Dieu » pour préparer et justifier cet inepte changement de sexe

1. L'anneau de Florence de Rome, dont nous parlons plus haut, a une puissance analogue, mais moins compliquée et moins graveleuse : « Car dame qui le porte et sur elle l'a mis — Ja par homme vivant n'ert ses corps amenris. » (*Histoire littéraire*, XXVI, pp. 337 et 345 etc.). Autre anneau encore dans *Tristan de Nanteuil*. La belle Marie, fille de l'hôte de Doon, lui fait présent d'un anneau « où se trouve une pierre d'une telle vertu qu'elle eut guéri un mourant » (P. Meyer, *Notice sur le roman de Tristan de Nanteuil, Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, IX, 1, pp. 28, 29). Etc., etc. — 2. *Histoire littéraire*, XXV, p. 514. — 3. *Ibid.*, XXVI, p. 106, etc. — 4. Paul Meyer, l. c., p. 42. Dans le *Bastart de Buillon*, on voit Baudouin aller dans le pays de Féerie où se trouve un cor merveilleux. Le privilège de le faire retentir appartient seulement au meilleur chevalier (*Histoire littéraire*, XXV, p. 606). — 5. Cette croix, qui apparait déjà dans nos chansons de la première époque, nous la retrouvons dans *Tristan de Nanteuil* (*Histoire littéraire*, XXVI, p. 239); dans *Florent et Octavian* (*Ibid.*, pp 304 et 332); dans *Charles le Chauve* (*Ibid.*, p. 102); dans les deux versions de *Lion de Bourges*, etc. — 6. Octavian est appelé le chevalier au lion (*Histoire littéraire*, XXVI, p. 305, 321 etc). — 7. *Ibid.*, p. 236.

qui, dans un de nos plus médiocres romans, transforme soudain une Blanchandrine en un Blanchandrin [1]. Véritablement ces poétaillons sans vergogne abusent un peu trop de ces Anges dont la théologie catholique nous donne une notion si élevée : ils en font je ne sais quels commissionnaires, chargés des plus indignes et des plus sottes besognes [2]. Quant à l'hagiographie proprement dite, elle tourne décidément à la fantaisie, à la pire fantaisie. Il ne faut pas s'étonner (puisque tout leur siècle y croyait) si ces versificateurs crédules adoptent la fable du « saint Vinrounike et de sainte Verone [3] » ; mais ils ont été plus loin. Ne sachant plus que faire de ses deux héros, Dieudonné et Supplante, l'auteur de *Charles le Chauve* déclare, sans sourciller, que Dieudonné après sa mort est officiellement devenu « saint Honoré » et Supplante « sainte Fiée » Canonisation imprévue et facile [4]. Au sujet d'un traître qui « espousa deus faimes à un jour », un autre affirme fort placidement qu'il ressemble par là à saint Aubin « à cui Diex fist amour [5] ». Cette hagiographie, qui nous agace, charmait visiblement nos derniers romanciers, et on les voit inter-

1. *Tristan de Nanteuil*, *Histoire littéraire*, XXVI, p. 256. — 2. Dans *Charles le Chauve* leur fonction est plus noble, et c'est un ange qui ordonne à Philippe de conduire en Syrie vingt mille chevaliers pour délivrer Jérusalem (*Ibid.*, p. 100). Mais que dire de cet ange que Jésus-Christ envoie sur terre pour aider le petit Baudouin de Sebourc à préférer, dans une étrange épreuve, un « bassin » plein de pommes à un vase plein de florins (*Bauduin de Sebourc*, I, p. 32) ? — 3. *Ibid.*, II, p. 55. Il y a là quelques variantes légendaires, dont il y aurait peut-être à tenir un certain compte, alors même qu'on les retrouverait ailleurs : « Ch'est li dignes suaires que Verone poirtoit, — Quant elle trouva Dieu qui en le crois pendoit. — Or il avoit esteit lanchiés au coer si roit — Que li sans de son corps ensanglenté l'avoit. — Veroine prist sa toile qu'au marchié vendre aloit. — S'en couvri le corps Dieu dont grant pitié avoit. — Là fu se fache escripte, si qu'encore on le voit — Droit à Romme le grant : fox est qui che ne croit » (Cf. le P. Cahier, *Caractéristiques des Saints*, p. 50). — 4. *Charles le Chauve*, cité par l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 122-123. — 5. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 203.

caler dans leurs chansons, sans aucun motif sérieux, la légende d'un saint populaire qui ne se rattache par aucun lien à l'action de leur poème. C'est ce que fait pour saint Gilles le long et lourd rédacteur de *Tristan de Nanteuil*[1].

La description de l'Enfer et du Paradis n'a guères porté bonheur qu'au génie incomparable de Dante, et encore peut-on sans blasphème estimer que le *theologus Dantes* a été, en certains de ses tableaux, plus libre et plus audacieux qu'il n'eût fallu. L'auteur de *Bauduin de Sebourc* était certainement le contemporain de l'auteur de la *Divine Comédie,* mais on ne saurait comparer cette fourmi à cet aigle. Il a sous les yeux la légende de saint Brandan, avec quelques autres livres qu'il pille. Je ne saurais défendre ici l'étymologie étrange qu'il prête au nom de ce Brandan ou Brandon, « ainsi appelé, dit-il fort gravement, parce que Dieu l'avait un jour préservé des brandons de feu que les diables d'enfer faisaient pleuvoir sur lui[2] ». Il y a cependant quelques beaux traits dans ces pages de *Bauduin,* mais qui sont d'emprunt et qu'on retrouverait ailleurs. Telle est cette horrible fumée qui s'exhale de l'enfer, « si grande et si obscure et si démesurée » qu'elle cache aux yeux le ciel et la terre[3]; et telle est aussi cette voix douloureuse qui se plaint éternellement « en un busson » et qui est celle de Judas lui-même, de ce traître qui est si justement puni et à qui Dieu cependant permet de sortir de ces lieux maudits deux fois par semaine, le samedi et le diman-

1. *Histoire littéraire,* XXVI, p. 359 et ss. — 2. *Bauduin de Sebourc,* I, p. 303 et II, pp. 60, 61. Saint Brandon était un prince de l'Inde que Baudouin avait converti. L'auteur de notre poème ajoute : « Se vous ne m'en creés, — A Saint-Amant, à Bruges, sa vie trouverés, — Comment li sans de Bruges i fu là aportés — Par le bon Bauduin. » — 3. *Ibid.,* II, pp. 56, 57.

che, parce qu'un certain jour, il a charitablement jeté un pont sur un chemin difficile et parce qu'un autre jour, il a donné tout son or à un lépreux [1]. Cet Enfer de *Bauduin de Sebourc,* qui mériterait vraiment une étude sérieuse et comparative, est partagé en trois grands cercles de ténèbres : dans le premier, gémissent les enfants qui sont morts sans baptême ; dans le second, les païens que l'on désigne sous le nom de Sarrazins et de Persans ; dans le troisième enfin, les voleurs, les assassins et les usuriers [2]. C'est dans le tableau du Paradis [3] que se révèle la faiblesse de notre poète ou, pour parler plus exactement, la médiocrité des modèles qu'il imite plus ou moins servilement. Ils ne sont pas fort attirants, ces murs de cristal dont le Paradis est entouré. Puis, ce sont des arbres toujours verts et toujours chargés de fruits qui conserveront leur fraîcheur jusqu'au jour du Jugement; c'est un jardin *douchement flairant,* et qui rappelle ces belles fleurs du Paradis dont il est parlé dans le *Rolant;* c'est une porte, de cristal aussi, gardée par Enoch et Elie qui resteront là jusqu'au temps de l'Antechrist, jusqu'à l'heure finale où l'eau couvrira le monde et où, seul, le Paradis surnagera. Le héros du poème est invité par Enoch à se promener sous ces admirables ombrages que personne n'a visités depuis six mille cinq cents ans. Il y a là un pommier merveilleux dont les fruits rajeunissent les hommes ou les vieillissent à volonté et dont le pauvre Baudouin, un peu trop curieux, éprouve la singulière vertu. Et voici plus loin le fameux « arbre sec », noir comme charbon, qui est celui-là même dont Adam a mangé le fruit. Baudouin,

1. *Bauduin de Sebourc*, pp. 57, 58. — 2. *Ibid.*, p. 59. — 3. *Ibid.*, p. 46 et ss.

qui a quelque teinture de théologie, se prend à pester contre cet arbre maudit, qui est la cause de notre *labeur* et de notre *doubte,* de notre félonie et de nos vices; mais Enoch lui fait une réponse qui le réduit décidément au silence : « C'est d'un fruit de cet arbre, c'est d'un pépin de ce fruit qu'est sorti l'arbre de la croix. » Cette dernière légende est connue, elle est antique et n'est pas sans offrir une très profonde et très théologique beauté; mais on n'en saurait dire autant de la fable étrange, empruntée à quelque bestiaire, « de ces oiseaux tout blancs, qui n'ont ni père ni mère, qui sont conçus d'un rayon de soleil, qui vivent dans le feu et qu'on appelle des *salemandes*[1] ». C'est par là cependant que s'achève cette étrange peinture du Paradis : « Il y a bien deux jours que nous sommes ici, dit Baudouin en prenant congé de ses hôtes célestes. » Et Enoch lui répond : « Il y a deux mois. » Encore une vieille et charmante légende que notre poète a défigurée et amoindrie, comme il a fait pour tout le reste. Oh ! comme un mot, un seul mot de l'Évangile, est supérieur à toutes ces fadaises !

Je ne voudrais pas marcher ici sur les brisées des nombreux historiens de la danse macabre, et je me borne à constater que nos poèmes, dès le commencement du XIV[e] siècle, en donnent une idée qui est minutieusement exacte. « Pas de roi ni de duc, pas de comte ni d'amiral, pas de chevalier ni de bourgeois, pas d'évêque ni d'abbé qui ne soit *bouté* en terre[2]. » Cette idée de la mort pour tous hante les

1. *Bauduin de Sebourc*, p. 50, 53, 55 etc. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici du Paradis terrestre plutôt que du *cœlum cœlorum.* — 2. *Ibid.*, I, p. 245. Cf., dans le même poème, les vers suivants : « Car le Mort qui n'espargne prestre ne Augustin, — Archevesque ne clerc tant sache de latin, » etc. (I, p, 31). V. ce texte des *Enfances Garin* (Bibl. nat. fr. 1460, f° 66) : « Mais la Mort qui tant prent evesques et abbés, — Les grans et les petis, nulz n'en est deportés » etc.

cerveaux de nos pères, et de là il n'y a pas loin à faire entrer en danse les rois et les chevaliers, les nobles et les bourgeois, les évêques et les abbés, conduits par d'horribles squelettes qui ont un épouvantable *rictus* et dont on entend claquer les os, comme dans l'admirable symphonie de Saint-Saens.

Cette danse macabre, après tout, est d'origine et de physionomie chrétiennes; mais nous voici maintenant devant une source scandaleusement abondante de superstitions et d'erreurs : je veux parler de ces romans de la Table ronde et de ces fables celtiques qui ont eu une si fatale influence sur notre poésie nationale et ont si visiblement contribué à la déchristianiser. Au XIIe siècle, la Table ronde et l'Épopée nationale formaient, pour ainsi parler, deux mondes distincts et qui n'avaient rien de commun. Dès le XIIIe siècle le roman d'aventures a pénétré la chanson de geste; au XIVe siècle, cette pénétration est plus profonde encore et ne surprend plus personne. Une bande de fées, blanches et « escoletées », ont envahi nos vieux poèmes et, par leur beauté qui n'a rien de chrétien, ont facilement triomphé des résistances antiques. Elles en arrivent bientôt à être là comme chez elles. Que de fées, juste ciel, que de fées!

Ce n'est pas, on le pense bien, la légende du saint Graal qui s'épanouit dans nos derniers romans, et l'on n'y fait, à vrai dire, que d'assez rares allusions. L'auteur du *Bastart de Bouillon* croit utile de raconter à ses lecteurs que le Graal est le hanap que Jésus-Christ « mit sur la table » au jour de la multiplication des pains; mais dix vers lui suffisent pour ce récit, et nos autres poètes ne sont guère plus prolixes[1]. C'est la Fée

1. Éd. Scheler, vers 2493.

qui accapare toute l'attention et fixe tous les regards. Elle est toute charmante et rarement impure, et c'est surtout sa puissance qui a ravi nos pères. « C'était au XIV[e] siècle, a-t-on dit, un lieu commun des chansons de geste que de conduire les héros en féerie [1] : » rien n'est plus regrettable, mais rien n'est plus vrai. Ces créatures remplacent décidément les Anges. Elles apparaissent au berceau de l'homme, occupent sa vie, dirigent son action et le transportent, après sa mort, non pas dans l'auguste et lumineuse béatitude qui consiste à voir Dieu, mais en je ne sais quel paradis demi-oriental où elles ressemblent un peu trop à des houris. Le tout avec d'horribles mélanges et salmigondis. La fée Morgue coudoie la sainte Vierge, Gloriande et Églantine font leur prière. Elles sont baptisées, toutes ces fées, mais sans être d'aucune paroisse. Elles vont jusqu'à parler chrétien et à faire des sermons. C'est ce mélange qui m'irrite le plus, m'indigne et me révolte. J'aime que l'erreur soit nettement séparée de la vérité. Leur voisinage et leur familiarité me font horreur.

Il n'y a peut-être pas un seul poème de la décadence où l'on n'ait à subir un ou plusieurs épisodes féeriques. Les fées s'y montrent, d'ailleurs, avec leurs attributs traditionnels, que l'on retrouvera plus tard jusque dans les Contes de Perrault. C'est près d'une fontaine et d'un arbre mystérieux qu'elles font parfois leur radieuse apparition [2]; « mais il ne semble pas qu'aucun autre roman que *Brun de la Montaigne* nous

1. *Histoire littéraire*, XXVI, p. 247. — 2. C'est dans *Brun de la Montaigne* que l'on a, je pense, donné les plus longs développements au récit de ces apparitions des Fées près des fontaines, et il faut avouer que ces pages du vieux poème ne sont pas sans charme (édition Paul Meyer, pp. 31, couplet 41; pp. 36, 37, couplet 60; pages 38 et 39, couplet 63, etc.).

ait fait connaître l'usage, qui a bien certainement dû exister, de porter les nouveaux nés à la fontaine où les Fées conversaient[1] ». Elle sont jolies ces *fontenelles* « qui sont cleres c'argent ou fons de la gravelle — Et dont l'iave descent merveilleusement belle[2]. » C'est là, c'est parmi ces feuillages et ces *flourcelles* que les Fées s'acheminent « main à main ». Elles « recueillent » le nouveau-né et se prennent immédiatement à lui faire des dons. Les Dons, tel est le principal élément de toute cette mythologie étrange. Près du berceau d'Ogier s'abattent les « fées gracieuses » : Gloriande emmaillotte l'enfant; puis, l'embrasse, et lui dit : « Au nom de Jésus-Christ, je te donne le don d'être le plus hardi chevalier de la terre[3]. » C'est la fée Galienne qui donne son nom à Galien, à ce fils de la belle Jaqueline : « Il sera, dit-elle, vaillant comme un lion; s'il est blessé, il ne manquera jamais de guérir au bout de trois jours; il sera roi de Constantinople. » Églantine parle à son tour et dit : « Il ne sera jamais vaincu, et occira des milliers de païens; il sera roi d'Espagne et *restorera* le grand empereur Charles avec tout le baronnage de France. Vous l'avez, ma sœur, appelé Galien. Je dis moi, qu'on le nommera « Galien *restoré*[4] ». Comme on le voit, la Prophétie se mêle ici au Don et se confond avec lui : c'est un cas des plus fréquents.

Nous parlions tout à l'heure des Contes de Perrault qui ont un charme si vif et sont si populaires. On y trouve plus d'une fois cette jolie scène des Dons,

1. Paul Meyer, l. c., Préface, p. XII. — 2. *Brun*, p. 31, couplet 50. — 3. *Ogier*, texte du manuscrit du British Museum, Royal 15 E VI. — 4. *Galien*, éd Stengel, p. 12 et 13. Cf. un texte des *Enfances Garin* où la fée Morgue fait un don au petit Garin, fils de Flore : « Tu ne connaîtras pas de vilenie, et de toi sortira une geste qui triomphera des Sarrazins. » Une seconde fée, Ydain, lui prédit qu'il aura peines dans sa vie, etc. (Bibl. nat. fr. 1460, f° 9, 10.)

mais qui est fatalement complétée par un personnage dont nous n'avons pas encore parlé : la mauvaise Fée, celle qui fait de mauvais dons et qui essaie méchamment de contrarier l'action des autres fées. Vous pensez bien que Perrault n'a pas inventé ce personnage, et la mauvaise fée figure notamment dans ce même roman de *Brun de la Montaigne*[1] où elle tient même une place trop considérable et où elle bataille trop longuement contre ses charitables compagnes. L'épisode, fort joliment traité, se termine d'une façon charmante : l'une des bonnes fées met au petit doigt de l'enfant un anneau *de fin or esmeré,* l'embrasse quatre fois et ne peut se retenir de pleurer en lui disant adieu. Mais voici que le coq chante, et, comme c'est l'usage parmi les fées, les trois dames, vite, vite, s'effacent et disparaissent [2].

L'apparition à la fontaine, le don, la prophétie, la fuite au chant du coq, voilà plusieurs signes auxquels on reconnaît l'action et la physionomie des fées ; mais il en est d'autres encore que nos poètes se gardent bien de laisser dans l'ombre : c'est l'amour qu'elles inspirent et réclament ; c'est aussi le pouvoir qu'elles ont de se vieillir, de se rajeunir et de se transformer à leur gré. Il y a dans ce très médiocre roman de *Charles le Chauve,* un épisode, imité de vingt autres poèmes, mais qui est, à ce point de vue, assez significatif et très complet. Dieudonné, l'un des héros de ce poème où il y a trop de héros, arrive un jour près d'une claire fontaine, sous de charmants ombrages. Du fond de l'eau transparente, il voit tout

1. *Brun de la Montaigne*, éd. P. Meyer, pp. 35 et 88. Cf la Préface, pp. XII et XIII. — 2. *Ibid.*, vers 1117, 1118 : « Alons nous ent de ci, trop avons demouré, Il est près que li coc doivent avoir chanté. » Cf. le vers 1135.

à coup s'élever trois belles jeunes filles : « Par Dieu *qui tout crea*, leur dit-il, je crois bien que vous êtes des fées. » Elles n'en disconviennent pas. Il est vrai qu'elles appartiennent plutôt à l'espèce « ondine »; mais la fée, l'ondine et même la sirène (qui ont peut-être trois origines diverses, celtique, germaine et latine) se confondent aisément dans nos dernières chansons et y ont la même allure. Bref, les trois fées conduisent Dieudonné chez leur reine Gloriande — la Reine! encore un trait légendaire — qui se prend soudain pour lui d'un amour auquel le jeune chevalier ne saurait répondre : il s'est fiancé à la belle Supplante et entend lui demeurer fidèle. C'est en vain qu'on le fait passer par tous les enchantements de ce merveilleux royaume; c'est en vain qu'il se voit entouré de trente fées « blanches com fleur de lis » qui harpent et chantent; c'est en vain qu'après avoir pris le visage d'une vieille édentée, « barbée » et noire, Gloriande se transforme soudain en la plus belle et la plus *achesmée* de toutes les femmes, et lui offre une dernière fois son amour : Dieudonné pense à Supplante, Dieudonné résiste et triomphe. Chose étonnante : la belle reine des fées ne lui en sait pas mauvais gré, et l'accable de ses dons[1]. Décidément elle n'a rien d'humain.

Ce royaume, ce beau royaume de Féerie, ils y vont tous. Baudouin, dans le *Bastart de Buillon*, y pénètre avec douze de ses chevaliers, et il y trouve le roi Artus, avec Morgue et Oriande. Rien n'est plus charmant qu'un tel séjour, et les heures y coulent avec une rapidité que nous ne connaissions guère. Baudouin s'imagine naïvement n'avoir passé que quelques heures

1. *Histoire littéraire*, XXVI, p. 104-106.

en Féerie : il y est depuis cinq ans[1]. O la belle vieille légende, que nous avons déjà rencontrée en chemin, et qui serait plus belle encore, si l'on en faisait honneur au véritable Paradis !

Les Fées d'ailleurs ne restent pas confinées dans leur royaume, si beau qu'il soit. Nous avons vu qu'elles descendaient près des nouveaux nés ; mais elles accompagnent l'homme durant tout son voyage terrestre, en l'enveloppant sans cesse de leur protection et de leur amour. Gloriande s'attache, pour ainsi dire, aux pas de Tristan de Nanteuil et se donne pour mission de lui inspirer le courage qui lui manque[2]. Morgue fait mieux encore, et, au moment où son cher Ogier va succomber sous les coups des païens, elle descend dans un char de feu, enlève le Danois qu'elle aimait et le transporte en Féerie, où il doit être encore. Et voilà les fictions par lesquelles des poètes, sincèrement chrétiens, avaient remplacé notre *In Paradisum deducant te Angeli !*[3]

Les Enchanteurs[4] ne jouent pas, dans nos romans, un rôle aussi important que les Fées et n'y sont pas aussi nombreux ; mais il y en a encore un peu plus que nous ne le souhaiterions. Il faut y joindre les

1. *Bastars de Bouillon*, édition Scheler, couplet 124, vers 3554 et ss. — 2. *Histoire littéraire*, XXVI, p. 247. — 3. « Et ainsi com le ber en ce peril estoit, — Y vint Morgue la fée qui le Danois amoit. — Dedens un riche char qui tout de feu sembloit — Fis[t] eslever Ogier » (fin de l'*Ogier* du ms. du British Museum, Royal, 15 E VI). = En terminant ici ce qui concerne les Fées, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'ouvrage de M. Alfred Maury, *Les Fées au moyen âge* et à l'édition de *Floriant et Florete* (Roxburghe Club, 1873 note 14) « où Francisque Michel a réuni un certain nombre de témoignages sur le rôle des fées dans la littérature du moyen âge » (Paul Meyer, *Brun de la Montaigne*, p. XI). — 4. Le type des enchanteurs dans nos derniers romans peut être choisi dans *Charles le Chauve*, où, pour surcroît de documents, nous avons affaire à deux magiciens, Balan et Maufumé, qui luttent ensemble à coups d'enchantements et de charmes (*Histoire littéraire*, XXVI, p. 121), etc.

Nains [1] et les Luitons. Ces derniers ont le don de se transformer, comme les Fées elles-mêmes qui les traitent en serviteurs et auxquelles ils obéissent docilement [2]. Les Ogres sont plus rares encore : ils coupent volontiers la chair de l'homme en morceaux et la salent : mais ils n'aiment point la chair de femme qui a, paraît-il, mauvais goût. Ce sont des gourmets [3].

Fées et lutins, enchanteurs et nains, sagittaires et sirènes [4], tout ce monde fantastique vit à côté du monde réel, dans les forêts, sous les eaux, dans les airs. Nos poètes y croyaient-ils réellement et à la Bretonne? Je n'oserais le prétendre. Ils ne sont pas candides, nos derniers romanciers, et nous avons vu que, malgré leur foi sincère en l'Église, ils prennent avec les choses sacrées de singulières privautés. La confession surtout ne les inspire pas comme il faudrait, et il semble qu'ils la profanent de gaieté de cœur [5]. Nous constaterons plus loin comment plusieurs d'entre eux ont eu contre le prêtre et contre le moine une haine à la Voltaire. Enfin ils ont tracé certains portraits de renégats et d'athées qui n'étaient pas sans être dangereux pour leurs auditeurs ou lecteurs. Il est vrai que, depuis *Raoul de Cambrai*, ces tristes peintures ne sont pas rares dans notre épopée, et il faut se rappe-

1. Maufumé est un nain qui prétend avoir vu Noé, David, Salomon, Judas, Macchabée, la ruine de Troie, Bustalus, Turnus, le roi Artus et Jésus-Christ (*Histoire littéraire*, XXVI, p. 104). — 2. Un de ces *luitons* est chargé par la fée Gloriande d'apprendre le courage à Tristan de Nanteuil qui est poltron. Le luiton prend, pour lutter contre Tristan, la forme d'un serpent gigantesque; mais il reprend soudain la forme d'un homme, dès que Gloriande lui en donne l'ordre (Paul Meyer, *Notice sur le roman de Tristan de Nanteuil, Jarhbuch für romanische und englische Literatur*, IX, 1, pp. 40, 41). — 3. *Charles le Chauve*, l. c., p. 107. L'ogre est un « sagittaire ». — 4. C'est une sirène qui sert fort heureusement de nourrice à Tristan de Nanteuil : car le lait des sirènes « grandit le corps et l'intelligence des êtres qui s'en abreuvent » (*Histoire littéraire*, XXVI, p. 235). — 5. *Bauduin de Sebourc*, II, 95-107, 113, 114.

ler ici, entre vingt autres misérables, le Gaumadras de *Garin de Montglane* et l'Herchembaut de *Doon de Maïence*. La plupart de nos traîtres épiques sont, à vrai dire, des athées; mais je ne pense pas qu'aucun poète des XII[e] et XIII[e] siècles se soit autant complu dans leur portrait que l'auteur de *Bauduin de Sebourc* dans celui de cet abominable Gaufroi, duc de Frise. C'est le type invraisemblable du renégat : « Ma chair a pu être arrosée par le baptême; mais je ne suis pas chrétien, et *ne croi nient plus en Dieu qu'en une saus pelée*[1]. » Sur la vie future, sur l'au-delà, il est d'une brutalité encore plus révoltante : « Le Paradis, c'est ce monde où nous sommes, quand on s'y amuse et qu'on y fait son *bon*, quand on a belle dame et qu'on boit de bon vin. L'Enfer, c'est la pauvreté[2]. » Et il ajoute cyniquement : « Je n'ai pas, quant à moi, plus d'âme qu'une souris[3]. » Mais il descend encore plus bas dans le blasphème et dans le satanisme, et ce véritable possédé, quand il est en danger de mort, s'écrie avec la rage d'un damné : « As anemis d'enfer l'ame et le corps commant[4]. » Au moment où il va engager avec Baudouin de Sebourc ce duel terrible qui est une des péripéties les plus émouvantes de ce trop long poème, un de ses neveux, qui est chrétien, l'exhorte, en cette conjoncture solennelle, à confesser enfin tous ses péchés. Pour toute réponse, il l'étend à terre et l'écervelle : « Lucifer et Caïn, dit-il, voilà mes seuls alliés et mes seuls parents[5]. » Mais le comble, c'est quand, arrivé au sommet de sa fortune, ce Satan, éperdu d'orgueil, jette ce cri qui est vraiment un écho de l'enfer : « Je serai Jhesu Cris, se je vis longement[6]. » Certes, il y a encore d'autres rené-

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 15. — 2. *Ibid.*, I, p. 13. — 3. *Ibid.*, I, p. 107. — 4. *Ibid.*, II, p. 326. — 5. *Ibid.*, II, p. 349, 350. — 6. *Ibid.*, II, p. 337.

gats et d'autres athées dans les derniers monuments de notre épopée : on y rencontre un certain comte de la Marche qui meurt « sans se souvenir de Dieu ni de sainte Marie [1] » ; on y voit encore un comte de Provence qui se fait musulman et marche sur la croix [2] ; mais je ne sache pas que depuis le *non serviam*, l'orgueil humain ait jamais trouvé une plus insolente et plus abominable formule : « Si je vis, je serai Jésus. »

Des monstres tels que le duc Gaufroi sont un objet d'horreur pour les peintres mêmes qui en ont tracé le portrait ; mais, en revanche, quand nos poètes ont l'occasion de nous parler des prêtres et des moines, on sent qu'ils sont sincères et disent tout haut ce qu'ils pensent tout bas. Leur haine est manifeste et n'épargne personne. Je dirai même qu'elle est quelque peu intéressée : car il est visible qu'ils s'adressent à un auditoire mal disposé en faveur des clercs, et qu'ils flattent bassement les passions de leur public. Au reste, c'est exactement la même tactique qu'aujourd'hui ; ce sont les mêmes procédés de polémique et les mêmes calomnies. Ces méchants poètes ne sont en réalité que des journalistes, fort semblables à ceux de 1893. Ils savent bien ce qu'ils font, ces pamphlétaires pleins de fiel, quand, parlant devant des chevaliers qui les paient bien, ils se prennent à regretter qu'on ne rende pas le service militaire obligatoire pour les prêtres et pour les moines. C'est là une de leurs idées fixes et un lieu commun de leurs romans. Il faut voir avec quelle joie ces papelards enrégimentent tous les clercs dans leurs armées heureusement imaginaires. Au moment ou le Soudan va mettre le siège devant Rome, la mère de l'Empereur persuade au

1. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 221. — 2. *Ciperis de Vignevaux*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 33.

Pape d'enrôler ainsi tout son clergé, y compris les cardinaux, et le Pape y consent si bien qu'il forme un corps d'armée spécial, uniquement composé de prêtres[1]. L'auteur de *Florent et Octavian*, qui est un voltairien, a la malice d'ajouter que ce corps d'armée ne fut pas le plus brave[2]. Même épisode dans *Charles le Chauve*, même faiblesse du pape, même enrôlement du sacré collège[3]. Dans *Ciperis de Vignevaux*, il y a une méchanceté de plus : les moines de Cîteaux fournissent un jour leur contingent à l'armée qui doit rétablir Dagobert sur le trône. Ces bons moines blancs se défroquent avec un visible plaisir ; ils ajustent les heaumes sur leurs têtes que l'Église a sacramentellement touchées ; ils sont tout fiers de porter « gorgière, épée et blason », et se battent, ma foi, le plus intrépidement du monde. Les uns sont tués, mais les autres ont trouvé tant de plaisir à leur métier de soldat qu'ils ne rentrent pas dans leur cloître[4]. C'est l'idéal.

Pas n'est besoin d'ajouter que le bien d'église est, alors comme aujourd'hui, l'objet d'une convoitise qui est attestée par l'histoire autant que par le roman. Cette mère de l'Empereur qui donnait tout à l'heure au Pape le conseil brutal d'armer tout le clergé de Rome, entendez-la maintenant réclamer plus brutalement encore les trésors de l'Église[5] : « Si ne vous le faites point de bonne grâce, je les *defermerai* à coups de marteaux. Car, sachez-le bien, vous ne servez à

1. *Histoire littéraire*, XXVI p. 320. — 2. *Ibid.*, p. 321. — 3. *Ibid.*, p. 114. — 4. *Ibid.* p. 32. — 5. « Sire Pape, dist elle, moult me puis aïrer — Que trestout le clergié vous ne faites armer. — Par ma foi, il convient vos tresors effondrer — Ou tantost les feray à martiaux defermer. — Vous ne servez ou monde que de gens encanter, — D'avoir bonnes viandes et de boire vin cler — Et de privéement les dames confesser », etc. (*Florent et Octavian*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 320).

rien ici bas qu'à tromper les gens, à faire de bons repas, à boire les vins clairs et à confesser les dames *privéement*. » Ce dernier mot, qui est tout simplement une infamie, m'est une transition trop facile pour constater chez nos poètes cette haine abominable du prêtre qui est un des caractères les plus accentués de leurs œuvres et qui nous permet de les considérer trop souvent comme des Paul-Louis Courriers sans scrupule et des Michelets sans talent.

« Prestre ne valent rien, on le dist grant pièche a » : voilà, concentrée en un méchant vers, toute la pensée de l'auteur de *Bauduin de Sebourc* et d'un certain nombre de ses congénères. « Ils ne valent rien, ajoute-t-il, si ce n'est pour *atraire* tout le bien des honnêtes gens et pour se jeter sur leurs femmes, *là où nulz ne sera*[1]. » Voilà bien, en effet, les deux accusations que nos poètes ne cessent de porter contre les clercs, contre TOUS les clercs. Leurs devanciers leur avaient, il est vrai, laissé cette tradition; mais jadis, dans les chansons de geste, on s'attaquait principalement aux moines et dans les fableaux aux prêtres. Au XIVe siècle, ces deux haines éclatent à la fois, se combinent et n'en font qu'une. Décidément on ne peut être honnête homme et avoir confiance aux clercs : *Il n'est mie preudons qui se fie en clergie*[2].

Certes, elles sont excessives, ces satires contre l'avarice des prêtres, contre leurs doigts crochus et rapaces, contre ces convoitises que le bon Cuvelier lui-même leur reproche cruellement par la voix de Duguesclin[3]. Mais ce qui m'indigne davantage, mais ce qui est particulièrement exécrable, ce sont ces pages,

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 147. — 2. *Ibid.*, II, p. 243. — 3. *Chronique de Bertrand Dugesclin*, vers 7673 et ss.

plus que haineuses, où l'on reproche à ces mêmes prêtres, trop évidemment calomniés, d'abuser de la confession avec les femmes mariées qui se sont accusées d'adultère : « Si vous ne voulez pas faire notre volonté, nous le dirons à vos maris. » Et les malheureuses vont dans la maison du prêtre pour y consommer un second adultère, pire que le premier [1].

Et le calomniateur éhonté, qui vient de lancer cette boue au visage des prêtres de son temps, se recueille alors hypocritement et, d'un ton béat : « Digne choze est d'un prestre quant il fet che qu'il doit [2]. » Ne croirait-on pas lire un journal de nos jours?

C'est dans *Bauduin de Sebourc* que ces infamies trouvent leur plus complète et leur plus criminelle expression. Voulant égayer un peu l'action de son poème qui est par trop bourré de faits et dont l'intérêt semble quelquefois s'alanguir, cet homme d'esprit imagine de créer un personnage comique qui déride un peu ses auditeurs alourdis. C'est ainsi qu'on procède encore de nos jours dans les drames touffus de l'Ambigu ou de la Porte Saint-Martin. Mais enfin ce personnage comique de *Bauduin,* quel sera-t-il? Ce sera un prêtre. Oui, un prêtre, que le poète nous représente à plaisir comme un poltron et comme un sot. Comme ils devaient rire, ces soudards du XIVe siècle, quand ils le voyaient, ce ministre du Christ, blêmir de peur et trembler bêtement de tous ses membres. Quelle grosse joie épaisse et méchante! Quel triomphe pour le romancier!

Cette histoire d'un mauvais prêtre, l'auteur s'y délecte, et il la prolonge à dessein. Nous sommes en plein pays sarrazin, à Abilant, et il s'agit de

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 202. — 2. *Ibid.*

conclure le mariage secret d'un chrétien avec une païenne convertie, d'Esmeret avec Elienor. On trouve un prêtre pour célébrer l'union projetée, et il y avait là pour notre poète, s'il eut eu le sens chrétien, une heureuse occasion de faire applaudir par ses lecteurs la noble et grande figure d'un véritable apôtre. Il s'en est bien gardé, et a mieux aimé induire en une gaieté de mauvais aloi les chevaliers et les bourgeois qui l'écoutaient. Le prêtre, dont il fait la caricature et non pas le portrait, se sent entouré de mille dangers et n'est pas de force à les braver. On lui promet de le faire chanoine : il ne lui en chaut, et le voilà qui grelotte de frayeur. Il pâlit, il titube, *tous li sans li fourmie,* et il se prend à « maugréer » contre Dieu et ses Saints : « Je voudrais bien m'en aller, » répète-t-il sans cesse comme l'un des personnages d'une comédie célèbre. La peur lui ôte l'appétit : il ne peut avaler un *morsel* et tend l'oreille, effaré : « On vient pour me pendre, je vais être pendu. » La vue d'Elienor met fin à ces risibles terreurs; mais il tombe alors d'un vice ridicule dans un vice odieux, et jette sur la belle fiancée un regard plein de mauvais désirs : « Ah! si j'étais avec elle enfermé dans mon moûtier! » Puis, de retomber dans ses épouvantements. Il célèbre le mariage, sans avoir seulement la force de bégayer les oraisons de l'Église, et pense mourir d'effroi. Lorsque plus tard Baudouin de Sebourc entre dans Abilant superbement monté sur son grand lion, le prêtre est le seul qui ait peur de la bête énorme : « Que ce chevalier entre, s'il le veut; mais qu'il laisse sa monture à la porte. » C'est encore lui qui, après la victoire des chrétiens, devient lâche et cruel autant qu'il avait été poltron et qui, sur le champ de bataille, frappe ignoblement les

morts de son bâton, en accompagnant cette infamie de ces mots cyniques : « Se vous fuissiés en vie, ne vous ferisse pas. » Pour couronner tant d'exploits, il aspire à la gloire facile d'un mauvais plaisant, et quand chacun des chrétiens d'Abilant félicite à sa manière Baudouin de son triomphe, quand Esmeret lui dit : « Je vous servirai tous les jours de ma vie », quand un autre lui promet sa fille en mariage, quand ils lui chantent tous le joyeux *alleluia* et lui font cent promesses, lui, le prêtre, lui dit en façon de bon mot : « Je chanterai pour vous une messe de *Requiem.* » Et là dessus, le poète croit utile d'ajouter : « Dont commencha de rire toute la compaignie. » Il n'y avait vraiment pas de quoi [1].

Les moines ne sont pas mieux traités. Baudouin arrive un jour, en costume de moine, à l'abbaye de Saint-Amand et ne pense tout d'abord qu'à courir sus aux *nonnains;* mais l'abbé, discrète et prudente personne, lui fait observer que tout le monde ne peut se donner ainsi le luxe d'une nonne, et que ses moines, comme lui, sont assez sages pour se contenter « des pucelettes qui l'erbe vont queillier..... Mais rassurez-vous, ajoute ce pieux entremetteur, je vous procurerai pour cette nuit la fille de notre fermier [2] ». Les Ordres mendiants ne pouvaient échapper à l'inique férule de ce satirique de mauvaise foi qui a osé écrire cette infamie et tant d'autres. L'auteur de *Bauduin* transforme les Cordeliers et les Jacobins en auxiliaires zélés du traître de son mélodrame. Ce misérable leur

1. *Bauduin de Sebourc*, II pp. 137-140, 146. Cet épisode n'est pas le seul où la verve anticléricale de l'auteur de *Bauduin* se soit donné carrière. Il y a encore ce prêtre d'Allemagne qui s'*enamoure* un jour de Blanche pendant qu'il dit sa messe, qui lui fait d'ignobles avances et que Baudouin indigné jette en hiver dans une rivière glacée où il meurt (I, pp. 194-202). — 2. *Ibid.* II, p. 90.

donne tant de florins qu'ils s'enivrent unanimement et qu'il les faut porter « dormir à le chivière [1] ». C'est à peine si, dans toute la hiérarchie ecclésiastique, les ermites (ce sont les seuls) sont l'objet d'un certain respect [2], et le prêtre daube les fidèles eux-mêmes qui « la main sur leur menton » s'endorment au sermon. « Tel dort tant au moustier sans entendre orison — qu'au revenir ne puet dormir en se maison [3]. » Je me persuade qu'on devait dormir parfois en écoutant ces longs poèmes qui ne sauraient cependant passer toujours pour des sermons.

*
* *

Idée de la royauté, du gouvernement et de la magistrature d'après les romans des XIVe et XVe siècles.

La Royauté sera-t-elle plus épargnée que l'Église par ces implacables gouailleurs? il n'y faut pas compter, et les Voltaires de tous les temps ne s'arrêtent guère en si beau chemin. Il importe, d'ailleurs, de ne pas oublier que plusieurs de nos poètes étaient du pays wallon, et il en est qui ont écrit sous le règne de ce Philippe le Bel qui n'a jamais passé pour aimer tendrement les Flamands. Je sais bien que l'un d'eux appelle notre France « la terre bonne et digne [4] »; mais il n'y a là rien de profond, et une je ne sais quelle haine éclate partout ailleurs dans ce *Bauduin de Sebourc* dont l'auteur n'a jamais eu le cœur vraiment français. Il ignore scandaleusement les premiers éléments de notre histoire et la chronologie la plus rudimentaire de notre dynastie nationale [5]. Je lui pardonnerais cependant ces méfaits scientifiques (bien qu'il se donne parfois des airs de pédant), s'il ne s'attachait trop visiblement, ce que je ne saurais

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 26. — 2. *Charles le Chauve*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 102 et 120. — 3. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 3. — 4. *Ibid.*, II, p. 20. — 5. *Ibid.*, II, 325.

pardonner, à rendre ridicule le roi de France qui personnifie la France elle-même. Il le représente sans cesse comme un pauvre sire *rassotté* et qui aime avant tout l'argent : « Puis c'on a de l'argent, à lui se raccorde-on[1]. » Il ne fait que suivre en cela, je le veux bien, la tradition de certains poètes du XIIIe et même du XIIe siècle ; mais il pouvait aisément suivre d'autres modèles, et il a d'ailleurs renchéri sur les anciens contempteurs de la royauté française, quand il s'amuse à nous montrer le Roi fuyant, comme le dernier des couards, devant le dernier des traîtres avec lequel il finit par pactiser honteusement[2]. Il avait pourtant ses théories de gouvernement, ce poète goguenard et hardi, et force nous est d'avouer que ces théories sont souvent justes et parfois élevées. Il y a plaisir à l'entendre exposer comment, à force de justice, on arrive à se faire aimer « des grans et des petis[3] ». L'audace ne lui fait pas défaut, et je ne connais guère, en sa trop longue rapsodie, de page plus originale et plus osée que celle où nous voyons Baudouin dans la cité de Baudas, faire un roi avec un savetier[4]. L'auteur d'*Hugues Capet* est le seul qui ait eu de pareilles audaces[5].

Ce qui révolte le plus ces poètes du commencement du XIVe siècle, c'est l'impôt qui pèse alors d'un poids si lourd sur tout le peuple, c'est cette terrible maltôte dont ils ne prononcent le nom qu'avec une véritable indignation. A leurs yeux, le secret de se

1. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 216, 221, 252, etc. — 2 *Ibid.*, II, p. 324. — 3. *Ibid.*, I, p. 277, où le poète nous dit que Dieu a ordonné les rois « pour garder lor païs contre gent païennie, — De larrons, de mordreurs que Dieu ne servent mie — Et de gent outraigeuse », etc. — 4. *Ibid.*, I, p. 351, etc. — 5. « Seigneur, a dist ly Rois, oés m'entencion : — Je suy rois couronnez de France le royon — *Non mie par oirrie ne par estrasion, — Mais par le vostre gré et vostre elexion* » (*Hugues Capet*, édition du marquis de La Grange, v. 4216 et ss.).

rendre populaire serait bien facile : ce serait de supprimer « tonniex et maletotes, vinages et treüs[1] », et, comme ils le disent, de supprimer « les mauvaises coutumes[2] ». Il y a quelque part une peinture de la levée de la maltôte, qui n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre[3]. Il s'agit du duc de Frise qui a besoin d'argent (comme tant d'autres) et qui a pris soin de s'entourer de détestables conseillers : « Rien n'est plus aisé, lui disent ces compères; *une taille eslevez*. Voilà un objet qui se vend deux sous : prenez la moitié du prix, et faites à la fois payer le vendeur et l'acheteur. Faites payer au clergé le dixième de ses biens. Un homme marie sa fille? prenez la moitié de la dot ou couchez avec elle. N'oubliez pas surtout le précieux impôt des portes et fenêtres : pour chaque porte, quatre deniers, et deux pour chaque fenêtre. Imposez les blés, les moulins, la boucherie, tout, tout, tout. » Et ils ajoutent : « Chargez-nous de la chose, et tout ira bien. Nous *taillerons* ferme. Pas d'abbaye, ni même de paysan qui nous puisse résister. Ils paieront, sire, ils paieront. Si nous voyons deux têtes sous un seul chaperon, nous leur dirons qu'il y a là un fait de trahison, et nous couperons les têtes... ou nous prendrons l'argent. » Le duc est ravi de tant de zèle et donne sur le champ « bonne commission » à ces ingénieux financiers. Ils partent, et tout le pays est soudain dans la terreur. Tout le monde paie, mais le commerce est ruiné : *marchandise n'i keurt, nulz n'i gaigne un bouton*. Quelqu'un

1. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 341. — 2. *Bastars de Buillon*, éd. Scheler, p. 134. Le texte est curieux : « Toute Jherusalem ot mis en tel quavage — Qu'il avoit sis deniers d'ouvrir chascun manage, — Ne on ne vendist point pour cinc sols de frommage — Dont il ne recheüst un denier d'avantage. — La maletoute fu en chelle chité large — Tellement estorée » etc. — 3. *Bauduin*, I. p. 187 et ss.

se plaint-il ? Il est pendu sur l'heure, et son héritage est confisqué. Seuls les bouchers s'insurgent et tuent net le maltôtier qui leur demandait douze parisis par bête tuée. Le tableau est poussé au noir, j'y consens ; mais il n'est pas sans être ressemblant par quelque côté, et il devait d'autant mieux réussir auprès des auditeurs de la chanson qu'ils savaient à quoi s'en tenir sur la maltôte, l'ayant payée.

Certains juges ne valaient pas mieux que les maltôtiers, et nos poètes se montrent impitoyables à leur égard. Il y a là des persifflages et des colères qui sont dignes de nos meilleurs satiriques, et nous ne saurions nous en plaindre. « S'il se présente devant un tribunal un pauvre homme mal vêtu, avec une mauvaise cotte et un chaperon usé, le juge ne l'écoute même pas. Mais si c'est un noble : « Que voulez-vous de moi, monseigneur, et en quoi puis-je bien vous être agréable ? [1] » Ah ! ce ne sont pas là les bonnes coutumes, les honnêtes magistratures et, enfin, « ces us du bon roi saint Louis » dont la France a si longtemps gardé le souvenir vivant. Pourquoi les avoir oubliés, pourquoi n'y point revenir ? [2]

La noblesse et la chevalerie d'après ces mêmes textes. Digression sur le droit du seigneur.

Contre la noblesse et les nobles, même hardiesse : « Peu, m'importe, dit la Reine à Hugues Capet, que vous soyez de bas lignage. *Vo fait et vo maintien ne sont mie villain* [3]. » C'est presque révolutionnaire. La principale occupation de la noblesse, la passion du noble, c'est la guerre, et tous nos poètes n'aiment pas la guerre : « Si tous ceux qui *esmoevent les guerres* étaient occis, ce serait à bon droit. Mais hélas ! ce sont les innocents qui paient pour les autres et qui

1. *Bauduin de Sebourc*, I, pp. 329, 330. Cf. I, 125, 126. — 2. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, vers 21142 et ss. — 3. *Hugues Capet*, édition du marquis de La Grange, v. 986.

meurent, et les morts sont si vite oubliés ! Au dernier jugement, je vous le dis, Jésus, le roi omnipotent, demandera un compte sévère à tous ceux qui auront fait une guerre injuste [1]. » Ce n'est là, malgré tout, qu'une protestation isolée, et nos poètes racontent en général trop de batailles pour désirer vraiment des congrès de la paix. J'estime même qu'ils racontent trop volontiers de révoltantes cruautés et ne s'indignent pas contre elles autant qu'il le faudrait. Tristan de Nanteuil, contrairement à la foi jurée, se jette sur le roi Murgafier, lui coupe un bras et une jambe, l'attache à la queue de son cheval, le lie à un arbre et lui arrache enfin la langue *si que ne pourra dire flamenc ne bourguignon* [2]. Doon de Nanteuil n'est pas moins barbare et fait brutalement passer son *tinel* à travers le corps d'un pauvre diable qui ne s'était rendu coupable envers lui que d'une plaisanterie des plus vulgaires [3]. Le Dagobert de *Ciperis de Vignevaux* traite encore plus férocement les « gros bourgeois » de Paris qui l'avaient trahi. Il leur fait *cuire,* en feu ardent, les nerfs des jarrets et des bras, et le roi lui-même, *qui s'esbaï et fu moult esmaiant,* assiste au spectacle de cette torture dont ils meurent [4]. Rien n'est plus monstrueux que le supplice du traître Gaufroi dans *Bauduin de Sebourc,* et l'on croit être dans le pays où l'on scalpe. On l'écrase sous une pierre qui ne pèse pas moins de cent livres, et voilà qu'au son des instruments, les douze pairs se prennent joyeusement à danser autour du misérable : « *Puis que nous carolons, il vous convient chanter.* » Le cuisinier arrive et lui met autour de sa tête sanglante une couronne d'oi-

1. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 164. — 2. *Tristan de Nanteuil*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 255. — 3. *Tristan*, cité par Paul Meyer, l. c., pp. 26, 27. — 4. *Histoire littéraire*, XXVI, p. 33.

gnons ; puis, il l'inonde de brouet chaud. On le *petille* alors à coups de pointes de couteaux, « et des piés et des mains, li hostent mainte jointe ». Enfin, on le pend à Montfaucon, et l'on aurait vraiment dû commencer par là. C'est digne du Dahomey.

L'amour bas de l'argent semblera à quelques-uns péché véniel, si on le compare à cette épouvantable sauvagerie, et c'est cependant cette cupidité vraiment commerciale qui, peut-être, a le plus deshonoré la chevalerie [1]. Nous nous représentons volontiers les tournois et les joûtes comme de belles passes d'armes, désintéressées autant qu'héroïques, et nous aimons à nous figurer ces nobles dames, un peu trop *enamourées,* souriant du haut de leurs tribunes à de beaux chevaliers, un peu trop empanachés. Certes, l'héroïsme subsiste ; mais, pour le désintéressement, il en faut rabattre. Deux bons moyens pour se procurer de l'argent sans déroger, c'est alors de faire beaucoup de prisonniers à la guerre et de gagner beaucoup de chevaux aux tournois. Ces chers prisonniers, comme on les soigne... quand ils sont riches ! Avec quelle âpreté de convoitise on suppute à l'avance le tarif de leur rançon ! Mais, somme toute, c'est aux tournois (et celà depuis le XIII[e] siècle au moins) qu'on amasse surtout une belle fortune, comme aujourd'hui aux courses. Près de la lice, au milieu de la plaine, s'élève une vaste tente où sont gardés les chevaux gagnés par les vainqueurs. Au tournoi de Valenciennes [2], il avait été décidé d'avance que les vainqueurs percevraient, pendant deux ans, tous les revenus du pays

1. *Bauduin*, II, p. 389. Cf. *Florence de Rome* (*Histoire littéraire*, XXVI, p. 348). = Il va sans dire que les « conversions par force » sont aussi scandaleuses dans nos romans du XIV[e] siècle que dans nos poèmes du XII[e]. V. *Bauduin*, I, p. 350; *Florent et Octavian* (*Histoire littéraire*, XXVI, p. 325), etc. — 2. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 77 et ss.

des vaincus; mais il semble qu'il y ait quelque exagération dans ce récit suspect d'un de nos poèmes, et il convient, pour être juste, de s'en tenir à la spéculation sur les chevaux. J'ai dit « spéculation » et ne m'en dédis pas. Le courage chevaleresque subit ici l'horrible mélange d'un mercantilisme qui est très roturier, et ces chevaliers, qui couvraient les marchands de leur mépris, faisaient eux-même commerce et marchandise de leurs coups de lances[1]. Singulier négoce.

S'il est un fait qui semble décidément acquis, c'est que le « droit du seigneur » n'a jamais fait partie du code féodal et ne l'a pas contaminé. Là-dessus, pas de doute. Un grand polémiste de nos jours a fait observer avec justesse qu'il serait bien étonnant que, durant tant de siècles, il ne se fût pas trouvé une seule Lucrèce pour échapper à une aussi monstrueuse infamie. Je ne veux pas reprendre la discussion et démontrer l'inanité des textes qu'on nous oppose; mais il y a ici certains silences qui sont, à mon gré, plus éloquents que tous les textes du monde : c'est le silence de l'Église, et c'est le silence aussi de cette littérature ordurière qui a surtout son expression dans

1. Sur cet odieux mercantilisme et cette indigne spéculation, les textes abondent : dans le *Bastars de Buillon*, on voit se dresser au milieu de la plaine, la tente où sont gardés les chevaux gagnés par les vainqueurs et le Bâtard en gagne quinze (*Histoire littéraire*, XXV, p. 607). Le héros de *Baudwin de Sebourc* en gagne vingt « encor ne fu que nonne » (I, p. 86). Dans le même poème la théorie des prisonniers riches est exposée cyniquement : « Prendés adès les riches si qu'il soient vivant » (II, p. 286). Même constatation dans l'œuvre historique de Cuvelier (v. 1829 et ss., 2592 et ss.). On ne gagnait pas que des chevaux aux tournois, et Hugues Capet peut dire : « J'en ay o mieux joustant conquesté maint jouel » (*Hugues Capet*, éd. du marquis de La Grange, v. 137). Cf. *Tristan de Nanteuil* où la théorie est poussée encore plus loin et où la chevalerie en vient à être considérée comme un vrai jeu : « L'une fois l'on gaaigne, l'autre fois i pert-on » (*Histoire littéraire*, XXVI, p. 237. Cf. p. 240, etc. etc.).

les fableaux. Or l'Église qui, dans ses Conciles et par ses Papes, a constamment fait preuve d'une si belle et si implacable sévérité contre les plus légères atteintes à la sainteté du mariage, l'Église n'a jamais fait la moindre allusion à cette très abominable coutume, codifiée par le droit séculier et installant officiellement le plus odieux de tous les adultères dans ce lit nuptial que le prêtre venait sans doute de bénir avec ces admirables paroles : « *Benedic, Domine, thalamum hunc, ut omnes in eo habitantes in tua volontate permaneant et ad regna cælorum perveniant*. L'Église se tait, vous dis-je ; donc, ce droit n'a jamais existé. Et ils se taisent aussi, ces horribles petits paillards qui ont eu tant de plaisir à nous régaler de leurs fableaux croustillants ou obscènes : donc, ce droit n'a jamais existé. Au reste, je suis prêt à admettre toutes les exceptions qui seront justifiées par des textes incontestables, et je me persuade, en effet, que certains gredins ont pu abuser de certaines obscurités de la coutume pour commettre cette sorte de crime qu'on ne retrouve même pas dans les pays les plus sauvages. Mais je ne saurais aller plus loin, et ce ne sont pas les romans du XIVe siècle qui me feront changer d'avis.

A vrai dire, il n'y a ici en litige qu'un texte de *Bauduin de Sebourc*[1] ; mais il vaut la peine d'être discuté.

Donc, Baudouin arrive un jour dans la ville de Luzarche qui est au pouvoir de Gaufroi, duc de Frise : il entre en un hôtel et trouve l'hôtesse qui *demene grant doel* et sanglotte à fendre l'âme : « Dame, lui dit-il, qu'avez-vous à pleurer ainsi ? — Je marie ma fille demain, et on veut la forcer de donner à un traître la moitié de sa dot ou de coucher avec ce misérable.

1. *Bauduin de Sebourc*, I, pp. 186, 226, 228, 235, 277, 278.

Il faut que, dès ce soir, je lui livre l'argent ou ma fille. » Le traître dont il s'agit n'est autre qu'un sergent du duc Gaufrei, un de ceux qui lèvent impudemment la maltôte dans tout le pays. « Consolez-vous, répond Baudouin à la pauvre femme *qui se detort les poingz et ses cheveus tira*. Cet usage maudit, ce *servage villain*, je l'abolirai ou je mourrai à la peine. Ne pleurez plus. » Il ne meurt pas et finit par écraser sous son talon cette ignoble coutume. Tel est le texte de *Bauduin de Sebourc*.

Ce texte n'a pas la valeur que lui pourraient donner les partisans du droit du seigneur. Le poète nous représente cette coutume comme une nouveauté scandaleuse, qui a été brutalement introduite dans je ne sais quel droit nouveau par un abominable tyran, par une sorte de Néron féodal capable de toutes les atrocités et de tous les crimes. *D'une telle coustume qu'il avait essauchie — Onques chités ne fu si laidement traïe*. L'aveu est des plus précieux. L'idée est évidemment sortie de la tête quelque peu vicieuse d'un poète de la décadence, sans preuve à l'appui. Comme nous aurons lieu de le répéter souvent, les textes de nos chansons n'ont de valeur scientifique que lorsqu'ils sont corroborés par des textes solidement historiques. Ce n'est point ici le cas, et il convient de passer outre.

La bourgeoisie, les vilains et les serfs.

Les bourgeois sont mieux traités que la noblesse par les auteurs, un peu bourgeois eux-mêmes, de nos derniers romans. On s'aperçoit aisément que l'état de la société a changé. C'est à peine, si dans nos plus anciens poèmes, il était çà et là question de bourgeois et de communes; mais voici que le tiers a grandi, et qu'aux États généraux de Philippe le Bel il va bientôt lever la tête. *Hugues Capet*, dont le héros est un petit-fils de boucher, n'est qu'une manière de

brochure politique, composée par un homme de talent et sous une forme vraiment attrayante, à l'honneur de la bourgeoisie et des corporations marchandes. On ne peut se faire une idée de l'importance qu'avait au XIVe siècle ce personnage presque auguste : un bourgeois de Paris ! Quand il s'agit de marier sa fille, la reine de France consulte d'abord les douze pairs ; mais elle se garde bien d'oublier les bourgeois et déclare nettement que *sa fille à leur vouloir du tout obeyra;* et les Pairs eux-mêmes (ce qui semblera peut-être plus surprenant) recommandent à la Reine de s'appuyer sur la toute puissante bourgeoisie de Paris[1]. Dans *Ciperis* cette influence est encore plus accusée. Quand Galadre, roi de Norwège, vient mettre le siège devant Londres, c'est la Commune qui s'empare immédiatement du premier rôle ; elle fait sonner la grande cloche *qui bondi haultement* ; elle s'assemble avec solennité ; elle entre en pourparlers avec Galadre, elle traite avec lui, elle capitule enfin. Il en est de même dans *Bauduin de Sebourc*, mais l'auteur de cette œuvre étrange est un sceptique qui se moque de la bourgeoisie comme de tout le reste[2]. Il nous montre les gens de Luzarche qui s'arment au nombre de quatre cents et se groupent vaillamment autour de leur étendard[3] ; mais il ajoute, avec le ton goguenard qui lui est habituel : « Amour de Commune passe vite ; bien fol est qui s'y fie[4]. » Il aime mieux le vilain que le bourgeois, ce démocrate, cet égalitaire : *car trestout venons d'Ève : nos peres fu Adams*. Il va même

1. « Mais s'il vous plaist, ma dame, une cose ferés. — Dez bourgois de Paris ennuit vous manderés — Dusqu'à trente ou quarante, et dez plus renommez ; — Et à ce grant besoing aiwe leur requerrez. — Je croy bien que par yaux secourue serez. » (*Hugues Capet*, v. 762 et ss.) — 2. *Histoire littéraire*, XXVI, p. 21. — 3. I, p. 279. — 4. « Mais amour de Commune est moult tost trespassée — Et qui se fit en iaus, c'est vérités provée, — Il en a, en le fin, une maise soudée. (*Ibid.*, 1, p. 277).

jusqu'à ajouter : « Il n'y a ici bas ni nobles, ni vilains. La vilenie et la noblesse viennent du cœur[1]. » Nous avons déjà vu qu'il n'a point hésité à faire monter un savetier sur un trône d'Orient, et il insiste avec un certain plaisir sur cet avènement inattendu. L'auteur de *Ciperis* est plus fidèle à l'antique tradition épique, aux souvenirs des Robastre et des Varocher, quand il se contente de décerner le prix du tournoi à cet humble et vaillant charbonnier Hélie, qui tient une place si considérable dans tout son poème et finit par y triompher glorieusement des envahisseurs de Norwège. La scène du tournoi est vraiment belle, et je crois entendre d'ici les héraults, après la victoire d'Hélie, crier à haute et formidable voix : « A ce bon charbonnier, fleur d'armes et d'amours et de grand hardement[2]. » Ils n'étaient pas habitués, ces héraults, à acclamer ainsi les charbonniers. Mais qu'importe, s'ils étaient payés?

Les serfs n'ont pas inspiré nos poètes de la même façon que les vilains, et je ne trouve vraiment à citer sur le servage que cette belle parole de *Bauduin de Sebourc*: « Nul ne doit être serf, dès qu'il est baptisé[3]. » C'est un lieu commun ; mais c'est un de ceux dont un chrétien ne se lasse pas.

*
* *

La vie privée.

Nous n'avons guères étudié jusqu'ici que la vie sociale d'après les fausses épopées de la décadence ; mais il y aurait vraiment un beau livre à écrire, d'après ces mêmes poèmes, sur la vie privée à la même époque. Il

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 80. — 2. *Histoire littéraire*, XXVI, pp. 20, 23, 26. — 3. *Bauduin de Sebourc*, I, 277 : « Nulz ne doit estre sers par les drois du clergie — Puisqu'il est baptiziés el' nom sainte Marie. » Il est vrai que l'auteur ajoute : « S'il n'est d'estre pendus raquatés une fie — Par mauvais larrechin et par grant roberie. »

y faudrait cependant une certaine acuité de sens critique, et il importerait surtout de ne pas confondre les traits empruntés plus ou moins servilement aux poèmes des XII[e] et XIII[e] siècles avec les véritables et authentiques éléments du XIV[e]. Voici, par exemple, un poème qui n'est pas de premier ordre, mais où nous trouvons mille détails charmants sur l'intérieur des familles nobles, sur leurs habitudes, leurs costumes, leurs fêtes ; voici *Brun de la Montaigne*. J'atteste, pour en avoir fait naguère l'objet d'un long travail, que ces détails ne sont pas notablement différents de ceux qu'on peut relever dans les œuvres du temps de saint Louis, voire plus anciennement encore. Une grande prudence est ici nécessaire.

Rien n'est, d'ailleurs, plus vivant que le récit d'une naissance et le tableau d'un baptême dans ce roman que les délicats auraient tort de dédaigner. Il y aurait là je ne sais combien de délicieux sujets de genre, faits pour tenter nos peintres. Le nouveau né est enveloppé par sa nourrice (depuis longtemps déjà, les grandes dames ne nourrissent plus) en de beaux draps d'or et de soie, par dessous une bonne et chaude pelisse [1]. C'est ainsi qu'on le porte à l'église. Deux par deux, les chevaliers se mettent en route, vêtus à la dernière mode et tout guillerets ; mais ce sont les dames qui tiennent la tête du cortège, bruyantes et gaies [2]. Il y a, suivant l'usage du temps, plusieurs parrains et plusieurs marraines [3]. Puis, le baptême commence, et nous voyons que le rite s'en est déjà sensiblement adouci. On ne plonge plus l'enfant tout nu dans la cuve baptismale ; mais, pour préserver

1. *Brun de la Montaigne*, éd. P. Meyer, vers 628, 629, 676. — 2. *Ibid.*, v. 1389 et ss., 1400, 1401. — 3. *Ibid.*, v. 1183, etc.

une chair si tendre, on prend soin de l'envelopper dans un drap qui est tout mouillé par l'eau sainte [1]. Quand il est une fois *levé*, on le baise « à grant joie » ; mais pas un chrétien n'aurait voulu le faire avant le baptême [2] : usage profondément chrétien et qui subsiste encore dans plus d'une vieille province. Enfin, voici le jour des relevailles : la jeune mère va au moutier, accompagnée de maint chevalier et de mainte dame parée. Une fanfare éclate à son retour, avec mille chansons de jongleurs, et les héraults annoncent à grands cris le tournoi, le grand tournoi qu'on va donner en l'honneur du nouveau baptisé : « Or, avant, biau seigneur, or tost, alés laschier. » Bruit d'armures, hennissement de chevaux, nouvelles acclamations des héraults, tapage et joie ; mais, tout à l'heure, lances brisées, barons désarçonnés, blessures et morts [3].

L'éducation de l'enfant ne paraît pas avoir notablement changé depuis le XIIe siècle : c'est toujours l'équitation ; ce sont toujours les échecs et les dés [4]. Ce qu'on estime évidemment le plus, ce sont les muscles. Le Bâtard de Sebourc nous est représenté comme ayant dix pieds de haut et soulevant à deux bras un palefroi énorme [5] : voilà ce qui plaisait par dessus tout aux auditeurs de nos chansons, voilà ce qui provoquait leur bruyant enthousiasme. Je suis convaincu que l'éloge de l'instruction et de l'école les touchait moins vivement, et que ces vers de *Bauduin* n'étaient pas les plus applaudis : « Pour ce fait moult li peres pour le sien enfanchon — Qui l'aprent à l'escole et en

1. *Brun de la Montaigne*, v. 1465. — 2. *Charles le Chauve*, cité dans l'*Histoire littéraire* : XXVI, p. 120. — 3. *Ibid.*, vers 2023 et ss. — 4. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 39. — 5. *Ibid.*, II, p. 176. Cf. (I, p. 58) le portrait charmant d'un jeune baron.

fait un clerchon[1]. » Certes, il y en avait un grand nombre, de ces jeunes nobles, qui allaient à l'école et savaient lire; mais ce n'était pas, au dire des batailleurs, ce qu'ils faisaient de mieux. Quand Duguesclin s'apprête à partir pour joûter avec l'anglais Guillaume de Bramboroug, il repond à sa tante qui voudrait en vain le retenir : « Pourquoi les jeunes clercs lisants vont-ils à l'école ? c'est pour devenir prêtres. Mon école à moi, c'est la joûte, et j'y vais pour devenir un vrai chevalier[2]. » On avait bien essayé de lui donner des maîtres, à ce terrible Bertrand ; mais il les battait et n'apprenait rien[3]. Il aimait bien mieux se colleter avec les petits Bretons, ses camarades, et gagner le prix de la lutte : « un beau chappel d'or et d'argent ouvré », qu'il mettait fièrement « sur son chief[4] ». Toutes les éducations n'avaient pas ce caractère brutal, et j'ai même cru m'apercevoir que l'on commençait, hélas ! à gâter un tantinet les enfants. Déjà !

Les « intérieurs » sont peints avec une vérité qui n'exclut pas le charme. La jeune fille et la femme y jettent de jolis rayons, et leurs portraits sont tout aimables. Ils n'ont que le défaut de ressembler un peu trop aux portraits du XIII[e], et même du XII[e] siècle. C'est vraiment une copie servile et dont il faut faire peu d'estime. Notez bien que je n'entends pas seulement parler ici des traits du visage et de la beauté du corps : quand il s'agit de peindre les âmes, c'est encore la même imitation des anciens modèles, c'est le même procédé factice. Regardez, par exemple, la belle Florence de Rome : c'est tout aussi

1. *Bauduin de Sebourc*, 1, p. 51. — 2. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, I, p. 66. — 3. « Car lire ne savoit, n'escripre ne compter ; — Ains maistre ne trouva, ce sachiez sans doubter — De qui li bers Bertran se laissast doctriner ; — Ainçois voloit son maistre et ferir et fraper. » *Ibid.*, v. 1612 et ss. — 4. *Ibid.*, I, p. 14.

bien une pucelle du temps de Philippe-Auguste qu'une jeune fille du temps de Philippe de Valois. Elle a des yeux de faucon, la bouche petite, le menton *fourchelé,* et je ne trouve, en son portrait, qu'un trait à peu près nouveau : « Elle a le don de la bonté et le doux parler [1]. » Son éducation, au reste, est absolument la même que celle de ses arrière-grand'mères : elle sait le cours des étoiles, les secrets de la médecine, la vertu des herbes, et guérit toutes les maladies, ou peu s'en faut [2]. Une si vaste science ne nuit pas, d'aventure, au charme qu'elle exerce. Lorsqu'elle se marie et qu'elle est mère, le charme persiste. Avec quelle fierté elle montre ses enfants [3] ! Le père, sans doute, ne les aime pas moins tendrement, mais il donne une autre forme à sa tendresse, et quand il les voit jouer dans la salle *marbrine,* il s'écrie : « O Vertu divine, fais présent à mes fils d'un honneur qui ne décline jamais [4]. »

Ce sentiment de la famille, il est très vif en France *la loée*, et nous avons là dessus quelques vers touchants dans cette médiocre chanson de *Charles le Chauve :* « Chez nous, en France, quand un chevalier dîne *en sa salle pavée,* toute sa famille est à table devant lui et, si elle n'était pas là, le chevalier ne mangerait pas [5]. » C'est encore ainsi que les choses se passent en 1893. Seulement les chevaliers sont aujourd'hui remplacés par de simples bourgeois.

Ce qui gâte tant de tableaux intimes, tant de

1. *Histoire littéraire,* XXVI, p. 338. — 2. *Ibid.*, p. 337 et ss. — 3. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 10 : « Cousin, bien veigniés vous en cestui cazement. — Regardez vo linage, comme il croist grandement. » — Ses quatre fiex li monstre où grans biautez resplent. » Il s'agit ici de Rose, femme d'Ernous de Beauvais, qui présente ses enfants à Wistace de Boulogne. — 4. *Ibid.*, I, p. 5. Cf., sur le sentiment paternel, les pp. 8 et 9. — 5. *Histoire littéraire*, XXVI, p. 96.

Une grossière et révoltante sensualité est trop souvent la dominante des derniers romans en vers.

scènes de famille, d'autant plus aimables qu'elles sont naturelles et vraies, c'est l'effroyable impureté qui salit et déshonore presque toutes les pages de nos dernières chansons. Le mot « impureté » est trop faible, et c'est « obscénité » qu'il faudrait dire. Nous le connaissons déjà, ce type nouveau du parfait chevalier que nous offre *Hugues Capet :* c'est Roland qui disparaît, et don Juan qui commence. Le futur roi de France, le père de Robert le pieux ne parle que d'Amour (le petit Dieu malin). Il aime, il cite Ovide. Avec une effronterie de « fin de siècle », il déclare que l'homme « DOIT toujours avoir plusieurs amies », et s'écrie, avec une désinvolture qui ne saurait faire rire que des blasés ou des corrompus : « *Je lairay ceste cy, s'en refferay ailleurs*[1]. » Le mariage lui répugne, à cette sorte de boucher qui, d'aventure, va devenir roi : « C'est un très grand déduit d'aimer secrètement, et je ne me marierai qu'avec dame *dont onneur et riquesse me viegne hautement*[2]. » Ce dernier adverbe est doublement une cheville, et le mot propre, à mon sens, serait « laidement ». Vous voyez bien que Hugues Capet est décidément un talon rouge et qu'il sent le musc; mais il est encore dépassé par Baudouin de Sebourc, qui peut être considéré, lui, comme le type du gros débauché brutal et qui n'a que des sens. Et quels sens!

Ce type abject, il est cependant nécessaire de le peindre, pour montrer, équitablement et d'une façon vive, jusqu'à quel degré d'avilissement était tombée l'épopée française.

1. « Que dira Katerine et Agnès et Riqueus, — Quant ont pour moi laissiet à prendre leur espeus... — Je plains moult lor anoy; et du mien ne me deus.—Car ce raconte Ovide, qui moult fu scienceus,—Que li ons doit avoir des amies pluseurs. — Je lairai ceste-ci, s'en refferay ailleurs. » (*Hugues Capet,* vers 220 et ss). — 2. *Ibid.,* vers 588-593.

Baudouin est un géant et un butor. Il a un corps énorme, et point de cœur. Il aime les femmes, comme les animaux mâles aiment la femelle, mais moins honnêtement. Il est un jour adopté, il est « nourri » (comme on disait alors), il est aimé comme un fils par le bon sire de Sebourc dont il gardera le nom. Vous vous attendez peut-être à quelque délicatesse de reconnaissance : point. Il « engrosse » la fille de son père adoptif, et n'en témoigne aucun repentir. Le poète, qui raconte ces bas exploits, trouve ici l'occasion de placer une page qui est ignoble de tout point. Ce fabricant de bâtards, ce Baudouin, ajoute la raillerie à la débauche : « Vous ne m'aurez plus, dit-il tranquillement au père de celle qu'il a déshonorée, vous ne m'aurez plus jamais en votre château. Soignez bien votre fille en ses couches. Faites-la, n'est-ce pas, *relever et baignier*. Et puis *aaisiez* l'enfant. Adieu [1]. » Comme Hugues Capet, il a l'horreur du mariage, ce don Juan de rencontre : « *Li hom qui se marie chertes est rassottez* [2]. » Et il ajoute avec un sourire que vous devinez : « Je n'ai que trop de femmes à ma poursuite. J'en suis *alourdés* ». A dix-sept ans, cet ingénu a déjà trente bâtards [3]. Il couche avec la mère et avec la fille. Il ne dédaigne ni les paysannes, ni les bourgeoises [4]. Il ignore tout scrupule et est rebelle à toute vergogne. Et le poète, ce même poète qui nous fera plus tard de beaux sermons contre l'adultère, ne témoigne ici d'aucune indignation. Il a l'air de trouver cela tout naturel. C'est pire, en vérité, que notre « théâtre libre ».

Il arrive un moment où l'on peut enfin croire Bau-

1. *Bauduin de Sebourc*, I, 164, etc. — 2. *Ibid*, I, pp. 160, 164, etc. — 3. *Ibid.*, I, pp. 3, 32, etc., etc. — 4. *Ibid.*, I, p. 76.

douin animé d'une vraie passion, et il semble, en effet, qu'il aime Blanche de cœur et d'âme. Mais voilà qu'il en est soudain séparé. Pas un regret, pas une larme : « Si j'ai perdu une femme, Dieu m'en rendra une autre. Si celle-ci ne revient pas, une autre reviendra [1]. » Peu de temps après, en effet, Yvorine prend facilement la place de Blanche [2]. Et ce même Baudouin, au sujet de cette Yvorine qu'il n'a pas vue depuis longtemps, dit encore avec la même placidité : « Elle est peut-être morte; mais, après tout, *qui est mors, il est mors,* et qui perd une femme en reprend une autre [3]. » Et les auditoires du XIVe siècle ne sifflaient pas ce cynique!

Les textes de nos chansons n'ont de valeur que s'il sont confirmés scientifiquement par des textes solidement historiques. C'est un principe dont il ne faut jamais se départir et que nous avons toujours, quant à nous, pris pour base de nos études. L'histoire, par malheur, est ici d'accord avec la poésie. Il est très certain que le bâtard a été en honneur aux XIVe et XVe siècles, lesquels sont vraiment les siècles de la bâtardise et du bâtard. On est allé jusqu'à se glorifier de ce titre, jusqu'à s'y pavaner, et l'on disait avec un orgueil souriant : « Je suis le bâtard de Sebourc, » ou « Je suis le bâtard d'Orléans [4]. » La vérité nous oblige d'ajouter ici qu'on demandait généralement au bâtard d'être preux et vaillant pour

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 294. — 2. *Ibid.*, I, p. 360. — 3. *Ibid.*, II, p. 41. — 4. « Le bastart de Nanteuil me feray appeler, » dit fièrement Doon (*Tristan de Nanteuil*, analyse de P. Meyer, l. c., p. 29). — La théorie est exposée tout au long dans *Bauduin de Sebourc*, (II, p. 180.) « Et uns bastars doyt estre tellement naturés — Qu'il doit estre hardis, corageus et ozés; — Aidier doit ses amis, n'en doit estre laissés. — Par deus poins, biaus dous flaux, est li bastars amés : — Premiers par hardement, ainsi qu'oï l'avés. — S'uns bastars est cowars s'ait de l'avoir assés, » etc.

laver sa bâtardise [1]. Mais malgré tout, il y a là un triste abaissement du sens moral, et qu'il faut flétrir.

Nous n'aurions pas de peine à trouver dans nos derniers romans, dix héros, ou plutôt (car il ne faut pas profaner ce beau nom de héros) dix personnages qui ne sont pas moins cyniques que ce Baudouin auquel notre auteur décerne impudemment le nom de « Dieu des dames [2]. » Mais, hélas! ces dames ne valent pas mieux, et les « boulevardiers » du moyen âge ont pris plaisir, dès les premiers siècles de notre épopée, à les honnir encore plus scandaleusement. Nous en pourrions citer plus de cent exemples.

Tout d'abord, la femme est ici l'objet d'un mépris presque universel et, si l'on peut, en toute équité, juger d'une littérature par le plus ou moins de respect dont la femme y est honorée, on peut dire que nos derniers romans ne méritent ni admiration ni estime. « Qui croit femme sera toujours déçu. Ce qu'elle sait « le mieux, c'est tromper [3]. Elle n'a pas au fond plus « d'intelligence qu'une brebis [4]; mais elle connaît je « ne sais combien de tours, et qui se fie en elle res- « semble à celui qui s'aventure sur la glace [5]. Que de « malheurs, que de *meschiefs* sont uniquement dus « aux femmes [6] ! » Il y a mille traits tout pareils, et j'en passe, qui sont des meilleurs. On en composerait aisément un volume.

Ils n'étaient guères observateurs du cœur humain,

1. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 298, etc. — 2. *Ibid.*, I, p. 50. — 3. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, vers 2388, 2389. — 4. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 74. — 5. *Ibid.*, I, p. 217. — 6. Cf. ce passage curieux de *Tristan de Nanteuil* qui rappelle les fameux vers de l'*École des Maris :* Les verrous et les grilles — Ne font pas la vertu des femmes ni des filles : « Et aussi jone dame, quant a l'opinion — Qu'on la garde si près qu'à li ne parole on ; — S'ele voit home nul, varlet ne danzillon, — Qu'Amours lui face amer, son pere vuelle ou non, — S'ele i puet parvenir, elle en fera son bon. » (*Histoire littériare*, XXVI, p. 331.)

ces contempteurs de la femme qui, dès le XIIe siècle, veulent nous convaincre qu'elle a toujours un amour aggressif et fait sans cesse à l'homme les plus sensuelles, les plus brutales avances. Cette sotte idée, qui est absolument démentie par les faits, reçoit une nouvelle consécration pendant les siècles de décadence. Elle s'élève à la hauteur d'une tradition. C'est toujours la femme qui attaque, c'est toujours l'homme qui se défend. Elles se ressemblent toutes, ces effrontées. C'est Sinamonde dans le *Bastart de Bouillon*, c'est Germaine dans les *Enfances Garin*, c'est Clarisse dans *Tristan de Nanteuil*, c'est Blanche enfin dans *Bauduin de Sebourc*. Il n'y a pas jusqu'à la tante de Duguesclin qui ne devienne ici un personnage ridicule en demandant un baiser à ce gros batailleur de Bertrand, lequel pense fort peu aux dames et lui répond brutalement : *Alez vostre mari besier* [1] *!*

Elles ne se contentent pas d'être aussi scandaleusement dévergondées, et ce sont des filles dénaturées autant qu'impudiques. La Floripas de *Fierabras* est ici le modèle sur lequel elles se règlent, et vous vous en souvenez peut-être, de cette Floripas qui se convertit à la foi chrétienne dans le seul but d'épouser Gui de Bourgogne et qui demande à Charlemagne qu'on se hâte de trancher la tête à son père, resté paien : « Que m'importe qu'il meure, ce diable incarné, pourvu que vous me donniez Gui ? [2] » Yvorine, dans *Bauduin de Sebourc*, et Honorée, dans *Tristan de Nanteuil*, ne tiennent pas un langage moins odieux : « Je vous livrerai mon père, dit Honorée et, s'il ne veut pas renier Mahon, *vous l'ocirés briefment à l'espée d'acier* [3]. » C'est aussi invraisemblable qu'horrible.

1. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, I, pp. 94, 95. — 2. *Bauduin de Sebourc*, II, pp. 363-364. — 3. *Histoire littéraire*, XXVI, p. 232.

Mais entre tant d'horreurs, la pire est encore ce mélange épouvantable de sensualité et de piété qui caractérise tous ces vilains poèmes, et surtout *Bauduin de Sebourc*. Une des héroïnes de cette œuvre malsaine, Blanche, adresse une prière ardente à la vierge Marie où elle remercie la mère de Dieu de lui avoir inspiré pour Baudouin un amour qui est tout aggressif et matériel : *Bien doi estre joians que je serai s'amie*[1]. J'aime encore mieux le vice tout brut.

N'y aura-t-il donc pas quelque femme honnête qui nous console un peu de tant d'infamies ? L'auteur de *Bauduin* lui-même veut bien reconnaître qu'il existe quelques « preudes femmes », et qu'il faut qu'on les prise à leur valeur : « C'est un grand honneur pour un honnête homme que d'avoir une honnête femme assise à sa table[2]. » Il y a l'étoffe d'un prédicateur chez ce poète grivois qui condamne volontiers ce qu'on appellerait aujourd'hui le flirtage : « *Et bien croit qu'au baisier souvent on se cunchie*[3]. » La reine Rose, un des personnages de son roman, est sollicitée par le traître Gaufroi et lui répond en véritable chrétienne : « Plutôt être brûlée vive que vous aimer[4]. » Aye d'Avignon fait également bonne figure dans *Tristan de Nanteuil*[5]; mais c'est dans *Florent et Octavian* que l'on trouve surtout le tableau d'un chaste amour. Esclarmonde aime Octavian et Octavian aime Esclarmonde ; *mais en aimant n'avoient nul pensée volage* et ils étaient aussi purs que charmants[6]. C'est ce même poète (que

1. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 86. — 2. *Ibid.*, I, p. 5. — 3. *Ibid.*, I, p. 173. — 4. *Ibid.*, I, p. 5. — 5. *Histoire littéraire*, XXVI, p. 233. — 6. « Quant à privé estoient..., — De baisier, d'accoler n'estoient pas sauvaige — Et de fait amoureux disoient maint langaige — Fondé sur loiauté qui leur cœur assouage : — Car, tant les maintenoit en vray et bon courage — Qu'il ne pensoient point au naturel ouvrage. » (*Histoire littéraire*, XXVI, p. 317).

n'écrit-il un peu mieux) qui expose, en termes vraiment exacts, la différence entre la condition que l'Islam impose à la femme et celle qui lui est faite dans la société chrétienne : « Un soudan, dit-il, à dix femmes, et elles sont là-bas traitées comme des brebis. Mais, dès qu'un chrétien a pris une femme, *tous les jours de leur vie n'y est pour eulx qu'un lis*[1]. J'estime qu'on ne trouverait pas souvent, dans nos chansons de geste, une aussi historique et aussi équitable constatation.

Quelque fondée que soit notre sévérité contre nos derniers romans, il ne faudrait pas aller ici plus loin qu'il ne convient. Il est certain que plusieurs de nos romanciers sont de véritables satiriques et que toutes leurs satires ne sont pas des calomnies. Alors, comme aujourd'hui, il y avait des avares, des prodigues et des égoïstes contre lesquels tonnent ces poètes qui restent toujours médiocres, mais qui sont honnêtes à l'occasion : « Voyez les *amasseux*, dit l'un d'eux, voyez les qui gardent en leurs écrins tous leurs deniers *musis*. De l'argent, ils en ont *otant que vaut Paris ;* mais jamais un pauvre homme, déshérité des biens de Dieu, ne recevra de ces richards un seul parisis ni un morceau de pain. Aussi mourront-ils *gueule baée*, sans recevoir Jésus-Christ[2]. » Mêmes coups de fouet à la Juvénal, contre ces ventrus « qui n'ont souci que de coucher en de beaux lits, d'emplir leurs panses de bons chapons et d'avoir le déduit des dames[3] ». Et ailleurs : « Malheur à ceux qui ne pensent plus au saint sépulcre, qui passent leurs nuits avec des femmes *en ribaudie,* qui boivent des vins exquis et ne se souviennent ni de Dieu, ni de sainte Marie[4]. » C'est là, en vérité, de l'excellente satire, légitime, juste, salutaire, et il serait à désirer

1. *Bauduin de Sebourc*, p. 313. — 2. *Ibid.*, I, p. 238. — 3. *Ibid.*, II, pp. 271, 272. — 4. *Bastart de Buillon*, *Histoire littéraire*, XXV, p. 595.

qu'on trouvât plus souvent, dans nos romans, de ces pages flagellantes et vengeresses.

De l'utilité de nos dernières chansons au point de vue historique et archéologique.

Nous avons demandé à nos dernières chansons de nous offrir un tableau de la société de leur temps : ils nous l'ont fourni ; mais ces longs et ennuyeux romans peuvent encore nous être d'une autre utilité, et aucun mot n'en doit être perdu. Les archéologues feront sagement de les consulter de plus près et de leur emprunter un certain nombre de textes à l'appui de leurs dires. Sans doute, ils manquent de critique, nos pauvres poètes, et sont d'une ignorance qui déconcerte ou fait rire. Leur histoire n'est guères moins fantaisiste que leur géographie, et le voyage de Baudouin en Grèce est, à ce point de vue, ce qu'on peut imaginer de plus étrange. Le bon chevalier visite le tombeau d'Ector et constate que ce fils de Priam n'avait pas (qui l'eut cru ?) moins de quinze pieds de haut. Puis, il arrive à la cité d'Arges, dont Ardeastus a été le duc pendant cent quarante ans [1]. Sur l'histoire moderne l'auteur du même poème ne semble pas mieux renseigné, et il a une façon étrange de narrer l'histoire de Vieux de la Montagne et des Assassins qu'il nomme innocemment les Haut-assis. Quant au Paradis sensuel qu'a créé « le prince et marquis de la Rouge-Montagne », la description en est des plus appétissantes. Il y a, dans cette aimable vallée, trois ruisseaux, Claré, Miel et Piment. Il n'y vente et n'y gèle jamais. On y respire des parfums délicieux. Cent pucelles ne cessent d'y danser et « caroler », sous la conduite de cette belle Yvorine qui est leur *dieuesse* [2]. Sur l'Inde, le poète a moins de

1. *Bauduin de Sebourc*, II, pp. 145, 146. — 2. *Ibid.*, I, pp. 320, 321, 354.

lumières et se contenterait volontiers de dire que c'est un pays de *bougres* et de *mescreans*; mais je ne sais comment il est venu jusqu'à lui certaines bouffées de vérité dont il abuse : « Après la mort d'un noble, on brûle là-bas son destrier et un de ses sergents; mais, quand il s'agit d'un roi, on brûle avec lui tous ses trésors et tous les hommes, jusqu'à mille, qu'on rencontre par la cité[1]. » Notre histoire nationale n'est pas plus familière à nos poètes : l'auteur de *Ciperis* écorche à plaisir les noms de nos premiers rois, est étranger à toute chronologie et fait vivre bravement des Cisterciens sous le règne de Dagobert[2]. Un de ses confrères affirme sans broncher que l'inadmissibilité des femmes à la couronne date du mariage d'Hugues Capet[3]. Quant aux étymologies, il n'en faut point parler, et l'on sera peut-être étonné d'apprendre que le nom de la ville d'*Utrecht* vient du mot français *tref*, qui signifiait tente[3]. Elles sont toutes de cette force[4].

Il faut donc faire ici, et faire très largement, la part de l'ignorance et de l'erreur.

Mais une fois cette part faite, il y a encore une belle récolte ou une glane abondante pour tous les archéologues, et surtout pour les historiens de la vie militaire, civile et privée de nos pères.

Voulez-vous reconstituer une bataille? Les récits abondent; mais il n'en est peut-être pas de plus complet ni de plus vivant que celui du grand com-

1. *Histoire littéraire*, XXVI, p. 38, 31, etc. — 2. *Hugues Capet*, vers 4604 et ss. — 3. *Tristan de Nanteuil*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 248. — 4. A toutes ces sottises il faut ajouter celles qui sont seulement imputables aux scribes. C'est ainsi que le *Fuerre de Gadres* (qui est une partie du roman d'*Alexandre*) est devenu, sous leur plume, tantôt : le *Feivre de Gordres* ; tantôt le *Feivre de Guesdres* ou le *Faire des Gaules*. (P. Meyer, *Girart de Roussillon*, p. CXXVII, note 2. Les éditeurs modernes n'ont que trop souvent continué l'œuvre des scribes, et c'est ainsi que l'éditeur de *Bauduin de Sebourc* écrit, (I, p. 240) «une lanche d'Ambour», au lieu d'une «lance d'aubour», etc., etc.

bat entre Esmeret et le traître Gaufroi. Il y a là dix pages, qui ressemblent de trop près aux descriptions du XIIIe siècle, mais qui sont vraiment enlevées et mériteraient d'être traduites[1]. C'est toujours la même stratégie qui est en usage dans toutes les guerres du moyen âge; mais il faut, dans notre littérature poétique, faire une exception en faveur d'Esmeret qui nous apparaît comme un véritable tacticien et presque digne d'être comparé à cet illustre Simon de Montfort de la bataille de Muret. Avant le combat dont nous parlions plus haut, il a un plan des mieux combinés qui consiste à cerner l'armée de Jean de Ponthieu, et il ordonne à son maréchal d'opérer un mouvement tournant qui peut décider de la victoire[2]. Telle est la stratégie nouvelle, ou plutôt celle de l'avenir; mais l'ancienne tactique n'a pas encore cédé la place à l'autre, et nous lisons dans les *Enfances Garin* que le roi Thierry se contente (un vieux moyen qui réussit toujours) de déguiser ses chevaliers en diables[3]. Quant aux armures qui ont une si décisive importance dans ces séries de duels auxquelles on donne alors le nom de batailles, nous en trouvons de deux sortes en nos derniers romans. A côté de celles des XIe et XIIe siècles (heaume d'acier, cercle d'or et nasal d'argent) dont la plupart de nos poètes empruntent servilement la description à leurs devanciers[4], il y a les armes nouvelles, le camail et le bacinet « plus cler et plus luisant que glace de mirouer[5] ». Ces données se complètent et ne se heurtent pas.

Voulez-vous reconstituer un tournoi? Plus nombreux encore sont les textes. Cuvelier décrit en véri-

1. *Bauduin de Sebourc*, II, pp. 162, 170. — 2. *Ibid.*, I, p. 152. — 3. Bibl. Nat., fr. 1460, f° 13 r° — 15 v°. — 4. *Ciperis*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 23.—5. *Brun de la Montaigne*, éd. P. Meyer, v. 698 et ss.

table historien le grand tournoi de Rennes[1] et l'auteur de *Brun de la Montaigne,* aussi véridique peut-être et plus coloriste, nous brosse une jolie fresque où les dames ne sont pas oubliées : « Les dames es hourdis asés s'en murmurerent — C'onques mais plus biax cox de leur iex regarderent [2]. » A côté de ces charmants visages qui passent si aisément de l'expression de la douleur à celle de la joie; à côté de ces chevaux éventrés, de ces barons pantelants, de ces horribles ruisseaux de sang humain, les héraults, impassibles et qui supputent mentalement leur gain du jour, jettent à l'honneur des victorieux leurs cris grossièrement adulateurs qui seront bien payés : « C'est le miroir as dames, c'est la douche rosée, c'est hauteche et honneur, proesche esvigourée, cambre de souffisanche, palais de renommée, etc., etc. [3] » Comme ils crient, ces héraults, comme ils crient!

Est-ce un combat judiciaire, un *campus* que vous voulez reconstituer? Prenez garde ici de ne point vous laisser abuser par certains récits que le poète du XIVe siècle a peut-être empruntés trop servilement à quelqu'un de ses prédécesseurs. A tout le moins, vous pouvez vous fier à l'historien de Duguesclin qui nous fait assister, d'une façon si historique, à la joûte entre Bertrand et l'anglais Guillaume de Bramboroug [4]. Chose notable, tout se passe à peu près comme aux Xe et XIe sièles. Le chevalier français (pour ne parler que de lui) entend pieusement la messe, fait à Dieu l'offrande solennelle de son cœur et de ses armes, et promet d'accomplir le pèlerinage du saint Sépulchre. Ailleurs, dans le même poème, il est question d'ota-

1. *Chronique de Bertrand Duguesclin,* v. 311 et ss. — 2. Éd. P. Meyer, v. 2175 et ss. — 3. *Bauduin de Sebourc,* I, pp. 88, 89, etc. — 4. *Chronique de Bertrand Duguesclin,* v. 2374 et ss.

ges tout comme dans le *Roland*[1]. Il ne manquera rien à un tableau aussi authentique, si vous voulez y joindre quelques traits de *Bauduin de Sebourc*, tels que les reliques apportées sur le lieu du combat (dents de saint Pierre, *oissiaus* de saint Georges et un fragment de la croix que Charlemagne s'est fait donner à Jésusalem)[2]. Le poète va jusqu'à mettre en vers le règlement de ce *campus*[3] qui, comme on le voit, n'a guère changé de physionomie à travers les siècles et a disparu de nos mœurs bien plus tard qu'on n'avait jusqu'ici voulu le croire.

Est-ce un repas enfin que vous voulez reconstituer? Vous pourrez vous convaincre que l'évolution culinaire qui se constate à la fin du XIVe siècle dans les savantes recettes du *Menagier de Paris*, que cette évolution n'est pas encore achevée sous le règne de Philippe le Bel, et que l'on en est encore, en beaucoup de châteaux, aux grosses venaisons poivrées, et notamment à ce fameux paon, qui est de plus en plus considéré comme « la viande des preux[4] ». Que l'on se prononce en faveur du vin contre la bière, c'est ce qu'on peut aisément constater, même en pays wallon : « Qui volontiers boit vin, Diex le scet bien aidier[5]. » On ne peut enfin mettre en doute qu'on n'ait alors, çà et là, mangé de la viande de cheval[6], mais il est certain qu'en tout pays on buvait ferme et longtemps.

Voilà bien des restitutions; mais combien d'autres sont encore possibles et tout indiquées! Nous avons là, sous les yeux, plus d'un texte précieux sur la marine à cette époque, sur la forme des navires, sur les « châ-

1. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, I, p. 87. — 2. *Bauduin de Sebourc*, II, 350 et ss. — 3. *Ibid.*, II, 364. — 4. *Hugues Capet*, v. 1164. —5. *Bauduin de Sebourc*, I, p. 208. —6. *Tristan de Nanteuil*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 262.

teaux » dont ils étaient fortifiés; sur les croix qui faisaient tout d'abord reconnaître les nefs chrétiennes[1]; nous en avons d'autres sur les procédés de la peinture au même temps[2]; sur de vieux usages comme la fête des Rois[3] et de vieux proverbes comme les « châteaux en Espagne[4] », sur les couleurs qui étaient alors adoptées pour le deuil[5], sur mille autres sujets[6].....

Nous ne saurions nous engager plus avant dans tous ces chemins peu frayés, et nous devons nous contenter ici de ces indications sommaires. Elles suffiront peut-être à montrer tout l'intérêt qu'en dépit de leur médiocrité, nos derniers romans peuvent encore offrir.

Ils n'ont, ces pauvres poèmes, ni la profonde beauté, ni la rudesse et le naturel de nos plus anciennes chansons. Pour tout dire en un mot qui dit tout, ils ne sont plus épiques;

Mais enfin ils nous révèlent, par certains côtés, la vie de nos pères, leurs passions, leurs vertus et leurs fautes, et ils conservent encore quelque chose de chrétien et de français.

Tel est le secret de l'affection que nous leur portons presque malgré nous; telle sera aussi notre excuse pour leur avoir consacré une partie aussi considérable de notre œuvre.

1. *Bauduin de Sebourc*, I, pp. 12, 14. — 2. *Ibid.*, I, pp. 42, 43. — 3. *Charles le Chauve*, cité dans l'*Histoire littéraire*, XXVI, p. 102. — 4. *Bauduin de Sebourc*, II, p. 412. — 5. *Ibid.*, I, p. 24. — 6. Et notamment sur le droit du seigneur, dont nous avons parlé plus haut, et que l'auteur de *Bauduin de Sebourc* introduit dans sa fiction comme une énormité absolument exceptionnelle. (*Bauduin de Sebourc*, I, p. 186, 226, 228, 235, 277, 278.)

CHAPITRE IV

LES ROMANS EN PROSE [1]. — LEUR ORIGINE ET RAISON D'ÊTRE. ESSAI DE CLASSIFICATION.

Transition entre les derniers romans en vers et les premiers en prose.

Entre les derniers romans en vers et les premiers en prose la transition est des plus simples. Les

1. Nous croyons nécessaire de dresser ici une liste des romans en prose Nous n'avons pas la prétention de la donner pour complète; mais nous pouvons espérer qu'à tout le moins elle n'offrira point de lacunes notables.

AIMERI DE NARBONNE : Bibl. Nat. fr. 1497, f° 5 v° et ss.; Bibl. Nat. fr. 796, f° 2 et ss.; Bibl. de l'Arsenal, 3351 (lequel, suivant Demaison, dérive de 1497 et 796), f° 223-227. = Nous publions plus loin (IV, pp. 241-247) de longs extraits des mss. 1497 et 3351. = Cf. l'article consacré ci-dessous à la geste de Guillaume.

ALEXANDRE. Sans faire entrer ici en ligne de compte la traduction au xve siècle de l'*Epitome* de Julius Valerius et de la Lettre à Aristote « ordinairement joints dans les manuscrits et qui forment la source principale des récits merveilleux qui se répandirent sous tant de formes diverses au moyen âge »; en se contentant également de mentionner la traduction de l'*Historia de prœliis* dont il nous reste dix-sept manuscrits et qui a dû être exécutée dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, il faut se borner à signaler, comme véritables romans en prose : 1° l'*Histoire d'Alexandre* de Jean Wauquelin, un peu antérieure à 1446 et dont l'auteur a surtout utilisé la chanson d'Alexandre de Paris et de Lambert le Tort; et 2° un autre *Alexandre* en prose, du XV[e] siècle, conservé à la Bibliothèque de Besançon et dont le rédacteur a eu également sous les yeux un manuscrit du roman en alexandrins. = Pour tout ce qui précède, cf. Paul Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge, Histoire de la légende*, pp. 300-309. C'est à cet excellent livre que nous empruntons les données ci-dessus.

ALISCANS. V. l'article consacré ci-dessous à la Geste de Guillaume. = Nous publions plus loin (IV, 477-482) de très longs extraits de la version en prose d'après le ms. 1497.

AMIS ET AMILES. Le Catalogue Didot (premier appendice, tableau A)

vers ont non seulement précédé la prose, mais ils l'ont engendrée. Ceci a produit cela.

Ce principe, qu'il ne faudrait pas appliquer aux

signale un *Amis et Amiles* en prose dans le ms. E n° 10 de la Bibliothèque de Lille, etc. — Cf. la nouvelle insérée par MM. Moland et d'Héricault, dans leurs *Nouvelles françaises du* XIIIe *siècle : Li amitiez de Ami et de Amile.* = Nous en avons publié un extrait dans notre tome I (p. 470).

ANDRIEU DE CHAUVEIGNI. Cf., ci-dessus (p. 448, au mot *Chevalier au Cygne*), la nomenclature des derniers romans en vers.

ANSEIS DE CARTHAGE. Bibl. de l'Arsenal 3324 (XVe-XVIe siècle). Ce ms., dont nous publions plus loin un extrait (III, pp. 640, 641), porte le titre suivant : « La briève matere d'Espaigne taillie aux œuvres des deux princes Charlemaine filz de Pepin et Anseïs de Carthage ». = Cf. le *Myreur des histors, Chronique de Jean d'Outremeuse*, où les principaux épisodes d'*Anseis* sont fort sommairement mêlés à l'interminable récit des exploits d'Ogier. (Collection des Chroniques belges inédites, t. III de l'édition de MM. Ad Borgnet et Stan. Bormans, Bruxelles, 1864-1887, pp. 333, 348, 349, 357, 372, 381, 407.) = Nous publions plus loin (III, 640, 641) un extrait du ms. de l'Arsenal.

ANSEIS FILS DE GIRBERT. V. ci-dessous *Lorrains*.

ANTIOCHE. V. ci-dessous *Chevalier au Cygne*.

AQUILON DE BAVIÈRE. Bibl. du Vatican, n° 381 du fonds Urbinas latin (XVe siècle). C'est un roman franco-italien commencé en 1379, terminé en 1407, et dont l'auteur s'appelait Raphaël Marmora. V. l'article d'Antoine Thomas, dans le tome XI (1882) de la *Romania* (pp. 538-569).

AQUIN. La prise de Guidalet est racontée très sommairement au début de la version en prose de *Fierabras* qui est conservée dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 2172.

ASPREMONT. V. les *Conquestes de Charlemaine* de David Aubert, qui furent achevées en 1458 (Bibliothèque des Ducs de Bourgogne, ms. 9066, t. I, f° 234). Cf., plus loin, notre tome III, p. 72.

BATAILLE LOQUIFER. V. l'article consacré ci-dessous à la geste de Guillaume.

BERTE : Bibl. de Berlin, mss. Gall. n° 130; première moitié du XVe siècle. = Une analyse en avait été donnée, dès 1820, par un érudit allemand, F. W. V. Schmidt, dans ses *Roland's abentheuer.* = M. Alfred Frist, dans son étude intitulée : *Zur critik der Bertasage* (Marburg, 1885), a annoncé qu'il avait fait copier entièrement la dite analyse et qu'il se proposait de la publier (*Romania*, 1885, p. 609).

BEUVES D'AIGREMONT. On désigne sous ce nom la première partie, ou, pour mieux parler, le début de *Renaus de Montauban ;* lequel n'a pas été reproduit par tous les romans en prose. V. *Quatre fils Aimon.*

BEUVES D'HANSTONNE : 1° Bibl. Nat. fr. 1477 (XVe siècle); 2° Bibl. Nat. fr. 12554 (XVe siècle). La fin de ce dernier manuscrit diffère assez notablement de la fin du premier : « Des enfanz Beufves de Hantonne en trouveroit l'en ailleurs, comme à Saint Denis, là où tout est croniqué..., mais cy n'en fait plus l'istoire de mencion; ainçois define la vie du bon chevalier Beufves de Hantonne ». Signé : « Isidoire du Ny ».

CHARLEMAGNE ET ANSEIS : Bibl. de l'Arsenal (XVe-XVIe siècle). V.

romans de la Table ronde, est d'une rigueur presque absolue pour nos anciennes chansons de geste que la prose n'a envahis qu'après plusieurs siècles de vie et

plus haut *Anseïs de Carthage*. = Pour ce qui concerne Charlemagne, le compilateur s'est inspiré surtout de la Chronique de Turpin.

CHARLES MARTEL ET PÉPIN. « Au moment même (1447) où Wauquelin achevait son *Istoire de monseigneur Gerart de Roussillon*, un autre compilateur, dont le nom ne nous est pas connu, s'occupait de rédiger, d'après des chansons de geste, une vaste histoire [en prose] de Charles Martel et de Pépin, dans laquelle Girart de Roussillon occupe une place importante » (Bibl. roy. de Belgique, ms. 6-9). V. Paul Meyer, auquel nous empruntons les lignes précédentes (*Girart de Roussillon*, 1884, Introduction, p. CXIX).

CHARROI DE NIMES. V. plus loin l'article consacré à la Geste de Guillaume. = Nous publions dans notre t. IV (pp. 374-476) un long extrait de la version en prose du *Charroi*, d'après le ms. de la Bibl. Nat. fr. 1497.

CHETIFS (les) V. ci-dessous l'article *Chevalier au Cygne*.

CHEVALERIE OGIER. V. *Ogier*.

CHEVALIER AU CYGNE : 1° Bibl. Nat. fr. 784 (XIIIe siècle). C'est certainement un des plus anciens romans en prose qui soient parvenus jusqu'à nous. Les soixante premiers feuillets renferment une version abrégée des cinq branches du *Chevalier au Cygne : Helias; Enfances Godefoi, Antioche, Chétifs, Jerusalem*. Le titre que l'explicit assigne à cette compilation est « *Godefroi de Buillon* ». Le Roman commence ainsi qu'il suit : « Seigneur, oiés et escoutés ; si porrés entendre comment li Chevaliers le chisne vint en avant, et le grant lignie qui de luy issi, par cui saincte crestientés fut moult essauchie et eslevée. Et l'ai commanchié SANS RIME pour l'estore avoir plus abregier. Et si me sanle que la rime est moult plaisans et moult bele ; mais MOULT EST LONGUE. » De ces quelques mots on peut légitimement conclure que l'engouement pour les romans en prose a commencé dès le XIIIe siècle. = 2° Bibliothèque royale de Copenhague : ms. du XVIe siècle. V. la « Description des manuscrits français de la Bibliothèque royale de Copenhague, par Abrahams » (Copenhague, 1844, p. 122 et ss.). L'auteur de cette compilation déclare, en son Prologue, qu'il a été engagé à écrire son livre par « Madame Marie de Clèves, duchesse d'Orléans, veufve de feu monseigneur Charles, en son vivant duc d'Orléans, dont les prédécesseurs, ducs et seigneurs de Clèves, sont issuz, partiz et dessenduz d'ung très noble et très victorieulx chevalier, fils de roy, nommé Helias et, par merveilleuse aventure ci après descripte et recitée, dénommé chevalier au Cygne. » Le prosateur déclare s'appeler « Berthault de Villebresne », et avoue « qu'il a tyré son roman d'un livre naguères envoyé à Marie de Clèves, lequel estoit en ancienne rime et assez obscure langaige, dificille à compregnoir. » Le manuscrit a appartenu à Jehan de Vaulx. = 3° Le ms. 0,53 de la Bibliothèque de Rouen (XIVe siècle) ne renferme pas, comme on l'a cru, la première partie d'un *Godefroy de Buillon* en prose ; mais une transcription de la *Chronique de Rains*. (Communication de M. N. Beaurain, bibliothécaire-adjoint de la ville de Rouen.) etc. = Cf. le *Chevalier au Cygne*, édition de M. de Reiffemberg (Collection des Chroniques belges iné-

de gloire. Envahis, dis-je; mais, ce qui est bien pire, amoindris et défigurés.

Il n'aurait pas l'intelligence de notre ancienne

dites, 1846, I, pp. 156 et suiv.) et, ci-dessus, l'article *Chevalier au Cygne* dans la Nomenclature des derniers romans en vers, d'où il appert que les Suites du *Chevalier au Cygne*, depuis *Bauduin de Sebourc* jusqu'à la prise de Saint-Jean-d'Acre par les Sarrazins en 1291, ont été très probablement le sujet de romans en prose qui ne sont pas tous parvenus jusqu'à nous.

CONQUESTES DE CHARLEMAINE : Bibliothèque des Ducs de Bourgogne, à Bruxelles, n° 9066. Compilation entreprise par l'ordre de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et achevée en 1458 par ce David Aubert qu'il faut uniquement considérer « comme le copiste principal de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire ou, plutôt, comme le chef de l'atelier des copistes qui travaillèrent pour ces princes» (Paul Meyer, *Girart de Roussillon*, Introduction, p. CLX).

COURONNEMENT LOOYS. V. l'article consacré ci-dessous à la Geste de Guillaume. = Dans le ms. fr. de la Bibl. nat. 5003 (f° 101) on trouve un résumé très sommaire du *Couronnement*. = Nous publions plus loin (IV, 343-347) de longs extraits des mss. 1497 et 3351.

COVENANT VIVIEN. V. l'article consacré ci-dessous à la Geste de Guillaume. = Nous publions plus loin (IV, 439-441) un extrait du ms 1497.

DÉPARTEMENT DES ENFANS AIMERI. V. l'article consacré ci-dessous à la Geste de Guillaume. = Nous publions plus loin (IV, p. 315) une analyse du ms. 1497.

DOON DE MAYENCE : 1° *Enfances ou jeunesces Doolin*, mises en prose dans le *Myreur des histors*, Chronique de Jean d'Outremeuse (Bruxelles, t. II, 1869, pp. 439-448 et 451-464). Quelques noms ont été changés et l'ordre des faits a été plus d'une fois modifié ; 2° *Doon de Mayence*, depuis la fin des « Enfances » : abrégé en prose dans le *Myreur des histors* (pp. 490-512). Quelques vers de l'original ont été (à la p. 492) presque textuellement conservés.

ENFANCES GARIN. V. ci-dessous *Garin de Montglane*.

ENFANCES GODEFROI. V. ci-dessus *Chevalier au Cygne*.

ENFANCES GUILLAUME. V. ci-dessous l'article consacré à la Geste de Guillaume. = Nous publions plus loin (IV, 278 et 287, 288) les rubriques et un extrait important du ms. 1497.

ENFANCES OGIER. V. *Ogier*.

ENFANCES VIVIEN. V. l'article consacré ci-dessous à la Geste de Guillaume. = Nous publions plus loin (IV, 415, 416) un long extrait du ms. 1497. = Dans leur édition des *Enfances Vivien* (Upsal et Paris, 1886), MM. Carl Wahlund et Hugo von Feilitzen ont imprimé le texte en prose des *Enfances* d'après le ms. de la Bibl. nat. fr. 796.

ENTRÉE DE SPAGNE. On ne peut signaler que le résumé très bref des *Conquestes de Charlemaine*, où le célèbre duel entre Roland et Ferragus est placé à une autre date que dans le roman en vers. = Nous publions plus loin (III, 432, 433) les rubriques de l'œuvre de David Aubert qui se rapportent à l'*Entrée de Spagne*.

FIERABRAS : 1° Bibl. nat. fr. 2172 (XVe siècle) : « Après l'incarnation Nostre Seigneur Jhesu Crist VIIc LX et IX ans, ceulx de Ronme deposerent le pape Lyon et le midrent hors de Rome et esleurent ung aul-

épopée, celui qui ne se ferait pas une idée nette de la chaîne qui unit les plus récentes chansons de geste aux plus anciens romans en prose et qui, d'autre

tre à pape sans cause et sans rayson. » Tel est le commencement de ce texte en prose, où l'on voit Charles rétablir tout d'abord le pape Léon; puis faire une grande expéditon contre les « Cenes » qui étaient en Lombardie et marchaient sur Rome. Après quoi, il châtie le duc de Bretagne qui osait se révolter contre lui, fait le siège de Guidalet « qui estoit encore Sarazine » et s'empare du château de Glesquin « qui estoit Sarazin ». C'est alors seulement que Fierabras fait son entrée dans l'action (f° 1 v°); = 2° Bibliothèque de la ville de Genève, n° 188. (Catalogue de Senebier, 1779, p. 452.) « L'auteur de cette rédaction, dit Senebier, est né en Savoye en Vaux, et s'excuse sur ce que « son langaige est gros et rude ». Il ajoute « qu'il a été souvent excité de la part de venerable homme, messire Henri Bolomier, chanoine de Lausanne, pour réduire à son plaisir aulcune hystoire tant en latin qu'en rouman et en aultre façon »; = 3° Bibliothèque de feu Ambroise Didot (xv° siècle). L'auteur, « natif de Savoie en Waux », confesse humblement « qu'il n'a pas appris la langue française originale » et déclare avoir entrepris cette œuvre à la demande d'un chanoine de Lausanne qui est ici appelé Henri Bolmier. Le compilateur lui-même est nommé « Jehan Bagnyon » (dans l'incunable de Lyon en 1489) ou « Baignon » (dans l'édition de Lyon en 1501 où il est qualifié de petit citoyen de Lausanne). V. le « Catalogue raisonné des livres de la Bibliothèque de M. Ambroise-Firmin Didot », auquel nous empruntons les renseignements ci-dessus. = Les manuscrits 2 et 3 appartiennent, comme on le voit, à la même famille. C'est ce texte qui, avec d'assez notables différences, a été imprimé à Genève en 1478. = Dans ses *Conquestes de Charlemaine*, David Aubert « a mis largement le *Fierabras* à contribution » (Voy. ci-dessus, au mot *Conquestes*). = Nous publions plus loin (III, pp. 388, 389) un extrait du ms. 2172 en regard du texte rimé.

FLEUR DES HISTOIRES, de Jehan Mancel (milieu du xv° siècle) « vaste compilation divisée en quatre livres ou volumes, qui conduit l'histoire depuis la création jusqu'à la mort de Charles VI. C'est « dans le quart et derrenier volume » qu'a pris place l'abrégé par Wauquelin de *Girart de Roussillon* » (Paul Meyer, *Girart de Roussillon*, Introduction, p. CLV). La vie de Charlemagne est traitée par Jehan Mancel tantôt historiquement, tantôt d'après les textes épiques. Le *Voyage à Jérusalem* présente quelques traits plus ou moins originaux : les reliques données par l'empereur de Grèce sont celles-là même que sainte Hélène avait fait *envaisseler;* on ouvre les « vaisseaux », et soudain les épines fleurissent sur la sainte couronne, etc. (Bibl. nat. fr. 299, f° 246-248 v°.) Pour la guerre d'Espagne, Jehan Mancel se sert de la *Chronique de Turpin* qu'il reproduit presque tout entière (f° 249 et ss.). Il insiste avec quelque complaisance sur le siège de « Garnopoly » par Roland (f° 256) et sur les aventures de l'amiral de Cordres qui envahit un jour l'église de Compostelle, etc. Après quoi, il raconte historiquement le règne de Louis le pieux.

FLORENT ET OCTAVIAN. Bibl. d'Orléans, ms. n° 381, (xv° siècle).

GALIEN. V. le ms. de l'Arsenal 3351 (xv° siècle) et le ms. de la Bibl.

part, ne saisirait pas le lien qui rattache ces derniers romans aux premières éditions incunables. Il importe, en vérité, de ne pas perdre ici un seul chaînon :

nat. fr. 1470 (xve siècle). Nous en publions plus loin de nombreux et très longs extraits (III, pp. 320-335).

Garin de Montglane. Quelques lignes seulement dans le *Myreur des histors*, Chronique de Jehan d'Outremeuse (t. II, pp. 486, 487) : Siège de Monglane par Garin qui en expulse les païens, épouse Mabillette et arme Robastre chevalier : « Ensi fut-ilh de Garin de Monglaine et de sa conqueste, et altrement nient, *jasoiche que altrement le devise sa gieste* ».

Garin le Lorrain. V. *Lorrains*.

Girart de Fraite. Dans le *Myreur des histors*, Chronique de Jean d'Outremeuse (t. III, pp. 88-99), on lit l'affabulation suivante, qui mérite, pensons-nous, une attention toute spéciale : « Synagon et Agramart assiègent Gérart de Fraite dans la cité d'Orbendras. » La femme de Gérart, Emiline (c'est l'Ameline de la *Chanson d'Aspremont*) envoie à l'empereur Charles ses quatre fils pour lui demander secours. L'un des fils de Gérart prend insolemment la parole au nom des autres, et c'est ici qu'on trouve le texte assuré de quelques vers du poëme primitif : « Atant va Escorpion parleir — Et dist : « Frans rois, vuilhiez vos repenseir; — Car Sarazin vous venront visenteir. — Se vous deveis envers eauz acordeir, — Et ses ferons en vous pays entreir; — A vos congiet nous en volons aleir. » — Escorpion et ses frères sont en effet éconduits par Charlemagne. — Gérart de Fraite, en personne, vient réclamer l'aide de l'Empereur : orgueil insupportable de Gérart; sa querelle avec Ogier. Charles se rend, enfin, à sa prière et consent à aller à Orbendras. — Amours d'Escorpion et de la païenne Rosamonde. — Ogier tue Synagon et fait Agramart prisonnier. — Voilà donc Gérart délivré, et il semble qu'il doive désormais toute sa reconnaissance à Charles; mais son orgueil l'emporte encore, et, une fois de plus, il se refuse à rendre hommage à l'Empereur. — Même il va jusqu'à prendre les armes contre Charles. Commencement de la guerre. Combat singulier entre Ogier et Gérart, qui est vaincu. — Nous retrouvons un peu plus tard ce révolté qui, la rage au cœur, s'est fait décidément l'allié des Sarrazins contre la France. — Histoire de cette nouvelle guerre; longues péripéties de cette lutte. — Les quatre fils de Gérart sont à la fin tués, et, vaincu par Ogier, le vieux Gérart meurt à son tour. Sa terre est donnée à son bâtard, Milon d'Auvergne, et tel est le dénouement du roman de *Gerart de Fraite*. » Ce n'est pas ici la place de discuter le texte dont nous venons de donner le résumé; mais il n'est pas téméraire d'avancer qu'on y trouve la traduction en prose, très précieuse, d'une vieille chanson en décasyllabes qui n'est point parvenue jusqu'à nous.

Girart de Roussillon. L'*Istoire de Gerart de Roussillon* par Jean Wauquelin, bourgeois de Mons, date de l'année 1447. C'est le plus important de tous les textes où l'on ait essayé de faire passer en prose française l'antique affabulation de *Girart de Roussillon*. « L'œuvre de Wauquelin est, en réalité, une paraphrase fort prolixe du poëme bourguignon du xive siècle, en alexandrins; mais le prosateur s'est également servi de la Vie latine de Girart et parfois même, la cite

chansons de geste, romans manuscrits en prose, incunables, et plus tard, Bibliothèque bleue et imagerie d'Épinal. Elle est assez longue, voire assez triste,

textuellement ». Il va souvent jusqu'à la préférer au roman en vers. Sur les autres sources de Jean Vauquelin, comme sur tout ce qui précède, voy. Paul Meyer, *Girart de Roussillon*, CXLII-CLIV. L'œuvre de Jean Wauquelin se termine par une ballade fort médiocre que l'auteur a visiblement composée pour dater son œuvre. Elle commence par ces vers : « L'an quatorze cens accompliz — Et quarante sept justement — Fut conjoinct ce traictié petis — Le seiziesme jour proprement, » et finit ainsi qu'il suit : « Qu'en tous biens ait accroissement — Philippe de Bourgoyne seigneur. » V. les mss. de la Bibl. nat. fr. 852 (XVe s.) et 12568 (XVIe s.); de la Bibliothèque Palatine de Vienne, n° 2549 (XVe s.), de l'Hôtel-Dieu de Beaune, (1469) etc. — Un abrégé de l'œuvre de Jean Wauquelin en vingt-sept chapitres a passé : 1° dans la *Fleur des Histoires* de Jean Mancel et 2° dans une *Histoire de Charles Martel* (Bibl. roy. de Belgique, n° 6-9), compilation due à cet infatigable grossoyeur qu'on appelait David Aubert (Paul Meyer, l. c., CLIV-CLXIX).

GIRART DE VIANE. V. les *Conquestes de Charlemaine* de David Aubert (1468), et surtout le ms. 3351 de l'Arsenal, dont nous donnons plus loin (IV, p. 178-180) un résumé complet. Nous établissons (*ibid.*, p. 173-175) que David Aubert s'est contenté de copier et d'abréger la version en prose qui est représentée par le texte de l'Arsenal.

GIRBERT DE METZ. V. *Lorrains*.

GUILLAUME D'ORANGE (GESTE DE). En dégageant la question de toutes les difficultés qu'elle a soulevées et dont la discussion ne serait pas ici à sa place, il convient de s'attacher seulement à quelques propositions d'ordre général : 1° Un des caractères de la geste de Guillaume, c'est d'avoir beaucoup moins résisté au temps que celle du Roi, et, par une conséquence fort naturelle, d'avoir donné lieu à un nombre bien moindre de véritables romans en prose. On a pu dire que les plus antiques chansons de ce beau cycle de Guillaume, le *Couronnement*, le *Charroi*, le *Covenant*, *Aliscans* et les *Moniages* n'ont plus eu de retentissement après le XVe siècle. Rien n'est mieux démontré ; — 2° Ce n'est pas sous la forme de romans isolés que nous sont principalement restées les versions en prose de la geste de Guillaume, mais sous la forme de compilations plus ou moins étendues, et dont chacune renferme la traduction plus ou moins abrégée de plusieurs romans ; — 3° Ces compilations peuvent se diviser en deux groupes principaux : *a.* celles où ont été seulement admis les romans de la geste de Guillaume ; *b.* celles où d'autres cycles sont également représentés ; — 4° Les compilations « sans mélange d'autre geste » ont pour type le ms. fr. 1497 de de la Bibliothèque nationale, du XVe siècle, qui a appartenu à Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, décapité le 4 août 1477, et qui, comme nous aurons lieu de le répéter plus loin (IV, p. 27), offre les éléments suivants : *Aimeri de Narbonne*, f° 1 v° ; *Enfances Guillaume ; Departement des enfans Aimeri* et *Siège de Narbonne*, f° 32 r° ; *Couronnement Looys*, f° 149 v° ; *Charroi de Nîmes*, f° 165 v° ; *Prise d'Orange*, f° 187 v° ; *Siège de Barbastre*, f° 197 r° ; *Enfances Vivien*, f° 270 v° ; *Covenant Vivien*, f° 340 v° ; *Aliscans*, f° 363 r° ; *Rainoart* (seconde partie d'*Aliscans*), f° 387 r° ; *Bataille*

l'histoire de cette décadence; mais elle s'impose, et nous ne saurions nous y dérober.

Pour nous borner à la filiation des vers et de la

Loquifer, f° 429 r°; *Moniage Rainoart*, f° 448 r°; *Moniage Guillaume*, f° 495 r°. Le ms. de luxe Bibl. nat. fr. 796 (qui est plus récent et qu'on peut dater du règne de Louis XII) offre identiquement le même texte que le 1497 et est composé des mêmes éléments : *Aimeri de Narbonne*, f° 2; *Enfances Guillaume* et *Departement*, f° 22; *Siège de Narbonne*, f° 49; *Couronnement Loois*, f° 103; *Charroi de Nimes*, f° 114; *Prise d'Orange*, f° 117; *Siège de Barbastre*, f° 133; *Enfances Vivien*, f° 185; *Covenant Vivien*, f° 228; *Aliscans et Rainoart*, f° 242; *Bataille Loquifer*, f° 288; *Moniage Rainoart*, f° 300; *Moniage Guillaume*, f° 329; — 5° Le second groupe des compilations en prose de la geste de Guillaume est principalement représenté par le ms. de l'Arsenal 3351 (anc. BLF 226), sur lequel on a tant discuté et tant écrit. Le caractère distinct de ce travail, c'est qu'on y a uni, par un lien quelque peu factice et frêle, certain élément du cycle de Guillaume, un *Girart de Viane* « renouvelé et amplifié » avec le *Galien restoré* qu'on ne peut rattacher qu'au cycle du Roi. S'il est un manuscrit qui puisse être rapproché du ms. 3351, c'est celui de la Bibl. nat. fr. 1470, bien qu'il offre un caractère littéraire assez différent : le 1470 suit de très près le texte poétique qu'il copie en prose; le 3351, plus indépendant, abrège ou délaie; = Pour tout ce qui concerne les mss. en prose de la geste de Guillaume, voy. notre tome IV, pp. 26-29. Cf. les articles consacrés ci-dessus ou ci-dessous à *Aimeri de Narbonne*, *Girart de Viane*, *Hernaut de Beaulande*, *Renier de Gennes*.

Helias. V., ci-dessus, *Chevalier au Cygne*.

Hernaut de Beaulande. et Milon son frere. Bibl. de l'Arsenal, 3351. Nous en donnons plus loin un extrait (IV, 205, 206). Le véritable titre nous est donné par le ms. de l'Arsenal (f° 33) : « Ci fine l'istoire de Hernault et de Millon son frère. »

Hervis de Metz. V. *Lorrains*.

Huon de Bordeaux. Une traduction en prose avait été achevée dès l'an 1454; c'est celle qui, sans doute, a passé dans les incunables (V. plus loin, III, 742).

Jérusalem. V. ci-dessus *Chevalier au Cygne*.

Jourdains de Blaives. Ms. Seillière, n° 1226. Ce ms., daté de 1456, a été vendu en mai 1890. En voici la fin : « Cy sera arrestée la fin de ceste histoire transmuée en ruide et malnomé langaige soubz la correction de ceulx qui la liront cy après. Achevée l'an de Nostre Seigneur mil quatre cent LVI, ou vi^{e} jour de juillet. »

Lorrains (Les) : 1° Bibl. de l'Arsenal, 3346 (xve siècle). — Cette compilation comprend les éléments suivants : *Garin*, f° 1; *Girbert de Metz*, f° 27; *Anseis*, f° 44. On lit à la fin (f° 76) : « Si avez ouy de la vie Loherant Garin et de son frere Beggon qui es bois fut occis, et de Gerbert d'Arnaut, et de Gerin, et de leur nepveu Anseïs; de Fremont et de son linaigue et de Fremondin, du conte Bance et de Guillaume l'orgueilleux de Monclin, de Beranger le Gris (?), de Gautier d'Artoys et de Baudouin filz Bence... Priez pour l'ame que Dieu leur fasse pardon... et pour celui qui le romant fit *et pour celui qui le translata. Amen. Pater noster* »; = 2° Bibl. de Metz, 847. C'est la version autographe de Philippe de Vigneulles, qui fut composée en 1515. Elle renferme

prose, elle est hors de toute contestation. Un certain nombre de romans en prose sont SERVILEMENT CALQUÉS sur les chansons rimées, et il n'y a qu'à jeter

Hervis, *Garin* et *Gerbert*. « Laquelle histoire, je, Philippe de Vigneulle, cy devant nommez, l'a retraict, mis par chappitre et recueillis de plusieurs livres et rime ancienne » (*Catalogues des mss. des départements*. Bibliothèque de Metz, p. 307. Cf. dans la *Romania* de 1871 (p. 198) un excellent article de F. Bonnardot auquel nous empruntons les renseignements qui précèdent. Une troisième version en prose est celle de David Aubert, en ses *Conquestes de Charlemaine*. (*Catalogue des mss. de la Bibl. des ducs de Bourgogne*, II, 289). Cette rédaction ne comprend que *Garin*. = Le Catalogue Didot signale un *Garin* en prose dans un ms. appartenant à M. Emery, de Metz.

MABRIAN. Ce roman est la suite de *Renaut de Montauban* (Mabrian est le petit fils de Renaud). Deux mss. qui, l'un et l'autre, sont cycliques : 1° Bibl. de l'Arsenal 5075 (XVe siècle) composé pour le duc de Bourgogne; 2° Bibl. nat., fr. 19176, f° 178, et ss. et 19177, f° 1 et ss. (XVe siècle). Ce ms. reproduit le texte de la compilation de l'Arsenal. = Ce texte de l'Arsenal est incomplet : le cinquième et dernier volume se trouve à la Bibliothèque de Munich (120, Gall. 7). = La fin du ms. de la Bibl. nat. 19177 mérite d'être citée : « Et dit l'istoire que quant Yvon ot Aiglentine laissée en Jherusalem en la garde de son cousin, si vaillamment se prouva contre les Infidelles qu'en faisant la vengeance du glorieux martyr monseigneur saint Mabrien, il détruisuit tous les Morindiens et de leur cité se fist roy ; mais plus n'en dit de lui ce present compte... achevé et parfait l'an mil CCCC soixante deux, ou douziesme jour du moys de novembre. *Et sic est finis*.

MACAIRE. V. *Reine Sibille*.

MAINET. V. le *Myreur des histors* de Jean d'Outremeuse. t. II, pp. 485. Quelques mots seulement.

MAUGIS D'AIGREMONT : 1° Bibl. de l'Arsenal, 5073. Superbe manuscrit exécuté pour le duc de Bourgogne (XVe siècle); 2° Bibl. nat. fr. 19173 (XVe siècle).

MILON DE POUILLE. V. *Hernaut de Beaulande*.

MYREUR DES HISTORS (LI), Chronique de Jean des Preis dit d'Outremeuse. A été publié par Ad. Borgnet et Stanislas Bormans, dans la Collection des Chroniques inédites belges : sept volumes in-4°, Bruxelles, 1864-1887. Voy. *Anseïs de Carthage, Aspremont, Aubry le Bourgoing, Beuves de Commarcis, Doon de Mayence, Garin de Montglane, Girart de Fraite, Mainet, Ogier (Enfances* et *Chevalerie), Otinel, Quatre fils Aimon, Reine Sibille, Roncevaux*, etc. = Dans l'épouvantable fatras du *Myreur des histors*, dans cette œuvre de vingtième ordre, on trouve çà et là de précieux fragments de notre épopée nationale, et nous avons plus haut signalé *Girart de Fraite* à l'attention de nos lecteurs. = Il ne faut pas s'étonner, d'ailleurs, si Ogier le Danois tient une place si considérable dans toute l'œuvre de Jean d'Outremeuse, puisque l'auteur avoue lui-même avoir consacré toute une geste à ce héros : « Toutes ses chouses sont declareis en la nouvelle gieste que nous meïsme avons fait sur Ogier » (t. III, p. 111).

MONIAGE GUILLAUME. V. l'article consacré ci-dessus à la Geste de Guillaume.

un coup d'œil sur les uns et sur les autres pour être assuré que l'on a ici affaire à un calque grossier plutôt qu'à une imitation plus ou moins intelligente.

MONIAGE RAINOART. *Idem.*

NEUF PREUX. Dans la rédaction du ms. de la Bibl. nat. fr. 12598 (XVIII[e] siècle; copie d'un original du XV[e]-XVI[e] siècle), on raconte historiquement, année par année, la vie du grand Charlemagne, empereur de Rome, à partir de son couronnement. La légende se mêle à l'histoire : *Girart de Viane*, la Chronique de Turpin et *Roncevaux* sont mis à contribution, ainsi que la légende latine du *Pèlerinage de Jérusalem.* C'est ce qui nous permet de faire entrer les *Neuf preux* dans la nomenclature agrandie de nos versions en prose.

OGIER LE DANOIS. V. surtout le *Myreur des Histors*, Chronique de Jean d'Outremeuse (édition Borgnet et Bormans dans la Collection des Chroniques belges inédites). Ogier est, en réalité, le principal personnage du *Myreur*, et Jean d'Outremeuse nous apprend qu'il avait consacré toute une « geste » au Danois. = Ce qui touche aux Enfances se trouve au t. III de l'édition Bormans (pp. 25-41) et à la Chevalerie, au même tome (pp. 189-314) ; mais Ogier est mêlé partout au récit, et son interminable histoire contient une foule de traits épisodiques qu'on ne trouve que là et qui n'ont pas toujours de fondement dans notre légende épique. Cf. surtout t. IV, 22 et ss., t. V, 123 et ss., et surtout la Table analytique, fort détaillée, qui est placée après l'Introduction (1887). Nous n'avons à insister ici que sur les Suites de la *Chevalerie....* = Ogier, d'après le *Myreur*, fait un voyage en Orient où il a à lutter contre le roi Brandis : il est ensuite (!) reçu docteur es lois et en décret. Dans une expédition à Jérusalem, il a pour adversaire Synagon et est un jour fait prisonnier par ce païen. Il se prend d'amour pour Gracienne, fille de Synagon. Nous le retrouvons plus tard au Mont-Odile d'où il descend, à plusieurs reprises, pour se rendre à la cour de l'empereur Louis le Pieux. Il délivre Rome de Dragolant et part furtivement en Palestine. Ses aventures prennent de plus en plus un caractère merveilleux ; la lutte contre les païens ne lui suffit plus : il combat contre des animaux enchantés et contre le roi Artus lui-même. C'est alors qu'il rend visite à la fée Morgane et qu'il reste près d'elle, immortellement jeune. Il ne quitte le royaume de féerie que pour délivrer, sous le règne de Philippe-Auguste, la chrétienté menacée par les infidèles. Puis, ayant perdu le talisman merveilleux qui lui assurait la jeunesse, il vieillit tout d'un coup, se fait moine à Saint-Faron de Meaux et finit, au moment où il va mourir, par être enlevé par la fée Morgane... Mais ce n'est là qu'une faible partie de ses aventures, telles qu'elles sont racontées dans le *Myreur.* Il reste à écrire une étude décisive sur les sources de Jean d'Outremeuse : l'une des principales, à coup sûr, a été son imagination.

OTINEL. V. le *Myreur des Histors*, III, p. 61. C'est un abrégé succint. L'héroïne y est appelée Florence.

PRISE DE PAMPELUNE. V. les *Conquestes de Charlemaine*, de David Aubert, où trois chapitres sont consacrés à la Prise de Pampelune : Bibl. des ducs de Bourgogne, n° 9066 (f° 202-209). Cf. plus loin notre tome III, p. 460.

PRISE D'ORANGE. V. l'article consacré ci-dessus à la Geste de Guil-

Quant aux œuvres en prose où l'on a fait preuve d'une plus large indépendance, la démonstration, pour être plus longue, ne saurait guère durer plus d'une heure. C'est l'évidence.

laume. = Nous publions plus loin (IV, pp. 393, 397-400) les rubriques et un extrait du ms. 1497.

QUATRE FILS AIMON. Les versions en prose de ce roman sont représentées par deux familles de manuscrits. Dans la première (A) on ne trouve que la traduction du *Renaut de Montauban*, plus ou moins abégée ou développée, avec ou sans le récit de la mort de Beuves, de celle de Loyer, de celle de Bertolai. Dans la seconde, au contraire, (B) l'histoire proprement dite des quatre fils Aimon forme seulement la tête d'une grande compilation qui comprend : 1° *Renaut;* 2° *Maugis d'Aigremont;* 3° *Mabrian.* = La famille A comprend les manuscrits suivants : Bibl. nat. fr. 1481 (fin du xv[e] siècle); Bibl. nat. fr. 19170 (xv[e] siècle); Bibl. de Troyes, n° 743 (xv[e] siècle); British Museum, Royal 16 G II (mélange de vers et de prose, xv[e] siècle. Voy. Ward, *Catalogue of romances in the department of manuscripts in the British Museum*, 1883, t. I, pp. 619-621); British Museum, Royal, 15 E VI (de l'année 1447. Voy. Ward, l. c., pp. 622-624); British Museum, Sloane, 960 (xv[e] s. Voy. Ward, l. c. pp. 624, 625). = La famille B est représentée : 1° par le ms. de l'Arsenal, 5072-5075 (xv[e] siècle) : magnifique manuscrit exécuté pour le duc de Bourgogne. Les quatre volumes de l'Arsenal sont complétés par un cinquième qui est aujourd'hui à la Bibliothèque de Munich (120, Gall. 7); 2° par le ms. de la Bibl. nat. fr. 19173-19177 (xv[e] siècle) qui reproduit le même texte que celui de l'Arsenal. = Jean d'Outremeuse (t. III, p. 99) s'élève énergiquement contre la geste de Renaut qu'il trouve « pleine de fable en tous les poins ». Il se contente de résumer la légende latine et de relever les fautes du poème. = Une étude plus approfondie permettra de diviser en deux sous-familles les mss. de la famille A, suivant qu'ils auront été ou non reproduits par les incunables.

RAINOART (deuxième partie d'*Aliscans*). V. ci-dessus l'article consacré à la Geste de Guillaume.

REINE SIBILLE. V. le ms. de l'Arsenal 3351 (f° 280-379, xv[e] siècle) que nous avons analysé plus loin (t. IV,701-704). Cf. le *Myreur des histors* de Jean d'Outremeuse, (III, p. 42-51; 166-189). Le commencement de cette version diffère un peu des autres rédactions. C'est le Nain qui est ici amoureux de la Reine, et c'est Ogier le Danois qui prend résolument la défense de Sibille injustement accusée, qui arrache au Nain l'aveu de sa traîtrise et qui, enfin, le jette lui-même dans le feu. Charlemagne, cependant, n'est pas encore apaisé contre sa femme et bannit la pauvre reine. Alors, mais alors seulement apparait, « Machar », etc., etc. C'est un ermite qui, longtemps après, révèle au fils de Sibille, à Louis, le secret de sa naissance. Il se croyait fils du pauvre Waroquier, et il apprend soudain qu'il est de race royale : « Loys l'entent, se[s] cuers fut tous a*tains;*—Sa mere esgarde à cuy forfit le *nain* », etc.

RENAUS DE MONTAUBAN. V. *Quatre fils Aimon.*

RENIER DE GENNES (ou DE MONGLANE). Bibl. de l'Arsenal, 3351 (f° 34-53 v°). V. plus loin, notre t. IV (p. 194). Les derniers mots sont les suivants : « Cy fine l'istoire de Regnier de Monglenne, duc de la cité de Gennes. »

Il est incontestable que les derniers romans en vers, avec toutes leurs longueries et épaisseurs, avaient fini par agacer singulièrement leurs auditeurs et

C'est le dégoût pour les derniers romans en vers qui a déterminé l'engouement en faveur des romans en prose.

ROLAND, RONCEVAUX. C'est dans le *Galien* en prose que s'est principalement conservée la légende Rolandienne; c'est notamment dans le ms. fr. 1470 de la Bibl. nat. et dans le ms. 3351 de la Bibliothèque de l'Arsenal, comme aussi dans le *Galien* et dans le *Guerin de Montglane* incunables, et c'est le cas de rappeler ici que M. Stengel a pris pour types l'édition du *Galien*, publiée en 1500 et celle de *Guerin de Montglane*, publiée par Jehan Trepperel. = Le récit de la bataille de Roncevaux D'APRÈS LES SOURCES LATINES est également intercalé dans un grand nombre de compilations françaises, et notamment dans les *Conquestes de Charlemaine* (Bibl. des Ducs de Bourgogne, ms. 9066, t. II, f° 233-362) où la *Bataille de Roncevaux* est immédiatement suivie par un résumé des *Saisnes*. = Il y a quelques éléments intéressants dans le *Myreur des histors* (III, pp. 109-165). En cette compilation de Jean d'Outremeuse c'est Ogier, comme on le sait, qui joue partout le premier rôle. C'est donc lui, c'est Ogier qui prévoit de loin la trahison de Ganelon et dit au traitre : « Par ma chrestientet, — Se che n'estoit por le roy amisteit, — Je te feroy[e] gehir le fauseteit — Que contre nous en chel fait as fremeit. » Pour venger la mort de Roland, c'est encore Ogier qui s'empare de Saragosse. Quant à Ganelon, dont la garde a été confiée à Otinel, il est poursuivi, atteint, jugé, décapité. Son corps est ensuite coupé en quatre tronçons qui sont destinés à Orléans, à Paris, à Laon et à Rennes. La tête est donnée à Ogier. « Belaide » (la belle Aude) meurt au bout de trois jours, et est enterrée « joste Rolland ». = Cf. plus haut *Charlemagne et Anseis*, etc. etc...

SAISNES (LES). Le résumé de cette chanson se trouve placé, dans les *Conquestes de Charlemaine* de David Aubert, immédiatement après le récit de Roncevaux.

SIÈGE DE BARBASTRE. Voy. l'article consacré plus haut à la Geste de Guillaume.

SIÈGE DE NARBONNE. *Ibid.* Nous publions plus loin un extrait de la version en prose du ms. 1497 (IV, 323).

VIVIEN L'AUMACHOUR DE MONTBRANT. Dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 19173, l'histoire de Vivien « l'Aumassour de Montbrant » est enchevêtrée avec le récit des exploits de Maugis.

VOYAGE DE CHARLEMAGNE A JÉRUSALEM ET A CONSTANTINOPLE, suivi du *Galien* et ne faisant qu'un avec lui. = M. Stengel, dans son excellente édition du *Galien le restoré* de la Bibliothèque de Cheltenham, a placé, en regard du poème, les quatre versions en prose du ms. fr. 1470 de la Bibl. Nat., du ms. 3351 de l'Arsenal, du *Galien* incunable de 1500 et du *Guerin* incunable de Jehan Trepperel. L'éditeur allemand a dressé avec le plus grand soin (p. XLVII) le « tableau de filiation » de ces différentes rédactions. = Les trois rédactions en prose de cette première partie du *Galien* qui répond au *Voyage* ont été imprimées par M. E. Koschwitz dans son livre intitulé : *Sechs Bearbeitungen des altfranzösischen Gedichts von Karls der Grossen Reise nach Constantinopol und Jerusalem* (Heilbronn, 1879). = Nous publions plus loin de très longs extraits du ms. 1470 (*Voyage*, III, 302-305) et du ms. 3351 (*Voyage*, 298-302 et *Galien*, 333-340). = David

lecteurs, qui étaient naguères si patients. « Agacer » ne rend pas bien notre pensée : c'est « dégoûter » et « endormir ». On en avait décidément assez, de cette versification archaïque et de ces interminables couplets monorimes bourrés de chevilles ; on voulait autre chose, on voulait mieux. La prose s'offrit, parfois aussi longue, mais plus lucide, plus moderne, plus intelligible enfin, et moins chevillée. Vive la prose !

Nous avons là dessus des textes irrécusables, éloquents. L'auteur du *Charlemagne et Anseïs* en prose veut bien nous faire à ce sujet un aveu des plus ingénus : « L'acteur de ce present livre, dit-il, s'est esmeü paoureusement d'en rescripre aulcuns haultains fais et translater de rime en prose A L'APPETIT ET COURS DU TEMPS[1]. » Un autre traducteur est encore plus explicite : « Dieu donne que je puisse translater de vieilles rimes en ceste prose l'histoire d'Aimeri de Beaulande. Car *plus volontiers s'i esbat l'en maintenant qu'on ne souloit,* et PLUS EST LE LANGAIGE PLAISANT PROSE QUE RIME. CE DIENT CEULX AUXQUIEULX IL PLAIST QU'AINSI LE VEULENT AVOIR[2]. » Écoutez encore, écoutez le Prologue de cette *Histoire de Charles Martel* où notre Girart de Roussillon tient une si grande place et dont nous connaissons la date exacte ; écoutez ce que l'on pouvait écrire en 1448 sans être un objet de scandale : « M'efforcheray d'ensieuvir la matière, laquelle j'ai prinse et translatée d'anchiennes histoires rymées jadiz et redduite en ceste prose, pource

Aubert, en ses *Conquestes de Charlemaine* (1458) a grossoyé un *Voyage* « d'après un exemplaire complet du *Charlemagne* de Girart d'Amiens, ou d'après un texte de la même famille. » Nous en donnons plus loin une analyse détaillée (III, 295-297·) = Cf. les traductions ou imitations plus ou moins libres de la Légende latine ou du *Voyage* (notamment le ms. fr. de la Bibl. Nat., fr. 2457, f° 12 et ss.) et, aussi, la *Fleur des histoires* de Jehan Mancel (Bibl. Nat., fr. 299, f° 246, 247) etc.

1. Bibliothèque de l'Arsenal, 3324, f° 1 v°. — 2. Bibl. Nat., fr. 1497.

que au jourd'huy les grans princes et autres seigneurs APPETENT PLUS LA PROSE QUE LA RYME, et pour le langaige qui est plus entier et n'est mie tant constraint [1]. » Pesez toutes ces paroles et observez avec nous que les protecteurs, les princes, les Mécènes voulaient de la prose. On leur en servit, et tout le monde en raffola.

Il faut tout dire : il y avait des précédents. Les cyclistes de la Table ronde, comme nous le donnions tout à l'heure à entendre, avaient depuis longtemps donné l'exemple et mis la prose en gloire. Je m'imagine même que la prose de ces « Saintgraalistes » ne fut pas pour déplaire à l'auditoire un peu léger qui les écoutait, et que les femmes et les damoiseaux ne regrettèrent pas à l'excès les vers charmants et l'excellente langue de Chrétien de Troyes. Dès le XIIIe siècle le *Chevalier au Cygne* avait subi la même transformation [2]. C'était là, je le veux bien, un fait encore exceptionnel et presque isolé; mais au point de vue de l'avenir, il n'en avait pas moins une importance considérable. Bref, les romans en prose devinrent peu à peu à la mode, et on voulut bien leur trouver je ne sais quel air de jeunesse que n'avaient plus décidément nos pauvres vieilles chansons en vers, cacochymes, délaissées, et passées trop souvent à l'état d'articles de musée et d'antiquailles.

L'évolution vers les romans en prose a commencé dès le XIIIe siècle; mais c'est aux XIVe et XVe siècles qu'il faut placer la date de leur véritable développement.

C'est au XIIIe siècle que ce mouvement, disons-nous, a réellement commencé et que nos pères se sont pris à évoluer vers la prose. Si l'on a pu dire avec raison « qu'on ne connaît pas de romans français en prose du cycle carlovingien antérieur au XIVe siècle, et que la plupart sont du XVe [3] », il n'est pas

1. Paul Meyer, Introduction de *Girart de Roussillon*, p. CLIX. — 2. Bibl. Nat. fr. 784. — 3. Pio Rajna, cité par Gaston Paris, (*Romania*, 1873, p. 353.)

moins certain que, pour les autres cycles, nous possédons plus d'un type qui est visiblement plus ancien : témoin ce *Chevalier au Cygne* dont nous parlions tout à l'heure ; témoin encore cet *Alexandre*, de la seconde moitié du XIII[e] siècle, que Paul Meyer a placé en son véritable jour. Encore une fois, ce sont des exceptions, et il ne s'agit guère, en ce qui touche l'*Alexandre*, que de la traduction d'un texte latin (l'*Historia de præliis*), mais qui n'est pas cependant sans offrir un grand nombre de modifications et d'additions plus ou moins romanesques. Somme toute, l'évolution a commencé plus tôt qu'on ne l'a cru jusqu'ici, plus tôt que nous ne l'avons cru nous-mêmes ; mais le véritable épanouissement ne s'est vraiment produit qu'aux XIV[e] et XV[e] siècles, alors que les rois de France, les ducs de Bourgogne et les grands seigneurs commandèrent des œuvres en prose et que l'on se vit forcé de leur obéir. C'est à tort, d'ailleurs, que l'on reprendrait ici la thèse ingénieuse d'un érudit contemporain qui a voulu faire honneur de ces romans en prose, non pas à la noblesse, mais à la bourgeoisie. Les textes protestent, et les bourgeois, en général, n'ont pas eu le rôle qu'on leur attribue.

Quoi qu'il en soit, les romans en prose sont nés, ils vivent, et les voici sous nos yeux. Il ne s'agit plus maintenant de dater leur naissance ; mais, — comme ils sont nombreux et de physionomies diverses, — de les classer en un certain nombre de familles ou d'espèces lucidement déterminées.

Essai de classification des romans en prose :

Une première classification, et qui est peut-être la meilleure de toutes, pourrait être fondée sur le plus ou moins de servilité ou d'indépendance dont nos prosateurs ont fait preuve vis-à-vis des vieilles chansons. Deux grands groupes doivent ici être

formellement distingués l'un de l'autre : il y a un grand nombre de romans en prose qui, sauf quelques mots, semblent presque absolument copiés sur ceux en vers, et il y en a d'autres, au contraire, où l'auteur s'inspire seulement de son modèle rimé et se permet de l'abréger, de le délayer, de le modifier à sa guise. Il y a les *décalqueurs*, qui sont ordinairement serviles, et il y a les *imitateurs* qui sont presque indépendants [1]. C'est beaucoup plus qu'une nuance.

Les imitations et les calques;

Peut-être serait il difficile d'établir une différence notable entre les diverses sortes de décalqueurs, et ils sont tellement esclaves de leurs originaux qu'ils ont entre eux une inévitable ressemblance et que nous aurons, tout à l'heure, quelque peine à les différencier l'un de l'autre; mais il n'en va pas de même pour les simples imitateurs. Ces honnêtes gens n'ont pas tous la même façon de procéder. Les uns abrégent [2] et condensent [3]; les autres allongent et délaient [4]. Il en est qui

Les abrégés et les délayages.

1. On peut, sauf exceptions, considérer le ms. de la Bibl. Nat. fr. 1470 comme le type des romans qui sont le plus souvent *calqués* et où l'on suit le texte en vers d'aussi près que possible. En un certain nombre de passages, au contraire, le ms. de l'Arsenal 3351 peut être regardé comme le type des romans *imités*, soit que le translateur délaie, soit qu'il abrège le modèle en vers. = Ce modèle est désigné, dans l'œuvre de tous nos prosateurs, par les mots *conte* ou *histoire* : « Or dit le conte, or dit l'istoire, » etc. — 2. Tel est le cas du ms. 3351, précédemment cité, et il arrive au translateur d'abréger plus d'une fois son modèle. Il en donne même une raison assez curieuse : c'est qu'il y trouve « moult de choses esquelles il n'ajouste mie grant creance » (f° 206 r°). Il faut ajouter que le même prosateur, en d'autres passages, calque ou délaie le texte en vers. — 3. Il y a des prosateurs qui se donnent pour tâche d'abréger l'œuvre des prosateurs qui les ont précédés. C'est ainsi que l'*Istoire de Gerart de Roussilon* de Jean Wauquelin a été, aussitôt après son achèvement (1447), l'objet d'un abrégé en vingt-sept chapitres qui nous est parvenu : 1° Dans une *Histoire de Charles Martel* (1448); 2° dans la *Fleur des Histoires* de Jehan Mancel, et 3° en deux éditions incunables du commencement du XVIe siècle, (Paul Meyer, Introduction de *Girart de Roussillon*, pp. CLIV, CLV.) C'est encore ainsi que David Aubert, en ses *Conquestes de Charlemaine*, s'est servi, pour *Girart de Viane*, d'un texte analogue à celui du ms. 3351. (V. plus loin, IV, 174.) etc., etc.—4. Il y a certains textes, comme celui du ms. 3351, où le prosateur emploie successivement tous les procédés, le calque, la condensation et le délayage.

prennent plaisir à consacrer une fois de plus, dans leur prose sans critique, le mélange adultère de l'histoire avec la légende [1]. Certains romans sont résolument en prose depuis leur première jusqu'à leur dernière ligne, et certains autres, en façon de contraste, nous offrent, çà et là, quelques éléments en vers : *disjecti membra poetæ* [2]. Le cas est rare, mais mérite d'être signalé.

Il ne conviendrait pas, cependant, de multiplier ainsi ces différentes classifications, et il importe bien plus de distinguer nos romans en prose de certaines œuvres qui leur ressemblent d'assez près, mais ne sauraient être confondues avec eux. Nous entendons, tout d'abord, parler de ces chroniques qui, tantôt originales, tantôt traduites du latin, ont toujours un faux air de romans. Nous ne nous permettrons pas de classer parmi ces chroniques l'œuvre du faux Turpin sur laquelle on a tant disserté et qui contient en réalité tant d'éléments profondément épiques. Mais est-ce que le « Menestrel de Reims » n'a pas quelque analogie avec nos romans [3] ? Est-ce que le continuateur poétique de cet incomparable Villehardouin qui est l'Hérodote de la France, est-ce qu'Henri de Valen-

1. C'est un accident des plus fréquents et que l'on constate surtout dans les compilations. Tel est Jehan Mancel qui, dans sa *Fleur des Histoires*, se sert tantôt de la Chronique de Turpin (Bibl. Nat. fr. 299, f° 249), et tantôt (pour le règne de Louis le pieux) des historiens les plus autorisés (f° 262 v°). Etc., etc. — 2. Cette observation ne s'applique guère qu'aux débuts. Tel est le cas du ms. du British Museum 16 G II, lequel contient une version en prose des *Quatre fils Aimon* qui commence par 617 alexandrins. (V. Ward, *Catalogue of romances in the department of manuscripts in the British Museum*, I, pp. 619-620.) = Certaines versions en prose sont divisées en petits couplets qui pourraient bien rappeler les anciennes laisses en vers. Voir par exemple le ms. du British Museum Royal 15 E VI (f° 155 r° — 206 v°) — 3. Jean d'Outremeuse, en son *Myreur des histors*, assimile le Menestrel de Reims à nos romans. Il le cite ou le copie au même titre (IV, 476, 522, 402, V, 178, etc.)

cienne ne s'est pas proposé d'imiter en prose les procédés et le style de nos chansons? Ils n'ont cependant aucun droit à figurer dans cette nomenclature de nos romans en prose, et nous sommes obligé de les en exclure.

Les traductions proprement dites ne méritent pas davantage l'honneur de figurer dans la liste de nos romans en prose. Je veux bien que l'*Epitome* de Julius Valerius et la « Lettre à Aristote » aient été la source principale de tous les récits du moyen âge qui ont Alexandre pour objet. J'admets, avec Paul Meyer et après lui, que l'*Historia de prœliis* a conquis, depuis les XIIe et XIIIe siècles, une popularité et une vogue qui ont mis dans l'ombre toutes les œuvres antérieures [1]. Mais, après tout, ce ne sont là que des traductions d'œuvres savantes ou qui avaient la prétention d'être savantes, et nous leur fermerons décidément notre porte, tandis que nous l'ouvrirons toute grande à ce Jean Wauquelin qui a écrit au XVe siècle une « Histoire d'Alexandre » où il a surtout mis à profit l'*Alexandre* de Lambert-le-Tort et d'Alexandre de Bernay. La distinction est facile à établir.

Les Nouvelles.

Cette distinction semble ailleurs assez délicate, et il est permis de classer les « nouvelles » parmi les « romans ». Tel est le cas de cette réduction d'*Amis et d'Amiles* que l'on a pu, sans déroger, placer en effet dans un recueil de Nouvelles; mais, malgré tout, c'est là de la chair et du sang de notre épopée. Une réduction de la Vénus de Milo, si elle est exacte, est encore une œuvre grecque.

1. Le traducteur de l'*Historia de prœliis* imite plutôt qu'il ne traduit son texte. Il va jusqu'à l'interpoler, et c'est ainsi qu'au récit de l'entrée d'Alexandre à Babylone il ajoute un éloge fort inattendu de la France qui « est la plus vigoureuse gent du monde ». (Paul Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature du moyen âge*, p. 312.)

I PART. LIVR. III. CHAP. IV.

Les Compilations.

Les compilations en prose, ai-je besoin de le dire, ont vraiment tous les droits à être admises dans la série de nos romans, et l'on peut à juste titre les considérer comme des chapelets de Romans ou de Nouvelles qui, les uns et les autres, sont empruntés à notre épopée nationale. Viennent donc Jehan Mancel tenant à la main sa *Fleur des Histoires;* Jehan d'Outremeuse nous tendant son *Myreur*, et même ce très médiocre grossoyeur qui s'appelait David Aubert avec ses *Conquestes de Charlemaine,* nous nous garderons de les repousser, et leur crierons : « Entrez. » Il y a plus, et nous nous persuadons ici qu'il y aurait peut-être lieu de diviser en plusieurs périodes l'Histoire complète de nos romans en prose et de faire très largement une place spéciale à ce que nous appellerions volontiers « la période ou l'ère des compilations ». C'est de la décadence sans doute ; mais enfin, les décadences, c'est de l'histoire.

Triomphe définitif des Romans en prose.

Bref, nos romans en prose triomphent, et ils triomphent pleinement. Il y a eu telle ou telle de nos chansons qui a été mise en prose, non pas une seule fois, mais deux, mais trois fois[1]. C'est le sommet de leur victoire. Néanmoins il faut en rabattre et constater qu'un grand nombre de nos vieilles chansons ont été alors l'objet d'un dédain inique, d'un oubli sans nom. Et ce ne sont certes pas les moins populaires, ni les moins belles.

Il ne nous reste donc qu'à jeter un regard désolé sur la liste, scientifiquement dressée, de tous ces

1. Les exemples sont nombreux. C'est ainsi que l'*Alexandre* a été mis en prose au moins deux fois : 1° par Jean Wauquelin dans son *Histoire d'Alexandre*, 2° par un translateur inconnu dont l'œuvre est conservée à la Bibliothèque de Besançon, etc. (Paul Meyer, *Alexandre dans la littérature du moyen âge*, pp. 313, 328, 329). V. plus loin, dans les Notices bibliographiques consacrées à chaque chanson, l'article intitulé : « Versions en prose. »

Un grand nombre de nos anciennes Chansons ont été délaissées par les prosateurs des XIVe et XVe siècles.

romans en prose qui sont parvenus jusqu'à nous; il ne nous reste plus qu'à constater, hélas! que ces romans sont loin de représenter la jeune vigueur et l'idéale beauté de notre antique épopée nationale. Pour ne parler ici que du choix des sujets, il faut avouer que nos prosateurs de la décadence n'ont pas toujours été heureusement inspirés. *Girart de Roussillon*, qui est le plus beau de nos poèmes après *Roland; Amis et Amiles*, l'une de nos plus farouches inspirations épiques, et quelques autres types de notre vraie poésie française, ont pu être vulgarisés, à travers les siècles, par des prosateurs de bonne volonté, qui se sont plus volontiers attachés aux aventures d'Ogier et des quatre fils Aimon. Mais que nous est-il resté du vrai *Roland*, et n'est-il pas trop vrai, comme nous l'avons fait observer ailleurs, que les plus antiques chansons du cycle de Guillaume n'ont guère eu de retentissement après le XVe siècle? Bientôt, trop tôt, et grâce à une fortune bizarre, nous n'aurons plus, entre nos mains appauvries, que ces tristes volumes de la Bibliothèque bleue, les *Quatre fils Aimon, Fierabras, Huon de Bordeaux, Valentin et Orson* et *Galien restauré*.

Il est triste de penser que c'est dans ce dernier roman, d'une médiocrité scandaleuse, que s'est condensé, durant plusieurs siècles, le souvenir populaire, le souvenir glorieux de Roland. Nous ne parlons ici que de la France, et notre Roland, en effet, a laissé ailleurs une trace plus lumineuse et plus durable.

Un charmant écrivain de notre temps qui sait voyager et, chose moins commune, raconter ses voyages, nous faisait l'autre jour le récit animé de ses promenades en Sicile, et nous avions plaisir à le suivre à travers ce pays qui a conservé le rare avan-

tage de n'être point banal[1]. Mais ce qui devait nous charmer et ce qui nous charma le plus vivement dans ces pages alertes et gracieuses, c'est, on le comprendra sans peine, ce qui touche à cette chère épopée française dont nous écrivons l'histoire.

Or, les paysans siciliens, à l'heure même où nous écrivons ces lignes, se servent encore de carrioles d'un aspect original, qui sont peintes en couleurs vives et où sont représentées, qui le croirait? des scènes fort exactement empruntées à notre légende épique, aux aventures d'Ogier ou des quatre fils Aimon, mais surtout à la geste de Roncevaux et de Roland. Il y a loin de là aux grossières et prosaïques charrettes de nos paysans de France.

Le campagnard de la Sicile, qui prend ainsi le soin de faire peindre la mort du notre Roland sur les panneaux de sa voiture, a certainement gardé un souvenir plus profond de notre héros national que le pauvre Jacques Bonhomme qui en a été longtemps réduit à la prose inepte de *Galien restauré* et n'a même plus aujourd'hui cette suprême ressource.

Combien y a-t-il aujourd'hui, par toute la France, de paysans qui connaissent encore le nom, le seul nom de Roland? Je l'ignore; mais ils sont, à coup sûr, beaucoup moins nombreux qu'en Sicile.

1. René Bazin, *Sicile*.

CHAPITRE V

LE PROSATEUR A L'ŒUVRE. — COMMENT, AVEC UN ROMAN EN VERS, ON FABRIQUE UN ROMAN EN PROSE.

De la quadruple tâche du translateur qui calque en prose un roman rimé : « Suppressions, additions, changements, interversions. »

Le prosateur va se mettre à l'œuvre. Sur sa table de travail, près de l'encrier en forme de cornet et des plumes savamment taillées, s'étale un large manuscrit des premières années du XIVe siècle.

Notre homme n'a pas eu le choix de son sujet, et le grand seigneur qui lui a commandé ce travail, a exigé qu'il fut en partie consacré à la glorieuse défaite de Roncevaux et à cet incomparable vaincu qui s'appelle Roland. « En partie », dis-je, et ces deux mots ne sont pas sans importance : notre prosateur en a profité pour étendre et varier son sujet. Il aurait pu choisir pour modèle un remaniement de l'antique *Roland ;* mais il a préféré un long, long poème où Roncevaux n'est vraiment qu'un épisode et dont le héros (un héros de rencontre) est un des tard-venus dans notre épopée et s'appelle Galien.

Il y a, comme nous venons de le voir, plus d'une espèce de prosateurs, et il n'est pas inutile de connaître le groupe auquel appartient le nôtre. C'est un travailleur médiocre et sans prétention. S'il en est qui prennent des libertés avec leur modèle en vers, ce n'est pas lui. Il n'est pas de ces audacieux qui,

lisant un vieux poème, se contentent de l'abréger intelligemment ou de le délayer librement en une prose plus ou moins alerte, mais qui n'est pas sans offrir encore une certaine originalité. Notre prosateur ne saurait avoir de telles visées et se propose tout bêtement de traduire son modèle vers par vers, en effaçant çà et là les traces compromettantes de la rime. Il supprimera quelques mots, il en ajoutera et en changera quelques autres, il ira peut-être jusqu'à intervertir l'ordre de quelques vers. Mais ce sera tout, et il ne saurait avoir de coups d'ailes qui l'élèvent plus haut.

« Suppressions, additions, changements et interversions », telle va être la quadruple tache de notre trop modeste prosateur. Et maintenant, regardons le travailler...

Les suppressions.

Voyons, tout d'abord, ce qu'il supprime, et comment il supprime.

C'est la rime qui lui cause ici le plus d'*ahan,* et il ne lui est pas toujours aisé d'en avoir raison. Il y a des rimes qui se défendent et tiennent bon. Sans doute, il n'est pas difficile de conserver les consonances en *er* ou en *é,* et le lecteur le plus mal disposé ne s'apercevra guère de leur survivance dans le roman en prose ; mais il est des rimes bizarres et qu'on ne peut, sans trahir son larcin, laisser subsister dans le plagiat de cette prose. Voici, par exemple, un couplet en *oye* avec des mots tels que *paumoye, rougoye, avesproye,* et vingt autres. Notre traducteur s'attaque à ce rude couplet, et parvient (au prix de quelles peines !) à ne conserver, sur vingt-quatre vers, que quatre mots en *oye* [1]. C'est un triomphe ; mais il ne faut pas qu'il

1. *Galiens li restorés,* éd. Stengel, p. 47. Nous prendrons cette excellente édition pour base des remarques qui vont suivre. = Stengel compare, en ce passage, le texte en vers du *Galien* avec deux

en conçoive trop d'orgueil : car je connais un de ses confrères qui, sur trente-deux vers en *on*, est arrivé à ne garder en sa prose que deux traces de rime[1]. On a encore été plus loin.

Les autres suppressions (et elles sont nombreuses) offrent moins de difficultés, et l'on en vient plus aisément à bout. Voici d'abord tout l'arsenal des épithètes « homériques ». On ne les comprend plus au xve siècle, ces formules d'antan, qui ont la même physionomie dans l'*Iliade* et dans nos vieux poèmes. D'un trait de plume implacable, notre prosateur les biffe. A quoi servent, en effet, des longueurs comme celle-ci : *La royne qui de beauté resplent?* Est-ce que la « *royne* », tout court, n'est pas d'un tour plus vif et plus correct?[2] Est-il vraiment besoin d'ajouter au mot *Dieu* ce sempiternel refrain « *qui voult mort souffrir* »? C'est encombrant. Écrivons « Dieu » sans rien de plus[3]. C'est ce que fait notre homme, qui est tout heureux d'avoir ainsi à écheniller son modèle.

Il ne s'arrêtera plus en un si beau chemin, et c'est aux chevilles du poème qu'il copie, c'est à TOUTES ces chevilles qu'il va s'attaquer résolument. Peu lui importe d'ailleurs qu'elles aient ou non la rime pour excuse : il les rature toutes. Le poème renfermait des vers tels que ceux-ci : « Conte, ce dist le Roy, *foy que doy Saint Espire*, — Qui est ce bel enfant *qui illecques se mire?* » Notre prosateur ne consent

versions en prose du ms. de la Bibl. nat. fr. 1470 (xve siècle) et du *Galien* incunable de 1500. = Une fois pour toutes, nous déclarons admettre ici le témoignage des incunables dont les éditeurs se sont souvent contentés de reproduire des textes plus ou moins antérieurs.

1. Stengel, l. c., p. 70 (d'après le *Guerin de Montglane* incunable. — 2. Stengel, l. c., p. 93 (d'après le *Guerin* incunable). C'est ainsi qu'au lieu de dire avec le poète : *Et la vostre moillier à la clere façon*, le prosateur du *Guerin* incunable dit simplement : *Et vostre femme*. (Stengel, l. c., p. 92.) Etc., etc. — 3. *Ibid.*, p. 39 (d'après le ms. 1470).

pas à être aussi long : « Lors le roy dit au comte : Qui est ce bel enfant avecques vous ?[1] » Ailleurs, le rimeur avait écrit : *Il n'a si vaillant homme de ci en Avignon.* » Ce vers paraît inutile au remanieur, qui l'efface net[2]. Voulez-vous un exemple encore plus topique ? Le *Galien* rimé consacrait deux vers, fort chevillés, à constater la mort de Roland et d'Olivier : « Mort est vo niepz Roulant *que vo corps tant ama* — Et *le bel* Olivier *qui moult bien s'i prouva.* » Pourquoi tant de phrases ? Notre imitateur croit faire très sagement en se bornant ici à ces quatre ou cinq mots : « Roland et Olivier sont morts[3]. » Voilà qui est simple, qui est court, qui est parfait.

Bref, si l'on écrivait sur deux colonnes juxtaposées, le texte de notre prosateur et celui de son modèle, on en arriverait partout à des résultats analogues et dont l'exemple suivant suffira peut-être à nous donner une idée :

VERS QUI ONT SERVI DE MODÈLE AU PROSATEUR.	ROMAN EN PROSE (*Guerin* incunable).
Donc s'en va Galien vers le palais *plainer* ; Il est monté amont *en guise de guerrier*, En la sale est venu *contremont le plancher*. Il demande le duc *à un franc escuier*.	Lors s'en va Galien vers le palays — et monta amont — en la salle. — Puis, demanda où estoit le duc[4].

Il est facile maintenant de se rendre un compte exact du caractère de ces suppressions, et l'on peut s'attendre, d'après ce qui précède, à voir sombrer et disparaître tout ce qui formait jadis l'originalité de nos romans en vers. Ces appels réitérés au silence que les jongleurs adressaient aux auditoires tapageurs de nos chansons de geste, ces mots si souvent répétés : « Seigneurs, or escoutez chançon de grant pitié[5] » ; ces avertissements sur la durée probable de

1. Stengel, l. c., p. 23 (d'après le ms. 1470 et le *Galien* incunable). — 2. *Ibid.*, p. 45 (d'après le ms. 1470). — 3. *Ibid.*, p. 143 (d'après le *Guerin* incunable). — 4. *Ibid.*, p. 69. — 5. *Ibid.*, p. 94 (d'après le *Guerin* incunable).

la séance épique : « Si comme vous pourrés avant vespre oïr [1] », tous ces éléments vieillis ne seraient plus ici de mise. Les anciennes négations explétives ont été également sacrifiées. Il est défendu de dire : « De tout vostre tresor je ne prendroie *ung dé* » ou « Je n'en donne *un bouton* » ; mais on s'impose la loi de parler plus simplement et de dire : « De tout vostre tresor je ne vueil point », ou : « Il ne m'en chaut [2] ». Pauvres négations explétives, elles étaient toujours pittoresques, parfois amusantes, et, vraiment, je les regrette. J'ai aussi quelque peine à voir supprimer un certain nombre de bons vieux mots qui n'étaient plus sans doute compris partout au xv[e] siècle. On hésite maintenant à dire : « Sevrer le chef *du bu*; accoler quelqu'un dis fois *en ung randon;* le corps Dieu te *gravent.* [3] » Il en est de même pour certains détails de l'antique costume militaire, et l'on ne se hasarde pas volontiers à parler des hauberts *doubliers* et « des fleurs et des perles » qui faisaient naguère l'ornement des « heaumes d'acier [4]. » On va jusqu'à amputer ces belles formules pieuses que nos anciens poètes aimaient à placer au début de ces longs et insolents discours de nos ambassadeurs ou messagers épiques : « Cil Jhesus Crist qui souffri passion — Veulle garder le roy de France et de Laon — Et tous les haults princiers que je voy environ [5]. » Les ambassadeurs, dans nos romans en prose, remplacent sèchement toute cette pompe oratoire... par une révérence [6]. Il est, d'ailleurs, certains points sur lesquels nos prosateurs ne se mettent point d'ac-

1. Stengel, p. 40 (d'après le manuscrit 1470). Cf. p. 72, etc. — 2. *Ibid.*, pp. 93 et 94 (d'après le *Guerin* incunable. Etc., etc. — 3. Stengel, p. 168, 97, 127. Il en est de même sans doute pour les mots suivants : Monté sur l'*arragon* (p. 77) ; ou col le *caagnon* (p. 97), etc., etc. — 4. *Ibid.*, pp. 41, 218, etc. — 5. *Ibid.*, p. 115. — 6. *Guerin* incunable.

cord, et les uns suppriment plus que les autres. C'est ainsi, pour prendre un exemple curieux, qu'un certain nombre d'entre eux se refusent à admettre les noms de ces démons qui, avec Mahom et Apollin, étaient devenus les principales divinités des païens [1]. Il est trop évident que ces translateurs ne savaient plus au juste ce qu'étaient Baraton, Burgibus et Tervagant; mais enfin les Mystères de la même époque continuaient de mettre en scène la plupart de ces démons plus ou moins divinisés, et plusieurs de nos prosateurs en ont conservé la mémoire et le nom [2]. Certaines légendes ont eu, au reste, la vie plus dure que les autres, comme aussi certains préjugés ou certaines réputations toutes faites. Telle est celle des Lombards que notre épopée s'est toujours représentés comme des poltrons « qui fuyaient devant les cornes d'un colimaçon ». C'est le sujet de je ne sais combien de miniatures dans nos manuscrits des XIIIe et XIVe siècles, et nous ne nous étonnons pas à l'excès d'en rencontrer l'expression, encore toute vive, dans les romans en prose manuscrits et même imprimés [3].

Nous aurons achevé tout ce qui, de près ou de loin, peut avoir quelque rapport avec les suppressions dont nos prosateurs se sont rendus « coupables », nous aurons tout dit, croyons-nous, si nous constatons, en terminant, que ces très médiocres copistes ont été plus d'une fois, jusqu'à supprimer de véritables beautés qui éclataient dans leurs modèles [4].

1. Stengel, l. c., pp. 122, 97, 119, etc. — 2. *Ibid.*, p. 310, etc. — 3. *Ibid.*, p. 307 (d'après le ms. 1470 et le *Galien* incunable). — 4. V. par exemple la page 333 où l'on peut aisément se convaincre que le ms. 1470 n'a tenu aucun compte du poème original pour ce beau vers : « Or souviengue chascun de son bon ancesour; » et la p. 84 où l'on constate que, dans le *Guerin* incunable, on ne trouve aucune trace de ces vers appliqués à Roland et à Olivier : « Voye de saincte Eglise, sauvement de moustier », etc.

Au fond de ces pauvres cervelles, il y avait peu d'idées, et ces idées n'étaient ni hautes ni larges. Ils n'étaient même pas de force à supporter la largeur et l'élévation chez les autres. C'étaient de petites gens et de petites âmes.

Les additions.

A d'aussi minces intelligences il ne faudrait pas trop demander, et les additions, que ces maigres prosateurs ont pu faire à nos vieux romans rimés, ne sauraient être, en vérité, ni fort originales, ni fort intéressantes. Nous avons relevé avec soin toutes celles dont ils sont vraiment les auteurs : elles méritent à peine l'attention dont on peut les honorer. Ce dont il faut peut-être féliciter le plus vivement ces grossoyeurs du xv[e] siècle, c'est d'avoir compris parfois qu'il y avait dans leurs modèles une certaine obscurité et d'avoir essayé de la dissiper. C'est dans ce but que, çà et là, ils ajoutent au texte primitif une sorte de commentaire, qui n'est vraiment pas inutile pour l'entente du roman. Il y a même certains romanciers en prose qui procèdent sans cesse de la sorte et peuvent passer pour des « délayeurs » de profession, pour des délayeurs à outrance. La chanson qu'ils délaient leur offre, par exemple, ce vers unique : « Onques ne vy mon pere un jour de mon vivant. » Cette brièveté ne saurait les satisfaire, et ils pondent là dessus trois ou quatre lignes : « Mon pere ne congnois-je : car je ne le veïs oncques de ma vie, dont il me poise; ne dont il fut, ou quel homme, n'ay-je encores ouy parler[1]. » Ils sont allés plus loin et ont trouvé facilement le secret d'allonger davantage la courroie. Il y a là tout un système, et nous connaissons de fort près tel manuscrit[2] où cet horrible délayage est, par

1. Stengel, l. c., p. 24 (d'après le ms. 3351). — 2. C'est ce même manuscrit 3351 (sauf dans les passages mentionnés plus haut).

malheur, un procédé à peu près constant; mais, en somme, nous n'avons affaire ici qu'à des additions de mots, et il faut bien avouer que les additions d'idées sont beaucoup plus rares. Il arrive cependant que tel ou tel prosateur est parfois choqué de l'insuffisance ou de la sécheresse de son modèle et qu'il entreprend de le compléter avec un brin de morale ou de sensibilité. Lorsque Galien quitte sa mère et qu'il la quitte peut-être pour toujours, l'ancien rimeur n'avait rien trouvé dans son cœur pour peindre l'angoisse de cette séparation et s'était contenté de dire fort pauvrement : « Lors parti Galien. » Le prosateur, qui était peut-être un bon fils, n'a pu sans doute supporter une brièveté aussi peu filiale et a cru qu'il avait le devoir de corriger une aridité aussi scandaleuse : « Lors Galien (dit-il) se parti de sa mère piteusement en jettant maintes larmes des yeulx et faisant plusieurs lamentations en son cueur, lequel fut si triste qu'il ne povoit dire mot [1]. » C'est banal, je le veux bien, mais enfin c'est vrai, et il y a des banalités, il y a des lieux communs qui font toujours plaisir à entendre. Je ne me sens pas de force, pour mon compte, à condamner de telles moralités, même quand elles prennent, comme ici, une forme un peu niaise.

Les changements.

Après les additions, les changements.

C'est peut-être dans ces changements que les procédés de nos remanieurs sont le plus vivement accusés et qu'on les saisit le plus nettement.

Rien n'est d'abord plus aisé, pour nos prosateurs, que de remplacer un ou plusieurs mots par leurs

1. Stengel, l. c., p. 39 (d'après le *Galien* incunable). Cf. la page 40, où l'original rimé contient seulement ce vers : « Et le felon Rochart que Dieu puisse haïr, » que le *Galien* incunable traduit ainsi qu'il suit : « Que Dieu puisse maudire lui et ses consorts! *Car on doit hoïr toutes gens qui ont voulenté de mal faire.* Etc., etc.

équivalents les plus naturels et les plus rapprochés. Ce procédé de l'équivalence est, tout naturellement, celui qui est le plus communément employé dans nos romans en prose. Au lieu de dire de tel ou tel personnage « qu'il eust joye grant », on dira : « Si en fut moult joïeux » ou, si l'on veut être plus coloré, que « le cueur lui en rit de joye[1] ». Le poète a-t-il dit, en formulant un proverbe bien connu : « Tous voirs ne sont pas bons à dire? » le prosateur écrira sans grande hardiesse : « Il n'est pas besoin de tousjours dire verité[2]. » Nous pourrions citer des milliers de cas tout semblables; mais il n'est pas utile d'insister.

Nous avons tout à l'heure constaté *de visu* l'embarras de nos prosateurs quand ils se trouvaient en présence d'un mot de notre langue qui avait déjà vieilli de leur temps; nous avons vu que, par un procédé trop sommaire, ils se contentaient trop fréquemment de le biffer, sans rien plus. Le plus souvent, ils le remplacent, et, en vérité, ces changements sont des plus curieux. Ils constituent un des chapitres de l'histoire du vieux français, qui n'est certes pas le moins intéressant.

Ces mots vieillis que nos prosateurs remplacent si complaisamment, ont souvent continué à être en usage dans le peuple et parmi les petites gens; mais il est trop évident qu'ils n'étaient plus toujours compris de la clientèle de nos romanciers. C'est sous la réserve de cette observation que nous nous décidons à citer ici des exemples qu'il serait trop facile de multiplier :

Romans en vers.	Romans en prose.
Et quoi que Roullant m'ait fait aucun *destourbier*	Et quoy que Roland m'ait fait aucun *deplaisir*.
La corde ens au col *à loy de caaignon*	La corde au col *en guise de larr on*.

1. Stengel, p. 11, etc., — 2. *Ibid.*, p. 23, etc., etc.

Et vous en recevrés bien riche guerredon Ne finera d'errer par bois et par *larris.*	Et *vous en serez bien payé.* Ne cesseray d'aler par mons, par vaulx par bois et par *buyssons.*
Le roi Hugues leur pere ont d'herbes *enherbé* Burgualant a juré et vout les *sains* baiser Et tel l'a honnourée que la *defoulera*	Le roy Hugues c'on a *empoisonné.* Bien cuida baiser les *saintes reliques.* Et tel l'a soustenue qui encore la *confondra* griefment.
Roulant prend .III. *peux* d'erbe dont il l'acomicha. Pors et biches e daims aussi grans qu'*adversier.*	... Trois *brains* d'erbe. Biches et daims aussi grans que *coursiers.*
Pour vous faire ouïr vous presterai bon *mire,* etc., etc.	Je vous presteroye mon *medecin,* etc., etc. [1]

Ce sont peut-être là les changements les plus curieux, mais ce ne sont pas les seuls. Encore ici, la rime a joué un rôle qu'on ne saurait contester, et nos prosateurs, par exemple, se sont légitimement gendarmés contre certaines formules rimées : « Foy que doy saint *Simon,* foy que doy saint *Amant* », qui n'avaient d'autre raison d'être que de figurer dans les couplets en *on* et en *ant.* Ils les ont remplacées par : « Foy que je doy à Dieu [2] », et n'ont pas cru manquer de respect aux Saints ainsi éliminés. On ne saurait leur en faire un trop grave reproche.

Tous ces changements, d'ailleurs, n'atteignent que la forme de nos vieilles chansons ; mais il en est qui touchent au fond. Il arrive que, suivant leur tempérament, nos prosateurs adoucissent ou exagèrent les données des anciens poèmes. Dans le *Galien* en vers il n'est question que de cent mille païens qui moururent à Roncevaux : notre prosateur, qui a l'imagination vive, estime que ce n'est vraiment pas assez et déclare net qu'il en mourut trois cent mille [3]. Je dois avouer cependant que ce n'est pas le cas le plus général, et que ces romanciers de la décadence, en gens sages et maîtres d'eux-mêmes, s'étudient le plus souvent à corriger l'exagération de leurs modèles. L'un

1. Stengel, pp. 103, 92, 77, 34, 275, 296, 209, 215, 101 et 22. Cf. ailleurs le changement des mots « à force et *à bandon* (p. 77); *cuvert lozenger* (p. 133); *desrubant* » (p. 140), etc., etc. — 2. *Ibid.*, pp. 24, 46, etc. — 3. *Ibid.*, p. 94.

d'eux n'avait pas craint de dire, d'après un ancien texte rimé, « qu'à la mort de Roland *toute* la terre avait tremblé »; mais un de ses confrères, un de nos modérés, se borne à dire « toute la terre *d'environ* », et estime que c'est bien suffisant [1]. On sait avec quelle aisance et facilité nos héros épiques s'évanouissent et se pâment. Quand Olivier va mourir, « plus de soixante fois lui fut le cœur faillant » : le prosateur s'est dit qu'il y avait là quelque excès et se déclare satisfait avec « quarante fois [2] ». Ce même héros, qui occupe une si vaste place dans le *Galien* rimé, s'adresse, en son agonie, à la belle Aude qui est sa sœur et lui annonce sa fin prochaine : « Vous allez *esracher* de douleur vos beaux cheveux qui sont blonds *comme fin or luisant.* » Nos prosateurs ne peuvent soutenir la perte d'une aussi belle chevelure et se contentent de dire que la belle Aude les *destressera* et qu'elle en essuiera ses larmes [3]. C'est encore une litote, mais d'un genre spécial.

J'ose à peine ajouter que parmi nos prosateurs, il n'est pas impossible de rencontrer des réalistes : « Vous n'oseriez pas seulement regarder un *estour*, » dit noblement un vaillant à un lâche dans un de nos meilleurs remaniements en prose [4]. Moins d'un siècle après, un autre romancier, qui ne comprend peut-être plus le sens du mot *estour*, ne craint pas d'écrire cette scatologie : « Va, morveux, malostru, tu n'oserois encores regarder ung meschant estront puant [5]. » Ce qui est encore plus bête que ce n'est sale.

Est-il bien utile de noter au passage les bourdes

1. Stengel, p. 227 (d'après le *Galien* incunable). — 2. *Ibid.*, p. 145 d'après le *Guerin* incunable). — 3. *Ibid.*, pp. 210, 211 (d'après le manuscrit 1470 et le *Galien* incunable). — 4. *Ibid.*, ms. 1470. — 5. *Ibid.*, p. 105 (d'après le *Galien* incunable.

nombreuses qui déparent trop souvent nos meilleurs romans en prose, et dont il ne faut pas trop s'étonner. Dans un texte en vers, nous lisons que « Charles avoit prins *Cordes* » : la leçon est excellente, et nous savons qu'il s'agit ici de Cordoue. Notre prosateur, qui n'est pas grand clerc, croit qu'un changement est ici nécessaire et écrit bravement que le grand empereur s'était emparé d'Ardres. Parlez-moi d'Ardres : c'est un nom connu [1].

Les interversions.

Il convient de ne pas finir sur ce trait et de faire observer en deux lignes que notre homme ne se gêne guère pour intervertir, quand il lui plaît, l'ordre même des vers qu'il traduit en si méchante prose [2]. Mais, en vérité, c'est là péché véniel, et nous n'en sommes aucunement scandalisés.....

Lorsque nous avons commencé ce chapitre, nous avons mis en scène un pauvre hère qui, courbé sur son pupitre et les yeux cloués sur un roman en vers, s'efforçait de le transformer, tellement quellement, en une prose que nous avons jugée médiocre et servile. Nous sommes restés quelques heures derrière lui, et l'avons vu travailler. Nous pouvons maintenant le quitter, puisque nous connaissons tous ses procédés et qu'il n'a plus rien à nous apprendre.

Il ne faudrait pas cependant juger d'après lui tous nos romanciers en prose et, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, il en est qui s'inspirent seulement de l'affabulation des anciennes chansons et qui font preuve, en les interprétant, d'une certaine indépendance qui ne va pas toutefois jusqu'à l'originalité.

1. Stengel, p. 73 (d'après le *Guerin* incunable). — 2. Les pp. 24, 25, etc., les vers 41 et 45 de l'original sont intervertis dans le ms. 3351, etc., etc.

C'est à ces dernières œuvres, autant et plus qu'aux traductions serviles, que nous consacrerons les pages suivantes, où nous achèverons de traiter les questions relatives aux romans en prose.

Nous avons, jusqu'ici, suivi dans leur étude le plan qui nous a semblé le plus clair. Après en avoir dressé une liste que nous estimons à peu près complète, nous avons voulu remonter à leur origine, et, cette origine une fois connue, nous avons entrepris de les classer en un certain nombre de groupes dont nous avons déterminé les caractères.

Puis, nous nous sommes attaché, de préférence, à l'une de ces familles, à celle des *calques*, et avons essayé de faire connaître ce qu'on pourrait appeler « son mode de fabrication ».

Pour en finir avec les romans en prose, il ne nous reste plus qu'à peindre leur physionomie générale. C'est ce que nous allons faire.

CHAPITRE VI

SUITE ET FIN DU PRÉCÉDENT. — PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DES ROMANS EN PROSE.

La principale source de nos romans en prose, ce sont les derniers romans en vers. Quelques prosateurs ont également utilisé les textes latins.

Il y a certes beaucoup moins d'intérêt à remonter aux sources des romans en prose qu'à celles de nos plus antiques chansons de geste. Pour celles-ci, la recherche est ardue, elle est passionnante, elle est « attirante », si j'ose ainsi parler, et l'on a déjà écrit vingt volumes sur les éléments qui ont formé et qui constituent le *Roland*. Il n'y a là rien qui nous surprenne.

Ces premières chansons ont à la fois leurs racines dans l'histoire et dans la légende. La tradition s'y mêle à la fantaisie, en des proportions qui sont diverses et ne semblent pas toujours aisées à établir. Il faut un sens critique très éveillé, très délicat, très subtil, pour faire une distinction scientifique et nette entre tant d'ingrédients qui ont fini un jour par composer un de nos vieux poèmes. Mais, pour les romans en prose, ce sont jeux d'enfants.

Les sources de ces romans ne sont ni inaccessibles, ni nombreuses, et la découverte en est des plus faciles.

La plus importante, la plus « exploitée » de ces

sources, ce sont nos romans en vers. Nos prosateurs n'ont pas besoin d'une imagination puissante. Ils font un décalque plus ou moins exact. Ils se contentent d'émasculer les anciens vers. Ils changent ou suppriment çà et là, comme nous venons de le voir, une épithète, une cheville, une formule, et s'estiment fort satisfaits de cette petite besogne. Leurs Mécènes ne le sont pas moins, et tout est pour le mieux.

D'autres sont plus hardis et copient intelligemment les antiques romans en vers. Ils les abrègent ou les délaient, mais enfin font quelque chose et sont quelqu'un.

Il en est enfin qui ne se contentent pas des chansons de geste, et remontent à d'autres sources. Sans doute Jean Wauquelin a principalement utilisé le *Girart de Roussillon* du XIVe siècle, ce poème médiocre qu'il appelle le *livret rymé;* mais, comme c'est un honnête homme, et qui a le mérite de signaler loyalement ses sources, il avoue fort ingénuement qu'il a également connu et utilisé la fameuse chronique latine, la *Vita nobilissimi comitis Girardi de Roussillon* [1], et il n'est pas le seul, je pense, qui ait ainsi mis à profit les textes latins [2]. Comme on le voit, tout cela n'a rien de compliqué, et il n'y a pas à craindre de se perdre ici dans les chemins de traverse. Ce qu'il importe de constater, c'est que les romans en prose sont principalement construits, non pas avec les plus anciennes versions de nos romans en vers, mais d'après

1. Paul Meyer, Introduction de *Girart de Roussillon*, pp. CXLIII-CXLIX. Wauquelin a également fait usage d'un extrait des Annales de Hainaut, de Jacques de Guise. (*Ibid.*, pp. CL, CLI.) — 2. Dans son *Histoire d'Alexandre*, Wauquelin a utilisé le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, etc. (Paul Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*, p. 317.)

leurs remaniements en alexandrins. La filière est facile à suivre. Aux antiques poèmes, un peu barbares et assonancés par la dernière syllabe, ont d'abord succédé des chansons rimées, mais encore rapides et vives, et, plus tard seulement, les épais et longs *rifacimenti* des XIII[e] et XIV[e] siècles. C'est sur ce dernier canevas qu'ont surtout travaillé nos prosateurs [1], et ils y ont semé peu de perles.

Notez que ce ne sont pas là des hypothèses, et il est même certains prosateurs qui, par négligence ou naïveté, nous ont conservé quelques couplets de ce poème de la décadence qu'ils s'étaient donné pour modèle [2]. C'était peut-être au fond pure paresse de leur part; mais cette paresse a été profitable aux érudits et leur a fourni, comme nous le verrons plus loin, l'occasion de retrouver certains fragments de chansons perdues. *Felix culpa.*

*
* *

Manuscrits des romans en prose : leur exécution matérielle, leurs titres, leurs rubriques.

Et maintenant, ouvrons les manuscrits qui renferment nos romans en prose.

Il en est vraiment assez peu qui soient de riche apparence.

En général, et sauf des exceptions notables, les beaux manuscrits, les vrais livres de luxe, les lettrines et les miniatures où l'or éclate, les velins éblouissants de blancheur, les reliures élégantes et superbes sont réservés aux romans de Tristan et d'Artus, de Perceval et de Merlin. Trop souvent, au contraire, les manuscrits

1. C'est ainsi que « l'œuvre de Jean Wauquelin (l'*Histoire de Girart de Roussillon*) est une paraphrase très prolixe du roman en alexandrins » (Paul Meyer, Introduction de *Girart de Roussillon*, p. CXLVIII.) Etc., etc. — 2. Tels sont les fragments, retrouvés par nous, d'*Hernaut de Beaulande* et de *Renier de Gennes*, etc., etc. (V. notre 1[re] édition, I, p. 508.)

de *nos* romans sont de mine assez piteuse, et il ne semble pas que l'on se soit toujours mis en grands frais pour Ogier le Danois ou pour Girart de Roussillon. Littérature de décadence, calligraphie de décadence.

Nous voulons bien admettre cependant que certains grands seigneurs et, en particulier, les ducs de Bourgogne, ces grands Mécènes féodaux, ont commandé à leurs meilleurs scribes et enlumineurs un certain nombre de nos translations en prose et qu'ils leur ont communiqué comme un beau rayonnement de leur opulence. Rien n'est peut-être plus magnifique que le manuscrit de l'*Alexandre* de Jean Wauquelin, qui a été splendidement exécuté sur velin « avec miniature de présentation » et tous les raffinements du grand luxe [1]. Le cas n'est pas assez fréquent.

Un grand nombre de ces manuscrits offrent au lecteur des titres clairs et qui le mettent tout aussitôt au courant. On sait de prime abord les ressources que nous offre un manuscrit où l'on peut lire, au premier feuillet, cette longue et précieuse rubrique : « Histoire d'Aimeri de Beaulande qui conquist Narbonne et Languedoc et de son fils, Guillaume au court nez, qui conquist Orange [2]. » Il est encore utile, ce titre alambiqué qu'on lit au début d'un autre manuscrit : « Cronique associée de Charlemagne très loable et d'Anseïs de Carthage [3]. » Il ne faudrait pas, trop bénévolement, accorder la même confiance à toutes les indications de nos romans en prose

1. Bibl. nat., fr. 9342. Ce manuscrit a été commandé par Philippe le Bon. (Paul Meyer, *Alexandre*, etc., p. 304.) Parmi les manuscrits de luxe de nos romans en prose, il convient de citer comme type les *Quatre fils Aimon* de la Bibliothèque de l'Arsenal (5072-5075). Le *Fierabras* du ms. de la Bibl. Nat. fr. 2172 peut, au contraire, être considéré comme le type des manuscrits « pauvres ». — 2. Bibl. Nat., fr. 1497. — 3. Bibl. de l'Arsenal, ms. 3324.

que nous offraient naguères les Catalogues de nos bibliothèques publiques. Nous en pourrions citer qui sont à tout le moins curieuses. Alléché par un de ces catalogues qui nous promettait une version d'*Amis et d'Amiles* nous avons eu le chagrin de n'y rencontrer que « le dialogue de l'âme et de l'ami ». Ce sont là de ces déceptions auxquelles nous ne sommes plus exposés.

A tous les caractères extrinsèques de nos romans en prose, il faut encore en ajouter un autre : ils sont souvent munis de rubriques assez développées et qui tiennent lieu de sommaire : « Comment Charlemagne donna à Renier la cité de Gennes dont il fut puis seigneur. — Comment Aulbery de Montdidier fu occis trahitreusement ou convoy de Sibille, la reine de France[1], » etc., etc. Voilà qui est lucide et qui vient singulièrement au secours des lecteurs du XIXe siècle.

Quels sont les auteurs de nos romans en prose ?

Les auteurs des translations en prose, chose assez curieuse, ont pris un plaisir plus vif à se nommer que ne l'avaient fait avant eux les derniers auteurs de nos romans en vers; mais encore conviendrait-il ici de ne rien exagérer. Les œuvres anonymes sont les plus nombreuses. Ceux de nos prosateurs qui se nomment avec le plus de complaisance, ce sont surtout ces manœuvres qui exécutent des compilations sur commande. Il y en a « qui sont aux gages ». Sans parler de Jehan d'Outremeuse et de son *Myreur des histors*, ni de Jehan Mancel et de sa *Fleur des histoires*, nous avons l'heur de rencontrer ici un type parfait de ces compilateurs de bonne volonté et de médiocre entendement : c'est ce David Aubert, c'est l'auteur (?) de ces *Conquestes de Charlemaine* auxquelles nous avons naguères eu le tort d'attacher plus d'importance

1. Bibl. de l'Arsenal, 3351.

qu'elles n'en sauraient avoir. Ce David Aubert, au demeurant, et comme nous avons eu déjà l'occasion de l'observer, n'était que « le copiste principal de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire, ou, pour mieux dire, le chef de l'atelier des copistes qui travaillaient pour ces princes[1]. » Encore une fois, ce n'était qu'un grossoyeur, dans la plus vulgaire acception de ce mot, et ce n'est vraiment pas sans quelque excès qu'un érudit belge a pu le comparer à La Calprenède et à Mlle de Scudéry.

Il est vraiment d'un ordre un peu plus relevé et ne saurait être abaissé au niveau de David Aubert, ce bourgeois de Mons, ce Jean Wauquelin, déjà nommé, qui mourut en 1453 et fut assurément l'un des plus féconds entre tous ces pauvres écrivains auxquels les ducs de Bourgogne confièrent, au xve siècle, l'exécution de ces rapsodies à la mode. On est véritablement épouvanté du labeur auquel il a dû se vouer, pour faire face à toutes les commandes dont on l'a accablé. Il traduit en 1445 le *Brut* de Gaufrei de Monmouth; il met en prose l'*Alexandre* en 1446 et le *Girart de Roussillon* en 1447. L'année d'après, c'est le tour de la *Belle Hélène de Constantinople* et, deux ans après (avait-il assez de cordes à son arc!), du *Gouvernement des princes*, de Gilles de Rome. C'est à peine si je lui tiens compte de sa traduction de la *Chronique des ducs de Brabant*, d'Edmond de Dynter, et d'une copie de Froissart qu'il exécuta pour le duc de Bourgogne[2]. Somme toute, c'est le plus honnête des traducteurs, mais ce n'est qu'un traducteur. Ces ducs de Bourgogne, ils ont très intelligemment protégé tous les arts, mais n'ont pas fait éclore un vrai poète.

1. Paul Meyer, Introduction de *Girart de Roussillon*, p. CLX. — 2. *Ibid.*, pp. CXLII, CXLIII.

Comment débutent les romans en prose?

Les premiers romans en prose débutent à peu près comme les anciennes chansons de geste. Le commencement des *Quatre fils Aimon*, qu'on peut prendre ici pour type, a vraiment le parfum et la couleur du XIIIe siècle : « Oïés, seigneurs, la plus belle histoire qui onques advint depuis que Dieu fut né. Et pour icelle vous faire entendre, est vray qu'ou temps jadis, à Saint-Denis en France, fut trouvé comme le roi Charlemagne de France guerroya Buef d'Aigremont et ses trois fils [1] » ? Le début *ex abrupto* des *Lorrains* n'est pas moins antique : « Avant que Hervis, duc de Laurene, ot gainé une grant bataille sur les Sarrazins et que il louoit Dieu de la belle victoire qu'il lui avoit donnée,... le roy Charles Marteaus envoya par ung messager unes lettres contenant comment Sarrazins l'avaient assiégé en la cité de Troye et lui prioit de lui donner secours le plus brief [2]. » Et nous n'aimons pas moins ce fier exorde d'*Aimeri de Narbonne* auquel le reste du roman ne répond guère : « Qui d'armes, d'amours, de noblesse et de chevalerie vouldra ouïr beaux mots et plaisans raconter, mette paine et face silence, *ou lise qui lire vouldra,* et il pourra savoir et aprendre comment Aimeri de Beaulande conquist la cité de Narbonne [3]. »

Le pédantisme, par malheur, ne tarda point à gâter la simplicité de ces débuts, et nos translateurs se creusèrent la tête pour imaginer des exordes pompeux, pleins d'une rhétorique verbeuse et d'un ridicule étalage d'érudition. Nous ne saurions résister au désir de citer ici le plus ampoulé peut-être de tous ces prologues, celui de *Girart de Roussillon* [4] :

Ysidore, ung notable docteur, nous dit estre enseigné, en

1. Bibl. de l'Arsenal, 5072, etc. — 2. *Ibid.*, 3346. — 3. Bibl. Nat., fr. 1497. — 4. *Ibid.*, fr. 852, f° 9 v°.

ses autorités, que du mal d'aultruy le Saige ne doit ouvrir sa bouche, mais louer et honnourer meïsmement après sa mort. Car il est escript : *Post mortem lauda*. Et pour ce que (comme dit le Saige) oïr, dire et recorder les biens dis et les biens faiz des preudomes est la chose du monde qui plus fait bonnes gens resjoïr: car les bons en deviennent meilleurs et les maulveis en amendent, et moult de biens en tiennent,... scevent les anciens gouvernemens de toute bonne pollicie, et meïsment les Gregois (comme on le trouve en anciennes croniques), ordonner et establir hommes saiges, discrès et clers pour escripre, memorier et mettre en beau languaige, par manière de croniquez, les faiz, les avenuez et les proesces des nobles hommes des royaumes, des cités, et des pays, et en faisant faire livrez, lesquels ils appelloient *Annales*. Et la cause pour quoy on les appelloit ainsi estoit pour ce que on les lisoit et publioit en publique d'an en an, affin que, par le record des nobles emprises et conquestes d'armes achevéez et menées à fin par les vaillans hommes saiges et prudens, les cuers de jeunes hommes someillans et endormis en aucunes oysivetés s'en esveillassent et eslevassent en acquisition de proesce, comme souventefoiz faisoient. quant telz faiz ouoient recorder et dire : à laquelle instance, moy, de ce non digne, povre de sens, mendre d'entendement et de petit temps, au commandement de très hault, très puissant et très redoubté prince, mon très redoubté seigneur Phelipe par la grace de Dieu, duc de Borgungne, de Lothier, de Brabant et de Lembourg, comte de Flandres, d'Artois et de Borgoingne, palatin de Haynau, de Hollande, de Zelande, de Namur, marquis du Saint Empire, seigneur de Frise, de Salins et de Malines, qui, toutes les choses premises et bien considérées, me suy determiné, ordonné et disposé de mettre, composer et ordonner par escript, en nostre langaige maternel que nous disons Walecq ou Françoys, la noble procreation, les nobles faiz, les nobles emprises d'armes, les calamitez, miseres et adventures que fist et acheva, porta et soufri le noble, vaillant, conquerant et puissant [prince] monseigneur Gerard de Roussillon, ainsi que j'ay trouvé et entendu en ung traictié fait et composé en son nom et intitulé : *Gesta nobilissimi principis comitis Girardi de Rossillom*.

Voilà certes une des plus longues phrases que nous ayons lues en toute notre vie. Trente lignes!

Nous avons mieux, et le même Jean Wauquelin a

placé en tête de son *Histoire d'Alexandre* un prologue qui ne le cède en rien à celui de *Girart de Roussillon*. Moins pédant peut-être et plus pieux, mais aussi prolixe et plus baveux encore [1] :

Pour ce que, par le record et remenbranche de nobles emprises et fais d'armes, conquestes et vaillandises faittes et achevées par les vaillans, poissans et nobles hommes du tampz anchien et par chy devant passet, les coers des nobles et vaillans hommes du temps present, desirans et vueillans attaindre la haulte et excellente vertu de proeche et de bonne renommée sont esmeü, eslevé et incité plus em parfont à toutte honneur et perfection et ossi à tout certain entendement de raison, et meïsment tous jones coers de chevaliers et escuyers s'en doient esveillier et eslever en haulteur et en proesche quant telz faiz oent recorder, pensant toudis à l'acquisition de bonne renomée, je, de ce non digne, povre et non sachant, à la requeste et principallement au commandement de très hault, noble et puissant seigneur monseigneur Jehan de Bourgoingne, conte d'Estampes et seigneur de Dourdaing, etc., ay mis et fermet mon porpos de mettre par escript en langaige maternel les nobles faiz d'armes, conquestes et emprises du noble roy Alixandre, roy de Macedone, selon ce que je l'ay trouvet en un livre rimet dont je ne say le nom de l'acteur, fors que il est intitulé l'*Istoire Alixandre;* et, pour ce, se de la vraye histoire de ce tant noble et poissant roy je suy aucunement desvoyé, que non, s'à Dieu plaist, ou s'aucune deffaulte en la poursuitte de la ditte matere est trouvée, par bon, vray et certain jugement il soit benignement et favorablement corigié et amendé; s'il y a quelque oevre digne de louenge, elle soit à Dieu atribuée et la deffaulte à ma negligence tournée, laquelle à le mienne volenté euist autant de favourans que de contredisans; et, pour ce ossi que en la ditte histoire je n'ay point trouvet en quel tamps après la creation du monde ce fu, au moins la droitte certaineté, je supplie que, s'il est aucun qui certainement le troeve, que il le vueille anecxer et adjouster à ceste presente oevre, en laquelle, pour comenchement, moyen et fin, je appelle et requier en mon ayde le benoitte grace du Saint Esprit. »

1. Paul Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*, pp. 318, 319.

Il est aisé de se convaincre que ces deux Prologues sont coulés dans le même moule ; mais il est surtout à propos d'observer que rien n'est au-dessous d'une telle littérature, et l'on comprend les très justes colères dont elle a été l'objet. Nous les ressentons nous-mêmes.

Comment se terminent-ils ?

Nous venons de voir comment débutaient nos romans en prose : comment se terminaient-ils? Par une prière, fort souvent, comme il arrive en plus d'une vieille chanson de geste : « Priez, dit le traducteur des *Loherains,* priez pour celui qui le roman fist et pour celui qui le translata. *Amen. Pater noster* [1]. » Et l'auteur du *Beuves d'Hanstone*, adoptant une formule moins antique : « Ainçoys, dit-il, deffine la vie du bon chevalier Beuves de Hanstone, dont Dieu veuille avoir l'âme, et de tous autres bons et loyaulx catholiques. *Amen* [2]. » A vrai dire, le lecteur devait éprouver quelque joie quand il arrivait à cet *amen*.

Leur agencement littéraire ; leur valeur morale.

Lorsque nous avons eu à étudier nos derniers romans en vers, nous avons dû consacrer de longues pages à leur physionomie littéraire et morale. Nos romans en prose, à ce double point de vue, ne diffèrent pas notablement des méchants poèmes dont ils sont inspirés. Ces romans sont en effet, comme nous le disions plus haut, et ils ne sauraient être que serviles ou indépendants. Les serviles sont tellement calqués sur nos plus récentes chansons qu'il n'y a vraiment rien à en dire. Quant aux « indépendants », ils offrent en général les mêmes défauts et les mêmes qualités que les romans en vers des XIVe et XVe siècles. C'est exactement la même tonalité.

Plusieurs de ces modestes travailleurs jugent bon d'avertir leur clientèle qu'ils ont l'antique chanson de

1. Bibl. de l'Arsenal, 3346. — 2. Bibl. Nat., fr. 1477, f° 210 v°.

geste sous les yeux et qu'ils ont juré à ce texte original une fidélité éternelle : « Je proteste (dit le compilateur d'*Aimeri de Narbonne* avec un accent tout à fait convaincu), je proteste de ne rien adjouster, mettre ni oster à mon pouvoir rien du mien, sinon du changement et de la mutacion du langaige[1]. » Le malheureux, qui est très sincère, croit se tenir parole, et, en effet, il n'enlève rien à l'affabulation primitive... si ce n'est l'esprit de l'œuvre antique. Il oublie la grande parole : « La lettre tue, et l'esprit vivifie. »

L'élément historique a, en effet, disparu pour toujours. Tout ce qui, dans nos anciens poèmes, était farouche, grossier, germanique, mais aussi tout ce qui était vraiment épique, a été effacé, avec un soin pieux, par nos nouveaux romanciers. Ces civilisés se proposent, sans le savoir, d'aligner correctement les vieilles forêts germaines. Mais ce sont là, nous le sentons bien, des sevérités qui peuvent sembler excessives, et nous sommes fort légitimement mis en demeure de citer des exemples qui les justifient. Nous choisirons donc trois épisodes qui sont célèbres entre tous : la mort de Roland à Roncevaux, la première communion de Vivien sur le champ de bataille d'Aliscans, le dénouement de *Fierabras*. Et, pour chacun de ces trois épisodes, nous opposerons entre eux les vers antiques, d'une part, et, de l'autre, le texte affaibli et décoloré de nos romans en prose. Rien ne saurait être plus équitable ni plus concluant que de telles comparaisons.

Vous souvenez-vous des derniers instants de Roland, tels qu'ils sont racontés, que dis-je, tels qu'ils sont chantés dans la plus belle et la plus vieille de nos épopées nationales? Avez-vous encore sous les

1. Bibl. Nat., fr. 1497.

yeux ce géant magnifique, agenouillé sur une cime pyrénéenne, battant sa coulpe, donnant à la France l'un des derniers battements de son cœur, et tendant à Dieu le gant de sa main droite, comme un petit vassal devant son tout puissant suzerain? Vous représentez-vous les Anges s'abattant, comme des aigles, autour de ce glorieux vaincu et emportant son âme au Paradis? C'est simple, et, à force de simplicité, sublime. Les prosateurs du XVe siècle vont tout gâter. Leur Roland meurt plus dévotement, mais moins chrétiennement. C'est un théologien autant qu'un chevalier, et il va jusqu'à parler de la vision béatifique. C'est, presque textuellement, le Roland de la Chronique de Turpin. Un fantoche plus qu'un héros.

Ce Vivien, ce jeune féodal que l'auteur d'*Aliscans* peint avec de si naturelles et de si puissantes couleurs, sauvage, indompté, soldat avant tout et ne s'imaginant pas qu'il puisse y avoir sur la terre d'autre occupation que d'y tuer le plus de Sarrazins possible; cet enfant sublime qui, au moment d'expirer au milieu des Anges, se confesse à son oncle Guillaume et ne se souvient, pour tout péché, que d'avoir un jour reculé d'un demi-pied devant des milliers de païens; ce martyr de quinze ans qui reçoit son Dieu des mains de Guillaume et murmure en mourant le nom de sa mère adoptive; cet héroïque éphèbe, que les Grecs eussent estimé à l'égal des plus beaux personnages de leur drame, qu'est-il devenu dans nos romans en prose? Voici tout d'abord, qu'il ne se confesse plus à Guillaume : une telle confession n'eût plus été comprise, et, qui sait? aurait peut-être scandalisé plus d'une âme pieuse. Comme le Roland du XVe siècle, ce Vivien de la décadence a une teinture de théologie et parle en clerc plutôt qu'en soldat :

« Quand ma char aura pourry en terre et mon corps ressuscitera au grand jour du Jugement, que Dieux me donne grace de le veoir en la gloire où il colloque et mettra ses benoists martyrs! » C'est du Gerson; mais du Gerson qui n'est point à sa place.

Certes *Fierabras* est un poème de la décadence et il ne faut pas songer un seul moment à le comparer à *Aliscans* ou à *Roland;* mais enfin, il y a encore, dans ces vers médiocres, je ne sais quel souffle de sauvagerie. C'est là, comme nous l'avons vu plus haut, c'est là qu'on voit le père de Fierabras, le païen Balant, refuser obstinément le baptême et lui préférer la mort. Son fils l'exhorte doucement à se convertir; mais Floripas, la fille de l'émir, qui est impatiente avant tout de se marier avec Gui de Bourgogne et qui se laisse brutalement emporter par ses sens, Floripas a d'odieux empressements que nous avons déjà eu l'occasion de flétrir comme il convient: « Hâtez-vous de tuer ce mécréant », dit-elle en parlant de son père. C'est là de la barbarie, ou je ne m'y connais pas. Les prosateurs du xv[e] siècle n'ont pu se résoudre à tolérer de telles horreurs: ils ont humanisé les anciens héros et les ont humanisés à l'excès; ils ont changé ces lions en agneaux. La belle Floripas n'est plus, dans le roman en prose, cette fille sensuelle et dénaturée qui a soif du sang de son père. C'est une charmante demoiselle, et des mieux élevées : « Fleuripeuz fust à genoilz devant son pere, qui ly dist ainsy : « Monseigneur mon pere, pour Dieu ayez pitié de vous, et ne vous lessez pas mourir par vostre folie [1]. » Une jeune fille de nos

1. Voici le texte même des trois épisodes que nous venons de mentionner : ce texte donnera de nos romans en prose une idée plus complète que tous nos commentaires :

I. La Mort de Vivien. « *Icy parle de la grant bataille d'Alischant dont nul n'eschapa sinon Guillaume d'Orange, et dit comment Vivien,*

jours ne parlerait guères autrement, et c'est à peu près de la sorte qu'il est recommandé de s'exprimer dans la *Civilité puérile et honnête*.

Nos prosateurs ne sont pas seulement civilisés et

le neveu Guillaume, fut occis. Guillaume veant son nepveu languir et qui à si grant peine parloit comme celui qui plus n'en povoit, par la mort qui toute vertu, force et puissance lui vouloit tolir, parla encore et lui demanda se il avoit point de pain beneïst avecques lui aporté et usé ou nom de la sainte Trinité. Et il luy respondi : « Dieux scet les voulentés des creatures, biaux oncles, fit-il ; il aura de moy mercy, s'il lui plaist, et jà pour ce ne me reffusera en sa compaignie. Si lui prie que, quand ma char aura pourry en terre et mon corps ressuscitera au grand jour du Jugement, qu'il me donne grace de le veoir en la gloire où il colloque et mettra ses benoists martyrs. » Alors cercha Guillaume sous son haucqueton et prist en son aulmosnière du pain beneïst : car il en pourtoit voulentiers sur luy quant il alloit en batailles pour tous doubtes, et il lui dit : « J'ai du beneïst pain aporté, beaux nieps, fit-il. Si veil que vous en usiés ou nom du Père, du Fils, du Saint Esperit, par vertu desquyeulx et ou nom d'un seul Dieu... » Si ouvre les yeulx le noble chevallier Vivien, et, en regardant le pain avec trouble, lui respond : « Donnez m'en donques, beaulx doulx oncles, fet-il, et soiés à ce dernier jour mon chapelain. Car tant feut le mien cuer vain, lasche et affebli que aidier ne me pourrois plus. Si me soit celui pain le saulvement de mon ame. » Et lors lui aministra Guillaume en souspirant du cuer parfont. Car puis ne ouy parler Vivien. » (Bibl. Nat., fr. 1497, f° 363 r°.)

II. — Les derniers instants de Roland. « Toy, racheteur d'humain lignage [dit Rollant], jette hors du povoir d'enfer ton povre champion qui apelle misericorde. Et lui envoies ung bon Angle qui garde cellui et preserve qu'il ne perde la vision de ta très glorieuse face. » Quand il eut dittes ces paroles, sa dextre main mist en ses plaies et en pring un billot de char et de cuir d'entre les mammelles. Et lors dist mult amerement de rechief à notre Seigneur, les yeux levés envers le ciel (comme au mains Thierry le conta un peu après à Charlemaine) : « O fil de la Vierge, mes pechiez je te regehis de mon cuer et de ma puissance, etc., etc. » (Bibl. de l'Arsenal, 3324.) — C'est presque une traduction du faux Turpin. Cf. le texte latin, éd. Reiffemberg, dans *Philippe Mousket*, I, p. 511.

III. Floripeuz et Fierabras. Adonc Fierabras se mist à genoulz et commaynça à dire [à son père Balant] : « Pour Dieu, monseigneur l'Amiral, je scay bien que vous estes mon pere charnel, et je vous doibz aymer loyaulment ; mès ung aultre pere spirituel, c'est Jesus-Christ, mon pere createur, lequel je vous prie, de bonne loyaulté, que vous le aourez et croyez. Si vous faistes baptiser, et je scay bien que le roi Charlemagne, que vessi devant vous, vous pardonnera tout le mal que luy avez fait. Et vous rendra vostre terre sans que vous en perdiez ung pié. Vous savez que vous estes conquis par force et vous gens tous mors et desconfiz. Je vous pri, mon pere, faites le gré à Charlemagne et ne vous lessez pas ensi mourir en la loy du Dyable d'enfer qui vous ha asailli, et vous ydolez aussi vous ont failli au besoing, come vous le povez voyr. Et pour Dieu, syre pere, regardez

polis : ils sont savants par dessus le marché, n'ignorent pas qu'ils le sont, et s'étudient à le faire voir [1]. Quelques-unes de leurs œuvres sont farcies de textes latins. Cette Berte, femme de Girard de Roussillon, qui joue un si admirable rôle dans la vieille chanson provençale et que le poète du XIVe siècle était déjà parvenu à défigurer odieusement, cette femme si profondément épique, savez-vous quel langage elle tient à son mari dans le très médiocre roman en prose qui fut écrit vers le milieu du XVe siècle ? Écoutez-la parler à ce vieux soldat germain, à ce farouche, à cet implacable : « Mal avez estudié et retenu l'enseignement de Cathon. « Mon chier fils (dit Cathon) souffre la « parole de ta femme puisque tu vois qu'elle parle « pour ton prouffit. » Mon très chier seigneur, les femmes ont mantefoiz donné bons consaulz. Et ce vous puis-je prouver par la bonne dame Judith qui... par Hester qui... etc., etc. » Ce fléau de la fausse érudition a fait ses ravages dans les moins méprisables de nos romans en prose. L'auteur de *Garin le Loherain* interrompt son récit, et prend par avance les allures

et considerez que je dy vérité. » Et quant l'Amiral l'ouyt ainsi parler, si ly dit : « Ha, a, traitrez, maulvais chien enragé, se Mahomet mon Dieu me done vie, je te ferai encore mourir de malle mort ; ne je veil ouyr ne toy ne ton conseil, ne ne croyre en ton Dieu. Fuyiez toi d'ycy que je ne te voye plus. » Et Fierabras s'en ala bien marry... Et Charlemagne, quand vit se, fut bien mary et tyra son espée, et l'eust tué, quand Fierabras alla à genoilz devant ly, et ly requist qu'i le lessast parler à ly : « Voulentiers, » dist Charlemagne. Si li commança à dyre Fierabras : « Pour Dieu, monseigneur mon pere, ne vous lessez pas mourir par vostre oultrage, mès faites le plaisir Charlemagne, et il vous rendra toute vostre terre, et vous fera plus grans seigneurs que vous n'estiez ne que vous ne fustes oncquez. » Et Floripeux aussi fut à genoilz devant ly que ly dist ainsi : « Monseigneur mon pere, pour Dieu, ayez pitié de vous et ne vous lessez pas mourir par vostre folie. Et, pour Dieu, monseigneur, faites le plaisir Charlemagne. » (Bibl. Nat., fr. 2172, f° 57 r°.)

1. Ils commettent cependant des bourdes énormes, notamment sur les noms de leurs héros. Gondrebeuf y est appelé « Gardebeuf », et Hestous y est changé en Hector, etc., etc. (*Galiens li restorés*, éd. Stengel, p. 103, d'après le ms. 1470. Etc., etc.

d'un d'Hozier : « Affin, dit-il, que mieux puisse estre entendu ce romans, *je vous diray la genealogie de part et d'autre.* » Enfin, si nous avons énergiquement protesté contre les savants qui attribuaient naguères une origine cléricale à nos anciens poèmes, nous sommes mis en demeure de ne plus protester en ce qui concerne un certain nombre de nos romans en prose. Quelques clercs, suivant nous, y ont mis la main. Le *Girart de Roussillon* porte cette empreinte. L'auteur raconte, fort longuement, tous les miracles de *saint* Girard et tous ceux de *sainte* Berte. Les dix-sept derniers chapitres de son récit sont tout entiers consacrés à cette hagiographie inattendue. Mais que dire surtout, que dire du titre du chapitre CXVIII : *Les huit causes pour quoy on doit prier pour les trespassés*? Le malheureux théologien n'a pu sans doute en trouver que sept, puisqu'il a laissé une demi-page toute blanche pour écrire un jour la huitième, si, d'aventure, elle lui revenait à la mémoire. Ce sont là des procédés de clerc, et l'on peut regretter qu'on en soit venu, avec cette piété pédante, à écrire un jour les actes d'un saint au lieu de la vie d'un soldat.

Il ne faut cependant rien pousser à l'extrême : les clercs sont loin d'avoir inspiré ou écrit tous nos romans en prose. A des laïques seuls il appartenait de donner plus librement à nos anciennes fictions le caractère haïssable d'œuvres décidément sensuelles et lubriques. Dans nos chansons de geste, il arrive plus d'une fois que les chevaliers s'abandonnent fort grossièrement à la brutalité de leurs désirs; mais il est assez rare que nos poètes s'arrêtent longtemps à des détails graveleux. Ils sont grossiers, ils ne sont pas grivois. Or, plusieurs de nos traductions en prose sont véritablement grivoises, et il est aisé de se convaincre

que leurs auteurs se prolongent et se plaisent dans les épisodes les plus scabreux. Ils les inventeraient au besoin, tout en feignant d'être candides. Lisez, dans *Fierabras*, le baptême de Floripeus : le prosateur abonde, sur la nudité de la catéchumène, en traits qui paraissent naïfs et qui sont simplement obscènes. Il s'est évidemment proposé de plaire à la plus mauvaise partie de son public, aux plus bas instincts de ses auditeurs. Il y a réussi, et nous ne sommes pas de ceux qui l'en félicitent. Le commencement de *Beuves d'Hanstone* est, à ce point de vue, tout à fait odieux : les vieux libertins du xve siècle devaient rire, d'un détestable rire, en écoutant ou en lisant ces pages qui sont pleines d'impuretés voilées et de mots à double entente. On sent que le siècle où l'on a pu écrire de telles pages est un siècle corrompu, mais délicatement corrompu, si je puis parler de la sorte, et avec des apparences de vertu. Ce début de *Beuves d'Hanstone*, où l'adultère est présenté sous de belles couleurs et avec des circonstances atténuantes, est une des plus abominables choses qui soient jamais passées sous nos yeux. Nous ne le citerons pas.

En résumé, les romans en prose des xive et xve siècles — « littérature un peu lourde pour la forme, mais légère quant au fond[1] » — nous offrent un singulier mélange d'idées contradictoires. Les formules y sont demeurées héroïques, mais l'esprit en est moderne. Elles y sont demeurées chrétiennes ; on y parle, à toutes les pages, de Jésus et de Marie ; on les termine dévotement par un signe de croix et par un *Amen ;* mais trop souvent déjà le fond n'est plus chrétien. L'esprit de la Renaissance domine déjà ces très

1. Paul Meyer, *Alexandre dans la littérature française du moyen âge.*

médiocres traductions qui sont l'œuvre de très médiocres écrivains. Révoltes de la chair, désirs de la science, premières manifestations de l'esprit critique, on trouve tous ces éléments en plus d'un roman du xve siècle; mais d'autres romans, à côté de ceux-là, sont visiblement animés par l'esprit clérical et transformés en traités d'oraison. Il faut s'attendre ici à de surprenants et innombrables contrastes : un *Ave Maria* près d'un tableau lascif; une naïveté empruntée à nos vieux poèmes, près d'une citation d'Ovide; Charlemagne, « l'Empereur à la barbe fleurie », encore tout paré de son appareil homérique, et transporté soudainement dans la société féodale de la guerre de Cent ans; une satire contre le pape et les évêques suivie du candide récit d'un miracle; enfin, le xve siècle bizarrement pétri avec le xiiie, qui déjà, dans nos romans carlovingiens, avait emprunté aux viiie et ixe siècles une partie de son affabulation et un certain nombre de ses héros...

Il va sans dire (et nos lecteurs en pourront juger d'après les très nombreux fragments que nous publions plus loin) que le style de ces rapsodies en prose ne nous dédommage en rien de leur infériorité dans l'ordre moral. Ce style est long, gluant, baveux comme celui de Monstrelet dont il ne diffère pas sensiblement, pédant et ennuyeux « à plaisir ». On n'a jamais plus mal écrit en notre langue. Les longues phrases bêtes et entortillées se développent interminablement avec des incidentes qui sont elles-mêmes chargées d'autres incidentes, et avec d'intolérables accumulations de *qui* et de *que* qui s'engendrent et se pénètrent. Ces médiocres n'ont même pas l'idée de la composition littéraire. A l'exemple de l'auteur de *Bauduin de Sebourc* (un homme d'esprit, celui-là),

PART. LIVR. III. CHAP. VI.

ils coupent périodiquement leurs récits par des *notables* ou proverbes en vers qui, plus d'une fois, n'ont aucun rapport avec le texte qu'ils accompagnent : « Par soubvenir, par soing, par diligence, Est le jeune homme tost monté en chevance. — Profitable est le travail en jeunesse, Qui eschiver fait suffraite en vieillesse. [1] » Un de ces conteurs, qui n'est pas le moins célèbre, va encore plus loin et intercale dans son récit tout un recueil d'anecdotes et de bons mots : « Du preudomme qui se plaignoit de ce qu'on li avoit osté les vieilles moustaches. — D'un juge qui se fit crever un œil et à son fils l'autre pour accomplir justice. » Celui-là connaissait ses lecteurs, et comprenait (comme certains journaux de notre temps) qu'ils avaient besoin d'être réveillés par des « nouvelles à la main ».

Il ne faudrait pas demander à ce bonhomme ni à ses confrères cette couleur locale, à laquelle leur siècle n'était aucunement préparé et que le romantisme seul devait faire pénétrer dans notre littérature trois ou quatre cents ans plus tard. Nos prosateurs font comme leurs devanciers, les poètes des bons siècles : ils s'accommodent, tant bien que mal, aux tempéraments et aux mœurs de leur temps. Leur siècle est galant : ils seront galants ; il est aventureux, léger et politique : ils seront tout cela. Les romans en prose reflètent le XVe siècle. Charlemagne y ressemble au duc de Bourgogne ; Roland a tous les traits du Connétable, et Ogier, le sauvage et cruel Ogier « est docteur es lois et en decret [2] ».

1. Dans le manuscrit 3351 de l'Arsenal il y a un proverbe en vers à la fin de chaque section de prose : « Trouver à tort sor autruy à redire — Donne achoison d'oïr de soy mesdire » (f° 278) « Diligence, grant soing et soubvenir — Font souvent l'omme à hault bien parvenir. » (f° 269) « Fais dissolus, quelqu'en soit la plaisance, — En la parfin tournent en desplaisance » (f° 285). Etc., etc. — 2. Le *Myreur des histors*, Chronique de Jean d'Outremeuse, t. III, p. 79.

La dominante de ces œuvres étranges est le scepticisme de leurs auteurs. Tel est leur caractère le plus constant et, peut-être aussi, le plus regrettable. Ces merveilles qu'ils racontent, ils y croient encore moins que Virgile ne croyait en ses dieux. Bref, ils n'ont plus la foi (nous ne parlons que de la foi épique), et l'un d'eux, qui a le cynisme de son doute, va jusqu'à s'écrier en parlant de son propre ouvrage : « S'aucune mensonge y est par aventure ditte ou racomptée plaisamment, sy est-elle distrette des rommans et histoire rimez d'anciens temps que l'istorien croit aussy à paine que les escoutans. [1] » C'est assez dire que les temps de l'épopée sont décidément passés.

Si mal écrits qu'ils fussent et si sceptiques, ces pauvres romans ne furent pas cependant sans conquérir un certain succès qui nous irrite d'autant plus vivement que cette vogue imméritée a donné raison, en apparence, aux Rabelais et aux Cervantès contre la chevalerie et la littérature chevaleresque. Et c'est là un méfait que nous ne saurions pardonner.

De l'utilité des romans en prose et comment ils comblent certaines lacunes des romans en vers.

Les érudits modernes, toutefois, ne négligeront pas d'étudier ces œuvres de notre décadence épique. Ils se diront, tout d'abord, que, dans tous les ouvrages de l'homme, tout révèle l'homme, et que, par conséquent, tout y est intéressant. Ils se diront encore qu'ici comme ailleurs on peut observer les caractères particuliers d'une race, d'un tempérament et d'un milieu. Puis, ils n'oublieront pas (comme nous l'avons prouvé d'une façon presque mathématique) que l'on peut, avec certains romans en prose, reconstruire vers par vers un poème perdu [2],

1. Bibl. de l'Arsenal, 3351, f° 186 v°. — 2. Nous rappelons ici que l'on trouve, dans certains romans en prose, le texte intégral de quelques vers de l'original rimé. C'est ainsi que dans le *Myreur des histors* de

et que c'est là un des triomphes de la critique. Cette méthode, je le sais, ne peut rigoureusement s'appliquer qu'à ceux de nos romans en prose qui sont calqués sur les romans en vers ; mais, à ce point de vue, les autres mêmes sont utiles et nous aident heureusement à retrouver, non plus la forme première, mais l'affabulation des chansons disparues. Il ne serait pas juste d'oublier de tels services, et ce serait faire preuve d'une véritable ingratitude.

Certaines chansons de geste ne nous sont point parvenues dans leur précieuse intégrité : la fin parfois nous manque et, avec la fin, ces dernières péripéties dont on est si friand. C'est ainsi qu'on a pu, durant quelque temps, ignorer le dénouement de ce *Moniage Guillaume* qui est assurément une de nos plus vigoureuses et de nos plus antiques chansons. Un manuscrit longtemps délaissé, un manuscrit en prose, nous a, par bonheur, fourni ce qui nous manquait et calmé en nous ce certain chagrin littéraire qu'éprouvent tous les lecteurs en présence d'une œuvre d'imagination ou d'histoire qui n'est pas terminée.

Ce ne sont pas seulement des fragments épiques, mais ce sont des poèmes tout entiers qui pourraient être ainsi reconstitués, grâce aux romans en prose. Nous l'avons longuement démontré pour le *Galien ;* mais il serait aisé d'en citer ici d'autres preuves.

On s'était scientifiquement convaincu que des chansons spéciales avaient été consacrées aux quatre fils

Jean d'Outremeuse nous lisons ces vers de *Doon de Mayence :* « Or soit pendus qui ja le monstrerat. — Si vos teiseis, mal ait qui vos portat... — Qui ne dest mie tout chu que ilh pensat » (II, p. 445). Cf. le *Doon de Mayence* en alexandrins (éd. des Anciens poètes de la France, p. 26, vers 822.) = Nous avons sous les yeux d'autres exemples tirés du ms. 3351 de l'Arsenal, f° 28 v° ; du *Maugis d'Aigremont*, de Jehan Trepperel (1527, f° 59 v°) ; du *Guerin de Montglave* de Jehan Bonfons, f° D IIII. Cf. la note 2 de la page suivante. Etc., etc.

de Garin de Montglane et à chacun d'eux en particulier. Or, nous ne possédions que *Girart de Viane*, et étions trop heureux de demander aux incunables les éléments des anciens poèmes intitulés *Renier de Gennes* et *Hernaut de Beaulande*. Un précieux manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal [1] a comblé cette lacune, et nous avons eu naguère la joie d'y découvrir ces deux romans en prose dont un savant contemporain devait plus tard établir la filiation exacte. Nous n'avons pas à disserter ici sur le rapport qui existe entre ce manuscrit et les incunables, et constatons seulement que le manuscrit est ici d'une incontestable et heureuse utilité.

Il y a plus : le prosateur du XVe siècle a poussé la complaisance jusqu'à transcrire un couplet en vers de chacun de ces deux poèmes qu'il s'était proposé de traduire, de *Renier* et d'*Hernaut*. Ces couplets sont l'un et l'autre en vers de douze syllabes et nous paraissent appartenir à la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe. Encore une lacune comblée [2].

1. N° 3351. — 2. Voici le texte de ces deux couplets auxquels nous avons déjà fait allusion plus haut : « Si tost comme l'ostesse sceut la venue Arnault, — Tart li est que le sacent Gautier et Thevenault. — Ne le tenist secret pour tout l'or de Haynault. — Aussi bien le cella, puis que dire le fault, — Que prestre son sermon quant est en l'escaffault. — Les voisins s'asamblerent sans faire aucun default. — Qui lors veist arriver Katherine et Mahault, — Ysabel et Perrette, Gertrus et Guynehaut, — Et d'autres plus de quinze qui parlerent si hault — Qu'assez de gens y vindrent pour livrer un assault. — Arnault s'en effroya, le nobile vassault. — De table se leva, par dessus fist ung sault ; — Puis vint à la fenestre regarder le debault — Du peuple qui crioit de joyeux cuer et bault : — Où est nostre nouvel sire, montrez nous le, Thibault, — Car plus n'obeïrons à ce bastart Hunault. » (*Hernaut de Beaulande*, Bibl. de l'Arsenal, 3351) = « Entre l'ost des paiiens et Gennes la cité, — En l'ombre d'un grant ourme de vielle antiquité, — Mena Regnier Olive pour soy estre aquité. — Puis lui dist : « Adieu, belle, par moult grant ami[s]té — Qui me doint pacience en ceste adversité. — Et à vous tel puissance, force et habilleté — Que le gayant puissiés avoir suppedité — Qui est greigneur de vous sans nule equalité. — D'un tel homme combattre est grande niceté, — Se Dieu le tout puissant qui prist humanité — Ou ventre virginal par sa grant dignité, —

Tel est l'intérêt véritable que nous offrent les romans en prose, si médiocres et si misérables à tant de points de vue.

Quand on aura achevé de publier le texte antique de nos vieilles chansons, dont un si grand nombre, hélas! sont encore inédites; quand on aura enfin édité des œuvres telles que les *Lorrains* et le *Moniage Guillaume,* il conviendra de donner une édition critique de cette méchante prose qui est parfois si instructive.

Ce sera l'œuvre du vingtième siècle.

Ne vous a de sa grace aujourd'huy visité, — Je suis morte et vous mort. » Lors pleure de pité. » (*Regnier de Gennes*, Bibl. de l'Arsenal, 3351).

CHAPITRE VII

LES INCUNABLES[1].

Physionomie générale des incunables.

Vous les connaissez, tout au moins par les imitations qu'on en fait aujourd'hui, vous les connaissez ces *Livres d'heures* de Simon Vostre et de Vérard. Ils ont

1. Notre but n'est pas d'offrir ci-dessous une liste complète des Romans incunables, mais seulement d'indiquer leur PREMIÈRE ÉDITION et, pour le plus grand profit de nos lecteurs, de signaler les éditions de chacun de ces romans qu'ils pourront aisément consulter dans cette riche collection de la Bibliothèque nationale dont nous ne prétendons aucunement énumérer ici tous les trésors. = Dans les Notices qui sont consacrées plus loin à chacune de nos Chansons de geste, nous devrons entrer en plus de détails et mentionner, une à une, TOUTES les éditions des xve et xvie siècles.

AMIS ET AMILES. Première édition : *Milles et Amys ;* Paris, Anthoine Verard, vers 1503. Petit in-f°, goth. = La Bibl. nat. possède cette édition, et celles aussi d'Alain Lotrian (Paris, in-4°, s. d.) et d'Olivier Arnoullet (Lyon, 1531, in-4°). Nous avons publié plus haut un extrait de l'édition de Verard (t. I, pp. 472, 473).

BEUVES D'HANSTONNE. Première édition : *Beufves d'Anthonne ;* Paris, Michel Lenoir, 1502, in-4°, goth. On trouve une autre édition de même date, chez le même, en format in-folio. = Une édition d'Anthoine Verard (Paris, in-f°, sans date) est attribuée par Haïn à la fin du xve siècle et par Brunet au commencement du xvie. = La Bibl. nat. possède l'édition de Verard et celle in-4° de Michel Lenoir; de plus, une édition de Jehan Bonfons, Paris, in-4°, s. d., etc.

CHEVALIER AU CYGNE. Première édition : *La Genealogie avecques les gestes et nobles faitz du très preux et renommé prince Godeffroy de Boulion et de ses chevalereux freres... yssus et descendus de la très noble et illustre lignée du vertueux Chevalier au Cygne;* Paris, Jehan Petit, 10 octobre 1504, in-f°, goth. = La Bibl. nat. possède cette édition, et celles de Lenoir; Paris, 1523, in-f° ; de Jehan Bonfons, Paris, in-4°, s. d.; de François Arnoullet, Lyon, 1580, in-4°.

CIPERIS DE VIGNEVAUX. Première édition : *L'hystoire plaisante... du noble Sypperis de Vinevaulx.* Paris, chez la veuve de Jehan Saint-Denys, in-4°, goth. s. d. — La Bibl. nat. possède l'édition de Nicolas Bonfons, Paris, in-4°, s. d.

CONQUESTE DE TREBISONDE, seconde Suite des *Quatre fils Aimon.* Pre-

fait la joie et l'orgueil de nos pères à la fin du xve siècle et durant tout le xvie. Pour les avoir vus une seule

mière édition : *La Conqueste du très puissant empire de Trebisonde et de la spacieuse Asie (faite par Regnault de Montauban) :* Paris, Yvon Gallois, 15 mars 1517, in-4°. — La Bibl. nat. possède cette édition, ainsi que deux autres s. d., et in-4°, l'une de Jehan Trepperel, l'autre d'Alain Lotrian. = La première suite des *Quatre fils Aimon* est *Mabrian*. V. ce nom.

CONQUESTE DU GRANT ROY CHARLEMAINE DES ESPAIGNES. V. *Fierabras*.

DOON DE MAYENCE. Première édition : *La fleur des batailles Doolin de Mayence*. Paris, Anthoine Verard, 27 mai 1501, in-f°, goth. = La Bibl. nat. possède cette édition, et celles d'Alain Lotrian, Paris, in-4°, s. d. et de Nicolas Bonfons, Paris, in-4°, s. d.

FIERABRAS. Première édition : *Le Roman de Fier a Bras le geant :* Genève, 28 nov. 1478, in-f°, goth. La Bibl. nat. possède cette édition et celle de Pierre Mareschal et Barnabas Chaussard ; Lyon, in-4°, 1497. = Comme nous aurons lieu de le dire plus loin (III, 383), la compilation précédente parut sous un titre beaucoup plus pompeux et qui fut consacré par le succès : *La Conqueste du grant roy Charlemaine des Espaignes, et les vaillances des douze pers de France, et aussi celles de Fierabras*. C'est à Lyon, en 1501, dans l'édition in-4° de Pierre Mareschal et de Barnabas Chaussard (30 janvier, près de Nostre Dame du Confort) que le *Fierabras* semble avoir reçu définitivement le titre alléchant que nous venons de transcrire. = La Bibl. nat. possède, de la *Conqueste*, les éditions de Rouen, s. d. in-4° ; de Pierre de Sainte-Lucie, Lyon, in-4°, 1536 ; de Nicolas Bonfons, Paris, s. d. in-4°.

FLORENT ET LYON. Paris, s. d. goth., vers 1540.

GALIEN. Première édition : *Galien rhetoré ;* Paris, Anthoine Verard, 12 décembre 1500, in-f°, goth. = La Bibl. nat. possède cette édition et celles aussi de Nicolas Bonfons, Paris, in-4°, s. d. ; de la veuve de Jehan Trepperel, Paris, vers 1521, in-4° ; de Benoist Rigaud, Lyon, 1575, in-8°. C'est de la première édition que s'est servi M. Stengel dans sa belle publication de *Galiens li restorés*. — Nous avons recours plus loin (III, 320-340) à l'édition de Nicolas Bonfons, dont nous citons de nombreux extraits. Cf., dans notre première édition (II, p. 284) une analyse de la version des deux éditions lyonnaises (1515 et 1575) qui forment une seconde famille de textes, et ont été copiées par les Oudot.

GERARD D'EUPHRATE. Vincent Sertenas, Paris, 1549.

GIRART DE ROUSSILLON. *L'Hystoire de monseigneur Gerart de Roussillon ;* Lyon, Olivier Arnoullet, petit in-4°, goth., s. d. (commencement du xvie siècle).....

GUERIN DE MONTGLAVE. La première édition est peut-être celle de Jehan Trepperel : Paris, in-4°, goth., s. d., qui est certainement antérieure à 1511 (date de la mort de Jehan Trepperel). — Cf. celle de Nicolas Chrestien : Paris, in-4°, goth., s. d. *(La plaisante hystoire du très preux et vaillant Guerin de Montglave, lequel fist en son temps plusieurs nobles et illustres faictz en armes. Et aussi parle des terribles et merveilleux faictz que firent Robastre et Perdigon pour secourir le dict Guerin et ses enfants.)* — Un jour, au commencement du xvie siècle, on eut l'idée de réunir en un seul et même volume *Guerin de Montglave* et *Maugis d'Aigremont*, etc. De là l'édition de

fois, on se les rappelle toujours. On garde involontairement sous ses yeux ces bois grossiers servant

Michel Le Noir (Paris, 15 juillet 1518, petit in-f°, goth.), qui porte ce titre : *Icy est contenu les deux très plaisantes hystoires de Guerin de Montglave et de Maugist d'Aigremont*, etc. = La Bibl. nat. possède cette dernière édition, ainsi que celles d'Alain Lotrian (Paris, s. d., in-4°) et de Nicolas Bonfons (Paris, s. d., in-4°). = Nous citons plus loin (IV, p. 136), un extrait de l'édition de Nicolas Chrestien.

HUON DE BORDEAUX. Première édition : *Les prouesses et faictz merveilleux du noble Huon de Bordeaux, per de France, duc de Guyenne, merveilleusement redigé en bon françoys*, Paris, Michel Le Noir, 24 décembre 1516, in-f°, goth. Il convient d'observer que toutes les éditions d'*Huon* renferment les Suites (*Esclarmonde*, *Clairette et Florent*, *Ide et Olive* et, enfin, *Croissant*). = La Bibl. nat. possède l'édition de 1516, et celle de Jean Bonfons, Paris, s. d. in-4°, etc. = Nous citons plus loin (III, p. 741), un extrait de l'édition de Michel Le Noir, et (*ibid.*, p. 743) nous donnons, d'après celle de Jean Bonfons, une analyse des quatre Suites ci-dessus énumérées.

JOURDAINS DE BLAIVES. Première édition : *Les faitz et prouesses du noble et vaillant chevalier Jourdain de Blaves, filz de Girard de Blaves, lequel en son vivant conquesta plusieurs royaulmes sur les Sarrazins.* Paris, Michel Le Noir, 1520, in-f°. = La Bibl. nat. possède cette édition, comme aussi celle de Nicolas Bonfons, Paris, s. d. in-4°.

MABRIAN, première suite des *Quatre fils Aimon*. = *Mabrian* a été imprimé sous deux titres différents : 1° *Histoire singulière et fort recreative contenant la reste des faiz et gestes des quattre fils Aymon et de leur cousin Maugist... semblablement la cronicque et hytoire... du chevalereux, preux et redoubté prince Mabrian, roy de Jerusalem et de l'Inde la majoure*, Paris, Jacques Nyverd s. d. [1525] in-f° goth ; 2° *La cronicque et hytoire... du preus, vaillant et nompareil chevalier Mabrian, roi de Hierusalem*. Paris, Jacques Nyverd, 20 janvier 1530, pet. in-f°, goth. = La Bibl. nat. possède cette dernière édition ainsi qu'une autre d'Alain Lotrian et Denis Janot (Paris, s. d. in-4°) qui porte le même titre que le n° 1 de Jacques Nyverd, cité ci-dessus. — La seconde Suite des *Quatre fils Aimon* est la *Conqueste de Trébisonde*. V. ce mot.

MAUGIS D'AIGREMONT. L'histoire de Maugis réunie à celle de « Guerin de Montglave » nous est offerte dans l'édition de Michel le Noir (Paris, 15 juillet 1518, petit in-f°, goth). = L'Histoire de Maugis, toute seule, a été publiée à Paris par Jehan Trepperel? (10 septembre 1527, petit in-4°, goth), sous le titre suivant : *La très plaisante hystoire de Maugist d'Aigremont et de Vivian son frère, en laquelle est contenu comment ledict Maugist à l'ayde Oriande la faée s'amye, alla en l'isle de Boucault.* = La Bibl. nat. possède l'édition de 1518 et celle de 1527, comme aussi celle de Nicolas Bonfons, Paris, s. d. in-4°, etc.

MEURVIN. Première édition : *L'histoire du preux Meurvin, fils de Oger le Dannoys :* Paris, imprimé chez Étienne Cuveiller pour Jehan Longis et Pierre Sergent, 20 janvier 1540, in-8°, goth. = La Bibl. nat. possède l'édition de Nicolas Bonfons (Paris, s. d., in-4°), laquelle est intitulée comme il suit : *Histoire du preux et vaillant chevalier Meurvin, fils d'Oger le Dannois, lequel, par sa prouesse, conquist Hierusalem, Babilone et plusieurs autres royaumes sur les Infidelles.*

d'encadrement au texte gothique, ces Danses macabres, ces Sibylles naïves, cette « Image du corps humain » gravée sur le premier feuillet, ces calendriers ornés de préceptes d'hygiène, mais surtout l'aspect général de ces livres compacts, de ces illustrations au trait et où l'encre n'est pas épargnée, cette physionomie, enfin, tout à la fois triste et charmante, candide et austère. Au moment où nous allons parler de nos romans imprimés, souvenez-vous de ces *Livres d'heures* avec lesquels ils ont plus d'une analogie.

C'est dans quelque atelier typographique qu'il faut ici nous transporter par la pensée, durant la seconde moitié du xve siècle, durant les premières années du xvie. C'est à Genève, en 1478, à moins que ce ne

MORGANT LE GEANT. La première édition est celle de 1519 : *S'ensuyt l'hystoire de Morgant le geant*... nouvellement imprimée à Paris pour Jehan Petit, Regnault Chaudière et Michel Lenoir, libraires, et fut achevée d'imprimer le quinziesme jour de may mil cinq cens dix neuf. — Alain Lotrian en a donné une nouvelle édition, sous un autre titre, en 1536 : *S'ensuyt l'histoire de Morgant le geant lequel avec ses freres persecutoient toujours les chrestiens et serviteurs de Dieu : mais finallement furent ces deux freres occis par le comte Roland. Et le tiers fut crestien qui depuis ayda moult à augmenter la saincte foi catholicque.*

OGIER LE DANOIS. Première édition : *Ogier le Dannoys*, Paris, Anthoine Verard, s. d. (vers 1498), in-f°, goth. — La Bibl. Nat. possède les éditions de Nicólas Bonfons (Paris, s. d. in-4° et Paris, 1583, in-4°) et d'Alain Lotrian et Denis Janot (vers 1536 Paris, in-4°). V. *Meurvin.*

QUATRE FILS AIMON. Première édition : « *L'Istoire de Regnault de Montauban* », s. l. n. d. grand in-folio, goth. Exemplaire incomplet par le premier et le dernier feuillets, qui contenaient sans doute l'indication de lieu et la date. Brunet l'attribue à l'imprimerie lyonnaise vers 1480. = La première édition datée est celle de Lyon, 20 avril 1493 : « *Les quatre fils Aimon.* » = La Bibl. nat. possède l'édition de 1480; celle de Lyon, en 1497, in-folio; une autre édition lyonnaise du xve siècle (?) également in-folio ; celles d'Alain Lotrian et Denis Janot, Paris, s. d. in-4°; de Nicolas Bonfons, Paris, s. d. in-4°; de Françoys Arnoullet, Lyon, 1573, in-4°, etc. — Les *Quatre fils Aimon* ont deux Suites : l'une est *Mabrian*, l'autre est la *Conqueste de Trébisonde.* V. ces deux mots.

VALENTIN ET ORSON. Première édition : Lyon, 30 mai 1489, in-f° gothique, etc.

soit en 1497, chez Pierre Marechal et Barnabas Chaussard à Lyon; où à Paris, chez Vérard en 1500; ou, encore à Paris, chez la veuve de Jehan Trepperel, en 1521.

On les a déjà décrits vingt fois, ces modestes ateliers des anciens imprimeurs, et il y a même certains « bois » trop naïfs, mais contemporains, qui nous en ont laissé l'exacte physionomie et *portraicture*.

La presse à grosse vis, si grossière encore, mais avec laquelle on fait de si bon ouvrage, parce qu'on le fait avec conscience et amour, la presse est là au milieu de la chambre éclairée par de petites vitres verdâtres. Dans tous les coins, sont les *formes* par terre; près des fenêtres travaillent les compositeurs devant leurs casiers pleins de caractères, tandis que le petit apprenti bavarde en faisant sécher les premières feuilles d'un tirage inachevé, tout humides encore et sentant la bonne odeur de l'encre d'imprimerie.

Ces feuilles c'est le *Fierabras* de 1478 ou celui de 1497; c'est le *Galien rhétoré* de 1500 ou celui de 1521; c'est enfin celui de nos romans que vous voudrez, celui que vous préférez aux autres. Vingt presses sont déjà occupées à répandre dans le monde vingt autres romans tout semblables. Et c'est précisément cette nouvelle forme de nos anciennes épopées que nous nous proposons d'étudier ici avec quelque détail.

Statistique de nos romans imprimés, comparée avec celle de nos romans manuscrits en vers ou en prose.

Prenons donc entre nos mains les romans qui ont été alors appelés aux honneurs de l'impression, ceux dont la popularité puissante a attiré le regard et excité l'activité de nos premiers imprimeurs; et constatons tout d'abord que beaucoup de nos anciennes épopées sont restées en chemin et ne sont pas arrivées vivan-

I PART. LIVR. III. CHAP. VII.

tes, jusqu'aux confins du XVe et du XVIe siècle. Nous possédons environ CENT VINGT romans en vers; SOIXANTE environ ont été traduits en prose dans les manuscrits; VINGT seulement, sous cette dernière forme, ont été jugés dignes d'être vulgarisés par la presse. Et la *Bibliothèque bleue*, qui au XVIIe siècle n'en admettait plus qu'une dizaine à bénéficier des faveurs de son papier gris et de ses illustrations grossières, la *Bibliothèque bleue* aujourd'hui ne répand plus guère que les *Quatre fils Aymon*, *Fierabras*, *Galien restauré* et *Huon de Bordeaux*.

En d'autres termes sur quatre chansons de geste, sur quatre romans en vers qui avaient, sous saint Louis ou sous Philippe le Bel, conquis un certain succès; deux seulement ont été mis en prose aux XIVe et XVe siècles; un seul figure, à peine, dans la liste de nos incunables [1].

Mais voici que, sur notre table, on a placé dans un bel ordre les plus anciennes, les meilleures éditions de tous nos romans imprimés. Il est temps de les ouvrir.

Les éditions incunables de nos romans se divisent matériellement en deux classes suivant qu'elles sont ou ne sont pas « gothiques ».

A première vue, elles se divisent en deux grandes classes, suivant qu'elles appartiennent ou non à la période « gothique » de l'histoire de notre imprimerie. Les livres de la première famille sont assurément les plus intéressants. L'époque de leur vogue peut être fixée entre 1480 et 1530, et le plus grand nombre peut-être ont été imprimés durant les cinq premières années du XVIe siècle : les années 1501 et 1503 méritent une mention spéciale. Les deux

1. V. dans notre tome Ier (p. 219-223 et pp. 234-243), la liste des Chansons de geste, laquelle est complétée plus haut (pp. 447-451) par notre nomenclature des derniers romans en vers. Cf. ci-dessus le tableau des romans en prose (pp. 544-556) et celui des incunables (pp. 601-604.)

centres de fabrication, c'est Paris, c'est Lyon; les éditeurs qui ont le plus abondamment exploité cette mine, ce sont, à Paris, les Antoine Vérard, les Alain Lotrian, les Jehan et Nicolas Bonfons, les Jehan Trepperel, les Jacques Niverd, les Michel Lenoir; ce sont, à Lyon, les Pierre Mareschal, les Barnabas Chaussard, les Pierre de Sainte-Lucie, et tant d'autres. Nos romans ont fait la fortune ou la gloire de tous ces zélés et savants éditeurs.

Caractères extrinsèques de nos romans imprimés :

Leurs titres.

« Leurs titres ont toujours quelque chose de rare »: nous ne parlons ici qu'au point de vue typographique. Il fallait créer cette chose inconnue dans les manuscrits, le *titre :* nos imprimeurs y ont mis toute leur imagination. Ils ont joué habilement avec l'encre noire et l'encre rouge, grâce à la facilité de ces deux tirages qu'on pratique encore de nos jours. Tantôt, comme dans la *Conqueste de Trébisonde,* ils ont alterné les deux encres ligne par ligne [1]; tantôt, comme dans le *Guerin de Montglave* et le *Huon de Bordeaulx* de Jean Bonfons [2], le *Mabrian* de Jacques Niverd [3], le *Maugis d'Aigremont* de Jehan Trepperel [4], les *Quatre fils Aymon* d'Alain Lotrian [5] et dans vingt autres éditions, ils ont entrelacé bizarrement le rouge et le noir, sans autre règle que leur caprice, en ayant soin seulement de faire honneur de la première de ces couleurs aux noms glorieux de leurs héros et de leurs héroïnes. Ce titre est écrit d'ailleurs en caractères gothiques de proportions majestueuses, et les deux ou trois premières lignes, à tout le moins, sont de nature à satisfaire les yeux les plus difficiles. Au-dessous s'épanouit un bois très grossier, qui trop souvent est le même dans

1. Édition d'Alain Lotrian, sans date. — 2. Ce dernier texte avait été « littérairement » achevé dès 1454. — 3. Édition de 1530. — 4. Édition de 1527. — 5. Sans date.

PART. LIVR. III. CHAP. VII.

les livres de plusieurs éditeurs. Il est deux *sujets* que nous avons eu le désespoir de retrouver chacun en tête de plusieurs romans ; l'un représentant un chevalier fort empanaché à la tête de ses gens, et qui orne les premiers folios de la *Conqueste de Trebisonde* [1], de *Galien restauré* [2], de *Mabrian* [3]; l'autre, qui pourrait, au besoin, figurer assez grossièrement l'entrée triomphale de Charles VIII à Naples, et qui s'épanouit dans le *Fierabras* de Nicolas Bonfons et dans le *Huon de Bordeaulx* de Jehan Bonfons. Au bas du titre se trouve presque toujours le nom de l'éditeur avec son adresse fort détaillée : « On les vend à Paris, en la rue Neufve Nostre Dame à l'enseigne de l'escu de France par Alain Lotrian [4]. » « On les vend à Lyon, en la maison de Pierre de Sainte-Lucie [5]. » « On les vend à Paris joignant la première porte du Palays en la bouticque de Jacques Nyverd, imprimeur et libraire [6]. » Néanmoins cette formule, où ne se trouve encore aucune date, fait défaut dans un certain nombre de nos romans imprimés, parmi lesquels il convient de signaler le *Mabrian* d'Alain Lotrian et Denis Janot, l'*Ogier le Danois,* des mêmes éditeurs [7], et bien d'autres. Quelquefois un encadrement, assez semblable à celui des Livres d'heures, enveloppe gracieusement tout le titre et lui donne une nouvelle richesse [8]. Rien n'est alors plus attirant que ce premier feuillet, et c'est souvent le plus agréable à lire.

Quant à ce que les imprimeurs contemporains

1. Édition d'Alain Lotrian, sans date. — 2. Édition sans date, de la veuve de Jehan Trepperel et de Jehan Jehannot. — 3. dition de Jacques Niverd, 1530. — 4. *Conqueste de Trebisonde*, s. d. — 5. *Fierabras*. — 6. *Mabrian* de 1530. — 7. Sans date, l'un et l'autre. — 8. Il faut citer surtout l'édition, mentionnée plus haut, de la *Conqueste de Trebisonde*.

appellent « un faux titre », nous n'en avons trouvé d'exemple que dans le *Mabrian* de 1530.

Leurs formats ;

Trois formats ont été adaptés à nos romans : le petit in-folio que l'on peut considérer comme le plus ancien ; l'in-octavo qui est le plus commode ; l'in-quarto qui est le plus fréquemment employé et auquel la *Bibliothèque bleue* n'a pas craint de donner une consécration populaire. Quel que soit leur format, nos incunables gothiques ont été imprimés tantôt à deux colonnes, tantôt en lignes courantes, mais toujours en caractères compacts et avec la préoccupation évidente de faire tenir le plus de matière possible sur le moins de papier possible. N'oublions pas que, malgré leur luxe apparent, on a presque toujours prétendu en faire des livres à bon marché. Leur papier est médiocre, leurs marges offrent aux yeux peu de champ pour le repos dont ils ont besoin. En tête de chaque chapitre, les rubriques sont par bonheur encadrées dans un espace blanc qui distrait le regard [1] : rubriques en encre noire et qui ne méritent plus leur nom. Les chapitres commencent par des lettrines assez élégantes, qui sont conçues, les unes dans le goût gothique, les autres dans celui de la Renaissance. Les plus anciens textes ne sont pas paginés, et sont seulement revêtus de *signatures* par AI, AII, AIII, AIV, BI, BII, etc. Bientôt, cependant, la foliation est introduite dans nos romans imprimés [2] ; un certain nombre sont en outre munis de titres

1. « *Comment le comte Guy de Maience ala chasser en une moult grant forest et comment, en voulant tuer ung cerf, occist un hermite.* » — « *Comment le Comte fist veu à Dieu de demourer en l'hermitage après qu'il eust occis l'ermite,* » etc., etc. *(Fleurs des batailles Doolin de Mayence.)* Tantôt ces rubriques sont suivies de l'indication numérique des chapitres : « Chapitre I, II, III ; » tantôt elles se réduisent, comme les précédentes, à un titre en forme d'interrogation. — 2. V. le *Huon de Bordeaulx* de Jean Bonfons.

Leurs indications bibliographiques;

courants qui en rendent heureusement la lecture plus commode [1]. Le *chiffre* des libraires éclate souvent au verso du premier ou du dernier feuillet, et ces prudents éditeurs ont soin, après les derniers mots du roman, après le bienheureux *Amen* qui les termine, d'inscrire une dernière fois leur nom, leur adresse et le titre exact de l'ouvrage dont ils viennent de nous faire subir la lecture [2]. Ces indications bibliographiques sont précieuses pour l'érudit, mais elles sont souvent d'une longueur désespérante et aussi ennuyeuses que le roman lui-même. D'ailleurs les libraires ne pensent point uniquement à leurs intérêts

Leurs Tables;

et gratifient leurs lecteurs de Tables assez complètes, ou, comme ils le disent, de « *briefves recollections par chapitres* » de toutes les matières contenues en leurs volumes. Ces Tables occupent presque toujours les premiers feuillets de nos romans dont elles reproduisent purement et simplement les précieuses rubriques [3]. Puis, ces romans sont *illustrés*, et on a

1. Il faut citer comme type le *Mabrian* de 1530. — 2. « Cy finist le rommant de Fierabras le géant imprimé à Geneve l'an de grace ·M·CCCC.LXX.VIII· le XVIIIe jour de novembre. » — « Cy fine la plaisante histoire de Maugist d'Aigremont, nouvellement imprimé à Paris par Jehan Trepperel... et fut achevé le ·X^e^· jour de septembre M·CCCCC·XXVII. » — « Fin de la cronique et hystoire excellente du preux, vaillant et nompareil chevalier Mabrian, roy de Jerusalem et de Inde la majour, fils du noble roy de Hierusalem Yvon, lequel fust filz de Regnault de Montauban, en laquelle est comprins la mort et martyre des preux chevaliers Alard, Guichard et Richard et leur cousin Maugis, lequel fut pape de Romme, ensemble les prouesses de Gracian, filz bastard dudit Mabrian et de la belle Gracianne faé. Avec les faits chevalereux du preux et hardiz chevalier Regnault filz dudit Mabrian et de son espouse la royne Gloriande. Et fust achevé d'imprimer à Paris le .XXe. jour de janvier, l'an ·M.CCCCC.XXX· par Jacques Niverd, imprimeur et libraire tenant sa bouticque joingnant la première porte du Palays du costé de la grant salle. » Comme on le voit, ces indications bibliographiques renfermaient un nouveau résumé du roman dont ils répétaient le titre. — 3. Certains éditeurs, par économie sans doute, nous ont privés de ces Tables, notamment Alain Lotrian et Denis Janot pour leur *Ogier le Danois*, Jean Bonfons pour son *Guerin de Montglave* sans date, etc.

Leurs illustrations;

pensé à cet immortel attrait de la peinture et du dessin qui séduit tous les hommes, et particulièrement le peuple. Du reste, on ne s'est pas mis en grands frais. O naïveté de ces dessins rustiques! O candeur des bonnes âmes qui les admiraient! Il faut voir ces chevaliers terribles vissés sur leurs longs chevaux avec la lourdeur des costumes du temps de Charles VIII et de Louis XII. Il y a vingt ou trente *illustrations* par volume, mais on ne se gêne pas pour reproduire quatre ou cinq fois la même dans le même tome, et fort souvent il arrive que ces dessins n'ont aucun rapport avec le texte [1]. On fait servir tous ses vieux *bois*. C'est ce qui se fait encore, hélas! dans les livres illustrés de nos jours, et l'antique cynisme est encore dépassé.

Physionomie de nos romans quand ils ne sont plus imprimés en caractères gothiques.

Et maintenant, laissons-les, ces incunables gothiques que nous avons essayé de photographier dans les pages qui précèdent, laissons-les, après avoir contemplé une dernière fois leur écriture anguleuse et raide, tantôt calquée sur celle du XIIIe, tantôt sur celle du XVe siècle, et leurs titres bigarrés, et leurs dessins précieusement grossiers. La Renaissance, d'ailleurs, ne pouvait pas tolérer plus longtemps ces vestiges d'un autre âge : elle imposa à nos romans une autre forme typographique. De là une seconde classe, un second type de romans imprimés. L'écriture gothique a été décidément chassée de tout le texte, des rubriques, du titre. Tout est romain. Le titre, en belles capitales de style presque elzévirien, est en forme de pyramide renversée. Les dessins sont encadrés dans une ornementation de la Renaissance : cariatides, acanthes, chimères. *Gerard d'Euphrate,* publié en 1549, est le type le plus parfait

1. Voy. notamment la *Conqueste de Trebisonde.*

I PART. LIVR. III. CHAP. VII.

de ces nouveautés. Mais on ne put toujours consacrer à nos romans tant de luxe, ni faire tant de frais pour eux. De là un troisième type, une troisième famille : ce sont ces romans de la fin du XVIe siècle, du commencement du XVIIe, qui ont déjà toutes les apparences de la *Bibliothèque bleue* dont ils sont la véritable origine. Voulez-vous avoir une idée exacte de ces romans à bon marché : ouvrez les livres édités à Troyes par Nicolas Oudot, le *Morgant* et le *Mabrian* de 1615 ; prenez entre vos mains l'*Ogier* et le *Meurvin* de Nicolas Bonfons, en 1583 ; placez enfin sous vos yeux les éditions de Rigaud de Lyon. S'il y a jamais eu des livres populaires, ce sont ceux-là.

*
* *

Caractères intrinsèques de tous nos romans imprimés. Charlatanisme et réclames de leurs éditeurs.

Jusqu'ici, cependant, nous n'avons fait connaissance qu'avec la physionomie tout extérieure de nos romans ; mais il ne faudrait pas les juger seulement sur la mine.

Leurs titres, que nous ne voulons plus examiner en bibliographe, mais en critique, nous donnent une première idée de leur style. Ces titres sont de véritables réclames ; mais ce dernier mot lui-même est trop pâle, et rien ne ressemble davantage à ces effrontés boniments, avec ces « palabres » que les charlatans débitent sur les tréteaux de la foire. Tout ce qui peut réveiller l'engourdissement des lecteurs est mis en œuvre avec de singulières solennités de parole : « Approchez, approchez : vous allez entendre la *Conqueste du très-puissant empire de Trebisonde et de la spacieuse Asie*, en laquelle sont comprises plusieurs batailles tant par mer que par terre ; et maintes triomphantes entrées de villes et prises d'icelles, décorées par style poétique ; et aussi de belles descriptions de pays avec des contes

d'amour qui n'ont jamais été lus jusqu'ici [1] ». Préférez-vous le *Roman de Fierabras le Geant?* « Voici, voici la *Conqueste du grand roi Charlemaine des Espaignes* avec les faits et gestes des douze pairs de France et du grand Fierabras, et le combat fait par lui contre le petit Olivier qui le vainquit; et des trois freres qui firent les neuf espées dont Fierabras en avoit trois pour combattre ses ennemis, comme vous l'orrez ci-après [2]. » Il y a certes de quoi faire venir l'eau à la bouche; mais que direz-vous, ô lecteurs, de « la très plaisante Histoire de Maugis d'Aigremont et de Vivien son frere, en laquelle est contenu comment le dit Maugis, à l'aide d'Oriande la fée, son amie, alla dans l'île de Boucaut où il s'habilla en diable; ... comment il occit le serpent qui gardoit la roche, par laquelle chose il conquist le bon cheval Bayard et aussi conquesta le geant Sorgalant [3]? » — « Approchez, approchez : nous possédons dans nos magasins de quoi satisfaire les goûts les plus variés et les plus difficiles; nous avons un vaste assortiment de fées, d'enchanteurs, de chevaliers, de nains, de géants, de batailles, de tournois, de coups d'épées, de coups de lance, de contes d'amour, de conquêtes et de beaux faits d'armes, de miracles et de merveilles de toute sorte, de rois et d'empereurs, de reines et de princesses belles comme le jour, le tout revu, corrigé, augmenté et orné de belles figures. Approchez [4]. »

Leurs Prologues.

Laissons-nous donc séduire et lisons ces œuvres merveilleuses : « N'oubliez pas de lire mon Prologue »,

1. C'est le titre de la *Conqueste de Trebisonde*, d'Alain Lotrian, sans date. — 2. C'est le titre textuel du *Fierabras* de Nicolas Bonfons, et c'est encore celui de la *Bibliothèque bleue* en 1893. — 3. *Maugis* de Jehan Trepperel, 1527, in-4° goth. — 4. Rien n'est exagéré, et la plupart des expressions précédentes sont textuellement empruntées aux titres de nos romans du XVIe siècle, que nous avons relevés avec soin.

nous dit l'auteur de maint roman. Lisons le Prologue.

Le plus souvent, l'auteur se contente ici d'indiquer ses sources : « Nous trouvons *es croniques anciennes* que le noble et vaillant roy Pepin espousa et prit à femme Berte de grant renommée [1] », etc., etc. Quelquefois, comme les anciens jongleurs d'heureuse mémoire, il discrédite de la belle façon et malmène tous ses confrères : « Autrefois a esté faict un roman auquel n'avoit point le quart des faits du dit *Galien.* » Même il a l'impudeur de répéter à ses lecteurs décidément trop crédules qu'il a, lui, consulté les vieilles annales ; il copie et ressuscite le vieux mensonge des Chroniques de Saint-Denis, mensonge usé depuis trois siècles : « J'ai tant fait que j'ai trouvé LES VIEILLES CHRONIQUES FRANÇOISES *lesquelles estoient à Saint-Denis en France et en ai composé cestuy beau livre* [2]. » Tout l'avantage, ajoute-t-il avec une vanité satisfaite, est donc de mon côté : « J'ai remys cette histoire en estat, tellement que *si tu la conferes avec ces vieux et lourds exemplaires qui ont eu leur cours jusqu'à present*, tu la trouveras repurgée de toutes erreurs, restituée selon la verité des anciennes annales et autres fidelles historiens et ornée d'un elegant et fluide langage [3]. » Vous vous attendez peut-être à des merveilles de la part d'un éditeur qui fait de si belles promesses : ce libraire (ô immortalité des jongleurs !) n'a fait que reproduire textuellement les versions et éditions précédentes.

D'autres étaient plus candides... ou plus cyniques. Si j'ai si bien réussi le présent ouvrage, disaient-ils,

1. Prologue de *Valentin et Orson*, Lyon, Rigaud, 1605. — 2. *Galien restauré*, Lyon, Rigaud, 1575. — 3. *Les Quatre Fils Aimon*, Lyon, Fr. Arnoullet, 1573.

c'est qu'on m'a payé en belle et bonne monnaie : « Vous avez maintes fois ouy dire que pour faulte d'argent sont demeurez maints beaux édifices à parfaire, et pour tant que j'ay esté bien payé » j'ai fait d'excellente besogne[1]. Voilà un auteur qui ne se piquait pas de désintéressement. D'ailleurs, il est certain que ces translateurs n'étaient pas des aigles : c'étaient, comme nous l'avons déjà entrevu, de simples scribes aux gages de tel ou tel libraire. Aussi ne se nomment-ils que rarement dans le prologue de leurs œuvres. C'est dans le *Mabrian* de 1503 que nous avons à peu près trouvé la seule mention de ce genre : la postérité pourra savoir que les auteurs de cette compilation s'appelaient Gui Bounay et Jean Lecœur[2].

Quelle que soit la médiocrité et l'inutilité de ces prologues, nous les préférons aux prologues savants, aux prologues philosophiques qui abondent, hélas! dans nos romans des xve et xvie siècles. C'était le temps du pédantisme, et nos auteurs tenaient à être de leur temps. Dès 1478, l'auteur du *Fierabras* nous élève aux hauteurs du beau style : « Saint Pol, docteur de verité, nous dit que toutes choses reduites par escript sont à nostre doctrine escriptes. » Le translateur de *Doolin de Mayence*[3] est plus long : il entreprend dans son prologue toute une théorie des origines de la noblesse. Il établit en doctes termes qu'il y en a deux, et deux seulement : le sang, la vertu. Il décerne à Adam le titre de *premier noble*, et

1. *Galien restauré*, Lyon, Rigaud, 1575. — 2. « Et qui voudra savoir les noms de ceulx qui ont dressé le present livre et compillé, maistre Guy Bounay, licencié es loix, lieutenant du baillif de Chastelroux, l'a commencé. Et a esté achevé par noble homme Jehan Lecueur, escuyer, seigneur de Nailly en Puysange, estant à Paris pour les affaires de noble et puissant seigneur messire Regné d'Anjou... ». — 3. Édition de Vérard, in-fol. goth., 1501.

I PART. LIVR. III. CHAP. VII.

il en arrive péniblement à parler enfin « du très-fidèle, loyal et hardy Doolin *quem non solum excellentia generis, sed mores virtutesque nobilitant.* » Ce style sent déjà sa Renaissance de cent lieues; mais nous avons encore de plus beaux échantillons à vous offrir, et, sans parler du translateur de *Mabrian*[1], qui parle « des ténébreux anglets de son petit entendement » et de nos ancêtres qui « ont basty et fondé par ferme stabilité et incorruptible bastiment les vrays fondemens, qui ont mis et inséré sus l'immobile pierre d'entière noblesse les colonnes et pilliers de tout honneur », sans parler de ce bavard, on trouve dans l'auteur de la *Conqueste de Trebisonde* un type de pédant si parfait, qu'on ne saurait rien lui opposer. Écoutez plutôt le commencement de son Prologue : « Le largiteur de lumière celeste, Apollo, par première estincele d'amour offrist son cueur à la très belle Daphné, laquelle florissant en virginité immaculée, depuis que le vouloir des Dieux l'eust muée en tousjours verdoyant laurier que iceluy Apollo choisist pour son especial arbre, lui donna le tiltre de superatrice victoire et ne permist qu'aux triumphateurs et imperissables poètes de la porter. » Et il y en a long, il y en a très long dans ce style. Ah! nous sommes bien loin du début d'*Aliscans*[2]!

Leurs débuts; leur finale.

Après ce Prologue, les auteurs, satisfaits de leur petit entretien avec leurs lecteurs, entrent décidément *in medias res.* Quelques-uns imitent (rien n'est plus naturel chez un copiste) certains débuts de nos romans en vers et placent tout un printemps au com-

1. Édition de 1530, déjà citée. — 2. Quelquefois, dans ces Prologues, les auteurs nomment celui qui leur a *commandé* leur prose. L'auteur du *Fierabras* de Genève (1478) nous apprend qu'il a composé son livre à la prière de Henri Bolomier, chanoine de Lausanne, etc.

mencement de leur livre : « A l'issue de l'yver, que le joly temps d'esté commence et qu'on voit les arbres florir et leurs fleurs espanyr, les oisyllons chanter en toute joye et doulceur [1]. » Quant aux derniers mots, quant à la fin de nos romans, on y trouve toujours ce souhait du Paradis que déjà nous avons lu tant de fois dans nos chansons du XIIe au XVe siècle : « Seigneurs, qui ce present livre lirez, nous prierons Dieu et la benoiste Vierge Marie, qu'il nous doint grace de vivre en très bonnes meurs par lesquelles nous puissions avoir, à la fin de nos jours, vie pardurable et la gloire celeste de Paradis. Amen [2]. » La finale d'un seul de nos romans imprimés fait peut-être exception à la règle générale : c'est celle d'*Huon de Bordeaulx;* nous y apprenons (ce qui n'a rien de trop surprenant) que l'auteur prétendait suivre un original en vers; que son travail premier avait été achevé en 1454 et qu'il lui avait été commandé par deux puissants seigneurs, Charles de Rochefort et Hue de Longueval, et par un troisième Mécène du nom de Pierre Ruotte [3]. Mais en général, si vous voulez d'utiles renseignements sur les sources et la date de nos romans, allez les chercher ailleurs que dans leurs dernières phrases.

Nous venons de déblayer le terrain, et pourrons maintenant étudier en eux-mêmes, dans leur agencement, dans leurs sources réelles, dans leur style enfin, ces mêmes romans dont nous connaissons

1. *Guerin de Montglave*, de Jean Bonfons, sans date. — 2. *Quatre fils Aymon*, Lyon, Arnoullet, 1573. — 3. « Lequel livre et histoire a esté mis de rime en prose à la requeste et prière de monseigneur Charles, seigneur de Rochefort, et de messire Hues de Longueval, seigneur de Vaulx, et de Pierre Ruotte, lequel fut faict et parfaict le vint neufiesme jour de janvier l'an 1454. Explicit. » (*Huon de Bordeaux*, de Jean Bonfons.)

maintenant tous les caractères extérieurs, dont nous avons lu vaillamment les prologues, dont nous savons par cœur les premières et les dernières lignes.

*
* *

De la nature et de l'origine des romans incunables. Leur division en deux groupes : 1° Les reproductions d'œuvres antérieures, en prose ou en vers; 2° Les œuvres originales.

Transportons nous de nouveau dans l'atelier typographique que nous avons plus haut essayé de décrire. La « copie » d'un nouveau roman est là, sur la table du maître imprimeur, et c'est de ce côté que se porte notre regard.

Quelle est cette « copie »? Quelle en est la nature exacte? Quelle en est l'origine? Hâtons-nous de la feuilleter. Faisons mieux : lisons-la.

Cette *copie* a-t-elle été spécialement commandée par l'éditeur et composée tout exprès pour l'impression? Ne serait-elle, au contraire, que la reproduction, plus ou moins exacte, d'un manuscrit plus ou moins antérieur à l'admirable découverte de Guttenberg? L'auteur a-t-il, en ce dernier cas, travaillé directement sur un de nos derniers romans en vers, ou bien s'est-il inspiré, plus ou moins étroitement, (l'hypothèse est toute différente), d'un de ces romans en prose du xv[e] siècle, auxquels nous avons tout à l'heure consacré de si longues pages? Voilà ce qu'il s'agit de déterminer nettement.

La question est plus délicate qu'on ne pourrait le croire; mais, pour ne pas laisser trop longtemps nos lecteurs en suspens, nous essaierons de leur donner la solution du problème.

Donc, à nos yeux, toutes les hypothèses précédentes sont possibles, sont acceptables.

Certains incunables ont été calqués sur des romans en vers, et certains autres sur des manuscrits en prose.

Certains autres, enfin, sont réellement des œuvres de commande, et ont été effectivement composés tout exprès pour un éditeur, lequel voulait à tout prix « de la nouveauté » et qui avait l'esprit de la payer plus ou moins cher.

En d'autres termes, plus décisifs et plus brefs, il y a lieu d'établir ici deux grands groupes parmi nos romans incunables : « Les reproductions ou adaptations d'anciennes œuvres en vers ou en prose ; les romans originaux. « Rien ne semblera plus aisé à saisir.

Prenons des exemples et choisissons des types.

Il est manifeste, d'une part, que le *Fierabras* de 1478 n'est que la reproduction d'un manuscrit en prose, dont la date n'est pas sans doute très antérieure à celle de l'impression [1].

Il est probable, d'autre part, que le *Galien* incunable, pour nous borner ici à cette mention, a été directement composé d'après un *Galien* en vers du XIVe siècle. Nous ne nous servons, en ce dernier cas, que du mot « probable », et n'oserions pas, en réalité, nous aventurer plus loin.

On ne saurait en effet (à tout le moins dans l'état actuel de la science) affirmer nettement qu'entre un roman en vers du XIVe siècle et un incunable du XVIe, il n'ait pas existé un intermédiaire. Et par cet

1. Il existe, à notre connaissance, deux manuscrits du *Fierabras* en prose (XVe siècle) où l'auteur déclare avoir écrit son livre à la demande d'un chanoine de Lausanne nommé Henri Bolomier. Or, cette mention du chanoine de Lausanne et du rôle qu'il a joué en cette affaire, cette même mention se retrouve dans le *Fierabras* de 1478, qui est évidemment postérieur à ces deux manuscrits et appartient à la même famille de textes. L'un des deux manuscrits en question a été signalé par Senebier en son *Catalogue raisonné des manuscrits conservés dans la Bibliothèque de la ville de Genève* (1779, p. 452, n° 188) ; l'autre faisait partie de la Bibliothèque d'Ambroise Firmin Didot.

« intermédiaire », nous entendons un roman manuscrit en prose du xve siècle.

Entre le *Meurvin* en vers qui a certainement existé [1] et le *Meurvin* incunable, y a-t-il eu un *Meurvin* manuscrit en prose? C'est possible, et presque probable; mais ce n'est pas certain.

Autre incertitude; mais moins vive, celle-là. Tous les romans en prose ont-ils été précédés d'un roman en vers? Nous possédons un *Mabrian* en prose; mais le *Mabrian* en vers n'est pas, que je sache, parvenu jusqu'à nous.

Bref, pour résoudre scientifiquement tous ces problèmes, il faudrait posséder et connaître TOUS nos derniers romans en vers, TOUS nos romans manuscrits en prose. Nous n'en sommes pas là.

Voilà pourquoi l'on ne saurait ici procéder avec trop de prudence; voilà pourquoi il faut résolument s'interdire toute affirmation téméraire.

Mais toute incertitude cesse devant des œuvres telle que la *Conqueste de Trebisonde* qui a été commandée par Alain Lotrian à un romancier de bonne volonté, et dont nous aurons lieu de reparler plus loin avec quelque détail.

Telles sont nos conclusions : nous les souhaiterions plus précises; mais elles paraîtront peut-être acceptables.

*
* *

Caractères spéciaux de ces deux groupes.

Sur ces deux classes d'incunables, — les reproductions, d'une part, et, de l'autre, les œuvres nouvelles — il importe de revenir plus longuement.

Voici tout d'abord les reproductions.

1. V. plus haut (p. 447), notre liste des derniers Romans en vers.

Il faudrait bien se garder de croire qu'elles ont toutes la même nature, la même physionomie, le même style.

Qu'elles soient exécutées d'après un original en vers ou d'après un original en prose, elles se présentent à nous sous deux aspects bien différents.

Les unes sont l'œuvre de certains romanciers qui mériteraient plutôt ce nom, ce même nom de « décalqueurs » dont nous avons dû nous servir plus haut, au sujet des premiers remaniements en prose. Ces prosateurs timides se contentent de reproduire servilement leur modèle et y changent à peine quelques mots. C'est ce que j'appellerais volontiers l'école *étroite*.

D'autres, au contraire, se sont montrés beaucoup plus indépendants, beaucoup plus osés, et n'ont emprunté à leurs devanciers que le fond de leur œuvre. C'est ce que j'appellerais l'école *large* [1].

1. Il est facile de se faire une idée du travail de l'école *large;* mais il semble nécessaire de donner un exemple typique des procédés de l'école *étroite*. Nous l'empruntons à la première édition incunable de *Guerin de Montglave*. Les tirets qui figurent dans ce texte ont été ajoutés pour mieux faire comprendre la relation de la prose avec les vers.

Galien du ms. de Cheltenham
(éd. Stengel, p. 123).

Par dedens Rainchevaulx fut grande la pités :
Seize mil crestiens y eut mors et tués
Et des quatre vivans y en eut mil navrés.
Olivier et Roullant les ont moult regrettés ;
Et quant Roullant choisi les grans mortalitez,
Mist li quens naturelz le cor en sa bouchez,
Et disoit en son cor : « Hé ! roy Charles, venez ;
« Aujourduy sera mort cil que le mieulx amés. »
Par trois fois le sonna, ce dit l'auctorités,
C'unne vaine rompy tant estoit aïrés.
Charllemaine l'oui qui estoit en son trefz.
Il a dit à Naymon : « Beau sire, or escoutés ;
N'est-ce le cor Roullant qui là s'est demenés ?
Si est, par cel Seigneur qui en croix fut penés.
Je croy qu'asailli l'a Marsille le doubtés ; »

Guerin de Montglave incunable
(édition de Jehan Trepperel, s. d.)

Par dedans Roncevaulx fut grande la pité : — car bien seize mille chrestiens y ont perdu les vies — et des quatre mille qui sont demourez, en y a bien mille qui sont navrez. — Si les regrettent moult Olivier et Rolant. — Et quant Rolant vit si grande mortalité — il mit le cor à sa bouche et le sonna par trois fois, — et disoit en son cor : « Charles, venez ; — car aujourdhuy cil que vous aymez le mieulx sera mort. » — Si le sonna par trois fois — par tel ayr que il rompit une des veines, tant estoyt courroucé. — Et Charlemaigne qui estoit en son tref l'ouyt bien ; — Si dist à Naymon : « Sire, or escoutez. — N'est-ce pas le cor de Roland que j'ay ouy ? — Si est vraiement. — Je croy que Marsille l'a assailly. — « Sire,

*
* *

Du style des romans incunables.

Il va sans dire qu'entre ces deux écoles, il y a un certain nombre de degrés intermédiaires, dont il convient de faire estime; mais les deux grands groupes, les voilà.

Nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire d'étudier de près le style de ces reproductions, puisqu'il est trop souvent calqué sur celui des romans en prose manuscrits. Nous aurions ici à répéter presque textuellement tout ce que nous avons dit de ces œuvres de notre décadence épique, et une telle répétition n'aurait rien qui fut scientifique. Nous nous contenterons de quelques observations rapides.

Toute règle comporte des exceptions, et il ne faudrait pas affirmer, par exemple, que TOUS les auteurs de nos incunables ont atténué et, pour ainsi parler, efféminé la vigueur de nos vieilles chansons. Au lieu de reproduire les fadeurs de quelque œuvre du XIVe ou du XVe siècle, plus d'un de ces prosateurs fait au contraire un bond jusqu'aux poèmes du XIIIe et en garde la rudesse. Vous rappelez-vous que, dans la rédaction manuscrite du *Fierabras* en prose, on avait singulièrement transformé et adouci le caractère de Floripas, de cette fille de l'émir Balan? On en avait fait une pieuse et tremblante jeune fille, se jetant en larmes aux genoux de son père, pour le supplier de se conver-

« Sire, dit Guanelon, qu'es-ce que dit avés?
Roullant chasce en ces bois où il s'est deportés. »
Quant Galien l'oui, le sanc lui est mués;
Il a dit à Charlon : « Jamais ne me creés,
« Se bataille n'a là où le cor est sonés. »
Il garde à Guanelon et est avant passés,
Et puis luy dit en hault Galien le doubtés :
« Pleust à Jhesucrist qui en crois fut penés
« Que je seüsse bien les maulx que vous pensés! »

dist Guannes, qu'est ce que vous dittes? — Rolant chasse au bois et se desduyt aux bestes saulvaiges. » Quant Galien l'ouyt, à peu qu'il enraigea, — et dist à Charlemaigne : « Sire, ne me croyez jamais, — s'il n'y a bataille là où le cor est sonné. — Regardez comme Guannes est pasle. » — Et puis Galien luy dist : « Pleust à Dieu — que je sceüsse les maulx que vous pensez en vostre mauvais couraige!

tir et de sauver sa vie terrestre en se soumettant humblement à la volonté de Charlemagne. Tout au contraire, dans le *Fierabras* qui fut imprimé à Genève en 1478 (d'après une version manuscrite), Floripas est bien la même que dans le poème original. C'est une vraie furie qui, avec des cris odieux, réclame la mort de son propre père pour avoir le droit de se jeter plus tôt dans les bras de son ami Gui de Bourgogne : « Sire empereur, dit-elle, pourquoy mettés vous tant à faire mourir celluy dyable. Il ne m'en chault, s'il meurt ; seulement que Guy de Bourgongne soit mon espoux. » Il faut ajouter qu'un tel cas est assez rare, et qu'en général les piètres auteurs de nos romans imprimés ont plutôt édulcoré à l'excès nos anciennes fictions épiques.

Ogier le Danois n'a pas été calqué, on le pense bien, sur le rude poème de Raimbert de Paris ni même sur l'élégante chanson d'Adenet ; mais le prosateur du XVIe siècle a pris pour base une version qui reproduit plus ou moins exactement l'interminable roman du XIVe siècle en vers de douze syllabes, dont nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots. A force de subir toute cette série de dilutions, l'œuvre antique est devenue tout à fait méconnaissable. Le Danois du XIIe siècle est un gros baron féodal, mal baptisé, demi sauvage, brutal, charnel, farouche, et ayant, grâce à l'influence chrétienne, je ne sais quels retours subits et quelles douceurs inespérées. Il lutte contre Charlemagne d'un front terrible, comme un taureau en rage, et il faut qu'un jour le Ciel intervienne visiblement pour lui arracher un pardon qu'il refusait à la France et à l'Église. Géant vainqueur de géants, homme immense, personnification redoutable de la redoutable féodalité, jetant sur la société des regards

torves, il ne se calme un peu qu'à la fin d'un poème en onze mille vers qui est presque uniquement consacré à l'histoire de sa colère. Et maintenant voulez-vous savoir ce qu'ont fait d'un tel héros les imaginations amollies des XVe et XVIe siècles, suivez Ogier, dans ces œuvres bizarres, suivez-le jusqu'au déclin de sa vie, jusqu'au jour où, à l'âge de cent ans, « il advise soudain une belle dame, vestue de blanc, si bien et si richement aornée que c'estoit triomphe de la voir ». Le Danois s'imagine d'abord que c'est la Vierge Marie et dit hautement *Ave Maria;* mais ce n'est que la fée Morgue, qui lui dit en termes tendres et précieux : « Puis que je vous tiens par deçà, je vous meneray à Avallon, là où vous vous esbatrez à faire passer le temps aux dames. » Ogier reprend avec un bon sens fort prosaïque : « Ce n'est pas viande qui faille à ung malade que entretenir les dames. Il a bien mestier d'autre confort. » Et il ajoute plus piteusement encore : « Je vous promets en bonne foi que je ne suis pas à mon ayse. » C'est alors que Morgue lui répond : « Je vous y mettrai », et lui donne un anneau qui le fait revenir à l'âge de trente ans [1]. Voilà ce qu'était devenu le sauvage et sublime assiégé de Castelfort; voilà cette féodalité de carton qui avait succédé à la féodalité en fer; voilà les fadaises et, tranchons le mot, les inepties qui avaient enfin remplacé la rudesse délicieusement barbare de nos premières épopées.

Jusqu'ici cependant nous n'avons eu affaire qu'à des copies; mais il faut bien se persuader que les « nouveautés » ont exactement ce même caractère

1. *Ogier le Danois*, édition d'Alain Lotrian et Denis Janot, sans date (vers 1536).

d'alanguissement et de platitude. Les éditeurs de ce temps-là éprouvaient, comme ceux de tous les temps, le besoin de régaler leur public de ces nouveautés dont il est toujours si vivement affriandé. Ils commandaient à *leurs* auteurs des romans originaux; mais l'affabulation et le style de ces prétendues nouveautés ne différaient guère de l'affabulation et du style des anciennes copies. Il faut vraiment avoir un regard bien perçant pour saisir la différence. Est-ce une nouveauté, est-ce une copie que ce bizarre *Gerard d'Euphrate* auquel nous avons attribué naguère une origine italienne et que son auteur cependant (mais ils sont si menteurs!) déclare avoir emprunté à un poème « wallon »? Ce Gerard d'Euphrate figure déjà dans les Suites d'*Ogier*, et, s'il faut en croire l'auteur inconnu de ces Suites, il ne serait autre que Girart de Roussillon, qui aurait ainsi changé de nom le jour où Ogier lui céda la couronne de Jérusalem[1]. Dans le roman qui lui est spécialement consacré, la donnée n'est plus la même, et on nous le représente comme un fils de Doon de Mayence adopté par Girart de Roussillon. Sa naissance est annoncée par le nain Berfunes à Oriande la fée, reine de Rosefleur. Morgue veut faire mourir le merveilleux enfant qui est défendu par le souverain de l'Ile Ténébreuse, par un roi-enchanteur nommé Aldeno. Ce prince, qui est un puissant magicien et tient une grande place dans toute l'action, s'oppose énergiquement aux méchants desseins de la fée Morgue. L'ennemie de Gerard réclame inutilement contre Aldeno le secours d'un autre enchanteur qui s'appelle Tarta-

1. V. notre 1re édition, I, p. 533.= Il est évident qu'on a ici joué sur les mots. « Gerard d'Euphrate » est la corruption du nom de Girard de Fraite, de ce barbare et de ce rénégat qui joue un rôle si terrible dans notre épopée primitive. Cf. plus loin notre analyse d'*Aspremont*, III, p. 82 et suiv., etc.

I PART. LIVR. III. CHAP. VII.

rin. Dieu intervient enfin et sauve l'enfant de Doon de Mayence... Voilà du singulier « nouveau », et qui est volé un peu partout.

*
* *

Les auteurs des romans incunables ont recours à deux suprêmes expédients : ils imitent les poèmes italiens et font pénétrer dans leur œuvre la mythologie de la Renaissance.

Rien, rien, rien ne pouvait en réalité rajeunir cette vieille ridée et édentée qui s'appelait l'antique épopée française; rien, dis-je, pas même cette sotte transfusion du sang de la légende « celtique ». Ils ont résisté cependant, nos derniers romanciers; ils ont résisté à coups redoublés de fées et d'enchanteurs. Peine inutile!

En désespoir de cause et pour sauver cette littérature aux abois, ils ont eu recours à deux expédients qu'ils croyaient irrésistibles. C'est de ces deux expédients qu'il nous reste à parler.

Donc, ils ont cherché leur inspiration dans cette poésie italienne qui nous avait fait effrontément tant d'emprunts.

Et ils ont demandé une dernière lueur d'originalité à cette Renaissance païenne qui mettait audacieusement Jupiter en la place du Christ et Vénus en celle de la Vierge.

Les poèmes italiens, la Renaissance, telles ont été leurs deux suprêmes ressources.

De là *Morgant le geant,* d'une part; et, de l'autre, la *Conqueste de Trebisonde.*

Cette double évolution n'a pas eu tout le succès qu'on en pouvait attendre; mais elle vaut cependant qu'on la tienne en quelque estime. Et c'est ce que nous voulons faire.

*
* *

L'École italienne et *Morgant le geant.*

Tous ces compilateurs ou traducteurs de dernier ordre, dont nous avons jusqu'ici analysé ou com-

menté les œuvres, tous ces médiocres appartenaient à l'École française. Pour mieux parler, il n'y avait pas en France d'autre école, et l'on voyait tous nos romanciers continuer partout et à qui mieux mieux les traditions de leurs devanciers des XIVe et XVe siècles, en se contentant d'exploiter cet inépuisable achalandage de magiciens et de fées qu'ils trouvaient trop aisément dans les contes bretons. Cependant toute l'Italie, comme nous l'avons vu plus haut, retentissait de la gloire de Bojardo, de Pulci et de l'Arioste. L'*Orlando furioso*, publié en 1516, avait conquis d'emblée l'admiration universelle; l'*Orlando innamorato*[1] et le *Morgante*[2] (retenez ce dernier nom) avaient déjà un droit incontesté à l'enthousiasme et aux applaudissements de ce peuple ami de la beauté. L'Italie nous avait pris naguère tous nos vieux héros qui, depuis plusieurs siècles, étaient populaires dans ses *Reali*, dans ses *Spagna*, dans ses *Nerbonesi* : elle les avait revêtus de costumes éclatants, les avait enveloppés dans une atmosphère qui semblait plus lumineuse et leur avait enfin donné une célébrité nouvelle, une popularité artistique. Roland même, notre Roland dut plus tard à ces poètes italiens de conserver quelque notoriété parmi les lettrés de France qui ne l'ont trop longtemps connu que d'après l'Arioste. C'est cette singulière influence qui se fait déjà sentir en quelques-uns de nos romans du XVIe siècle, mais qui a surtout abouti à ce trop fameux *Morgant le geant*, dont les éditions se sont multipliées depuis 1519 et qui a vaillamment conquis sa place dans la Bibliothèque bleue [3].

1. 1486. — 2. 1481. — 3. L'édition la plus rare ET LA PLUS ANCIENNE que nous connaissions de cette traduction ou imitation du poème célèbre de Pulci est la suivante : *S'ensuyt l'hystoire de Morgant le geant. — Cy finist l'histoire de Morgant, nouvellement imprimée à*

L'École de la Renaissance et la *Conqueste de Trebisonde.*

Cependant, avec un autre but et des procédés différents, une troisième école de romanciers avait révélé son existence. Certains esprits peu profonds s'étaient tenu à peu près ce langage : « Nous avons affaire à deux classes de lecteurs. Les uns sont savants et uniquement passionnés pour l'antiquité grecque et latine ; les autres sont ignorants, et ont la faiblesse d'aimer encore, avec un enthousiasme persévérant, les héros des vieux romans français. N'y aurait-il pas moyen de plaire en même temps aux uns et aux autres? N'y aurait-il pas de conciliation possible, sur ce terrain, entre le style de l'antiquité et les fictions modernes? Pourquoi n'écrirait-on pas en beau style antique un roman dont tous les personnages seraient empruntés à nos vieux poèmes? Il y a plus. Pourquoi, à côté des anges et des fées, n'introduirait-on pas une troisième famille de personnages merveilleux, les dieux et les déesses de l'ancien Olympe? La chose n'est pas impossible : tentons l'aventure. » Il se trouva, en effet, un romancier au moins qui la tenta, et c'est à ce singulier projet de conciliation que nous devons le plus curieux peut-être et à coup sûr le plus bizarre de tous nos romans imprimés, la *Conqueste de Trebisonde* [1].

Paris pour Jehan Petit, Regnault Chaudière et Michel Lenoir libraires, et fut acheve d'imprimer le quinziesme jour de may mil cinq cens dix neuf, petit in-fol. goth. (Brunet, 5e éd., IV, 974). = Alain Lotrian en a donné une nouvelle édition vers 1536 sous un titre nouveau : *S'ensuyt l'histoire de Morgant le geant, lequel avec ses freres persecutoient toujours les crestiens et serviteurs de Dieu. Mais finallement furent ces deux freres occis par le comte Roland. Et le tiers fut crestien que depuis ayda moult à augmenter la saincte foy catholicq*[*ue*]. Nouvellement imprimée à Paris par Alain Lotrian (vers 1536), in-4°, goth. = Il y a d'autres éditions de Nicolas Chrestien, s. d.; de Jean Bonfons, 1584, etc. » Il ne faut pas oublier que c'est en 1481 que Pulci avait publié les vingt-trois premiers chants de son *Morgante*, TRENTE-HUIT ANS avant la première édition du *Morgant* français.

1. La première édition de la *Conqueste de Trebisonde* est de 1517.

Le héros de ce singulier récit est Regnault de Montauban, mais l'affabulation et les personnages de toute cette action n'ont pas été moins *paganisés* que le style lui-même... Charlemagne donne un grand tournoi à Paris : Regnault y prend part sans se faire connaître et remporte le prix. C'est durant ces fêtes que le prince de Savoie commence à aimer la belle Cornine et que Maugis nous apparaît sous la forme de Mercure. Sur ces entrefaites, le roi de Cappadoce arrive en France, et défie les chevaliers français à la joûte : Regnault rabaisse l'orgueil de ce roi dont il est vainqueur. Un grand conseil alors se tient dans l'Olympe : Cupido, Vénus et Mercure se liguent contre Regnault de Montauban, contre ses frères et surtout contre l'enchanteur Maugis dont les dieux sont jaloux : Tisiphone est envoyée à la cour de Charlemagne pour y jeter le trouble dans tous les cœurs, et c'est alors que Ganelon va en Espagne préparer par sa trahison la catastrophe de Roncevaux. Cependant le prince de Savoie aime de plus en plus vivement sa mie Cornine qui lui demande le *carcan* de la belle Déiphile de Chypre. Ce *carcan* a une étonnante et rare vertu : celle qui le porte est irrésistiblement aimée de tous ceux qui la voient. Le prince se lance tout aussitôt à la conquête de cet incomparable talisman. La scène se transporte en Chypre où Maugis combat contre Mercure et se prend d'amour pour Déiphile. Jusque-là il n'est guère question de Trébisonde, et Regnault de Montauban lui-même est laissé au second plan ; mais le voilà qui reprend le premier rôle. Il fait en Italie une expédition qui n'est pas sans présenter une étroite ressemblance avec celle de Charles VIII. Il met en fuite les armées combinées de Gênes, de Venise et du Saint-Siège ; il donne à son frère Richard la belle Cornine,

qui est la propre fille du duc de Gênes ; il envoie des ambassadeurs au Pape et fait dans Rome une entrée digne des triomphateurs antiques. Cependant Maugis est en grand péril dans l'île de Chypre où il se consume d'amour pour Déiphile : Regnault s'embarque, aborde dans l'île, triomphe partout où il se montre, unit Maugis et Déiphile, et leur met au front la couronne de Chypre. C'est alors seulement que le prince de Savoie peut faire présent à Cornine de ce fameux *carcan* si longtemps convoité. Quant à Regnault, à l'infatigable Regnault, il court à de nouveaux exploits ; il combat corps à corps avec le roi d'Éthiopie et, après cette dernière victoire, est couronné empereur de Trébisonde. C'est le bon archevêque Turpin qui nous a laissé le récit de toutes ces merveilles : le romancier, du moins, l'affirme avec une audace qui nous paraît plus merveilleuse encore que toute la légende de son roman.

Mais c'est le style de la *Conqueste de Trebisonde* qui défie surtout toute comparaison. Sans doute, il est singulièrement choquant de voir lutter Cupido et Maugis ; il est scandaleux de voir attribuer à l'action de Mercure et aux serpents de Tisiphone la défaite si profondément nationale de Roncevaux, et rien n'est plus méprisable ni plus niais que ce mélange de fables grecques, latines et celtiques avec des traditions françaises et chrétiennes. Néanmoins, le style est encore un sujet d'étonnement plus vif et d'ennui plus profond. Voulez-vous, pour vous en donner quelque idée, assister ici à un lever de soleil : « Le rutillant filz de Yperion, rengnant les dorez frains jadis follement desirez par le presomptueux Phaeton, dejà rendoyt à toutes choses leurs propres couleurs noircies par la princesse des tenebres. » Préférez-vous un frais

tableau de printemps? L'auteur nous vante « le delicieulx temps moderé et attrempé soubz les deux cornes du celestiel Thoreau, alors que la deesse Cybelle, despouillée de son glacial et gelide habit, revest sa verdoyante et tres florissante robe ». Souhaiteriez-vous quelque épisode plus réel et, par exemple, d'entendre une allocution au Pape? Écoutez cette harangue où le roi d'Angleterre déclare, en un abominable charabia, que le Souverain Pontife « est craint et redoubté jusques aux phlegetontées abismes et qu'oultre splendeurs equipparables à la decorée face de la stelifere sphere, l'Eglise militante, à bonne et evidente raison, lui attribue la faulx saturnine par laquelle il peult murtrir les degenerez enfans d'icelle eglise, et lui donne l'espoventable foudre d'anathenie *(sic)* qui est plus à craindre que celluy de Jupiter ». Imaginez un livre compact, un long, un redoutable volume écrit *tout entier* dans ce style, et pour surcroît de ridicule, émaillé de méchants vers, de rondeaux et de madrigaux... imaginez cet ensemble et plaignez ceux qui sont condamnés à une telle lecture.

Conclusion sur les incunables : origine première et commencements de la Bibliothèque bleue.

La *Conqueste de Trebisonde,* d'ailleurs, n'eut aucun succès. L'Ecole de la Renaissance, plus présomptueuse que l'Ecole italienne, ne se montra pas moins impuissante. Ces deux tentatives avortèrent misérablement, et nos anciens romans demeurèrent en possession des sympathies du public.

Elles déclinaient cependant, ces pauvres vieilles légendes, elles déclinaient toujours.

A la fin du XVIe siècle, un petit nombre d'entre elles survivaient encore avec quelque vigueur, et nous savons leurs titres. C'étaient *Fierabras, Galien restauré, Huon de Bordeaulx, Maugis d'Aigremont,* les *Quatre fils Aimon, Valentin et Orson, Mabrian, Mor-*

gant le geant, et deux ou trois encore. Toutes nos autres fictions épiques étaient mortes, mortes à tout jamais.

Les libraires Oudot à Troyes, Costé à Rouen, Rigaud à Lyon, allaient bientôt répandre par milliers les exemplaires à bon marché de ces récits privilégiés qui avaient si bien résisté au temps.

Ces petits livres populaires ne sont que la reproduction presque textuelle de nos romans du XVIe siècle;

Et telles sont les origines de la Bibliothèque bleue.

CHAPITRE VIII

LA RENAISSANCE

Caractère général de la Renaissance. Rapidité avec laquelle furent oubliés les origines poétiques de la France.

Nous ne savons pas si, dans toutes les annales de l'humanité, il est une époque que l'on puisse légitimement comparer à notre Renaissance. « Histoire d'une grande ingratitude », tel est le titre qu'il faudrait donner à une histoire impartiale de cette singulière période. Il est bien entendu que, voulant ici nous placer uniquement au point de vue littéraire, nous n'aborderons à dessein ni la politique, ni la philosophie, ni la religion. On n'a jamais vu, suivant nous, une nation tout entière, que dis-je? un siècle tout entier, mettre autant de rapidité à oublier toutes ses origines intellectuelles, toutes ses traditions, toutes ses annales. Les lettrés du XVIe siècle furent plus ignorants de notre ancienne poésie et en particulier de nos épopées nationales, que nous ne le sommes aujourd'hui après cinq ou six cents ans. En quelques années on effaça de sa mémoire trois ou quatre siècles et, avec cette impertinente présomption qui est le fait de tous les novateurs, on voulut reconstruire à nouveau toute la littérature française. Il faut nous représenter Ronsard et sa pléiade se précipitant, pleins d'ardeur, sur tous les beaux

chemins de la poésie avec cette conviction naïve qu'ils sont les premiers à y entrer et que personne avant eux n'a connu le printemps ni les fleurs. Ils ne disaient même pas « : Tout est à refaire. » Ils disaient candidement : « Tout est à faire », persuadés qu'avant eux il n'y avait eu ni lettres ni lettrés, ni poésie ni poètes. Existait-il un chef-d'œuvre qui s'appelait la *Chanson de Roland?* Possédions-nous le trésor de vingt épopées (pour parler seulement des meilleures) que nous enviaient les autres nations chrétiennes? ils n'en savaient rien. Depuis Jésus-Christ c'était la nuit, c'était le noir : le jour, la lumière, la joie, l'amour, la grâce et la beauté ne se trouvaient qu'au-delà de la nuit du *Gloria in excelsis*. Ils remontèrent jusque-là et se passionnèrent pour l'antiquité grecque et latine avec la plus ardente et la plus aveugle de toutes les frénésies. Ce furent des convulsions d'enthousiasme, une épilepsie. On laissa les œuvres des poètes et des chroniqueurs du moyen âge pourrir dans les manuscrits des bibliothèques délaissées ; mais on mit en lumière (ce qui était légitime) tous les philosophes, tous les poètes, tous les historiens de l'antiquité, et on les imita (ce qui était maladroit) avec une servilité qui n'avait rien de glorieux. La vieille langue nationale elle-même ne fut pas respectée par l'audace de ces singuliers réformateurs : ils la remirent sur le métier et la fabriquèrent une seconde fois. Puis, ce premier travail étant terminé, ils se dirent un beau jour : « La France n'a pas d'épopée; il faut lui faire ce cadeau. » Ronsard alors écrivit la *Franciade*. Un quatrain, dont il accompagna ce poème inachevé, révèle bien sa pensée et celle de toute son époque : « Les François qui mes vers liront, — S'ILS NE SONT ET

GRECS ET ROMAINS, — En lieu de ce livre ils n'auront — Qu'un pesant faix entre les mains [1]. »

Si nous croyons légitime de reprocher au XVIe siècle son ingratitude et ses oublis, nous ne voudrions pas toutefois qu'on se méprît sur notre pensée, et il est juste de plaider ici les circonstances atténuantes en faveur des hommes de la Renaissance. Nous venons d'étudier nos romans des XIVe et XVe siècles, et avons dû constater leur médiocrité prodigieuse. Ils méritaient cent fois de provoquer les mépris et d'enflammer les indignations d'un Ronsard, d'un Rabelais, d'un Cervantes. Les abaissements de notre ancienne poésie expliquent les ingratitudes de la Renaissance, mais ne les justifient pas. Pour tout dire, nous aurions désiré que les grands esprits du XVIe siècle eussent su démêler dans notre ancienne littérature les bons et les mauvais éléments, les ténèbres et la lumière, la laideur et la beauté. Nous aurions voulu que, pleins de dédain pour nos romans en prose et pour nos dernières chansons en vers, ils fussent remontés, pleins de respect et d'admiration, jusqu'à nos premiers poèmes, jusqu'à notre *Roland* et à notre *Girart de Roussillon*. Ils auraient dû raviver ce beau mouvement poétique, et non pas le suspendre. Ils auraient dû se mettre au courant de toutes les traditions de la littérature chrétienne et de la littérature française, les reprendre, les continuer, les parfaire. Depuis plusieurs siècles, notre poésie, souvent admirable par sa pensée et par son élan, était imparfaite dans sa forme : c'est cette forme qu'il fallait perfectionner, c'est cette beauté qu'il fallait conquérir ; mais il la fallait conquérir à la française, et non pas à la grecque ou à

1. *Œuvres de Ronsard*, édition Buon, I, p. 670.

la romaine. Avant tout, il importait d'être indépendant et original, et que les Français fussent Français. Avec ces idées saines et généreuses, Ronsard eût sans doute été un de nos plus grands poètes : il n'est peut-être qu'un de nos plus étonnants écrivains.

La *Franciade* de Ronsard.

Donc, il fut décidé que la France aurait son *Iliade,* et que Ronsard serait notre Homère. On ne se rendait pas bien compte des circonstances spéciales où doivent se produire les véritables épopées ; on ne se disait pas que le XVI[e] siècle était une époque trop civilisée, trop corrompue, pour posséder un poème épique naturel, spontané, sincère. Non, mais on pensait aux poètes grecs et latins, on avait l'œil cloué sur eux, on voulait reproduire servilement leur physionomie et leurs traits. Que ne puis-je me servir du mot « photographie » qui serait le vrai mot! La *Franciade* de Ronsard était destinée à faire décidément oublier tous nos vieux poèmes nationaux, et Charlemagne allait pâlir devant Francion fils d'Hector. Les premiers chants de cette épopée tant désirée parurent enfin ; mais, hélas ! ils ne répondirent ni aux espérances de tous les contemporains, ni à celles de Ronsard lui-même.

Théories de Ronsard sur l'Epopée

Il ne faut point trop s'étonner de cet insuccès : il était mérité. Une épopée véritable pouvait-elle sortir de la plume d'un écrivain savant, dont l'esprit était meublé de théories, et qui s'était fait, à tête reposée, tout un système sur le poème héroïque? « Le poème héroïque, dit Ronsard, *comprend seulement les actions d'une année entière*[1]. » Et un peu plus loin, il ajoute : « Le poète héroïque invente et forge argumens tous

1. *Œuvres de Ronsard,* éd. Nicolas Buon, I, p. 582. V. aussi son *Art poétique* (Paris, 1585, Linacier, in-16).

nouveaux, fait entreparler les hommes aux dieux et les dieux aux hommes, n'oublie pas les expiations et les sacrifices que l'on doit à la divinité. Tantôt il est philosophe, tantôt médecin, arboriste, anatomiste et jurisconsulte, se servant de l'opinion de toutes sectes, selon que son argument le réclame [1]. » Il montre ailleurs comment l'auteur d'une épopée, comment tout poète doit « orner et enrichir son style de figures, schemes, tropes, métaphores, phrases et périphrases pour le séparer nettement de la prose triviale et vulgaire [2]. » Et, donnant enfin tout leur développement à ces fausses et déplorables idées qui devaient jeter trois siècles entiers sous la férule de la rhétorique, il conclut, en toutes lettres, que la poésie consiste à ne jamais appeler les choses par leurs noms. Nous n'exagérons rien : « *Les excellens poètes,* dit-il, nomment peu souvent les choses par leur nom propre. Virgile, voulant descrire le jour ou la nuit, ne dit pas simplement en paroles nues : « Il estoit nuit, il estoit jour », mais par de belles circonlocutions : « Postera Phœbea lustrabat lampade terras [3] ». Il ajoute qu'à cet égard, comme à tous les autres, les anciens doivent être nos seuls modèles : « Homere de science et de nom illustré — Et le Romain Virgile assez nous ont montré — Comment et par quel art et par quelle pratique — IL FALLOIT COMPOSER UN OUVRAGE HÉROÏQUE [4]. » Cette doctrine, qui est ultrapaïenne, fut admise avec une scandaleuse unanimité, et il faut vraiment envoyer à Dubellay un témoignage de notre reconnaissance pour avoir eu le courage de s'écrier dans sa *Defense et illustration de la langue française :*

1. *Œuvres de Ronsard*, éd. Nicolas Buon, I, p. 583. — 2. *Ibid.*, p. 581. — 3. *Ibid.*, p. 582. — 4. *Ibid.*, p. 589.

« Rentrons au port. Echappons du milieu des Grecs et au travers des escadrons romains, et pénétrons jusqu'au sein de la France, de la tant désirée France. » Ce cri superbe est tombé dans le vide.

Eh bien! avec de telles théories [1], c'en était fait en France et du passé de notre épopée nationale, et de l'avenir de la poésie française. De Ronsard qui a produit Boileau à Boileau qui méprise Ronsard, il n'y a pas loin. La convention, la formule, vont régner dans toute notre littérature; une mythologie mal comprise va remplacer la vérité qu'on déclarera n'être décidément pas assez poétique. Et Boileau ajoutera, en riant aux éclats de la folie de l'auteur de *Childebrand*, qu'il est absurde de choisir les héros d'une épopée au sein d'une nation dont les grands hommes portent des noms si désagréables. Parlez-moi de la Grèce : *Hector* sonne bien mieux à l'oreille que *Roland*, et *Agamemnon* est bien plus doux que *Charlemagne*. La chose est certaine : Boileau l'a dit.

La *Franciade* ne fut pas, disons-nous, accueillie avec enthousiasme. Une *Thébaïde* eût mieux réussi [2].

1. Elles furent propagées par tous les *Arts poétiques* du XVIe siècle. V. l'*Art poétique* de Cl. de Boissière (Paris, 1554); celui de Peletier du Mans (Lyon, 1555); celui de Th. Sibillet (Lyon, 1556) et l'*Art poétique françois* de Pierre de Laudun d'Aygaliers (Paris, 1597). L'illustre Scaliger est encore le plus étonnant de ces étranges théoriciens : « C'est entre une page sur les Flutes et une autre sur les Hymnes que se trouvent jetées deux pages de lui sur l'Épopée *dont le sujet doit toujours être un général, une armée, une flotte, des chevaux, une victoire*. Ce genre, ajoute Scaliger, est *un composé de pastoral, de comique et de tragique:* aussi est-il le genre-roi parce que l'auteur y renferme toutes les sortes de sujets. » Cf., sur l'épopée en France à cette époque, un excellent volume de M. Julien Duchesne : *Histoire des poèmes épiques français du* XVIIe *siècle* (Paris, Thorin, 1870). Nous lui empruntons la citation précédente; mais il faudrait tout lui emprunter. Il n'a manqué à M. Julien Duchesne que de connaitre la véritable Épopée nationale; mais on ne saurait, d'ailleurs, être à la fois plus équitable et plus français. — 2. *La Henriade* et la *Loyssée* de Séb. Garnier (1593 et 1594), la *Guisiade* de 1589, etc., n'eurent pas un succès plus durable.

Ronsard eut, aux yeux de son siècle, le tort grave d'avoir traité un sujet français, et on ne lui sut pas gré de l'avoir traité si grecquement et si latinement. Le début cependant était des plus classiques, et semblait conforme à toutes les règles : « Muse, enten moi des sommets de Parnasse, — Guide ma langue, et me chante la race — Des rois françois yssus de Francion [1]. » On n'est pas plus antique.

Tant de rhétorique ne trouva pas grâce devant le plus rhéteur de tous les siècles. L'œuvre de Ronsard ne tarda pas à tomber justement dans ce triste oubli où la France, complice de ses savants, complice de Ronsard, laissait injustement la *Chanson de Roland* et vingt autres épopées si profondément françaises.

Influence de Rabelais et de Cervantes sur les destinées de nos vieux poèmes.

Ce n'est pas Rabelais qui devait replacer nos vieux poèmes dans la lumière et dans la gloire. J'ai cherché vainement dans *Pantagruel* une mention de nos chansons de geste, une critique contre elles. Rabelais n'a pas daigné attaquer ces romans qu'il connaissait à peine. Il fait mourir un de ses héros « de la mort Roland [2] », et les commentateurs se sont gravement

1. Voici le commencement et la fin de la *Franciade*. Les derniers vers, qui ont pour sujet le père de Charlemagne, pourront être comparés à ceux de nos chansons de geste : « Muse, enten moy des sommets de Parnasse, — Guide ma langue, et me chante la race — Des rois françois yssus de Francion, — Enfant d'Hector, Troyen de nation, — Qu'on appeloit en sa jeunesse tendre — Astyanax et du nom de Scamandre ; — De ce Troyen conte moi les travaux, — Guerres, conseils, et combien sur les eaux — Il a de fois (en despit de Neptune — Et de Junon) surmonté la Fortune, — Et sur la terre eschappé de peris — Ains que bastir les grands murs de Paris... » = « L'autre est Pepin, heritier de son pere, — Tant en vertu qu'en fortune prospere, — Qui mariera la justice au harnois — Et regira les siens par bonnes lois. — Luy, bas de corps, de cœur grand capitaine, — Par neuf conflits assaillant l'Aquitaine, — De Gaïfier occira les soudars. — Il rendra serf le prince des Lombars, — Dontant sous luy les forces d'Italie. — Rome qui fut tant de fois assaillie — Sera remise en son premier honneur : — Par lui le Pape en deviendra seigneur... » (*Cætera desiderantur.*) — 2. *Pantagruel*, liv. II, ch. VII.

demandé si ces mots signifiaient la soif ou la rage. Aucune œuvre n'a plus contribué que celle de Rabelais à épaissir le mépris et l'oubli autour de nos épopées nationales. Un grand écrivain, un grand poète de nos jours, qui a classé Rabelais au nombre des quatorze génies de l'humanité, lui accorde surtout cette place d'honneur pour ce singulier et méprisable motif : « Rabelais a fait cette trouvaille, le ventre [1]. » Hélas! Rabelais n'a pas droit à ce brevet d'invention ; mais il est certain qu'il a prodigieusement développé parmi nous ce qu'un orateur de notre temps appelle énergiquement le sens abject. Depuis Rabelais le monde est plus passionné pour la matière, pour la bonne chère, pour les faciles amours, pour la terre enfin. Rabelais est un Cervantes grossier et lubrique qui a plus détruit de chevalerie ici-bas que l'auteur de *Don Quichotte*. Et puisque les hasards de la plume nous conduisent à prononcer ce nom très justement illustre, constatons que Cervantes, qui a été un vrai chevalier dans toute sa vie et l'ennemi de la chevalerie dans toutes ses œuvres, n'a pas en général dirigé la violence et le piquant de ses satires contre nos chansons de geste, mais surtout contre les romans d'aventures et contre ceux de la Table-Ronde. Lisez, dans *Don Quichotte,* la liste célèbre des livres qui avaient troublé la cervelle du pauvre chevalier de la Manche, et vous serez aisément de notre avis. Ce n'est pas *Roland,* ce n'est pas *Aliscans*, ce n'est pas *Girart de Roussillon* qui ont jamais affolé personne.

Le peuple reste fidèle à l'Épopée nationale.

Qui donc se souvenait encore des véritables épopées françaises, qui les aimait? Le peuple, qui leur fut opiniâtrement fidèle. En plein règne de Ronsard,

1. Victor Hugo, *William Shakespeare.*

les Confrères de la Passion jouaient le *Jeu de Huon de Bordeaux* [1], et l'on continuait sans doute à représenter l'*Esbatement du mariage des quatre fils Hemon*, composé au siècle précédent [2], avec d'autres Mystères nationaux. Les bourgeois et les petites gens ne pouvaient se promener dans les rues étroites de leurs villes, sans que vingt enseignes (de ces enseignes formidables dont nous parlions plus haut) ne leur remissent soudain nos vieux romans en la mémoire. Il y avait le *Moustier du Chevalier au Cygne* [3] : Ogier, Roland, les Quatre fils Aimon n'étaient pas moins populaires. Les libraires répandaient par milliers ces petits in-quarto demi-grossiers, qu'on peut considérer comme les origines de la Bibliothèque bleue. Un berger, une paysanne, un petit marchand, savaient tout au long les vieilles légendes qu'un Ronsard ignorait, qu'un Rabelais dédaignait. Et quand, à la fin du siècle précédent, le poète populaire, Villon, avait voulu, en des vers célèbres, énumérer les héroïnes les plus connues du peuple de son temps, il en avait emprunté plusieurs à nos chansons de geste : « Berte au grand pied, Bietris, Alis, — Harembourges qui tint le Maine — Et Jehanne la bonne Lorraine — Qu'Anglais bruslerent à Rouen, — Où sont-ils, Vierge souveraine? — Mais où sont les neiges d'antan [4]? » Dans l'esprit de Villon et dans l'imagination de tout le peuple, des personnages aussi légendaires que Berte se confondaient avec des personnages aussi historiques que Jeanne. Nous sommes heureux d'avoir à constater une aussi honorable confusion. Il vaut mieux (que

1. Archives Nationales, Parlement, *Conseil.* — 2. *Mystères inédits du* XVe *siècle*, publiés par Ach. Jubinal. — 3. F. Michel, *De la popularité du Roman des Quatre fils Aymon, Actes de l'Académie de Bordeaux*, t. IV, 1842, p. 90 et ss. — 4. *Œuvres de Villon*, édition de 1723, p. 23, etc.

Ronsard me pardonne) se passionner en France pour Berte aux grans piés que pour Francion, fils d'Hector.

Quelques érudits font comme le peuple : Jehan de Nostre-Dame et sa *Vie des poètes provençaux*.

Quelques savants, d'ailleurs, restèrent fidèles à la poésie du moyen âge. Il ne faut pas oublier que du vivant de Ronsard furent publiées les *Vies des plus celebres et anciens poetes provençaux*, de Jehan de Nostre-Dame[1]. C'était un commencement de réaction. La bibliographie commençait à faire son travail, à dresser ses tables. En 1585 paraît la *Bibliothèque*, de Duverdier, une année environ après celle de Lacroix du Maine : Duverdier consacre à nos romans de nombreuses colonnes.

Étienne Pasquier et ses *Recherches de la France*.

Un des pères les plus augustes de l'érudition française, Étienne Pasquier[2], dans ses *Recherches de la France* où se trouvent dispersés en un mauvais ordre tant de bons matériaux, n'a pas pour nos origines littéraires les mépris de son temps et les dédains de sa classe. Un de ses plus hardis et de ses plus curieux chapitres est intitulé : « De l'ancienneté et progrez de notre poésie françoise[3]. » Il cite le roman d'*Athis et Profilias*[4], la chanson d'*Ogier le Danois*[5], celle de *Berte aux grans piés*[6]. Il étudie dans nos vieux poèmes la « texture des vers » que l'on voit, dit-il, « estre *faite d'une longue suitte de mesmes rimes*, comme aussi l'ay-je trouvé dans les romans d'*Ogier le Danois, Datis* (sic) *et Profilias*, et par especial en celuy de *Pepin et Berte*, où j'en ay cotté cinquante-trois finissans en *hier* et soixante-un en *ée*[7] ». Il cite le couplet de *Berte :* « Or s'en va Blancheflor qui ot le cuer certain; » il

1. « *Les Vies des plus celebres et anciens poetes provençaux qui ont fleuri du temps des comtes de Provence*, par Jehan de Nostre-Dame, procureur en la Cour du Parlement de Provence (Lyon, 1575). — 2. 1529-1615. — 3. *Recherches de la France*, livre VII, ch. III, éd. d'Amsterdam, en 1723, I, p. 686. — 4. *Ibid.*, p. 692. — 5. *Ibid.*, même page. — 6. *Ibid.*, p. 688, 689. — 7. *Ibid.*, p. 689.

avance, un peu plus loin, que le mot *alexandrin* vient du roman d'*Alexandre*, qu'il attribue à Lambert Licors (*sic*), et trace enfin un portrait assez ressemblant des jongleurs, tout en affirmant « qu'on appeloit surtout ainsi ceux qui fréquentoient la cour des comtes de Flandre [1] ». Enfin, dans une autre partie de son livre, il discute fort gravement le caractère historique de Roland et de la bataille de Roncevaux [2]. Il faut être en vérité fort reconnaissant à Étienne Pasquier de ces études qui ne devaient pas trouver sur le champ beaucoup d'imitateurs, et qui ouvraient une voie où nous sommes seulement entrés depuis cinquante ou soixante ans. Fauchet, dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoises* [3], donne les noms et cite les œuvres de cent vingt-sept poètes français antérieurs à l'an 1300. Ces Notices, sans doute, sont imparfaites, mais c'est encore le travail le plus complet de l'époque, et nous devons notamment mentionner les pages consacrées par le docte président à Lambert Licors et à Alexandre de Paris; à Huon de Villeneuve qu'il considère comme l'auteur des *Quatre fils Aimon*, d'*Aye d'Avignon*, de *Doon* et de *Gui de Nanteuil;* au roman de *Siperis de Vignevaux*, à Girard d'Amiens, au « roi Adenès » et à Chrétien de Troyes. Dans ses *Antiquités et histoire gauloises et françoises* [4], Fauchet se montre moins sympathique à nos vieux romans où il ne voit guères que de méprisables mensonges : il s'attaque

Le président Fauchet : ses *Antiquités* et son *Recueil de la langue et poésie françoises*.

1. *Recherches de la France, ibid.*, p. 622. Cette opinion peut sembler bizarre; mais Pasquier est peut-être excusable de l'avoir ainsi formulée, puisqu'un certain nombre de nos derniers Romans en vers (les plus voisins de l'époque où écrivait Pasquier) ont été, en effet, l'œuvre de poëtes wallons. — 2. Liv. II, ch. xv, p. 119. — 3. *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoises, ryme et romans, plus les noms et sommaire des œuvres de CXXVII poètes françois vivans avant MCCC.* A Paris, Mamert Patisson, imprimeur du Roy, au logis de Robert Estienne, MDLXXXI. avec Privilège. — 4. Édition de Genève, chez Paul Moreau, 1611.

sévèrement à la Chronique du faux Turpin ; il s'élève contre le proverbe *Autant que Charles fut en Espagne*, qui était usité de son temps pour désigner une longue et difficile entreprise : « Tant y a, dit-il, que les romans ont embelli leurs contes fabuleux de ceste défaite de Roncevaux, » et il exprime son incrédulité à ce sujet, sans accorder à nos vieux poètes ce certain respect que Pasquier ne leur refusait pas. Le XVIIe siècle allait imiter Fauchet plus que Pasquier. Pour nos anciens poèmes, la période de l'oubli allait encore durer plus de deux cents ans.

Les *Amadis*. Ils dérivent des Romans de la Table ronde et non de nos Chansons de geste. Conclusion sur la Renaissance.

Si donc nous avions à résumer toute cette histoire de la Renaissance dans ses rapports avec nos chansons de geste, nous montrerions sans trop de peine combien le XVIe siècle devait être fatalement rebelle à l'épopée véritable, combien il devait être fatalement passionné pour les épopées artificielles. Nous ferions voir que les théories littéraires de cette époque singulière devaient lui inspirer à l'égard du passé une ingratitude profonde, à l'égard de l'avenir une confiance exagérée. Ronsard et la pléïade, voulant tout refaire, n'ont rien fait. Seuls, le peuple et les érudits ont gardé le souvenir de nos vieilles chansons : le premier a eu la mémoire du cœur, les autres celle de l'intelligence. Le peuple a dévoré nos romans en prose, les critiques ont eu l'audace de remonter pour la première fois jusqu'à nos romans en vers, et nous avons dû nommer Fauchet et Pasquier. Cependant Cervantes et Rabelais tuaient la chevalerie. Mais, toujours plus heureuses que nos épopées nationales, les fictions celtiques, les romans d'Artus triomphaient de nouveau dans les *Amadis*. Le premier *Amadis* parut en Espagne au XIVe siècle ; la plus ancienne rédaction QUI NOUS EN SOIT RESTÉE peut être placée entre les années 1492 et 1504 ; la plus

ancienne traduction française est de 1539, et leur vogue a duré chez nous plus d'un siècle. Or ces *Amadis*[1] ne sont visiblement que des romans de la Table ronde assez mal déguisés. Ce brillant chevalier, ce fils d'Élisène et du roi Perion, ce frère de Galaor qui a vaincu

1. Nous ne pouvions quitter le XVIe siècle sans parler de l'*Amadis de Gaule* et de son prodigieux succès. L'*Amadis*, d'ailleurs, ne se rattache à notre sujet que par de très faibles liens, et c'est avec nos Romans de la Table ronde qu'il offre, en effet, la connexité la plus étroite. Nous nous contenterons d'indiquer sommairement l'origine de l'*Amadis*, d'en résumer l'action et de fixer l'époque de son introduction en France.

I. ORIGINE. 1° Le plus ancien texte de l'*Amadis* PARVENU JUSQU'A NOUS est celui de Garci-Ordoñez de Montalva, « regidor » de Medina del Campo. On a pu en fixer la date entre les années 1492 et 1504. — 2° Il est évident toutefois que ce n'est point là la version la plus ancienne, et l'on se trouve ici en présence de deux écoles qui attribuent l'*Amadis* original l'une à l'Espagne et l'autre au Portugal. — 3° On a longtemps donné raison à la dernière école, et on a pu affirmer que la plus ancienne rédaction de l'*Amadis* était due au Portugais Vasco de Lobeira, mort en 1403. — 4° Une Dissertation du docteur Ludwig Braunfels (*Kritischer Versuch über den Roman Amadis von Gallien*, Leipsig, 1876) semble avoir décidément changé l'état de la question, et il paraît prouvé aujourd'hui que le roman original aurait été écrit en Espagne, et que ses trois premiers livres y étaient populaires dès le milieu du XIVe siècle. Depuis longtemps, d'ailleurs, on avait invoqué en faveur de cette thèse le témoignage d'Ayala, en son *Rimado del palacio*, — 5° Il faut encore remonter plus haut, et ce n'est pas à l'Espagne qu'appartient en réalité l'honneur d'avoir « inventé » cette folle fiction (bien qu'on ait fait la mauvaise plaisanterie de l'attribuer un jour à sainte Thérèse). L'Espagne n'aurait fait que copier ou imiter une œuvre française ou provençale, et rien n'est plus vraisemblable, si l'on veut bien se donner la peine de comparer l'*Amadis* avec nos derniers romans de la Table ronde. (Pour tout ce qui précède, v. l'excellent livre de Ward, *Catalogue of Romances in the Department of manuscripts in the British Museum*, p. 787.)

II. RÉSUMÉ. La scène, comme dans tous les romans d'Artus, est en petite Bretagne, et nous sommes en présence du roi Garinter et de ses deux filles. L'une d'elles, Élisène, se laisse séduire par le roi de Galles, Perion, et en a un fils, qui est Amadis. Élisène, sans doute, répare sa faute en épousant Perion dont elle aura plus tard un second fils, le célèbre Galaor; mais il a fallu d'abord cacher la naissance d'Amadis, et l'on a exposé sur la mer le malheureux enfant qui a été recueilli par Gandalès et qui est protégé par la fée Urgande. Nous le retrouvons plus tard, à la cour de Languinès, où il se prend à aimer du plus chaste amour la belle Oriane, fille de Lisuart, roi de la Grande-Bretagne. On fait chevalier ce « damoiseau de la mer », et il révèle sa bravoure dans ses premiers exploits contre le roi d'Irlande. Oriane cependant ne tarde pas à découvrir le secret de la naissance d'Amadis : nouvelles amours, dont la singulière pureté

tant de géants et tant de monstres, cet invincible Amadis, hélas! a triomphé aussi de l'Épopée française. Il lui a porté le dernier coup.

fait contraste avec les amours beaucoup plus grossières de Galaor. Ici commencent d'autres aventures qui s'enchevêtrent les unes dans les autres : épisode de la belle Briolanja dont Oriane devient injustement jalouse ; épisode du château d'Apollidon où ne peut entrer qu'un chevalier constant et brave, qui aura le gouvernement de l'Ile-ferme ; épisode de la jalousie persistante d'Oriane et de l'exil d'Amadis à la Roche-pauvre, dans une forêt où il reçoit le nom de « Beau-ténébreux ». Enfin les deux amants se réconcilient, et Esplandian naît de leur heureuse et coupable réconciliation. Puis, Amadis se remet à courir le monde et à l'étonner de ses exploits. Il revient dans la Grande-Bretagne au moment où la pauvre Oriane allait devenir la femme de l'Empereur. Le roman se termine, on peut le croire, par le mariage d'Oriane, et aussi par celui de Galaor et de Briolanja.

III. Introduction en France. C'est Nicolas d'Herberay, seigneur des Essarts qui traduisit, le premier l'*Amadis* en français, non pas en 1548, comme l'écrit M. Ward, mais en 1539, comme l'affirme l'auteur de ce roman de *Gerard d'Euphrate* dont nous parlons plus haut et qui parut en 1549 : « Le peu d'accueil, dit-il, que l'on faisoit adoncq des traductions de M. Seissel .... me découragea et me fit cacher et mettre en layette mes mignutes *jusques à l'an 1539 que le gentilhomme des Essarts fit revivre et reflorir par son* AMADIS *les vieux chevaliers de la grant Bretagne.* » La première édition porte cependant le millésime 1540. Depuis la traduction de M. des Essarts, les traductions ont succédé aux traductions, les éditions aux éditions, et nous n'avons pas à entrer ici dans leur détail. Comme nous l'avons dit, le succès fut considérable et l'influence énorme, et la France se passionna candidement pour une œuvre QUI VENAIT D'ELLE et où elle se reconnaissait plus. En 1830, ce singulier prestige durait encore, et M. Villemain ne craignait pas d'opposer le cycle d'Amadis aux deux cycles de Charlemagne et d'Artus.

CHAPITRE IX

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Caractère général du XVII[e] siècle.

Tous les arts ont entre eux d'évidents et étroits rapports : les vicissitudes de l'architecture, par exemple, ne sont pas sans correspondre assez exactement avec celles du goût littéraire. C'est ainsi, pour ne pas abandonner notre sujet, qu'entre l'architecture au seizième siècle et le même art sous le règne de Louis XIV il y a les mêmes différences qu'entre les passions du public français, à ces deux époques, en matière de littérature, de poésie et surtout de roman. Sans aucun doute, la Renaissance s'était montrée oublieuse et ingrate à l'endroit de nos vieux poèmes ; mais elle en avait bon gré mal gré subi l'influence ; mais elle avait dû, notamment en Italie, accepter nos héros et consacrer leur gloire. Le XVII[e] siècle n'ira pas jusque-là : il ne fera plus de ces concessions ; il rompra définitivement avec toutes les traditions poétiques de l'ancienne France et ira jusqu'à mettre de la haine dans ses oublis. C'est ainsi, pour reprendre notre comparaison entre les deux siècles, que, si vous examinez d'un œil attentif l'incomparable nef de Saint-Eustache, vous retrouvez dans ce chef-d'œuvre une imitation manifeste autant qu'involontaire des œuvres du moyen âge : tandis que la vue de Versailles, cette « caserne à cour-

tisans » et de tous les monuments contemporains ne vous rappellera plus en rien le passé de la France.

Nos Chansons de geste peuvent être à la fois considérées comme des poëmes et comme des romans. Au XVII[e] siècle, l'Épopée et le Roman devinrent deux *genres* complètement distincts et qui jamais plus ne devaient retrouver leur antique unité ; mais, dans l'un comme dans l'autre de ces deux genres, le siècle de Louis XIV abandonna résolument toutes les inspirations nationales. Quand on n'emprunta plus à l'antiquité les sujets et les héros de ces fictions, on lui emprunta son style, sa *manière* : on fit le portrait de Charlemagne, l'œil fixé sur César... ou sur Louis XIV.

Pour parler d'abord des romans qui eurent le plus d'influence sur la société du XVII[e] siècle, nous n'imposerons pas à nos lecteurs la désespérante lecture du *Grand Cyrus* [1] et de *Clélie* [2], de ces deux œuvres de M[lle] de Scudéri qui ont affadi tant d'intelligences et dévoyé tant d'imaginations. Jamais plus de succès n'a couronné une plus fausse et plus ennuyeuse littérature : ajoutons une littérature moins nationale. Nous irions, oui, nous irions jusqu'à préférer à ces trop célèbres rapsodies les plus longs de nos romans en prose, *Ogier le Danois* avec toutes ses Suites, et *Meurvin*, et *Mabrian*, et même la *Conqueste de Trebisonde*. Le Roman, je le sais, ne demeura pas dans cette voie. Les bergeries de l'*Astrée* [3], d'une fadeur plus naturelle, n'eurent pas un succès moins éclatant, ni plus durable : on se dégoûta de l'Arcadie autant que de la Perse, du Lignon autant que du Tendre, de Céladon autant que de Mandane, du grand

1. Les dix parties du *Grand Cyrus* parurent de 1649 à 1653. — 2. 1656. — 3. 1610, 1612, 1619, etc.

druide Adamas autant que de Cyrus lui-même. Boileau, qui obtint en bon sens sa part d'imagination, se montra trop sévère pour *Cyrus* et *Clélie* et trop indulgent pour l'*Astrée* : il eut toutefois le mérite de dégoûter son siècle de ces histoires sucrées et débilitantes. Déjà un progrès éclatant se manifeste dans les œuvres de Mme de Lafayette, dans la *Princesse de Clèves*, dans *Zayde*, et le roman y tend à devenir ce qu'il est en effet devenu ; un genre puissant où les âmes sont peintes, où les passions sont aux prises, où les caractères se heurtent, où les mœurs se révèlent, une sorte de psychologie en action qui est, s'il faut tout dire, fort supérieure à la plupart de nos chansons de geste.

Le siècle de Louis XIV ne pouvait produire que des épopées artificielles.

Faut-il parler de la poésie épique? Le tort du XVIIe siècle fut de croire à la possibilité d'une épopée vraie dans un siècle aussi civilisé. Parcourez les grands salons de Versailles, laissez-vous éblouir par ces glaces et ces dorures, contemplez les batailles de Van der Meulen et celles de Lebrun, accoudez-vous à une de ces larges fenêtres, regardez ces arbres taillés en mille figures bizarres, et la régularité de ces allées, et la précision de ces alignements, et la pompe adulatrice de ces eaux jaillissantes. Reconstruisez en imagination le Versailles vivant du temps de Louis XIV, peuplez ce parc de courtisans en jaquettes dorées et de belles dames qui viennent d'entendre la dernière comédie de Molière et le dernier divertissement de Quinault où le Roi lui-même a voulu danser un pas... Et, après vous être pénétré de ce spectacle, dites si l'épopée véritable était possible au milieu de tant de splendeurs et de tant de raffinements. Une *Énéide* peut-être; une *Iliade*, non.

On hasarda cependant quelques tentatives qui méritent d'être mentionnées. Bravons les anathèmes de

Boileau, et signalons à la reconnaissance de la postérité ces essais plus ou moins heureux de poèmes nationaux et de poèmes chrétiens, ces vers médiocres sans doute, et plus que médiocres, mais où des chrétiens ont prétendu rester chrétiens et des Français rester Français. Ne craignons pas de nommer ici, avec quelque respect, le *Moïse sauvé* [1], par M. de Saint-Amant, ce fameux *Moïse* « qui commence à *moisir* par les bords » (calembour qui est, hélas ! signé Boileau) ; la *Pucelle* [2], de Chapelain, noble et imparfait effort d'un de ces rares Français qui se souvenaient alors de Jeanne d'Arc ; le *Clovis* [3], de Desmarets de Saint-Sorlin ; le *Saint-Louis* [4], du P. Le Moyne ; le *David* [5], de Les Fargues ; le *Charlemagne*, de Louis le Laboureur [6] et le *Childebrand* [7], de Carel de Sainte-Garde. Ce dernier poème fut condamné sans appel par Boileau parce que le héros s'appelait Childebrand, nom trop dur à prononcer et qui écorchait douloureusement les oreilles du « législateur du Parnasse ». Le législateur du Parnasse oubliait que ce poème était consacré à Charles Martel et à l'expulsion des Sarrasins : sujet glorieusement national. Il préférait Ulysse et le cheval de bois.

1. Publié en 1653. — 2. Paris, 1656. — 3. Paris, 1657. Le titre exact est : « *Clovis ou la France chrétienne*, poème chrétien par Desmarets de Saint-Sorlin. » — 4. *Saint Louis ou la Couronne conquise*, poème héroïque en dix-huit chants par Pierre Lemoyne, de la Société de Jésus. Les sept premiers chants parurent en 1651 ; l'œuvre complète en 1653. En 1654, parut l'*Alaric* de G. de Scudéri. — 5. Paris, 1660. — 6. Paris, 1664. (C'est la date de la première édition, qui ne renferme que quatre chants.) — 7. Les quatre premiers chants parurent à Paris en 1666. Le véritable titre était : *Childebrand ou les Sarrasins chassés de France*. Joignez à cette énumération les deux poèmes de Courtin : *Charlemagne ou le rétablissement de l'Empire romain* (1666) *et Charlemagne pénitent* (1668) : « Le second de ces poèmes qui décrit la vieillesse et les vertus chrétiennes de Charlemagne paraît être supérieur au premier qui est consacré à la guerre des Lombards ». (G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 114.)

Tous les poèmes que nous venons de citer parurent, chose peu croyable, en l'espace d'environ dix ans. Huit ou dix épopées, juste ciel! en si peu d'années!

Le *Charlemagne*, de Louis le Laboureur, considéré commme type des épopées du XVII[e] siècle qui ont quelque rapport avec nos chansons de geste.

Un de ces poèmes cependant intéresse plus vivement que tous les autres l'historien et les lecteurs de nos anciennes chansons de geste : c'est le *Charlemagne* de Louis le Laboureur. Il est vraiment curieux de savoir quelle était au XVII[e] siècle la conception épique de ce grand Charles dont nos vieux poètes avaient naguères, avec un enthousiasme si ardent, chanté l'histoire ou la légende. Prenons donc entre nos mains et lisons l'œuvre de Louis le Laboureur, « bailly du duché de Montmorency », telle qu'elle parut en 1664, à la librairie de Louys Billaine[1].

La seule action de cette prétendue épopée suffira à nous en montrer l'insigne pauvreté..... Charlemagne fait la guerre aux Saxons que Witikind pousse sans cesse à de nouveaux combats. Deux chevaliers français, Bouchard de Montmorency et Joubert de Sainte-Maure, aiment tous deux la belle Yolande : rivalité courtoise, lutte galante. Il est décidé qu'on s'en remettra au choix de la dame, et l'un des deux prétendants dit à l'autre : « Je la veux adorer, aimez-la comme moi, — Et pour la mériter, servons bien notre roi ! »

L'occasion de nouveaux exploits ne se fait pas longtemps attendre : on se jette sur les Saxons, on les bat avec un entrain tout chevaleresque. Cependant (et c'est ici que commence le second chant) Irminsul, dieu des Saxons, rassemble un Conseil contre Charles qui va

1. « *Charlemagne*, poème héroïque, à son Altesse Sérénissime Mgr. le Prince, par Louis le Laboureur, bailly du duché de Montmorency : à Paris, chez Louys Billaine... 1664, avec privilège. »

partout détruisant le culte ancien et élevant des temples à Jésus-Christ. Charlemagne est un jour enlevé par les Démons, et l'armée française cherche en vain son général disparu. Saint Boniface apparaît alors comme un consolateur, et promet de retrouver le grand empereur. Le fils de Pépin est sous la puissance d'un *enchantement* terrible : il est captif au fond d'une grotte, et un Ange profite de cette séquestration pour lui professer tout un cours de physique, suivant les principes de Descartes. Le troisième chant, qui débute par cette poésie savante, se termine par le récit chronologique de toute l'histoire de Charlemagne : récit beaucoup plus long que celui de Théramène et qui est adressé par Louis le Débonnaire à Alfred, roi d'Angleterre. Au chant IV, Turpin retrouve enfin son roi, et Charlemagne, qui a des loisirs, se permet, en ce moment solennel, d'avoir un songe interminable : il voit dans l'avenir toutes les gloires de sa race et aperçoit surtout ce soleil, Louis XIV... Nous voilà cependant un peu loin de nos deux rivaux, de ce Joubert de Sainte-Maure et de ce Bouchard de Montmorency auquel Louis le Laboureur (bailli du duché de Montmorency) donne un rôle prématurément glorieux. Toute la noblesse de France fait, d'ailleurs, bonne figure dans ce poème étrange : les Beauvau, les Maillé, y portent et y reçoivent de beaux coups; Yolande est une Maillé. Après vingt péripéties qu'il est superflu de raconter, cette très incertaine princesse se décide enfin... à ne pas se décider entre les deux prétendants. Le sixième et dernier chant se termine par la défaite et le baptême de Witikind.

Et tel est le *Charlemagne* de Louis le Laboureur.

Le style répond dignement à l'intrigue et aux péri-

péties de cette prétendue épopée [1], et nous aurions déjà jeté loin de nous ce livre médiocre, s'il n'était pas utile de savoir ce qu'était devenue la légende de Charlemagne à une époque où l'on témoignait d'un si profond dédain pour notre ancienne poésie. Le Laboureur, dans une longue préface, a développé ses idées en matière de poésie épique : elles sont bizarres et fausses : « Il me semble, dit-il, que le poème héroïque est un tableau de la nature universelle. » Pour se livrer à l'épopée, « il faut avoir du feu et du phlegme, estre politique et galant, courtisan et philosophe, entendre la guerre et le monde ; il faut avoir un heureux naturel avec un grand savoir et joindre à tant d'imagination, d'invention et d'élégance, un jugement exact et ferme. » Et le poète qui intérieurement se croyait sans doute orné de toutes ces qualités précieuses, veut bien nous apprendre, avant de nous emporter sur les ailes puissantes de sa poésie, que « l'histoire, si belle qu'elle puisse être, ne l'est jamais assez à notre goût, » et qu'il faut lui donner « tous les ajustements qui lui peuvent convenir ». Ce sont là, il faut l'avouer, de singulières doctrines. Ajoutez y une adulation sans délicatesse, des flagorneries sans dignité, et une servilité littéraire qu'on ne saurait excuser, jusque-là que l'auteur de *Charlemagne*, pensant à Louis XIV, s'écrie « A GENOUX, je le voy : saluons ses auspices ! »

1. En voici un échantillon, pris au hasard : « Sur les spacieux bords du Danube rapide — Le grand Charles poussoit le Saxon intrépide. — Déjà les Bavarois ou prisonniers ou morts — Étoient tombés sanglants sous ses puissants efforts. — Déjà, comme Titans terrassez de la foudre, — Ces rebelles vaincus couvroient l'humide poudre — Et, tout percez de coups, ils monstroient étendus — Avec quelle fureur ils s'estoient défendus. — Là se voyoient de Mars les horreurs étalées ; — Des rivières de sang inondoient les vallées, — Des montagnes de corps s'élevoient dans les champs — Et tout l'air résonnoit d'effroyables accents, » etc.

I PART. LIVR. III. CHAP. IX.

*
* *

Théories du XVIIe siècle en matière de poésie épique. Deux écoles en présence : anciens et modernes ; païens et chrétiens.

Les sentiments du XVIIe siècle à l'égard de la poésie épique, de l'esprit qui doit l'animer et des lois qui doivent la régir, ces sentiments sont loin d'avoir été unanimes. On a cru, mais bien à tort, que tout le siècle avait ici partagé les idées de Boileau. Il n'en est rien. Il y eut alors deux partis très distincts et fort emportés l'un contre l'autre ; il y eut guerre, il y eut batailles, et cette lutte au sujet de l'épopée fut presque épique.

Ces deux armées en présence, c'étaient le camp païen et le camp chrétien. Et ce dernier était aussi le camp français.

Rien de pareil ne s'était vu avant les dernières années du XVIe siècle. Jusqu'à Dubartas et jusqu'à Vauquelin, le paganisme littéraire avait insolemment triomphé et presque sans résistance. Au XVIIe siècle les « modernes » relevèrent la tête, et l'on se battit.

Le chef des « anciens » on le connaît, c'est Boileau, et l'on connaît aussi ses théories sur le poème épique. « A ses yeux [1] toute épopée n'est que jeu, fiction et plaisanterie. Ce n'est qu'un caprice d'artiste et qui n'a nul rapport nécessaire avec la vie réelle. » Il y a loin, il y a bien loin de là à la noble et sagace doctrine du XIXe siècle qui voit dans la véritable épopée « la poésie des peuples chez qui l'histoire n'est pas encore née », et qui la considère, à juste titre, comme l'expression vivante et le reflet exact de toute une époque, de toute une religion, de toute une race. Sans aucun doute il est

1. V. l'excellent livre de M. Julien Duchesne : *Histoire des poèmes épiques français du* XVIIe *siècle*, Paris, Thorin, 1870. On n'a, suivant nous, rien écrit de plus sage sur la matière, et nous aurons lieu de le citer souvent.

juste, quand on lit Boileau, de faire la part des idées et des préjugés de son temps ; mais il est, malgré tout, permis de s'étonner de tant de mépris et de tant d'ignorance à l'égard d'un passé dont il eut fallu être fier et qu'à tout le moins on eut dû respecter. Ce qui paraîtra plus surprenant encore, c'est l'assurance avec laquelle le même Boileau déclare, à vingt reprises, que la Vérité ne saurait être poétique et que Dieu ne l'est pas. La Fable seule a ce privilège qui est impitoyablement refusé « aux mystères terribles de la foi des chrétiens [1] ». L'épopée, enfin, ne vit que de mensonge.

Boileau n'était pas le seul, hélas ! à professer une aussi monstrueuse et aussi néfaste doctrine. Ce chef d'école avait de nombreux élèves, et le P. Le Bossu n'était pas le moins ardent. Ce chanoine de Sainte-Geneviève, « honoré de la haute estime de Boileau [2], » fit paraître son *Traité du poème épique* en 1675, peu de temps après l'*Art poétique* de son maître [3]. La prose du Père n'est trop souvent qu'un calque des vers de Boileau [4] ; mais le bon génovefain a des idées qui lui appartiennent en propre, et c'est ainsi qu'il définit bravement l'Épopée « un poème allégorique qui tend à démontrer une maxime morale », une fable qui ne diffère de la fable ordinaire que par la dignité des héros. Il va sans dire que l'Histoire n'a rien de commun avec l'Épopée ainsi définie, et il conviendrait, suivant Le Bossu, de ne pas profaner le nom de poème épique en l'attribuant à des poèmes qui, comme le *Pharsale*, « ne renferment *ni allégories ni déguisements*. » Par bonheur, il n'en est pas ainsi d'Homère

1. D'un air plus grand encor la poésie épique. — Dans le vaste récit d'une longue action. — *Se soutient par la fable et vit de fiction* (*Art poétique*, ch. III). — 2. J. Duchesne, l. c. p. 269. — 3. L'*Art poétique* parut en 1674. — 4. J. Duchesne, l. c.

et de Virgile qui eux, du moins, « ne font rien sans déguisements [1] ». Une telle constatation comble de joie notre étrange théoricien. Boileau n'en fut guère moins ravi, et déclara très haut que « le *Traité* du Père était un des meilleurs livres de poétique qui eussent été faits en notre langue ». L'Oracle avait parlé!

Si parfait cependant que fût le *Traité du poème épique*, il n'eut pas tout le succès auquel son auteur devait prétendre. Il n'avait et ne pouvait avoir rien de populaire, rien de vivant. En pareille matière les théories ne suffisent pas. Au lieu d'expliquer le mécanisme de l'épopée, il valait mieux écrire une épopée conforme au système de l'allégorie et de la fable, une épopée-type. Fénelon s'en chargea. Ayant eu un jour à choisir un idéal pour un prince chrétien et français, ce très honnête homme, ce saint prêtre de Jésus-Christ, cet excellent évêque n'hésita pas un seul instant. Il choisit son héros et plaça l'action de son poème quelques douze cents ans avant notre ère, en plein paganisme. La France apparemment manquait de grands hommes; Clovis et Charlemagne, saint Louis et Jeanne d'Arc avaient à peine existé; seize siècles chrétiens, douze siècles français n'offraient enfin ni un seul sujet, ni un seul personnage dignes des honneurs de l'épopée. L'archevêque de Cambrai écrivit *Télémaque* [2], et *Télémaque* ne surprit personne.

« Personne, » disons-nous. Non, le mot serait trop dur et inexact. Il y eut en France, depuis la fin du XVI[e] siècle, une école énergiquement chrétienne qui, longtemps avant le *Télémaque*, défendit les saines et

1. J. Duchesne, l. c. pp. 276, 27. — 2. Le *Télémaque* fut édité sans nom d'auteur en avril 1699, et c'est seulement en 1717 que le neveu de Fénelon en donna la vraie « première édition, conforme au texte original ». Il en circulait, depuis longtemps, des copies plus ou moins conformes au manuscrit original.

hautes doctrines avec une rare honnêteté et un courage plus rare encore.

C'est à peine si l'on connaît aujourd'hui le nom et les œuvres de Vauquelin de la Fresnaye [1] qui, dès la fin du XVI[e] siècle et le commencement du siècle suivant, eut la hardiesse d'affirmer que le but de l'Épopée doit être « non pas d'amuser les yeux, mais d'élever les cœurs »; qui réclama audacieusement la suppression du merveilleux païen et qui, un jour, jeta à la tête de ses adversaires ces deux beaux vers faits pour indigner tous les Ronsardiens et tous les pédants de son temps : « Si les Grecs, comme vous, chrétiens, eussent écrit, — Ils auraient les beaux faits chanté de Jésus-Christ [2]. » Ce Vauquelin était catholique ; mais le huguenot Dubartas [3] partageait les mêmes idées et voulut en démontrer la justesse en écrivant lui-même une épopée chrétienne. Cette épopée, ce furent ses deux *Semaines* où il ne craignit pas de tenter une traduction et un commentaire poétiques de l'Ancien Testament en des vers souvent trop rudes, mais fièrement frappés et assez beaux enfin pour avoir mérité l'admiration de Gœthe.

Dubartas et Vauquelin ont ouvert une voie où leurs successeurs ne sont résolument entrés que vers le milieu du grand siècle.

Dès 1650, il y avait tout un groupe de vaillants qui considéraient l'Épopée comme un roman moral *fondé sur l'histoire* et où l'on doit se proposer avant tout d'inspirer l'héroïsme [4]. Cette définition, sans doute, paraîtrait aujourd'hui fort imparfaite ; mais on

1. Mort en 1607. — 2. J. Duchesne, l. c., pp. 41, 42. — 3. Mort en 1590. = La *Semaine de la création* parut en 1578 ; la *Seconde semaine* en 1584. La *Muse chrétienne* est de 1574. — 4. J. Duchesne, l. c., p. 59.

voudra bien avouer qu'une telle doctrine est de cent coudées plus haute que celle de Boileau et de Fénelon. Le P. Mambrun exprimait une idée analogue, en affirmant que notre poésie devait énergiquement répudier tout souvenir de l'Olympe pour ne s'inspirer que « du Sinaï et du Calvaire[1] ». Mais il est surtout un homme auquel on n'a pas, à ce point de vue, suffisamment rendu justice : c'est une des victimes de Boileau, c'est l'auteur du *Clovis*, c'est Desmarets de Saint-Sorlin. Ce Desmarets est un polémiste des plus vigoureux et qui ne sait pas déguiser sa pensée : « Les sujets chrétiens, dit-il, conviennent seuls à la poésie héroïque. » Et il ajoute : « Je veux, pour m'inspirer, Dieu seul et la raison[2]. » Il ne lui a manqué, comme à tous ces excellents théoriciens, que de mettre ses propres vers à la hauteur de ses théories.

Vers la fin de ce siècle, il advint que la fameuse querelle des Anciens et des Modernes[3] se confondit avec la discussion relative à l'Épopée et ne fit qu'un avec elle. Les deux noms qui dominent ici tous les autres sont ceux de Perrault et de Bossuet.

Ce Perrault est vraiment une figure charmante. Courtois et modéré autant que Boileau était âcre et rageur, il mena la bataille avec une verve vraiment merveilleuse et une allure presque chevaleresque. On ne fut jamais autorisé à lui reprocher une idée basse ou seulement mesquine. Il avait de la Poésie une idée très haute et protestait avec quelque indignation contre ceux qui ne la considéraient que comme un jeu : « Elle n'est pas plus un jeu, s'écrie-t-il, que la grande Éloquence dans les harangues et dans les sermons. »

1. Mort en 1661. Il est l'auteur d'un *Constantinus sive de Idololatria debellata* (1658). Cf. J. Duchesne l. c., pp. 218. — 2. *Ibid.*, pp. 280, 281. — 3. 1667-1700.

Ayant affaire à des adversaires qui prétendent exclure le christianisme de la poésie parce qu'ils le respectent et ne le veulent pas profaner, il observe avec sa modération habituelle que « le merveilleux chrétien peut être employé sans indécence par un poète sérieux et sévère », et il ajoute, avec une élévation pleine de justesse : « L'Épopée moderne réclame ce merveilleux parce qu'elle est la forme la plus grave de la poésie. » Il s'anime parfois, mais sans emportement : « Est-ce suivre la raison, dit-il, que de demander l'inspiration à des dieux dont on connaît la fausseté. Ce n'est pas ainsi que chante Pindare, et il n'invoque ces divinités que parce qu'il y croit[1]. » On ne saurait mieux dire.

Au-dessus de Perrault il n'y a que Bossuet, quand, de sa grande voix qu'il faut écouter, il proclame que la Poésie est faite pour louer Dieu et sanctifier l'homme et quand, lui, admirateur passionné d'Homère, il déclare hautement « préférer Salomon à Horace et David à Pindare ». C'était indirectement se prononcer en faveur de Perrault, mais en faveur surtout de la vraie poésie et de l'épopée chrétienne.

La victoire, malgré tout, demeura aux anciens, aux classiques, à Fénelon, à Boileau. Or nous savons ce qu'ils pensaient du moyen âge français et chrétien, et nous savons aussi jusqu'à quel point ils poussaient la méconnaissance de nos vieux poèmes. Ils n'eurent pas d'ailleurs beaucoup d'efforts à faire pour entraîner un siècle qui était en pente vers l'ingratitude et l'oubli.

Au milieu de tant de dédains[2] n'y eut-il pas quel-

1. Voir pour tout ce qui précède, J. Duchesne, l. c. pp. 269 et ss.; 276, 277, 329, etc. — 2. Il faut peut-être savoir quelque gré à Quinault de n'avoir pas accepté les jugements de Boileau quand, en l'espace de trois ans, il écrivit (d'après des sources relativement modernes) trois

ques derniers asiles où put se réfugier la popularité de nos épopées?

Oui, certes, et, au lieu d'un refuge vivant, elle en eut deux : le peuple, d'une part, les érudits de l'autre.

***

Le peuple et les érudits gardent seuls le souvenir de notre ancienne épopée.

Pendant qu'on essayait d'enfanter doctement quelque *Énéide* agréable au grand roi; pendant que Boileau sévissait contre « l'art confus de nos vieux romanciers, » pendant qu'on lisait *Télémaque* et qu'on se laissait ravir (un peu en secret) par les hardiesses de ce roman politique, pendant qu'on perdait tout souvenir de Roland et de Charlemagne [1], ou qu'on ne les voulait plus connaître que par les poètes italiens; pendant ce temps, les paysans de toute la France, même ceux des environs de Versailles, même les petits bourgeois de Paris, lisaient et relisaient nos romans mis en prose et obstinément réimprimés avec des têtes de clous sur un papier de plus en plus grossier; mais si amusants, mais à si bon marché! La maison Oudot, de Troyes [2], peut être considérée comme

de ses meilleures œuvres : *Amadis* en 1684, *Roland* en 1685, *Armide* en 1686. Voici le titre exact du second de ces opéras, le seul qui nous intéresse véritablement : « *Roland*, tragédie représentée pour la première fois devant Sa Majesté à Versailles, le trentième janvier 1685 par l'Académie royale de musique et remise au théâtre le quinzième novembre 1709. A Paris, chez Christophe Ballard, 1709. » On devine sans peine que les vers de Quinault sont une paraphrase de l'Arioste. Les « acteurs de la tragédie » sont Angélique, reine de Catay, Temire, Medor (suivant d'un des roys africains), Ziliante (prince des Isles Orientales), Roland, une troupe d'Amours, deux Amantes enchantées, une troupe de Sirènes et de Dieux des fleuves, Coridon, Tersandre et des bergers..., les Ombres des anciens héros, et, pour terminer, la Gloire, la Terreur et la Renommée. Cf. notre première édition du *Roland*, (pp. CL et CLI). Nous y citons *in extenso* la grande scène où le héros du drame recouvre la raison.

1. Il faut cependant noter, que d'après les Registres de la Grange, la troupe de Molière joua en 1661 un *Huon de Bordeaux*. (Cf. E. Fournier, le *Roman de Molière*. p. 8, et G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 117.) — 2. L'impression d'un livre destiné au colportage ne commença réellement qu'à la mort de Jean Oudot, sous son fils

La *Bibliothèque bleue* et la maison Oudot de Troyes.

ayant été au XVIIe siècle une sorte d'usine ou de manufacture centrale d'où sortirent par milliers, par cent milliers peut-être, les livres toujours aimés de la Bibliothèque bleue. Qui ne connaissait les in-quarto de Nicolas et de Jacques Oudot ? Qui ne connaissait la fameuse enseigne de ces estimables commerçants : « Au chapon d'or couronné » ? Charles Perrault, dans son *Apologie des femmes* en 1694, avoue que la Bibliothèque bleue était répandue dans toutes les chaumières[1]. C'est en vain que les Rigaud de Lyon, c'est en vain que plus tard les Costé de Rouen tentèrent de faire concurrence à la redoutable dynastie des Oudot[2]. La *Bibliothèque de Troyes* triompha pendant ce siècle, et même pendant presque toute la durée du siècle suivant[3] : Épinal et Montbéliard ne devaient que bien plus tard lui enlever la gloire de cette antique et incontestable prééminence.

Et quels étaient les romans, qui sous cette forme très humble, mais très populaire, continuaient à charmer tant d'imaginations, à ravir tant de lecteurs et, surtout, à sauver de l'oubli tant de vieilles légendes françaises ? La liste n'en est pas fort longue : c'étaient, comme nous l'avons dit, *Fierabras* et *Galien*, *Huon de Bordeaux* et *Mabrian*, *Guerin de Montglave* et *Morgant le Geant*, *les Quatre fils Aimon* et *Valentin et Orson*. Tels étaient ces romans qui ne voulaient pas mourir, qui s'entêtaient à vivre.

Nicolas-Jean Oudot : « A peine a-t-il publié le roman d'*Ogier le Danois* que nous voyons successivement sortir de ses presses *Morgant le geant*, *Maugis d'Aigremont*, *Mabrian*, *Les quatre fils Aimon*. La Bibliothèque bleue était fondée ». (Alexandre Assier, *La Bibliothèque bleue depuis Jean Oudot Ier jusqu'à M. Baudot* (1601-1863). Paris, 1874.)

1. Assier, l. c., p. 13. — 2. V. le *Fierabras* de la veuve Costé en 1640 et les *Quatre fils Aimon*, de la même date ; le *Mabrian*, etc., etc. — 3. V. les éditions de Jean Garnier et de la veuve Garnier, que nous avons en ce moment sous les yeux, etc.

I PART. LIVR. III. CHAP. IX.

Leurs titres étaient toujours aussi pompeux que pendant le siècle précédent, et les éditeurs ne cherchaient pas à attirer le public par moins de tapage. Ces titres étaient de véritables réclames. Qui ne sentait l'eau lui venir à la bouche en lisant ces mots sur le premier feuillet de *Valentin et Orson* : « Contenant soixante-treize chapitres, lesquels parlent de plusieurs et diverses matières *très-plaisantes et récréatives?* » Ajoutez l'attrait de ces naïves gravures qu'on se donnait bien garde de perfectionner, et qui ont conservé jusqu'à nos jours leur aspect de barbarie originelle. Quant aux grands seigneurs, ils se passionnaient volontiers pour les *Amadis*, jusqu'à porter des habits de ce nom, mais ils auraient cru se déshonorer en touchant à ces livres grossiers que les lettrés abandonnaient au peuple. Antoine, le jardinier de Boileau à Auteuil, aurait pu sans doute en apprendre fort long à son maître sur les aventures de nos héros les plus nationaux. Et Boileau eut peut-être bien fait d'écouter son jardinier.

Les érudits commencent à fixer leurs regards vers la poésie du moyen âge.

Cependant l'érudition commençait à porter sur nos romans l'attention qu'elle n'en a pas encore détournée, au moment où nous écrivons. On sait quel magnifique mouvement la France imprima alors au monde entier. Mabillon enseigna la critique à toute l'Europe ; à côté de lui, représentant l'érudition laïque, Du Cange colligea cet incomparable Glossaire où il est presque aussi difficile de trouver des erreurs que des lacunes. Les *Acta sanctorum*, œuvre qui n'est pas française, mais universelle, prenaient, sous les yeux et par la volonté du grand Papebrock, un développement inattendu ; Leibniz en Allemagne, Leibniz, génie universel, propageait ce noble enthousiasme pour l'étude des siècles chrétiens. Enfin, notre renais-

sance commençait, et l'on se déprenait de l'antiquité pour s'éprendre du moyen âge.

Leibniz et Du Cange.

C'est ici qu'il faut vraiment reconnaître la puissance du génie. Aucune question n'était enveloppée de tant de ténèbres, au XVII[e] siècle, que celle des chansons de geste dont on ignorait jusqu'au nom, et qui moisissaient lentement dans les bibliothèques. Eh bien ! Du Cange et Leibniz, par la seule force de leur lumineuse intelligence, débrouillèrent ces ombres : ils virent clair. Nous n'avons pas été peu étonné de trouver[1], dans les *Annales imperii occidentis* de Leibnitz, tout un long chapitre sur nos romans de chevalerie, que le meilleur érudit de notre temps signerait volontiers des deux mains. Leibniz, avec une sagacité et une aisance merveilleuses, expose l'histoire légendaire de nos héros épiques, la discute, la rejette. Guillaume d'Orange, Roland, Ogier le Danois, attirent tour à tour les regards du grand philosophe qui est devenu soudain un grand critique. Il a de belles colères contre la Chronique du faux Turpin qu'il a le tort grave d'attribuer en partie au pape Calixte II. Il s'indigne contre les *fabulatores* qui ont répandu sur le roi Agolant tant de récits ridicules. Il établit que les traditions relatives à la taille gigantesque du prétendu neveu de Charlemagne ne sont que des mythes ou des sornettes : *nugæ*. Il s'étend longtemps sur les statues plus ou moins authentiques de Roland que l'on voyait, que l'on voit encore à Magdebourg, à Halberstadt et dans vingt autres villes d'Allemagne. Il ne fait pas preuve de moins de critique en

1. *Godefridi Wilhelmi Leibnitii Annales imperii occidentis Brunsvicenses*, edidit Georgius Henricus Pertz, Hanoveræ, 1841. — L'œuvre de Leibniz ne parut qu'en 1707 pour la première fois, mais on peut considérer Leibniz comme appartenant tout entier au XVII[e] siècle.

parlant d'Ogier le Danois et ne se trompe guère que sur l'étymologie du mot *danois* qu'il dérive « de *dægen, vir fortis* ». Nous aurons lieu de démontrer plus tard, contre M. Barrois, que ce héros de tant de poèmes était véritablement du Danemark, et non pas des Ardennes [1] : mais enfin c'est là une erreur sans gravité, et il faut se hâter de reconnaître que Leibniz a jeté sur toutes ces questions une excellente lumière et qu'il a devancé de plus de cent ans les travaux décisifs de l'érudition moderne.

Du Cange faisait mieux que de bien parler de nos romans : il les citait, et même il les citait avec une infatigable complaisance. Il avait eu le courage de les exhumer de nos bibliothèques, d'en respirer la poussière et de les lire. C'est ainsi qu'il avait *dépouillé*, avec son exactitude habituelle, les romans de *Roncevaux* [2], d'*Auberi le Bourgoing*, de *Garin le Loherain*, de *Parise la Duchesse*, de *Gaydon*, d'*Aye d'Avignon* et de *Girart de Viane* [3]. Il y a bien par ci par là quelques mauvaises lectures, quelques erreurs ; mais il ne serait pas juste de s'arrêter à ces détails. Le point le plus important, en effet, c'était que nos chansons de geste originales fussent enfin remises en honneur [4]. Du Cange eut l'incomparable mérite de soupçonner leur importance, tout au moins au point de vue de la Lexicographie et (ce qui devait être plus utile encore et plus fécond) de l'Histoire de nos mœurs et de notre vie privée. Il convient de lui en savoir gré.

1. Voir les *Annales* de Leibniz, anno 1778, I, 75-81. Toutes ces pages sont à lire. — 2. C'est le remaniement du XIII[e] siècle. — 3. V. *passim* l'édition de 1678. — 4. Du Cange définit assez correctement le *Roman* : « Romanus liber romane seu lingua vulgari francica scriptus, quomodo fabulosas historias vernacule conscriptas etiamnum *Romans* dicimus. »

Les *Acta Sanctorum* des Bollandistes.

Les Bollandistes auraient été beaucoup moins coupables d'ignorer nos antiquités littéraires. Néanmoins ils furent plus d'une fois amenés par leur sujet à parler des héros de nos chansons : car ces héros étaient en même temps des Saints dont il fallait discuter critiquement l'histoire ou la légende. Déjà, au sujet de *saint* Charlemagne, ils avaient dû flétrir fort énergiquement les fables honteuses du faux Turpin [1]. Quand plus tard, avec le grand Daniel Papebrock, ils en vinrent à écrire l'histoire de saint Guillaume de Gellone, les nombreux poèmes dont Guillaume d'Orange avait été le sujet frappèrent vivement l'attention de ces excellents critiques. Ils allèrent jusqu'à émettre publiquement le vœu que l'on publiât le texte original de ces vieux poèmes. De là ces paroles qui sont si remarquables pour le temps où elles furent écrites : « *De Francica tamen veteri lingua fortassis* NON MALE MERERETUR QUI EJUSMODI POEMATA PROFERRET IN LUCEM [2]. » C'était de l'intuition.

Mouvement général de l'érudition vers l'étude de nos vieux poèmes.

Mais Leibniz, Du Cange et les Bollandistes n'entraînèrent pas leur siècle. L'historien Mézeray fait preuve de peu de critique, lorsqu'il écrit, non sans naïveté : « Ce fameux Roland, l'Achille français, si divinement chanté par l'Arioste, l'Homère italien, était amiral des côtes de Bretagne et comte d'Angliers. Charles le fit enterrer à Blaye avec son épée à sa tête et son cor d'ivoire à ses pieds. » Et plus loin : « Il établit en Albigeois Aymon, père des quatre preux Renaud, Alard, Guichard et Richard. » Et il ajoute : « Les romans les ont célébrés avec leur châ-

1. « Extat in variis manuscriptis et aliquoties editus liber de gestis Caroli Magni sub nomine Turpini Remensis archiepiscopi, infamibus et flagitiosis commentis factus ab homine quopiam non modo otioso, sed imperito ac stolido, etc. » (*Acta sanctorum Januarii*, t. II, p. 875.) — 2. *Acta sanctorum Maii*, VI, p. 811. Ce volume est de l'année 1688.

teau de Montauban près de Fronsac [1]. » Le P. Labbe tombait dans un excès contraire à celui de Mézeray, dans sa *Nouvelle Bibliothèque des manuscrits*, où il condamnait sans pitié ces mêmes romans auxquels l'historien ajoutait une foi trop superstitieuse [2]. En revanche, Catel, dans ses *Mémoires sur l'histoire du Languedoc*, était depuis longtemps entré dans la vraie voie et avait discuté scientifiquement la date et la valeur du *Philomena* [3]. Le P. Lelong préparait, pour sa *Bibliothèque historique*, une bibliographie fort incomplète, mais néanmoins précieuse, de nos Romans de chevalerie [4]. Moréri, au sujet de Roland, ne manquait pas de dire « que les romans et les poètes lui attribuaient des aventures surprenantes, et que ces contes étaient aussi fabuleux que ceux des Espagnols ». Au mot *Romans*, le même Moréri ne citait (chose curieuse) que « l'*Amadis de Gaule* en vingt-quatre volumes, le *Roman de la Rose*, *Palmerin d'Olive* et *Palmerin d'Angleterre* », et il ajoutait gravement que « les Arabes avaient donné aux Espagnols le goût de ces fictions ». Saumaise était du même avis : rien de la France, rien de nos chansons. Entre Moréri et Leibniz il y a toute la distance qui sépare le génie de la patience et du travail. Huet, évêque d'Avranches, mérite d'être placé beaucoup plus près de Leibniz que de Moréri. Il écrivit une *Lettre à M. de Segrais sur l'origine des romans*, qui est presque un chef-d'œuvre d'érudition et où vingt de nos chansons de geste sont citées et critiquées [5]. Ménage, dans la première édition de son Dictionnaire [6], ne mettait pas en

1. *Histoire de France*, 1, 340, 341. — 2. *Nova Bibliotheca Manuscriptorum*, 1657. — 3. 1633, pp. 404-409, 547-566. — 4. Le P. Lelong naquit en 1665 et mourut en 1721. La première édition de la *Bibliothèque* est de 1719. — 5. La première édition est de 1670. — 6. En 1694.

doute qu'à Roncevaux Charlemagne « n'eût été défait par les Sarrasins ». Crescimbeni, avec quelque hardiesse, publiait à Rome en 1698 la première édition de son *Istoria della volgar poesia*. Cependant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres prenait tous les jours un nouveau développement en France, et ses *Mémoires* devenaient une sorte de Manuel à l'usage des érudits français. C'est dans ce Recueil que Galland publia son *Discours sur quelques anciens poètes et sur quelques romans* GAULOIS *peu connus* [1]. Ces romans étaient « le *Brut* d'Angleterre par maistre Eustace, *Atys et Profylias*, le *Roman de Troye* par Benoît de Sainte-Maure, *Dolopathos* et *Perceval* ». Une seule œuvre analysée par Galland se rapporte directement au sujet de notre livre : c'est le *Charlemagne* de Girard d'Amiens. Il semblera peut-être assez intéressant de voir comment, durant les premières années du XVIII[e] siècle, on lisait les vieux manuscrits, même à l'Académie des Inscriptions. Qui reconnaîtrait, dans ces mots donnés par Galland : « *Guanelon les venetian roy Marsile* », ces mots qui appartiennent à Girard : « *Guanelon les vendi au roi Marsile* » [2] ? Tout est de la même force [3].

1. *Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, II, p. 673 et suiv. — 2. *Ibid.*, p. 680. — 3. Au lieu des vers suivants donnés par Galland :

> Mais dit vous en avons la plus grande partie
> Et encor furent tant que j'aye ass...
> L'estoire tout ainsi comme il m'est chargié ;
> Car n'estoit que par moy soit de tout abbregié
> Que cele que j'ai dit fust de tout enlardie
> Que Jean Bodiaux fist que les langue ot polie
> De biaux savoir parler et de science acquisce.

Il faut lire les suivants :

> Mès dit vous en avons une grande partie
> Et enquore ferai tant que j'aie asievie
> L'estoire, tout aussi comme ele m'est chargie ;

I PART. LIVR. III.
CHAP. IX.

Mais il est temps de nous arrêter dans une nomenclature qui est déjà si longue et que l'on pourrait encore allonger à plaisir. Nous avons dépassé de quelques années les limites du XVIIe siècle, et le siècle suivant mérite, à bien des égards, les honneurs d'un chapitre spécial.

Mès ne veuill que par moi soit de tant abregie
Que cele que j'ai dit fust de riens enledie
Que Jehan Bodiaux fist à la langue polie
De bel savoir parler et science aguisie...

(Bibl. Nat. fr. 778, f° 165 r°, v°.)

CHAPITRE X

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

C'est dans les œuvres de Boileau que nous avons cherché tout à l'heure l'expression la plus exacte de la pensée de tout le XVIIe siècle à l'endroit de nos épopées nationales : c'est à Voltaire que nous demanderons aujourd'hui, sur ce même sujet, la pensée de tout le XVIIIe siècle.

I PART. LIVR. III. CHAP. X.

Esprit littéraire du XVIIIe siècle.

Il est certains hommes qui ont le lourd et périlleux honneur de représenter toute une époque.

On attribue généralement à Voltaire le fameux mot : « Les Français n'ont pas la tête épique » ; il faut loyalement reconnaître qu'il n'est pas de lui, mais de M. de Malezieu. Voltaire, d'ailleurs, le cite avec un sourire approbatif, et exprime EXACTEMENT la même pensée en d'autres termes : « Il faut avouer, dit-il, qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un poème épique. C'EST QUE, DE TOUTES LES NATIONS, LA NÔTRE EST LA MOINS POÉTIQUE. » A ces derniers mots, nous découvrons avec une sorte d'effroi les profondeurs de l'ignorance, et nous comprenons l'indignation de Génin citant ce singulier passage. Boileau croyait à l'existence de *nos vieux romanciers* : Voltaire ne la soupçonne même pas. Dans quel ébahissement il serait tombé, si on avait seulement essayé de lui démontrer

que la plus épique de toutes les nations modernes, c'est la France.

Voltaire et son *Essai sur la Poésie épique.*

Nous avons lu l'*Essai sur la poésie épique* de Voltaire. A franchement parler, c'est un pauvre ouvrage; mais où il faut voir le reflet exact de toutes les opinions du temps. A l'adresse de ce siècle frondeur et qui s'est attaqué à nos Livres Saints, un critique a dit récemment : « Qui ne comprend pas la Bible ne comprendra jamais le *Roland.* » Ces paroles s'appliquent très justement à Voltaire. Encore a-t-il quelque mérite et quelque bonne grâce à protester, dès sa première page, contre la rhétorique et contre les rhéteurs, et c'est par là qu'il se montre supérieur à ses contemporains. Il ne veut pas que l'on définisse l'épopée « une fable inventée pour enseigner une vérité morale et dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le secours des Dieux dans l'espace d'une année ». Il établit que l'action épique doit être « une, simple, grande, variée, intéressante »: c'est fort bien. Mais quand il arrive *in medias res;* quand il en vient à tracer les portraits des huit grands épiques de l'ancienne et de la nouvelle humanité, cette liste malencontreuse révèle tout aussitôt sa profonde et irrémédiable ignorance. Ces huit grands hommes sont Homère, Virgile, Lucain, Le Trissin [1], Le Camoëns, Le Tasse, Don Alonzo de Ercilla [2] et Milton. C'est alors, c'est à la fin de cette nomenclature inattendue que Voltaire, les yeux modestement baissés, se laisse aller à dire : « Nous n'avions pas de poëme épique en France, et je ne sais même pas si nous en

1. C'est le très médiocre auteur d'un long poëme, aujourd'hui tombé dans l'oubli, l'*Italia liberata da' Goti* (terminé en 1547, 1548). — 2. Auteur de l'*Araucana,* poëme espagnol en trente-six chants (1577-1590).

AVONS aujourd'hui. La *Henriade*, il est vrai, a été imprimée souvent, mais il y aurait trop de présomption à regarder ce poème comme un ouvrage qui doit passer à la postérité et effacer la honte qu'on a reprochée si longtemps à la France de n'avoir pu produire un poème épique. » Cette honte était effacée sept cents ans avant Voltaire, et c'est le *Roland* qui passera à la postérité.

Travaux des érudits du XVIIIe siècle sur la légende et les héros de l'Épopée nationale.

Voltaire, d'ailleurs, n'est pas coupable d'avoir ignoré ce que tout son siècle ignorait. Nos chansons de geste lui étaient aussi complètement inconnues que les *Niebelungen* et le *Mahabharata*. L'*Encyclopédie* n'est guère plus savante. Dans un singulier article sur les statues de Roland, elle répugne à croire — ce qui est pourtant une thèse fort acceptable, — qu'elles représentent réellement le neveu de Charlemagne ; mais elle insinue que « le nom qu'on leur donne vient de l'ancien mot *rugen* (dénoncer en justice), ou bien du mot *ruhe* (tranquillité) et *land* (pays), comme si ces monuments étaient des symboles de la tranquillité que procure la justice [1] ». Le P. Daniel, dans son *Histoire de France*, parle « du fameux Roland si renommé dans les contes de l'archevêque Turpin [2] ». M. de Lamoignon est l'auteur d'une « Relation manuscrite des Pyrénées et de Roncevaux », qui est datée du 15 décembre 1707. Il y donne des détails fort précieux sur la chapelle de Roncevaux, où l'on voyait encore de son temps certaines fresques représentant la mort des douze Pairs. Le *Dictionnaire de l'Académie française*, en son édition de 1718, cite uniquement au mot *Ro-*

1. *Encyclopédie* de d'Alembert et de Diderot, au mot *Roland*. — 2. II, 40, V. aussi I, 453. = L'*Histoire générale de l'Espagne*, traduite de l'espagnol de Jean de Ferreras par M. d'Hermilly (Paris, 1751 et suiv.) n'est pas moins dédaigneuse à l'endroit de *Roncevaux* : « Ce n'est, dit-il, qu'un tissu de fables et de contes de vieilles. » (II, 509.)

man les romans de *Lancelot du Lac*, de *Perceforest*, d'*Amadis*, d'*Astrée*, de *la Rose*. Mêmes citations dans l'édition de 1762, et le *Vocabolario della Crusca*, publié à Florence en 1735, ne parle également que des *Romanzi brettoni*. De nos chansons de geste, pas un mot. Nos Bénédictins étaient moins oublieux : dans leur *Voyage littéraire*, publié en 1724, ils décrivent la statue de Roland à Statberg : « Elle sert d'asyle à tous les criminels, disent-ils, et l'on n'oseroit mettre la main sur celui qui peut seulement la toucher [1]. » Dans une *Histoire* fort médiocre *de la Ville et principauté d'Orange* [2], le P. Bonaventure de Sisteron discute longuement les titres historiques de Guillaume d'Orange : il rappelle, d'après M. de Marca, que ce héros est le sujet d'anciens romans, et n'est pas éloigné de croire que Guillaume fut surnommé au cornet, « parce qu'il en portait un sur son écu [3]. »

Dom Rivet et l'*Histoire littéraire de la France*.

Mais bientôt parut un livre uniquement destiné à mettre en lumière toutes les origines littéraires de la France, un livre commencé en 1733, et qui est loin d'être encore achevé. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* devaient nécessairement et de fort bonne heure rencontrer sur leur chemin la question de nos romans, de leur antiquité, de leurs origines. Dom Rivet l'aborda résolument dès le sixième volume de son œuvre gigantesque, en 1742. Certes, on ne saurait refuser à Dom Rivet une singulière ardeur de

1. *Second Voyage littéraire de deux Religieux bénédictins*, p. 250. — 2. A Avignon, chez Marc Chave, 1741. — 3. On a signalé avant nous « le petit roman politico-sentimental » de Dufresne de Francheville, dont le titre suffit à faire connaitre la nature et l'esprit : *Histoire des premières expéditions de Charlemagne pendant sa jeunesse et avant son règne, composée pour l'instruction de Louis le Débonnaire, ouvrage d'Angilbert, surnommé Homère, mis au jour et dédié au roi de Prusse, par Mr* *** (Amsterdam, 1742, in-8°). Cf. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 116.

patriotisme; pour mieux atteindre le but, il le dépassa. Prenant pour guide la fameuse *Lettre de M. Huet à M. de Segrais sur l'origine des romans*, il établit courageusement, ou plutôt essaye d'établir que nos plus anciens romans remontent au xe siècle, et va jusqu'à citer le *Philomena* comme un exemple irrécusable. Il n'est pas, d'ailleurs, embarrassé d'alléguer d'autres preuves : « Le roman de Guillaume au court nez, contient l'histoire travestie de saint Guillaume de Gellone. Ce roman en vieux vers français était, dès 1070, répandu en Angleterre. » Tels étaient encore, ajoute Dom Rivet, « les romans de *Garin le Loherain*, de *Lancelot du Lac*, d'*André de France* « qui mourut par trop aimer celle qu'il n'avoit jamais vu », de *Perceforest*, de *Geofroy de Bouillon*, de *Matheolus*, de *Pepin et de Berte*, du *Chevalier à l'Épée*, de *Bertain*, du *Saint-Greal*, de *Merlin*, d'*Artus*, de *Perseval* et peut-être aussi d'*Amadis de Gaule* [1]. » Ce sont là les propres paroles de notre grand critique qui, comme on le voit, fait de regrettables confusions, amalgame les chansons de geste et les romans de la Table ronde, regarde *Pepin et Berte* et *Bertain* comme deux œuvres différentes, et exagère singulièrement l'antiquité véritable de nos premiers poëmes nationaux. Mais cette exagération ne nous est pas désagréable : elle est mille fois préférable au silence de Voltaire et au dédain des autres.

Les allégations de Dom Rivet parurent bizarres à plus d'un bon esprit, et le *Journal des Savants* les attaqua sans ménagement [2]. On ne pouvait supporter que notre langue fût si ancienne. Le savant bénédictin répliqua avec indignation, presque avec éloquence : de

1. *Histoire littéraire*, t. VI, 1742, p. 16. — 2. *Journal des Savants*, 1742, p. 695. Lettre anonyme.

I PART. LIVR. III. CHAP. X.

là le long *Avertissement* qu'il plaça en tête du septième volume de l'*Histoire littéraire* [1]. Il y reprend la question de *Philomena*, et s'entête à voir dans ce roman en langue vulgaire une œuvre composée vers 950. Là-dessus il s'échauffe et réfute vivement son agresseur. Puis, pensant l'avoir accablé sous le poids de ses arguments, il l'achève sans pitié en lui citant la chanson de *Guillaume au court nez,* le plus ancien de tous nos romans après *Philomena* « BIEN QU'IL soit écrit en vers de dix syllabes, et que M. Galland accorde l'antiquité aux seuls romans écrits en alexandrins ». Dom Rivet cite encore *Ogier le Danois, Aubry le Bourgoing, Girart de Viane, Godefroy de Bouillon, Alexandre*, la *Chanson de Roland* et le *Roman de Roncevaux,* affirmant que la version de ce dernier poème, citée par Du Cange, est du XIe siècle tout au moins [2]. Il eût été singulièrement indigné si quelque critique imprudent avait alors vieilli de cent ou deux cents ans la plupart de ces poèmes, qui appartiennent réellement aux XIIe et XIIIe siècles. Mais, encore un coup, cette exagération de Dom Rivet était, pour nos vieux poèmes, une heureuse fortune : en les croyant si anciens, on devait éprouver un plus vif désir de les connaître et de les publier [3].

Lacurne de Sainte-Palaye et ses immenses travaux.

Après l'*Histoire littéraire,* on ne peut plus signaler, au XVIIIe siècle, que les immenses travaux de Lacurne de Sainte-Palaye ; mais il convient de les mentionner avec tous les éloges qu'ils méritent. Sainte-Palaye fut

1. Ce volume parut en 1746. — 2. *Histoire littéraire,* tome VII ; *Avertissement*, pp. LXIII-LXXXII. — 3. Dom Rivet cite çà et là quelques fragments de nos poèmes, et c'est en lisant ces textes qu'on peut se convaincre de l'ignorance des meilleurs érudits de cette époque en matière de philologie romane. L'auteur de l'*Histoire littéraire* écrit par exemple :

Tint durendars dont librans fu lettrés.
Tout diffublés en Bliant de Sulie..., etc., etc.

le Du Cange de son temps : Du Cange a sa statue ; Sainte-Palaye n'aura peut-être jamais la sienne. Travaillant et faisant travailler avec une merveilleuse intelligence et une infatigable énergie, il a laissé peu de livres imprimés, mais un nombre étonnant de manuscrits. Cent in-folios attestent encore aujourd'hui la vigueur singulièrement productive de cet entendement toujours en éveil. La Bibliothèque Nationale possède les incomparables éléments de ce *Dictionnaire* qu'il n'eut pas le temps de faire paraître : mais qui pourrait songer désormais à écrire un nouveau Dictionnaire de notre langue ou de nos antiquités nationales, sans consulter le très précieux répertoire de Sainte-Palaye [1]? Il convient ici de parler surtout des belles transcriptions qu'il fit exécuter d'après les manuscrits de nos chansons de geste. Ces copies nous sont restées [2] : elles ne remplacent pas les originaux sans doute, mais on aurait tort de contester leur utilité, même en un temps où les paléographes sont si nombreux et si habiles. Quelle que soit, d'ailleurs, leur utilité actuelle, il ne faut pas oublier qu'au siècle dernier, de tels travaux, menés à bonne fin au milieu de l'indifférence universelle, étaient bien faits pour ramener enfin l'attention sur nos origines littéraires et pour hâter cette réhabilitation de nos épopées qui est l'honneur de notre époque. Plusieurs contemporains de Sainte-Palaye imitaient généreusement son zèle pour notre ancienne littérature. C'est en 1756 que Barbazan publia, à Paris et à Amsterdam,

1. V. l'édition du *Dictionnaire historique de l'ancien françois* publiée par les soins de L. Favre, avec le concours de M. Pajot (dix vol. in-4°, 1875-1882). — A la fin du dixième et dernier volume, (Appendice, p. 25 et ss.) on lira avec intérêt la « liste des ouvrages préparés ou composés par Lacurne de Sainte-Palaye ». — 2. A la Bibliothèque de l'Arsenal, etc.

les *Fabliaux et contes des poètes français du* XII*e au* XV*e siècle*. Déjà, en 1742, Levesque de la Ravallière avait mis en lumière les *Poésies du roi de Navarre*, Thibaut de Champagne. En 1774 paraissait l'*Histoire littéraire des Troubadours*, de l'abbé Millot, et en 1779 les *Fabliaux et contes du* XII*e et du* XIII*e siècles, traduits ou extraits d'après les manuscrits du temps*[1]. Le Grand d'Aussy, éditeur de ce Recueil scandaleux, écrivait en même temps son *Histoire de la vie privée des Français*, qui parut en 1782. Tous ces travaux ne sont pas également louables. Qu'il nous soit permis, en particulier, de protester très vivement contre l'engouement excessif dont nos fableaux ont été l'objet, alors qu'il eut seulement fallu leur demander d'utiles renseignements sur l'histoire de nos travers et de nos vices. Surtout, il ne fallait pas traduire ces vilenies, qui sont la seule œuvre d'après laquelle beaucoup d'esprits médiocres connaissent et jugent le moyen âge. Elles ont encore augmenté la corruption du siècle si corrompu où elles furent imprimées pour la première fois[2].

Le manuscrit le plus ancien du *Roland* est signalé enfin à l'attention des érudits.

Ne quittons pas cette triste époque sans signaler un fait qui nous consolera du succès des fableaux. Dans

1. Paris, Onfroy, 1779-1781, trois vol. in-8. — 2. Certaines de nos traditions épiques étaient restées vivantes parmi le peuple. Barbier, dans ses Mémoires (éd. de la Société de l'histoire de France, III, p. 125), en fournit une preuve dont il n'a pas conscience. Au mois de mai 1750, Paris fut épouvanté par certains enlèvements d'enfants, qu'on attribua tout naturellement à la police : « Il s'est débité (dit Barbier en son détestable français) que l'objet de ces enlèvements d'enfants était qu'il y avait un prince ladre (lépreux), pour la guérison duquel il fallait un bain ou des bains de sang humain, et que, n'y en ayant point de plus pur que celui des enfants, on en prenait pour les saigner aux quatre membres et pour les sacrifier. » L'éditeur de Barbier croit devoir ajouter en note : « C'était une opinion généralement admise dans le peuple que les malades attaqués de la lèpre ne pouvaient guérir qu'en prenant un bain de sang d'innocents. » C'est tout simplement, sans doute, la légende épique d'*Amis et d'Amile*.

les *Canterbury tales of Chaucer*[1], qui parurent de 1772 à 1778, un Anglais, Thomas Tyrwhitt, signalait à l'attention des savants de son temps, un manuscrit qui contenait un vieux poème français consacré à la gloire de Roland. Or ce manuscrit, ignoré, délaissé, méprisé, dont la France elle-même ne soupçonnait pas l'existence et dont elle n'eût même pas voulu accepter le présent, ce manuscrit renfermait l'*Iliade* de la France. C'était le plus ancien texte de la *Chanson de Roland*.

1. Cinq volumes in-8°. Une seconde édition parut en 1798 (deux vol. in-4°).

CHAPITRE XI

LA BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS.

I PART. LIVR. III. CHAP. XI.

M. de Paulmy et la *Bibliothèque universelle des Romans.*

Un homme d'esprit, un curieux, un mondain, un parfait gentilhomme, M. le marquis de Paulmy jeta certain jour un coup d'œil sur son siècle qu'il était merveilleusement en état de comprendre. Il n'eut pas de peine à découvrir que tous les goûts littéraires de ses contemporains les portaient vers le roman. A un siècle qui s'était passionné pour Boucher et Watteau, il fallait un *genre* facile, mou, fadasse, avec quelques grivoiseries assez peu voilées pour être comprises. M. de Paulmy résolut de donner au goût de son temps une satisfaction décisive, éclatante, complète : il fonda la *Bibliothèque universelle des romans*, dont le premier volume parut en 1775 et le dernier quatorze ans plus tard, à la veille de la Révolution. La collection forme deux cent vingt-quatre parties en cent douze volumes ; mais, dès 1778, le marquis de Paulmy ne prit plus aucune part active à la rédaction de cette encyclopédie amusante. Dès lors, il travailla avec Contant d'Orville aux *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* [1]. Nous n'avons pas à nous plaindre de ce changement survenu dans les idées et dans les occupations de M. de Paulmy.

1. Paris, 1779-1788, 69 volumes in-8.

Que s'était en définitive proposé le fondateur de la *Bibliothèque universelle des romans?* Ce titre le disait. Il voulait demander à tous les peuples leurs plus célèbres, leurs plus populaires, leurs plus anciennes fictions, et les faire passer en notre langue. Dans cet immense *pandæmonium*, on devait, que dis-je ? on allait voir un roman chinois coudoyer un roman égyptien ; un roman de la Perse habiter le même volume qu'un roman de la Norvège ou de l'Islande ; les contes des anciens Bretons faire bon ménage avec ceux des Hindous ; tous les climats, tous les cieux, toutes les nations se trouver réunis sans être confondus. Romans français, scandinaves, allemands, italiens, espagnols, anglais, africains, portugais, grecs et dalmates, turcs et roumains, de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique : tous allaient répondre à l'appel, et les lecteurs du XVIIIe siècle allaient avoir la délicate jouissance de lier tour à tour connaissance avec les mœurs et la physionomie de tous les peuples à toutes les époques. Après avoir parcouru sur des jonques couvertes de fleurs les rivières bleues de la Chine, ils devaient être brusquement transportés dans les glaces du pôle Nord, aux bornes du monde. Ils allaient bientôt tout connaître dans le passé de l'humanité, la vivacité de l'Italien, la fierté de l'Espagnol, le flegme de l'Anglais, l'immobilité du Turc, et surtout les gloires, les vieilles gloires de la France. Quel délicieux, quel admirable voyage !

Par malheur, un si beau plan fut médiocrement exécuté. Au lieu de donner de bonnes et sincères traductions où les originaux auraient été sévèrement reflétés, M. de Paulmy résolut de parer, d'attifer, d'embellir les fictions qu'il reproduisait. Il ne les embellit que trop : car il les défigura entièrement.

Il vêtit tous ses personnages, français ou chinois, indiens ou anglais, du costume de son temps, qui d'ailleurs était charmant. Tous ces héros furent obligés de revêtir la jaquette et les dentelles. Mais rien ne fut aussi défiguré que nos chansons de geste. Pourrions-nous nous en étonner, quand nous saurons que M. de Paulmy demanda la « rédaction » de quelques-uns de ces romans à M. de Tressan, le plus élégant, le plus musqué, le plus raffiné de tous les lettrés de son temps? Nommer M. de Tressan, c'est tout dire [1]. Ogier le Danois et Roland tombaient bien.

Table des chansons de geste et autres romans français du moyen âge qui sont analysés dans la *Bibliothèque des Romans.*

La *Bibliothèque universelle des romans* ne s'est occupée de nos poèmes nationaux que pendant les deux années 1777 et 1778 [2]; mais la plus grande partie des

1. Les *Œuvres choisies du comte de Tressan* ont été publiées à part en 12 volumes in-8 (Paris 1787-1791). Voy., t. VIII. p. 48 et suiv., un extrait d'*Ogier le Danois*, et pp. 138-268, l'analyse d'*Huon de Bordeaux*. — 2. Nous croyons devoir publier ici une Table complète de ces deux années qui facilitera les recherches et donnera une idée des proportions et du plan de la *Bibliothèque des romans.*

JANVIER 1777. *Cleriadus et Meliadice*, t. I, pp. 26-68; — *Guérin, auparavant nommé Mesquin, fils de Millon de Bourgogne;* t. II, pp. 5-44. — Notice sur les *Romans de la Table ronde*, pp. 45-48. — *Erec et Enide*, pp. 49-86.

FÉVRIER 1777. Fableaux intitulés : *Le Chevalier à l'épée. — La Mule sans frein. — Le Court Mantel*, pp. 87-115. — *Flores y Blancaflor* (roman qui n'a rien de commun que le titre avec *Flore et Blanchefleur*), pp. 151-223.

AVRIL 1777. *Le Chevalier à la charrette*, t. 1, pp. 67-91. — *Le Chevalier au lion*, pp. 95-120. — *Berte au grand pied*, pp. 141-167. — *Cléomadès*, 168-225.

MAI 1777. *Fregus et Galienne*, pp. 36-59. — *Valentin et Orson*, pp. 60-205.

JUILLET 1777. Fableau intitulé : *L'Atre périlleux*, pp. 70-86. — *Les Quatre frères chevaliers de la Table ronde*, pp. 87-122. — *La Chronique de Turpin*, pp. 133-163. — *La Chanson de Saisnes*, pp. 163-182. — *Clygès*, pp. 183-216.

AOUT 1777. *Claris et Laris*, pp. 62-115. — *La Chanson de Saisnes* (suite), pp. 122-128, — Extraits historiques sur Charlemagne, pp. 139-181.

OCTOBRE 1777. *Giglan, fils de Gauvain*, pp. 59-90. — *Geoffroy de Mayence, chevalier d'Artus*, pp. 91-113. — Résumé du *Charlemagne*, de Girard d'Amiens, pp. 119-134. — *Simon de Pouille* (sous un autre titre et bien défiguré), pp. 135-156. — Analyse du *Philomena*, pp. 156-170. — Extrait du texte provençal de ce dernier roman, pp. 170-172. — Analyse de *Noches de Invierno*, roman espagnol con-

seize volumes qui parurent en ces deux années est consacrée à ces œuvres si profondément françaises. Néanmoins on ne trouvera dans la collection de M. de Paulmy que l'analyse de quinze ou vingt de nos chansons. Le reste, fort heureusement, est resté dans une ombre qui valait mieux qu'une telle lumière.

D'après quels textes ont été faites ces prétendues analyses? Hélas! sauf pour un ou deux romans [1], ce n'est pas sur les poèmes des XII[e] et XIII[e] siècles : c'est le plus souvent sur les méchantes versions en prose des XIV[e] et XV[e] siècles [2]. Mais encore ces plates traductions étaient-elles françaises. M. de Paulmy et ses collaborateurs ont été beaucoup plus loin ; ils n'ont pas craint d'aller demander presque toute l'histoire

sacré aux Enfances de Charlemagne et de Roland, p. 172-177. — Analyse du sixième livre des *Reali di Francia* (Enfances de Charlemagne et de Roland), pp. 177-182.

NOVEMBRE 1777. Histoire complète de Roland, d'après les sources françaises et surtout italiennes. Ces sources sont : *Girart de Viane*, les *Quatre fils Aimon*, *Galien restauré*, *Fierabras*, le *Morgante* de Pulci, l'*Orlando innamorato* de Bojardo, et la Suite de ce poème par Agostini), p. 10-239.

DÉCEMBRE 1777. Histoire complète de Roland (suite). Résumé de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, de la continuation de ce poème par Grotta, de la *Mort de Roger*, par Pescatore de Ravenne, etc., etc. — La *Chanson de Roland*, restituée par M. de Tressan, pp. 5-215.

JANVIER 1778. *Hugues Capet*, pp. 5-70.

FÉVRIER 1778. *Doon de Mayence*, pp. 7-70. — *Ogier le Danois*, pp. 71-167. — *Meurvin, fils d'Ogier*, pp. 168-179.

AVRIL 1778. *Huon de Bordeaux*, t. II, pp. 7-164.

JUILLET 1778. *Maugis d'Aigremont et Vivien son frère*, t. I, pp. 7-59, — *Renaud de Montauban*, pp. 60-102. — *Mabrian, roi de Jérusalem*, pp. 102-161. — *La Conquête de Trébisonde*, pp. 161-171. — Analyse du *Rinaldo innamorato* du Tasse, t. II, pp. 5-91 ; — du *Rinaldo furioso* de Fr. Tromba de Gualdo, pp. 92 et suiv. — Du *Rinaldo appassionato*, pp. 97-105 ; — de *Dama Rovenza del Martello*, pp. 105-111 ; — de *Richardet amoureux*, pp. 115-216.

OCTOBRE 1778. *Garin de Montglane*, pp. 4-89 ; — *Galien restauré*, pp. 90-114.

DÉCEMBRE 1778. *Milles et Amys*, pp. 3-51. — *Jourdain de Blaives*, pp. 51-91.

1. Notamment *Berte aux grands pieds* et la *Chanson de Saisnes*. —
2. Cela est frappant (sans parler de la chronique du faux Turpin) pour *Valentin et Orson*, *Ogier le Danois*, la *Conquête de Trébisonde*, *Milles et Amys*, *Guerin de Montglave*, etc.

I PART. LIVR. III. CHAP. XI.

de Roland et toute celle de Renaud aux Italiens de la Renaissance, à Bojardo, à l'Arioste, à Agostini, à Pescatore de Ravenne, au Tasse, à Pulci, et à d'autres encore qui sont à peu près inconnus [1]. Vous pensez peut-être que c'était là la dernière étape de la décadence, et qu'on ne pouvait guères descendre plus bas : vous vous trompez. M. de Tressan a trouvé un jour le secret d'outrager plus cruellement notre Épopée : « La *Chanson de Roland* est perdue, dit-il ; mais je vais la reconstituer telle que nos soldats ont dû la chanter durant trois ou quatre siècles. » Et il la reconstitue, candidement. Seulement il se méprend tout à fait sur le vieux sens du mot « chanson », et compose une sorte de chansonnette de caserne en plusieurs couplets qui sont ornés d'un refrain. Nulle citation, d'ailleurs, ne pourrait donner une idée plus exacte de toute la *Bibliothèque des Romans* : c'est là que l'on saisit le mieux tous les procédés du XVIII[e] siècle à l'égard de nos vieux poèmes. Vous allez voir comment Roland fut travesti en mousquetaire « aimant le cotillon » (*sic*), « usant sobrement de vin les jours de garde et d'exercice » (*sic*) et « partageant la fricassée du paysan et du bourgeois » (*sic*). Cette chanson de M. de Tressan peut faire suite à *Vive Henri IV* : c'est la même inspiration. Mais laissons la parole au délicieux écrivain du XVIII[e] siècle :

M. de Tressan entreprend de reconstituer la *Chanson de Roland*.

« Nous ne disserterons pas sur la fameuse chanson de Roland. Il est certain que pendant tout le temps qu'ont régné les descendants de Charlemagne, et pendant environ trois siècles, sous la troisième race de nos rois, les troupes françoises répétoient cette chanson... *Sans nous amuser à déterrer*

1. V., dans la table précédente, les mois de novembre et décembre 1777, et de juillet 1778. La *Bibliothèque des Romans* a également utilisé sans scrupule les *Reali di Francia*, même pour l'analyse du *Charlemagne*, de Girard d'Amiens, et elle a également mis à contribution plusieurs romans espagnols, les *Noches de Invierno*, etc.

dans la poussière des bibliothèques quelques fragments imparfaits et barbares de cette chanson, sans recourir à la supposition d'un manuscrit dans lequel cette chanson se trouveroit transcrite dans son langage originel, IMAGINONS *plutôt quels pouvoient en être le sens et l'esprit.* Il est probable qu'elle ne contenoit point une relation de tous les hauts faits de Roland. Il est plus naturel de croire qu'on présentoit aux soldats le caractère de Roland comme un modèle à imiter, et qu'on leur montroit le paladin comme un chevalier brave, intrépide, ardent et zélé pour le service de son roi et de sa patrie, qu'on leur ajoutoit qu'il étoit humain après la victoire, ami sincère de ses camarades, doux avec les bourgeois et les paysans, qu'il n'étoit pas querelleur, évitoit l'excès du vin et n'étoit point esclave des femmes. ENFIN VOICI CE QUE NOUS CROYONS QUE CHANTOIENT NOS SOLDATS IL Y A SEPT OU HUIT CENTS ANS, EN ALLANT AU COMBAT :

CHANSON DE ROLAND.

Soldats françois, chantons Roland :
De son pays il fut la gloire.
Le nom d'un guerrier si vaillant
Est le signal de la victoire.

Premier couplet.

Roland étant petit garçon
Faisoit souvent pleurer sa mère ;
Il étoit vif et polisson.
« Tant mieux, disoit monsieur son père.
A la force il joint la valeur :
Mauvaise tête avec bon cœur,
C'est pour réussir à la guerre. » (*Refrain.*)

II

Au paysan comme au bourgeois
Ne faisant jamais violence,
De la guerre exigeant les droits
Avec douceur et bienséance,
De son hôte amicalement
Il partageoit la fricassée,
S'il ne faisoit pas l'insolent
Ni sa fille la mijaurée. (*Refrain.*)

III

Roland à table étoit charmant,
Buvoit du vin avec délice ;

Mais il en usoit sobrement
Les jours de garde et d'exercice... *(Refrain.)*

IV

Roland aimoit le cotillon
(On ne peut guères s'en défendre)
Et pour une reine, dit-on,
Il eut le cœur un peu trop tendre.
Elle l'abandonne un beau jour
Et lui fait tourner la cervelle.
Aux combats, mais non en amour,
Que Roland soit notre modèle. *(Refrain.)* [1]

Voilà comment le XVIII[e] siècle entendait la restitution de nos vieux poèmes.

Et M. de Tressan croyait si bien à l'exactitude de sa traduction qu'après le septième couplet de cette vraie chanson du Caveau, il insérait cette précieuse note que nous nous garderions bien de ne pas reproduire : « IL EST A PRÉSUMER que les soldats, chantant cette chanson lorsqu'ils marchaient contre l'ennemi, NE DISAIENT QUE LES SEPT PREMIERS COUPLETS *et qu'ils disaient les suivants dans le repos des garnisons.* » On n'a jamais été plus loin dans cette voie [2].

Quant au style de la *Bibliothèque des romans,* vous venez d'en juger. Il est partout le même. C'est une suite de bergeries, signées Watteau. Du rose, du bleu, de la soie, des mouches, de la poudre, des rubans, des petits moutons blancs et des bergères en corselets de soie, de la galanterie de caserne, des grâces de capitaine aux gardes-françaises, et nos vieux héros enfin qui hantent les boudoirs et qu'on transforme en talons rouges...

Écoutez encore :

1. *Bibliothèque universelle des Romans.* Déc. 1777, pp. 210-215. — 2. Cf. les *Mémoires du duc des Cars* (Paris, 1890, in-8°, tome I, p. 210) : « En 1780, à un dîner chez lui, le vin de Bordeaux, de Champagne, de Bourgogne, fut bu en abondance à la santé du général des dragons et du général Vioménil; puis, l'on chanta en chœur la *Chanson de Roland.* »

Citations de la *Bibliothèque des Romans*. Caractère immoral et faux de toute l'œuvre.

Les douze pairs sont en Terre-Sainte, ils sont prisonniers pour l'Église et pour la France, et voici le portrait qu'en trace le prétendu traducteur de *Simon de Pouille* : « Les soupers étoient très gais ; les jeunes seigneurs françois mangeoient beaucoup, buvoient de même, chantoient et contoient leurs bonnes fortunes de France avec des détails qui auroient pu passer pour indiscrets à Paris, mais qui en Palestine (où les dames dont il étoit question n'étoient même pas connues de nom) ne pouvoient tirer à conséquence[1]. » Les « Enfances » de Charlemagne ont été racontées, comme on le sait, par plusieurs de nos épiques ; mais qui les reconnaîtrait dans ce récit de M. de Paulmy : « L'Aragon avoit une infante qu'on appeloit Galienne ; elle était belle, vive et disposée à la tendresse. La réputation de l'aimable Maine, quelques coups d'œil qu'elle avoit eu occasion de jeter sur sa personne, avoient commencé à intéresser son cœur en sa faveur. Mais un jour, à un tournoi, le jeune Charles joua de la harpe et dansa avec une grâce infinie ; il remporta le prix de ses talents, et ce fut une couronne de fleurs qui lui fut donnée par Galienne. Bref leurs cœurs s'enflammèrent l'un pour l'autre ; et, dès lors, les confidents furent en campagne, les billets trottèrent, les rendez-vous, les protestations, les preuves d'amour et de tendresse se multiplièrent, et on se jura un amour éternel[2]. » Vous plairait-il maintenant d'entendre un chant de ménestrel au XIII[e] siècle ? la *Bibliothèque des romans* va vous satisfaire. Savourez ce couplet des *Quatre fils Aimon* :

Laissez-vous, nobles paladins,
Amuser par des tambourins,

1. *Bibliothèque des romans*, octobre 1777, t. I, p. 148. — 2. *Ibid.*, octobre 1777, t. I, pp. 125-126.

Venez, oubliant vos querelles,
Danser avec nos demoiselles.
Nous avons pour les chevaliers
Des dames ravissantes,
Et pour leurs galants écuyers
De gaillardes suivantes [1].

L'absence de couleur locale va jusqu'au ridicule : « Mon cher Girard, dit un jour Charlemagne au fils de Guérin de Montglane, la jeune comtesse de Toulouse vient de perdre son vieux mari avec lequel elle a passé deux ans à le voir toujours expirant auprès d'elle. Tous les peuples de la langue d'*hoc* l'adorent. Je te l'offre avec ses États [2]. » Et c'est avec ce même style que le père de ce Girard tance un jour tous ses enfants : « Et vous autres, quatre grands gaillards comme vous êtes, ne rougissez-vous pas de perdre temps et jeunesse à banqueter comme poussins mangeant grain sous une mue [3]. » Ne croirait-on pas entendre un petit hobereau interpellant ses fieux au dernier siècle, dans quelque manoir de Normandie ou de Bourgogne ?

Voilà qui peut du moins passer pour innocent ; mais, sous le règne de Louis XV, on en devait fatalement venir à saupoudrer plus scandaleusement ces romans ainsi « restitués » de quelques grivoiseries plus ou moins *gauloises*. Dans l'adaptation d'*Hernaut de Beaulande*, Robastre, travesti en ermite, entreprend (et la chose n'est que trop aisée) de marier un jour son compagnon d'armes avec la belle Frégonde. Il s'en explique, au dessert d'un bon repas : « Les deux amans mangèrent avec quelque modération ; mais Robastre réserva la valeur d'un gobelet

1. *Bibliothèqee des romans*, juillet 1778, p. 82. — 2. V. plus loin, IV, p. 181. — 3. *Ibid.*, p. 147. C'est calqué sur le texte du *Guerin* incunable.

d'eau et expliqua à la princesse l'usage qu'il en voulait faire : c'était de la baptiser et de la marier tout de suite avec Arnaud, persuadé qu'elle avait été assez instruite par le jeune Duc : « *Crescite et multipli-* « *camini* », dit-il en leur donnant la bénédiction « nuptiale. C'est, ma foi, le seul mot de latin que je « sache [1]. » La plaisanterie est des plus fines.

Raimbert de Paris, auteur présumé de la première version d'*Ogier le Danois,* avait raconté en trois vers, avec une brutalité simple, les amours d'Ogier et de la fille du châtelain de Saint-Omer [2]. Adenès, au siècle suivant, avait un peu plus détaillé le récit de ces mauvaises amours et avait jugé convenable de faire mourir de douleur la pauvre Mahaut; mais une telle concession ne fait pas l'affaire de MM. de Paulmy et de Tressan. Plusieurs pages scabreuses, très scabreuses, sont consacrées à la narration de cette amourette. Tout le XVIIIe siècle est dans ce récit qui aurait tenté jadis Boccace et La Fontaine. O fausseté! ô fadeur insupportable de ces pastorales lubriques! On voit Ogier, cet homme terrible qui tuait les bœufs d'un coup de poing, habillé en satin rose et faisant à la belle Élizène (nom volé aux *Amadis*) un cours d'histoire naturelle « sur les caresses des moineaux et les gémissements des tourterelles, sur l'*instinct* des moutons et des autres quadrupèdes, » etc., etc. Le cours finit mal. Ogier délivre un jour Élizène d'un loup menaçant, et bientôt après : « il fut vainqueur, non plus d'un monstre carnassier, mais du plus aimable objet qu'eût peut-être jamais formé la nature. » Ces périphrases décidément donnent la nausée. Combien je préfère le vieux Raimbert

1. V. plus loin, III, p. 201. — 2. *La Chevalerie Ogier*, vers 83-86.

disant carrément : « En fist Ogier toutes ses volontés [1]. »

1. Il faut, par quelques dernières citations, donner une idée encore plus complète de cette *Bibliothèque des romans* qui occupe une place si considérable dans l'histoire de nos épopées nationales. Nous choisirons ces citations dans le roman d'*Ogier le Danois* dû à la plume « élégante » de M. de Tressan.

I. OGIER DOUÉ PAR LES FÉES. L'enfant Ogier reposoit tranquillement dans son berceau, lorsqu'au milieu de la nuit, six dames, belles et magnifiquement vêtues entrèrent dans la chambre au grand étonnement des femmes qui le veilloient : c'étoient des fées favorables et bienfaisantes. Elles entourèrent le berceau, et, ayant successivement pris l'enfant dans leurs bras, chacune d'elles l'embrassa et le fit passer à sa compagne après l'avoir doué de quelque qualité ou lui avoir promis quelque bonheur particulier. La première de ces demi-divinités (qui se nommoit Gloriande) assura qu'il seroit le plus fort, le plus vaillant et le plus hardi chevalier de son temps. La seconde (nommée Palatine) dit que ce n'étoit pas tout d'avoir la force et le courage, si l'occasion de les exercer ne se rencontroit fréquemment, et qu'elle répondoit que cet enfant auroit les plus belles occasions d'acquérir de la gloire. La troisième (qu'on appeloit la fée Faramonde) dit qu'elle alloit mettre la dernière main aux dons de ses sœurs: qu'il ne seroit jamais blessé, du moins mortellement, à la guerre; qu'il ne livreroit aucun combat dont il ne sortit vainqueur. La quatrième (nommée Meliore) prit la parole : « Mes sœurs, dit-elle, vous n'avez pensé qu'à en faire un héros; moi, je veux en faire un homme aimable : je le doue donc de la beauté la plus mâle et de la figure la plus noble, de l'aspect le plus séduisant et du caractère le plus heureux. — Ah! ma sœur, s'écria à l'instant Persine (la cinquième) en l'enlevant à Méliore, il ne lui reste qu'à être toujours sûr de plaire, puisqu'il doit toujours en être digne. Eh bien! je veux qu'il s'enflamme aisément, et qu'il ne puisse aimer aucune femme sans la rendre sensible. » Il ne restoit plus qu'à une seule fée de prononcer en sa faveur : c'étoit Morgane, sœur du bon roi Artus, qui vivoit du temps de Pharamond, quatre cents ans avant le règne de Charlemagne. Malgré cela, Morgane étoit la cadette et la plus belle de ces six dames. Elle paraissoit encore dans la fleur de sa jeunesse et ajoutoit aux attraits qu'elle avoit reçus de la nature et qu'elle devoit conserver toujours, une expérience de quatre siècles dans l'art de la coquetterie : « Mes sœurs, dit-elle à ses anciennes, je vous remercie de tout le bien que vous venez de faire à ce cher enfant... Je veux que, quand il aura acquis toute la gloire dont un héros est capable,... il vienne me faire hommage de tous les myrtes et de tous les lauriers qu'il aura cueillis; que je sois la récompense de ses victoires et de ses conquêtes, et que, partageant avec moi la jeunesse et les plaisirs qui me sont assurés pour tous les siècles dans mon château d'Avalon, nous oubliions longtemps le reste du monde. » Peut-être les cinq premières fées furent-elles fâchées de n'avoir pas doué Ogier comme faisoit la sixième. Quoi qu'il en soit, cette auguste cérémonie étant terminée, les enchanteresses disparurent, et l'enfant se retrouva dans son berceau au milieu de ses nourrices.

II. OGIER CHEZ LE CHATELAIN DE SAINT-OMER. Le châtelain de Saint-

Et que dire du récit de la rencontre de Berte et de Pépin? Et de cette jolie phrase de *Simon de Pouille* : « Le plus beau compliment qu'on puisse faire à une jeune personne que l'on croit accomplie, c'est de lui

Omer était un vieux et sage chevalier. Sa femme Beline avoit une de ces âmes douces et compatissantes qui ne peuvent voir ni l'injustice ni le malheur sans en être touchées, et sur qui la jeunesse infortunée a surtout des droits assurés. Elle avoit été aimable et n'avoit de son mariage qu'une fille unique, à peu près de l'âge d'Ogier. Celle-ci s'appeloit Élizène. Sa figure étoit également agréable, douce et intéressante, et son caractère y répondoit parfaitement... Il y avoit un grand parc qui touchoit le château de Saint-Omer : il étoit bien planté et coupé agréablement par une petite rivière ou ruisseau d'eau très claire. Le jeune et charmant Ogier avoit la liberté de s'y promener, et l'innocente Élizène étoit, dès ses plus tendres années, accoutumée à le parcourir plusieurs fois par jour. Ces deux aimables enfants passoient une partie du jour dans l'intérieur du château, auprès du châtelain et de la châtelaine, et on ne pouvoit pas empêcher qu'ils ne se retrouvassent dans les routes du parc. Leur jeunesse, leur douceur, leur innocence, paroissoient des raisons de ne pas craindre les suites de leur tête à tête : cependant des parents plus éclairés et plus défiants n'auroient pas eu la même facilité. Ils conversoient, ils raisonnoient ensemble sur ce qu'ils savoient et ne savoient pas. Quoique Ogier fût beaucoup plus instruit, ayant déjà étudié la physique sous Alcuin, il étoit cependant toujours de l'avis d'Elizène qui soupçonnoit, imaginoit, devinoit, et enfin faisoit de petits systèmes sur tout ce qu'elle voyoit. Ogier n'osoit la contredire sur rien, parce que déjà il cherchoit à lui plaire. Quelquefois elle lui faisoit des questions sur lesquelles il n'osoit s'expliquer : il rougissoit au lieu de lui répondre, et alors, sans savoir pourquoi, elle baissoit les yeux et les relevoit ensuite tendrement sur lui. La rencontre d'un papillon ou de tout autre insecte, les caresses des moineaux, les gémissements des tourterelles, l'instinct des moutons et des autres quadrupèdes les occupoient agréablement. Ogier grimpoit sur les arbres pour aller dénicher de petits oiseaux pour Élizène, etc., etc...

III. Ogier dans l'île d'Avalon *. On conduisit Ogier dans l'avenue d'un superbe palais d'où il vit sortir la merveilleuse Morgane au milieu d'une troupe de nymphes dont elle paroissoit la plus belle et la plus jeune : « Venez, mon fils, dit la fée en abordant notre héros, venez dans mon château d'Avalon où vous êtes depuis si longtemps attendu. J'ai assisté à votre naissance. — Ah! madame, que dites-vous? s'écria aussitôt Ogier en se jetant à ses genoux. Ce seroit plutôt moi qui pourrois avoir assisté à la vôtre. Vous n'avez pas dix-huit ans. — J'en ai davantage, répondit modestement la fée; mais suivez-moi : nous vous expliquerons ce mystère. » Bientôt ils entrèrent dans un magnifique salon, et Morgane, prenant une couronne d'or ornée de pierreries représentant des feuilles de lauriers, des myrtes et des roses, dit à notre héros : « Régnez ici. » Ogier laissa

* « On peut bien assurer que ce château n'étoit pas la ville de ce nom, située en Bourgogne, puisqu'on y alloit par mer. » (Note de la *Bibliothèque des romans*.)

dire qu'elle est digne du sérail de Jonas [1]? » Mais il est inutile de citer tant de lubricités plus ou moins déguisées : nous espérons bien ne donner à personne l'envie de lire la *Bibliothèque des romans*.

Utilité que peut parfois présenter la *Bibliothèque des Romans*.

Cependant ce méchant Recueil est parfois d'une certaine utilité, et il lui est arrivé, par exemple, de combler certaines lacunes. Nous ne possédons (à Paris) qu'un seul exemplaire du roman de *Simon de Pouille*, et cet exemplaire est incomplet. A ceux qui n'ont pas le loisir d'aller consulter le manuscrit de Londres, la *Bibliothèque des romans* offre sa médiocre mais utile analyse. Ces cas sont rares et de peu d'importance. Il faut du reste se défier singulièrement des citations en vers que M. de Paulmy hasarde quelquefois d'après les poèmes originaux. L'analyse de *Berte aux grans piés* a été faite avec plus de soin peut-être que toutes les autres, comme aussi celle de la *Chanson de Saisnes*. On y trouve néanmoins ces vers singulièrement cités ou traduits : « Justicioit *s'assoigne* et la terre environ [2]... — Moult avons belle dame *et de grant chasement* [3]. » Ces derniers mots, qui sont conformes au texte, sont traduits par ceux-ci : « de grand mérite ». Nous pardonnerions volontiers de telles erreurs si elles éclataient dans une œuvre consciencieuse, exacte, morale ; mais aucune de ces épithètes ne convient à la *Bibliothèque des romans* qui est souvent impure, qui est toujours inexacte et fausse. La *Bibliothèque des romans*, c'est une *Estelle et Némorin* en cent volumes. C'est long.

poser sur sa tête cette couronne fatale à laquelle étoit attaché le don d'immortelle jeunesse, mais en même temps l'oubli de tout autre sentiment que celui de l'amour de Morgane. » (*Bibliothèque des Romans*, février 1778, pp. 71-139.) — Cf. plus loin d'autres citations de la *Bibliothèque des romans*, IV, pp. 137 ; 181, 182 ; 196 ; 206, etc.

1. Octobre 1777, p. 145. — 2. Juillet 1777, p. 165. — 3. Avril 1778, t. I, p. 146.

CHAPITRE XII

L'ÉPOPÉE NATIONALE A LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — LA BIBLIOTHÈQUE BLEUE.

Pendant les dernières années du XVIII[e] siècle, notre antique épopée est méprisée par les lettrés et n'est tenue en estime que par quelques érudits.

Transportons-nous dans les dernières années du XVIII[e] siècle, et, jetant les yeux autour de nous, cherchons à constater quelle était, en France, à cette époque, la destinée de notre épopée nationale.

La nation se divise alors fort nettement en deux grandes classes, les lettrés et les ignorants.

Les lettrés sont très intimement pénétrés de l'esprit de ce Voltaire qu'ils considèrent comme l'oracle de leurs intelligences. A leurs yeux, les Français n'ont pas la tête épique; à leurs yeux, la France ne possède qu'une épopée, et c'est la *Henriade*.

La noblesse et la bourgeoisie la connaissent par la *Bibliothèque des Romans* et le peuple par la Bibliothèque bleue.

Quelques érudits se tiennent à l'écart et se disent entre eux, presque à voix basse, que dans la Bibliothèque du Roi certains manuscrits, dont ils connaissent vaguement la cote, renferment certains poèmes fort longs, où Lacurne de Sainte-Palaye a puisé d'excellents exemples pour son précieux et interminable *Dictionnaire*. Du Cange aussi en a cité quelques-uns, tels que *Roncevaux* et *Garin le Loherain*. L'*Histoire littéraire* en a mentionné plusieurs autres, et n'a pas craint de placer leur rédaction première au X[e] siècle : oui, dom Rivet a eu cette audace. Enfin, un écrivain

anglais vient de signaler à l'attention des savants un vieux manuscrit consacré à Roland, et qu'il sera peut-être intéressant de déchiffrer, de lire, de publier, quand la paix aura été rendue à la France et à l'Europe. Voilà ce que se pensent ces érudits sans attacher trop d'importance à des « on dit » qui leur sont encore assez indifférents.

Dans la noblesse et dans la bourgeoisie, on se communique, on se prête, on lit avec un certain enthousiasme des exemplaires plus ou moins dépareillés de la *Bibliothèque des romans ;* les femmes surtout s'intéressent à ces fictions qui les désennuient, et préfèrent généralement les volumes des années 1777 et 1778, qui sont consacrés à nos romans de chevalerie : « Que M. de Tressan écrit donc divinement ! » Et l'on se montre les beaux passages de son *Ogier le Danois,* de son *Huon de Bordeaux,* de sa *Chanson de Roland.* Ces lectures étaient appelées à faire plus tard les délices des douairières pendant les tristes soirées de l'émigration.

Il nous reste à parler des illettrés.

Au milieu de tout le tumulte de la Révolution et de l'Empire, durant les loisirs que laissaient à nos paysans ces terribles guerres plus épiques que nos épopées, entre la campagne du dernier automne et celle du printemps suivant, nos vieux romans continuaient à circuler dans les campagnes sous cette forme grossière que leur avaient jadis imposée les éditeurs de la *Bibliothèque bleue* [1]. Il importe d'en finir avec ces petits livres dont nous avons exposé plus haut les origines

1. Le *Catalogue des livres qui s'impriment et se vendent chez la veuve de Jacques Oudot, imprimeur à Troyes, rue du Temple, 1711-1742,* renferme la mention des livres suivants : « Volumes in-4° : *Huon de Bordeaux,* les *Quatre fils Aimon,* le Calendrier des bergers, *Galien restauré, Valentin et Orson,* la Danse macabre, l'Histoire de

et le progrès, et nous voulons, par anticipation, conduire ici leur histoire jusqu'à la présente année 1893.

Histoire des livres de la Bibliothèque bleue depuis la Révolution jusqu'à nos jours.

Durant les dernières années du XVIIIe siècle, plusieurs Collections complètes ou prétendues complètes de la *Bibliothèque bleue* avaient été publiées, l'une à Paris, l'autre à Troyes ; la dernière enfin à Liége en 1787 ; mais l'édition de Paris, chose curieuse, ne renferme pas un seul remaniement de nos chansons de geste, et la porte n'a été ouverte qu'aux romans d'aven-

Mélusine. Volumes in-8° : la Vie de Jésus-Christ, Cantiques spirituels, les Quatrains de Pibrac, la Civilité puérile et honnête, les *Conquestes de Charlemagne*, les Vies de Saints populaires, la Méchanceté des filles, la Femme mécontente de son mari, l'École de Salerne, les Promenades de la guinguette, Aventures et histoires galantes, Grisélidis, etc. » (Alex. Assier, *La Bibliothèque Bleue depuis Jean Oudot Ier jusqu'à M. Baudot* 1601-1863. Cf. Conrad de Breban et Thierry Poux : *Recherches sur l'établissement et l'exercice de l'imprimerie à Troyes*, 3e édit., 1893, p. 187). — Dans le Catalogue de M. Baudot, libraire, dernier éditeur de la Bibliothèque bleue, on retrouve les mêmes romans, aussi bizarrement encadrés : « La bonne femme sans tête ; le Catéchisme poissard ; la Clef du Paradis, *les Conquêtes de Charlemagne, Galien restauré*, la grande Danse macabre, la Guérison des bestiaux, *Huon de Bordeaux*, le Jargon de l'argot, les *Quatre fils Aimon, Valentin et Orson*, la Vie de Napoléon, le Bonhomme Misère, la Vie de Cartouche, etc. (Assier, l. c.). = On observera que (sauf pour les *Conquêtes de Charlemagne* qui sont de format in-octavo) les honneurs peu prodigués de l'in-quarto ont été décernés à ces dernières reproductions ou imitations de nos vieux poëmes = Aux cinq Romans signalés dans les Catalogues ci-dessus (*Huon de Bordeaux*, les *Quatre fils Aimon*, *Galien restauré*, *Valentin et Orson* et les *Conquêtes de Charlemagne*) on peut joindre encore les Romans suivants qui n'ont pas sans doute fait « officiellement » partie de la Bibliothèque bleue, mais qui ont la même origine, le même caractère et le même but : *a. L'histoire du noble, preux et vaillant Guerin de Montglave, lequel fit en son temps plusieurs illustres faits d'armes* (à Rouen chez Louis Costé, aux trois ††† couronnées ; achevé d'imprimer ce 5 mars 1626) ; *b. Mabrian*, publié à Troyes par Nicolas Oudot, en 1625, à Rouen par Louis Costé vers 1640, etc. ; *c. Morgant le geant* publié à Lyon par Rigaud, 1613, et à Troyes par Nicolas Oudot, 1625, etc. = On trouvera toutes ces éditions, devenues rares, et quelquefois rarissimes, à la réserve de la Bibliothèque Nationale. = Pour plus de détails, voy. nos *Épopées*, III, pp 735 *(Huon de Bordeaux)* ; 590, 591 *(Morgant le geant)* ; 381 (*Conquestes de Charlemagne*). Cf. les livres d'Assier et de Thierry Poux cités plus haut, et aussi *les Romans en prose des cycles de la Table Ronde et de Charlemagne*, de J. W. Schmidt, dans *Wiener Jahrbucher der Literatur* (1825), traduits et annotés par le baron F. de Roisin dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie*, t. VI, pp. 1-188). Etc.

Cinq de nos romans ont survécu et gardent aujourd'hui leur place dans la Bibliothèque bleue : *Fierabras*, *Galien restauré*, *Huon de Bordeaux*, les *Quatre fils Aymon*, *Valentin et Orson*.

tures ou de la Table ronde. Après les Oudot, après les Rigaud de Lyon, après les Costé de Rouen, voici venir, à leur tour, les Deckherr de Montbéliard; voici venir Épinal, Limoges, Lons-le-Saulnier et même Paris, qui se partagent le privilège de publier ces brochures populaires que les petits colporteurs achètent à bas prix et revendent, pour quelques sous, dans toutes les foires, dans tous les marchés et jusques dans le plus pauvre bouge du plus pauvre paysan de France. *Fierabras, Galien restauré, Huon de Bordeaux*, les *Quatre fils Aymon, Valentin et Orson*[1], tels sont les seuls romans qui ont survécu au grand nau-

1. I. FIERABRAS. « *Conquêtes du grand Charlemagne, roi de France, avec les faits héroïques des douze pairs de France et du grand Fierabras, et le combat fait par lui contre le petit Olivier qui le vainquit, et des trois frères qui firent les neuf épées dont Fierabras en avoit trois pour combattre contre ses ennemis, comme vous le verrez ci-après.* » Montbéliard, chez Deckherr, in-4°, sans date. Etc., etc.

II. GALIEN RESTAURÉ. « *Histoire des nobles prouesses et vaillances de Gallien restauré, fils du noble Olivier le marquis et de la belle Jaqueline, fille du roi Hugon, empereur de Constentinople.* » (Montbéliard, Deckherr, in-4° à 2 col., 108 pages, sans date.) Etc., etc.

III. HUON DE BORDEAUX. « *Histoire de Huon de Bordeaux, pair de France, duc de Guyenne, contenant ses faits et actions héroïques mis en deux livres aussi beaux et divertissants que jamais on ait lu.* » (Montbéliard, Deckherr, 2 vol. in-4°, 112 et 104 pages, sans date. — Édition de Deckherr, 1821.— Edition d'Epinal, chez Pellerin, in-4°, s. d. — Edition Lécrivain et Toubon, 1859, grand in-8°, 2 col., 48 pages (faisant partie de la *Bibliothèque bleue* réimprimée sous la direction d'Alfred Delvau.) Etc., etc.

IV. LES QUATRE FILS AIMON. « *Histoire des quatre fils Aimon, très-nobles, très-hardis, très-vaillants chevaliers.* » Édition de Montbéliard, chez Deckherr, in-4° à 2 col., 120 pages, sans date. — Edition de Limoges, chez Martial Ardant, in-18, 106 pages, sans date. — Edition d'Épinal, chez Pellerin, imprimeur-libraire, sans date, in-4°, 96 pages à 2 colonnes, 8 figures (c'est peut-être la plus populaire). — Édition de Lons-le-Saulnier, in-4°, sans date. — Edition de Mme veuve Desbleds, à Paris, 2 vol. in-18, sans date. — *Les quatre fils d'Aymon, histoire héroïque, par Huon de Villeneuve, publiée sous une forme nouvelle et dans le style moderne, avec gravures* » et avec cette épigraphe : *Ennii de stercore*, 1848, 2 volumes in-12 de 108 pages chacun. — « *Histoire des quatre fils Aimon* », édition Lécrivain et Toubon, 1859, gr. in-8°, 48 pages à deux colonnes faisant partie de la Bibliothèque bleue d'Alfred Delvau. — « *Histoire des quatre fils Aimon ou courage, bravoure et intrépidité de ces héroïques chevaliers,* » nou-

frage de nos vieilles chansons et qui composent en ce moment la partie « épique » de la Bibliothèque bleue. Parmi ces romans trois seulement sont véritablement anciens [1]; trois sur cent!

Le texte de la Bibliothèque bleue est en général celui des romans du XVIe siècle plus ou moins modifié.

Mais ces œuvres de nos pères, qui ont eu la singulière fortune de conserver jusqu'à nos jours une popularité vivante, quelle forme ont-elles revêtue dans ces petits livres à cinq sous qu'on lit encore aux veillées? Quelle en est la provenance? Quel en est le texte?

C'est en général le texte des incunables, légèrement modifié, et modifié seulement quant à la langue : car, dès le XVIe siècle, on avait été forcé de retoucher le style un peu suranné de ces vieux récits. A mesure qu'un mot ancien disparaissait de notre langage appauvri, les éditeurs le remplaçaient par quelque mot nouveau, presque toujours moins expressif et moins heureux. Si j'ouvre l'*Ogier le Danois*, publié par Nicolas Bonfons en 1583, et si j'en confronte le texte avec le même roman publié cinquante ans auparavant par Alain Lotrian et D. Janot, je constaterai aisément ces curieuses différences de langage :

ÉDITION D'ALAIN LOTRIAN	ÉDITION DE NICOLAS BONFONS
Le duc fut *fort* troublé de la mort de la duchesse, sa femme, *laquelle* il aymoit tant, mais il se *confortoit* de son *tant bel* enfant que Dieu luy avoit donné...	Le duc fut troublé de la mort de la duchesse, sa femme, qu'il aimoit tant, mais il se réconfortoit de l'enfant que Dieu luy avoit donné...

Ces différences deviennent de plus en plus tranchées dans les éditions des XVIIe et XVIIIe siècles; mais elles

velle édition ornée de gravures, chez Lebailly, à Paris, in-18 de 108 pages, sans date. Etc., etc.

V. VALENTIN ET ORSON. « *Histoire de Valentin et Orson, très-nobles et très-vaillants chevaliers, fils de l'empereur de Grèce et neveux de très-vaillant et très-chrétien Pepin, roi de France.* » Edition d'Epinal, chez Pellerin. in-4°, 96 pages à 2 col., sans date. Etc., etc.

1. *Fierabras*, *Huon*, les *Quatre fils Aimon*.

Étude comparative sur les derniers remaniements de la Bibliothèque bleue.

n'atteignent presque toujours que la langue ou l'orthographe de plus en plus défigurées. J'ai en ce moment sous les yeux trois éditions des *Quatre Fils Aimon* qui ont été publiées en ces dernières années à Épinal et à Paris : elles présentent exactement la même version qui remonte aux premiers temps de l'imprimerie, mais avec des variantes orthographiques qu'il est utile de mettre en lumière. Des fautes grossières éclatent dans ces textes maladroitement rajeunis. Dès la première page on lit, dans toutes ces versions, que Charlemagne avait vaincu « Guerdelin-le-Fêne ». L'édition de 1859, croyant raffiner, va plus loin, et nous donne « Guerdelin-le-Feve ». Vous comprenez qu'il s'agit de Guiteclin le Saisne et que nous avons affaire à une formidable *coquille*. C'est encore ainsi que dans la même page *Berales* a été mis à la place de *Berruiers*, et nous en pourrions noter mille autres. Malgré tout, ces vieilles traductions ont je ne sais quel charme, et nous regrettons que certains éditeurs contemporains aient éprouvé le besoin de les modifier trop profondément. Il fallait respecter cette naïveté. En 1859, les libraires Lécrivain et Toubon entreprirent de publier une nouvelle Bibliothèque bleue dont ils confièrent la rédaction à M. Alfred Delvau qui « translata en français moderne le français des XIIe, XIIIe, XIVe, XVe et « XVIe siècles, premier bégayement d'une langue aujourd'hui définitivement formée et fixée ». Prenant pour base les versions en prose de la Renaissance, ils publièrent *Huon de Bordeaux* et les *Quatre Fils Aymon;* ils annoncèrent la publication de *Guerin de Montglave*, de *Doolin de Mayence*, de *Fier-à-bras* et de *Gerart de Roussillon* [1]. Nous n'aurions qu'à applaudir

1. Nous ne nous occupons ici que de ce qui concerne nos chansons de geste.

à une telle entreprise, si l'éditeur n'avait pas, si mal à propos, dramatisé le vieux récit ; s'il ne l'avait pas habillé à la moderne et ne lui avait pas donné par là cet air gauche d'un paysan égaré dans les vêtements d'un bourgeois [2]. Les *Quatre Fils Aimon* écrits dans le style des *Trois Mousquetaires !*

1. *Édition populaire d'Épinal (s. d.).*

Aymon était à la chasse ; la Duchesse était dans sa chambre; elle était bien inquiète de n'avoir point reçu de nouvelles de ses enfants. Ils entrèrent dans la salle et ne trouvèrent personne à qui parler ; ils s'assirent et restèrent quelque temps pour se reposer. Leur mère, qui descendait de sa chambre, les aperçut dans la salle, mais ne les reconnut point, tant ils étaient défaits. Elle entra dans la salle, et leur dit : « Que Dieu vous garde ! puis-je savoir qui vous êtes et quel est votre pays ? si vous êtes chrétiens ou païens, ou des gens qui font pénitence ? Ne demandez-vous point l'aumône ? Je vois que vous avez besoin : je me ferai un vrai plaisir de vous aider pour l'amour de Dieu, le priant d'avoir pitié de mes enfants et de les préserver de tous dangers : il y a bien sept ans que je ne les ai vus. Hélas ! quand aurai- je le bonheur de les voir ? » Elle témoigna tant de douleur qu'ils en eurent pitié.

Regnault, voyant sa mère ainsi désolée, ne put retenir ses larmes, et allait se faire connaître ; mais la Duchesse, l'ayant regardé, tomba en faiblesse et demeura longtemps sans proférer une parole. Enfin, étant revenue à elle, elle le reconnut à une cicatrice qu'il avait au front dès son enfance. Elle lui dit alors : « Mon cher fils, vous qui êtes un des plus vaillants chevaliers, qu'est devenue votre beauté ? je vous aime plus que moi-même. » Pendant qu'elle disait ces paroles, elle reconnut tous ses enfants ; elle les embrassa tendrement, les fit asseoir auprès d'elle, et leur dit : « Mes enfants, comme je vous vois pauvres et défaits ! vous n'avez donc point de chevaliers avec vous ! — Dame, répondit Regnault, nous n'avons point de chevaliers ; car notre père les a tous tués et voulait nous tuer aussi.... »

Édition Lécrivain et Toubon (1839.)

Le vieux duc Aymon était à la chasse. La Duchesse était dans sa chambre, occupée à lire ses Heures et à penser à ses enfants dont elle n'avait pas reçu de nouvelles depuis si longtemps. De temps en temps elle s'interrompait dans sa lecture et dans sa méditation, pour essuyer une larme qui coulait le long de sa joue. Enfin, en proie à un pressentiment mal défini, elle se leva et descendit dans une salle basse où, précisément, venaient d'entrer les quatre frères qu'elle ne reconnut pas, à cause du désordre de leurs vêtements et de l'état de leurs visages.

— Seigneurs, leur dit-elle avec bonté, que Dieu vous garde ! Qui êtes-vous ? Vous êtes pauvres ; vous avez faim : on va vous servir. C'est le devoir de ceux qui ont, de donner à ceux qui n'ont pas. Le pain que vous romprez tout à l'heure, je vous supplie de le rompre en souvenir de mes enfants, qui, peut-être, en ce moment, n'en ont pas à se mettre sous la dent. Dieu vous garde, seigneurs, Dieu vous garde !

La Duchesse, à ce souvenir, ne put contenir son émotion ni retenir ses larmes : elle tomba en faiblesse. Renaud, alors, courut à elle avec empressement et la releva de ses bras robustes :

— Mon fils ! mon cher fils ! s'écria la Duchesse en regardant attentivement Renaud et en reconnaissant une cicatrice qu'il avait au front depuis sa première jeunesse. Mon fils ! mon cher fils ! Vous qui étiez un des plus vaillants et des plus beaux chevaliers, qu'est devenue votre beauté ? Mon cœur vous reconnait, non mes yeux.

Tout en disant ces paroles et en embrassant Renaud, elle reconnut un à un ses autres fils, tout aussi changés que lui.

— Mes enfants, mes pauvres et chers enfants ! ajouta-t-elle en les embrassant comme elle avait embrassé Renaud. Que vous voilà défaits et méconnaissables ! Toi, mon Allard, si jeune et si frais, tu ressembles à un revenant ! Qui donc a produit ces changements et ces méconnaissements ? N'aviez-vous donc pas avec vous de chevaliers pour vous aider et vous servir ?...

— Des chevaliers ! répondit Renaud. Notre père en a tué les trois quarts ; le reste est mort de faim, de fatigue et de misère.

— O mes pauvres enfants ! mes pauvres enfants !... répéta la duchesse Aymon, affligée...

En 1848, avait déjà paru une édition « sous une forme nouvelle et dans le style moderne ». Le nouvel éditeur avait été choqué de l'ancien dénouement où l'on se permettait de faire entrer le bon Renaud dans le catalogue des Saints : cet esprit fort fit un coup d'état et supprima cette canonisation populaire. Il donna d'ailleurs un dédommagement à son héros en le faisant mourir d'une façon fort mélodramatique, tandis que ce généreux chevalier essayait d'arracher une jeune fille aux mains du traître Pinabel.

Toutefois, ces outrages n'étaient pas encore les derniers que nos romans fussent appelés à subir dans la Bibliothèque bleue. Il y a quelques années, parut à Paris [1] une nouvelle « *Histoire des Quatre Fils Aimon, ou Courage, bravoure et intrépidité de ces héroïques chevaliers* ». Nous l'avons lue avec surprise. Elle est évidemment l'œuvre d'un sceptique et d'un *savant :* que l'auteur ait été bachelier ou ait essayé de l'être, c'est ce dont nous ne doutons pas. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus singulier que le nouveau travestissement que cet éditeur anonyme impose au vieux roman dont il prétend fort gravement avoir le manuscrit sous les yeux [2]. Le seul *Avant-propos* vaut tout un poème. L'éditeur affirme qu'on ne sait pas assez l'histoire en France, et que onze rois de France seulement, « onze sur soixante-trois », sont connus de nos jours. Et pourquoi sont-ils plus connus que les autres? « Pepin le Bref, répond notre auteur, parce qu'il tua un bœuf d'un coup de poing; Charlemagne, ON NE SAIT POURQUOI ; Louis IX, parce qu'*on en a fait un saint;*

1. Chez Lebailly, libraire, rue Cardinal, 6, faubourg Saint-Germain. — 2. P. 44. « Avant de faire assister le lecteur au siège de Toulouse, nous allons extraire du roman original, *publié en caractères gothiques par Huon de Villeneuve* en 1158, l'Histoire de Maugis. »

Charles VI, parce qu'il était fou, » etc., etc. A ce ton irrévérencieux de la Préface, vous devinez le ton du livre tout entier. Mais vous ne sauriez pas tout deviner, et l'éditeur vous ménage des surprises. C'est dans cette édition étrange que Turpin est surnommé « l'Ulysse français » ; que le père de Maugis est nommé *d'Aigremont* tout court, oui, d'Aigremont comme d'Artagnan ; que l'on nous fait voir, dans l'armée de Charlemagne, « un jeune et pimpant officier caracolant en avant d'au moins 2 kil. sur la colonne » *(sic)*; que le grand Empereur nous est montré sortant du sac de Maugis « en camisole et en bonnet de nuit », et qu'enfin Roland nous est présenté comme le fils de Milon de Crotone[1] ! L'auteur, d'ailleurs, se pique d'érudition, cite ses sources, hausse les épaules avec un sourire plein d'incrédulité et se montre aussi profondément sceptique que parfaitement ennuyeux.

Après cette édition, il n'en faut plus espérer beaucoup d'autres. Le scepticisme et l'érudition pénètrent dans nos vieux romans. C'en est fait de leur popularité.

La *Bibliothèque bleue* est morte [2].

1. *Ibid.*, pages 5, 10, 12, 28, 63, 80, etc. — 2. Nous n'avons pas à parler ici de la *Nouvelle Bibliothèque bleue* que publie en ce moment notre ami, le baron A. d'Avril. Le dernier volume paru (1893) porte ce titre : *C'est l'histoire véritable de l'illustre Girart de Rossillon, duc de Bourgogne et d'Aquitaine qui porta le charbon pendant sept ans.* Les volumes précédents étaient intitulés : *Du temps que la reine Berte filait. — Les Enfances de Roland. — Le chien de Montargis. — Le mystère de Roncevaux.* Le tout forme une œuvre consciencieuse et savante sur laquelle nons aurons lieu de revenir plus loin.

CHAPITRE XIII

HISTOIRE DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE DE 1789 A 1830. — COMMENCEMENTS DE LA PÉRIODE DE RÉHABILITATION. — I. LA POÉSIE.

Rouget de l'Isle et la « chanson de Roland ». Influence de Chateaubriand et du *Génie du Christianisme.*

L'Histoire de la littérature française pendant la Révolution a déjà été écrite, et il n'est rien qui soit de nature à nous intéresser plus vivement; mais je ne sache pas qu'on y ait jamais consacré un chapitre spécial aux ci-devant héros de notre ci-devant épopée nationale. Le sujet serait neuf et piquant. Ce serait la romance, l'éternelle romance qui serait le fond de ce chapitre vraiment original, et nous voici tout d'abord en présence de ce fameux Rouget de l'Isle « capitaine au corps du génie, auteur du Chant marseillais, musique et paroles ». Le capitaine, qui le croirait? a été tenté par la gloire de Roland et, jaloux ou non des lauriers de M. de Tressan, a voulu, en pleine année 1792, reconstituer, lui aussi, l'antique « chanson de Roland ». Or, cette romance héroïque de Rouget de l'Isle, nous en avons, en 1848, chanté fort inconsciemment le refrain à tue-tête : « Mourir pour la Patrie! — « C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie » *(bis).* » Quand nous l'entonnions bruyamment en chœur, nous étions bien loin de nous douter que ce refrain, qui passait pour actuel, était en réalité le

refrain d'une vieille chanson sur la mort de Roland à Roncevaux. L'œuvre mérite d'être citée, et nous la plaçons plus bas sous les yeux de nos lecteurs [1]. Ce qu'elle offre peut-être de plus précieux, c'est la petite Préface dont l'auteur du « Chant marseillais » a jugé bon de faire précéder ses strophes Rolandiennes :

« On a cherché à renouveler ici cette fameuse romance de Roland qui était le chant de guerre de nos ancêtres et dont il ne reste aucun vestige. Sedaine avait eu le premier cette idée dans son opéra de Guillaume Tell ; mais le cadre où il l'a placée ne lui a pas permis de la développer. On a profité sans scrupule de quelques-uns des traits de Sedaine. Ce n'est point un plagiat : c'est un hommage rendu à sa mémoire et une manière franche d'indiquer la source où l'on a puisé. = Le « chant de Roland » est plus en rapport avec les circonstances actuelles qu'on ne le croirait au premier coup d'œil. Comme ceux d'aujourd'hui, les Français d'alors combattoient pour leurs lois et leur liberté contre les Maures qui, après avoir envahi l'Espagne, voulaient soumettre le reste de l'Europe au despotisme. Il n'y a de différence que celle des temps et des costumes [2]. »

Malgré toutes les périphrases et les précautions oratoires du capitaine, il est aisé de voir qu'il a un peu pillé Sedaine. Nous lui en donnons volontiers l'absolution.

Il faut ici faire un bond au-dessus de quelques an-

1. « PREMIER COUPLET. Où courent ces peuples épars ? — Quel bruit a fait trembler la terre — Et retentit de toutes parts ? — Amis, c'est le cri du dieu Mars, — Le cri précurseur de la guerre, — De la gloire et de ses hazards. *Refrain :* Mourons pour la Patrie. — C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie. = DEUXIÈME COUPLET. Voyez-vous ces drapeaux flottants — Couvrir les plaines, les montagnes, — Plus nombreux que les fleurs des champs ? — Voyez-vous ces fiers mécréants — Se répandre dans les campagnes — Pareils à des loups dévorants ? *Refrain :* Mourons pour la Patrie, etc. = TROISIÈME COUPLET. « Combien sont-ils, combien sont-ils ? » — Quel homme, ennemi de sa gloire, — Peut demander : « Combien sont-ils ? — Eh ! demande où sont les périls : — C'est là qu'est aussi la victoire. — Lâche soldat, combien sont-ils ! *Refrain :* Mourons pour la patrie, etc. » (A Paris, chez le Duc, rue de Roule, n° 6, et rue Joseph, n° 17.) — 2. *Ibid.*

I PART. LIVR. III. CHAP. XIII.

nées, au-dessus de quelques centaines de romances plus ou moins niaisottes et tomber d'un saut en pleine fin de république. Depuis que, dans son *Musée des Monuments français*[1], Alexandre Lenoir avait entrepris pieusement de mettre en lumière l'art national si prodigieusement oublié, méconnu, outragé; depuis que, dans ses *Antiquités nationales*[2], Millin avait fait passer, sous le regard de ses contemporains, en des dessins imparfaits mais saisissants, la reproduction pittoresque de nos vieilles églises, des châteaux, des statues et des tombeaux du moyen âge, on s'était passionné, avec un commencement de fièvre, pour cette époque décidément trop délaissée. Puis, en 1802, un livre parut, un de ces livres dont le mérite est grand, mais l'influence plus grande encore et qui entraîna puissamment tous les esprits sur cette heureuse pente : c'était le *Génie du Christianisme*, œuvre d'un jeune homme qui portait un grand nom. Cette œuvre, théologiquement très faible, se réduisait à cette thèse : « On a tort de combattre le christianisme : il est plein de si jolies choses! » Au nombre de ces jolies choses, Chateaubriand, avec une initiative très intelligente et dont on ne saurait trop le louer, voulait bien placer les églises gothiques dont il décrivit, en des pages célèbres, les grands aspects, les ombres religieuses, les touchants effets au clair de lune. Nous n'ignorons pas que, dans ce même livre, l'auteur, parlant très longuement de l'épopée chrétienne, ne paraît même pas soupçonner l'existence de nos vieux poèmes et se borne à citer la *Jérusalem délivrée* et la *Henriade*. Mais qu'importe? Le grand coup était porté. Étant

1. Cette œuvre considérable, commencée en 1800, ne fut achevée qu'en 1822. — 2. Cinq volumes in-octavo : le premier est de 1790; le dernier de l'an VII.

donné le *Génie du Christianisme*, on devait nécessairement arriver à la découverte et à l'intelligence de nos chansons de geste. Ici, comme partout, la poésie avait joué son rôle de « créatrice ».

Petite étude sur les romances de l'Empire et de la Restauration dans leurs rapports avec notre ancienne poésie nationale.

De là vint cette passion subite qui enflamma les hommes du monde eux-mêmes et les femmes à la mode pour l'architecture et le style gothiques. De là, ce goût nouveau, qui éclate alors en tant d'ameublements ridicules, en tant de romances, de tableaux, de statues, de dessins, d'œuvres d'art. De là, ces chansons si connues sur « le jeune et beau Dunois », ou sur « Roland, la fleur de la chevalerie » ; de là, cette marée, cette inondation de chevaliers, de troubadours, de pages, d'écuyers, de châtelaines, de créneaux, de tournois, de passes d'armes, de guitares, de lais d'amour, de tourelles, d'ermitages, de chapelles, de guirlandes, d'écharpes, de lévriers et de levrettes, etc., etc., etc. Le frontispice du *Glossaire* de Roquefort est le type de ce style auquel on a si justement infligé l'épithète de « troubadour-empire ». Cette précieuse gravure offre à nos yeux un portail gothique, mais, hélas! d'un gothique de pendule : architecture à rosaces plaquées, à moulures plates, à ornements papillotants. Sous ce portail, un troubadour à jambes nues, qui ressemble à un Écossais, contemple, assis, une jeune femme qui, debout, lit dans un livre fermé. A côté de cette châtelaine est la levrette de rigueur, qui porte au cou une oriflamme aux armes de la noble dame. Voilà le moyen âge tel que le comprenaient les lettrés et les tapissiers de 1808.

Les romances de l'Empire ne diffèrent pas notablement du frontispice délicieux que nous venons de décrire : c'est le même style. Nous avons sous les

yeux ces *Cinquante chants français* que Rouget de l'Isle a compilés et qu'il a mis en musique. L'auteur de la *Marseillaise* ne les a publiés qu'en 1825, mais il est manifeste que la plupart sont fort antérieurs à cette date. C'est Millevoye qui paraît l'avoir surtout inspiré, mais c'est, par malheur, le Millevoye de ce *Charlemagne à Pavie* dont nous aurons lieu de parler tout à l'heure. Il faut, dans le Recueil de Rouget de L'Isle, lire ou chanter, de préférence, la romance intitulée *Olivier*, laquelle se termine par un récit de la mort du héros et par ce couplet fait pour plaire aux âmes sensibles : « Consolons nous, il est vivant encor. — Le Paladin « fut cher à la Sylphide — Et sur son char la Fée aux « cheveux d'or — Le transporta dans l'heureuse « Atlantide [1]. » Vous nous direz qu'il n'y a pas là de quoi se scandaliser à l'excès et que c'est visiblement un souvenir de la fée Morgane transportant Ogier dans l'île d'Avallon. Nous voulons bien le croire ; mais voici, d'ailleurs, un autre chant du même poète, qui, à défaut de couleur locale, ne manque pas de couleur politique. C'est encore un « chant chevaleresque » dont nous nous permettrons de recommander le refrain aux admirateurs de la *Marseillaise* :

Lance en arrêt, marchez, vaillants rivaux:
Le fier Roland préside à vos travaux,
Le fier Roland qui rendit sa grande âme
En défendant aux champs de Roncevaux
Son Dieu, *son Roi*, son pays et sa dame [2].

C'est à la fin de l'Empire et au commencement de la Restauration, comme l'indique ce dernier vers, que ce genre abominablement faux s'épanouit dans toute sa gloire. Armées d'une guitare ou devant le clavecin, les jeunes filles rougissantes chantaient alors

1. *Cinquante chants français*, n° 2, p. 6. — 2. *Ibid.* Ce dernier vers est le refrain.

des sornettes pleines de sensibilité, comme ces *Adieux du chevalier français* dont l'auteur est Mme ou Mlle Aglaé Quenedey :

> Sur le balcon de son amie,
> Jeune et sensible troubadour,
> En s'éloignant de sa patrie,
> Venait lui faire adieu d'amour (*bis*).
> « Je suis un enfant de la gloire,
> Je dois me soumettre à sa loi
> Et, pour voler à la victoire,
> Laisser l'amour, suivre mon Roi. »

La Romance n'est pas, d'ailleurs, le seul genre qui soit atteint de cette épidémie chevaleresque. Le comte Amédée de Pastoret [1] (il n'avait alors que vingt-deux ans : qu'on lui pardonne) n'hésite pas à publier, en 1813, les quatre chants d'un poème intitulé : *Les Troubadours*. C'est là qu'on assiste à tous les rites de l'entrée d'Ogier dans la chevalerie ; c'est là que « la sage Yseult, non sans émotion, — De soins abjects noblement occupée, — Lui chausse l'éperon » ; c'est là, enfin, que certain chant de jongleur se termine patriotiquement par ces vers aimables : « Tels ont vécu, tels vivent aujourd'hui — Tous ces guerriers, nos amis, nos modèles, — Vainqueurs des rois, mais vaincus par les belles [2]. » Nous n'avons pas lu un autre livre du même auteur qui a pour titre : *Des moyens mis en usage par Henri IV pour s'assurer la couronne* [3] ; mais il n'est pas possible qu'il soit inférieur à d'aussi méchants vers.

Le Charlemagne à Pavie de Millevoye.

Il nous faut revenir à Millevoye, et il nous en coûte de railler ici l'auteur du « Jeune malade » ; mais il nous serait impossible de ne pas faire quelque

1. Fils du marquis de Pastoret, membre de l'Institut et l'un des continuateurs de l'*Histoire littéraire*. — 2. *Les Troubadours*, poème en quatre chants [par le comte Amédée de Pastoret]. Paris, 1813, in-8, p. 78 et suiv. — 3. 1815 et 1819.

halte devant ce *Charlemagne à Pavie* qui appartient directement à notre sujet. Donc, Millevoye suppose qu'Ogier le Danois a abandonné l'amour de la fée Morgane pour celui de la fille du roi Didier, qui s'appelle Ophélie (!). La Fée est jalouse et se venge d'Ogier en inspirant à Ophélie un ardent amour... pour Charlemagne. Elle suggère en même temps au fils de Didier la pensée de tuer le grand empereur et l'arme dans ce but d'un poignard empoisonné. Charles est blessé, mais Ophélie, vêtue en chevalier, le sauve héroïquement en suçant le poison de la blessure, et meurt. Cet étrange récit est coupé par des épisodes non moins singuliers, et notamment par un résumé très bref et très inattendu de notre *Berte aus grans piés*, qui se termine par le mariage de l'héroïne avec Pépin. Il va sans dire que c'est un vieil ermite qui bénit cette union : « Le saint pasteur verse des pleurs de joie — Et de son maître embrasse les genoux. — Quand de minuit l'étoile radieuse — Revint briller sur l'enceinte pieuse, — Il consacra ces nœuds touchants et doux [1]. » Vous voyez que c'est du plus pur treizième siècle.

Le *Charlemagne et l'Eglise délivrée*, de Lucien Bonaparte.

A ce concert universel il ne manquait plus guère qu'une véritable épopée et quelques tragédies. Les tragédies, les voici. C'est le *Charlemagne* de Montfort, qui parut en 1810 [2]; c'est le *Charlemagne au château de Clérancy*, par Dieulafoy, qui eut l'heureuse fortune d'être représenté devant Murat [3]. Un opéra n'est qu'une tragédie chantée, et nous assistons par la pensée à la première représentation, en 1808, de *Charlemagne empereur d'Occident* par Montol-Seri-

1. *Charlemagne à Pavie*, poème en six chants par Charles Millevoye. Paris, Didot, 1814 in-18, (pp. 94 et ss.). — 2. Madrid, 1810. — 3. Voyez Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 117.

gny [1]. Quant à la « véritable épopée », elle nous est venue d'où on l'attendait le moins, d'un Bonaparte, d'un frère de l'Empereur. Ce fut en l'année de Waterloo que Lucien Bonaparte publia deux volumes sur *Charlemagne et l'Église délivrée*, œuvre qui avait charmé naguères les loisirs d'un prisonnier, œuvre très cléricale (comme on dirait aujourd'hui) et qui est fort pieusement dédiée au Pape. Il y a là toutes les vieilles machines, y compris le Songe qui a résisté et survécu à toutes les révolutions littéraires; il y a là aussi ce qu'on a appelé le merveilleux chrétien, des descriptions du ciel et de l'enfer et des luttes d'anges contre démons; il y a surtout un épais ennui et l'on a pu dire fort légitimement [2] que c'est un des livres les plus lourds qu'on ait jamais écrits.

La *Caroleïde* de M. d'Arlincourt.

Voilà qui nous conduit jusqu'à la *Caroleïde* où M. le vicomte d'Arlincourt essaye, lui aussi, de reconstituer l'hymne de Roland « laquelle a été tout à fait perdue et dont il prétend seulement donner une imitation [3] ». Comment peut-on imiter un poème tout à fait perdu? Il n'y a que M. d'Arlincourt qui soit de taille a résoudre un tel problème [4]. Au reste,

1. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 117. — 2. *Ibid.* — 3. Note à la fin du chant X. *La Caroleïde* parut en 1818. — 4. Voici quelques fragments de cette étrange « imitation » : « Il est tombé, le vainqueur d'Agramand, — Mais Dieu lui seul a pu vaincre Roland... = Lorsque Roland fondoit sur l'ennemi, — Chacun fuyait en s'écriant : « C'est lui. » — Lorsqu'on citoit un preux, amant fidèle : — « Oh! c'est bien lui, se disoit chaque belle..... » = « Déjà Roland, du fond de l'Ibérie, — Revient vainqueur au sein de sa patrie. — Entre deux monts dont le front touche aux cieux — Il passe. Hélas! leur sommet sourcilleux — De Sarrazins tout à coup se hérisse. — Route funeste! Au bord du précipice, — Rocs et sapins qu'arrachent les brigands — Sur le guerrier s'écroulent, foudroyants. — L'abime attend l'avalanche tonnante, — L'onde égarée écume, mugissante; — Sous le torrent, des gouffres ténébreux — Ouvrent leurs flancs, d'où jaillissent des feux — Que suit la mort. Un Dieu tonne, invisible. — Il sembleroit en ce désordre horrible — Que l'univers doit périr écroulé — Pour qu'il soit dit : « Roland fut ébranlé ». Etc., etc. On peut comparer

c'était à la *Gaule poétique*, et non pas à la *Caroleïde*, qu'il était réservé de donner un corps à tant d'idées éparses sur la légende et la poésie chevaleresques. M. d'Arlincourt et son œuvre tombèrent bientôt dans la nuit.

La *Gaule poétique* de M. de Marchangy.

La *Gaule poétique* de M. de Marchangy [1] représente toute une époque de notre histoire littéraire, comme l'*Art poétique* de Boileau, comme l'*Encyclopédie*, comme la *Bibliothèque des romans*. M. de Marchangy n'avait pas été sans étudier son sujet avec un certain soin : il avait beaucoup lu et avait accumulé beaucoup de notes. Chose surprenante, l'historien trouvera dans les pages poétiques de ce singulier livre plus d'une indication précieuse. Quant à l'érudition positive, on ne saurait ici se montrer trop exigeant, ni demander à l'auteur de la *Gaule poétique* ce qu'aucun de ses contemporains ne possédait encore : la connaissance de nos poèmes originaux. « L'Épopée romanesque, dit M. de Marchangy, a deux sources principales : la Chronique de Turpin et le roman de Brut. La Chronique de Turpin est apocryphe, mais les critiques *ont démontré* qu'elle a été composée dans le IXe siècle par un moine du même nom. Les romanciers qui ont exploité avec le plus de succès la mine que leur ouvrait la Chronique de Turpin furent Adenez (*sic*), Le Roi (*sic*) et Huon de Villeneuve. Quant aux romans de la Table ronde, ils furent d'abord composés en prose et plus tard furent mis en vers par Chrétien de Troyes, Gautier

à ce pathos les beaux vers de la vraie *Chanson de Roland* sur les prodiges qui annoncent la mort du héros (1423-1437).

1. *La Gaule poétique, ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts.* Paris, 1813 et années suivantes.

d'Arras et Gautier Auxais (!) [1]. » Voilà le résumé le plus exact, voilà la quintessence de toute l'érudition de M. de Marchangy, qui d'ailleurs se contente le plus souvent de la *Bibliothèque des romans* et lui fait de nombreux emprunts. Mais il n'a pas voulu rester inférieur à M. de Tressan, et, lui aussi, après tant d'autres, s'est piqué de refaire à sa manière cette *Chanson de Roland* dont il ne soupçonnait pas l'existence. De là ce *Chant funèbre en l'honneur de Roland*, qui est un des plus curieux passages de la *Gaule poétique* et donnera à nos lecteurs une idée de tout l'ouvrage :

Chant funèbre en l'honneur de Roland. « Sous les pas de Roland, nos héros goûtaient le plaisir des batailles dans les champs de l'Ibérie et de la Navarre. Les tours de Pampelune et de Saragosse devant eux s'étaient abaissées, et sur leurs débris fumants le vainqueur d'Agramant et de Ferragus le premier était apparu. Les lueurs de sa redoutable épée frappent d'un vertige imprévu le perfide Abutar, et sur les bords de l'Èbre l'altier Sarrasin voit l'arbre de son orgueil abattu.

« Les sommets des hautes Pyrénées répandaient une nuit éternelle sur cet étroit sentier que resserrent les escarpements des rochers sourcilleux, et que dominent des masses pendantes et des forêts redoutées. A travers ces horreurs et ces ombres sinistres, Roland passe avec sécurité. Tout à coup un bruit sourd fait retentir la triple chaîne des échos sonores. Le preux, sans s'effrayer, lève les yeux et voit la cime des monts hérissée de [Sarrasins] nombreux.

« Forts de leur nombre et plus encore de leurs postes inexpugnables, les lâches crient au héros qu'il faut mourir. La grêle qui, dans l'ardente canicule, écrase des moissons entières, est moins bruyante et moins obscure que la nuée de leurs flèches sifflantes. Leurs carquois s'épuisent, mais ils arrachent les mélèzes, les sapins et les cyprès ; ils font rouler des rochers énormes qui, dans leur chûte, détournent le cours des torrents, entraînent les neiges amoncelées. L'onde égarée écume et mugit, l'avalanche tonne et foudroie, des gouffres nouveaux ouvrent leurs flancs ténébreux, d'où

1. *Gaule poétique*, III, pp. 177, 180, 415, 418.

s'exhalent des feux souterrains. A cette image de destruction, à ce désordre des éléments confondus, on dirait qu'il faut que l'univers périsse pour que Roland périsse [1].

« Ses compagnons ont disparu. Mais, sanglant, mutilé, il se montre encore debout, et c'est lui qui menace. Il plane sur le chaos, il lutte avec la nature, il triomphe de la mort qui l'assiège sous mille aspects divers. O prodige d'un grand cœur! audace d'un paladin immortel!... Pour la première fois le désespoir hérisse sa chevelure et inonde ses membres nerveux d'une sueur écumante. Tantôt il saisit son épée et frappe en insensé les rochers qu'il fend, les arbres qu'il pulvérise... Les monts ont tremblé, l'air a frémi, les bêtes féroces regagnent leurs tanières, le géant se cache entre les pins de la colline, et la sentinelle des châteaux lointains s'inquiète à ce chant surnaturel qui se fait entendre jusqu'à l'armée française.

«... Roland expirait. Les veines de son col robuste avaient éclaté, ses poumons déchirés vomissaient à longs flots son sang qui bouillonnait. Il expirait, et nos bataillons, entourant les bords de l'abîme, gémissent pendant trois jours sur le plus magnanime et le plus courageux des guerriers. »

Ce seul fragment suffira pour faire connaître la couleur générale de la *Gaule poétique* et le style de M. de Marchangy. La *Bibliothèque des romans* était le plus souvent galante : la *Gaule poétique* est presque toujours déclamatoire; M. de Tressan était pimpant, sémillant, agaçant, charmant; M. de Marchangy est enflé, pompeux, guindé, prétentieux. Les deux livres sont aussi faux l'un que l'autre.

La *Gaule poétique* eut, malgré tout, un grand succès : cinq éditions furent rapidement épuisées. La date de la dernière dépasse les limites que nous avons imposées à ce chapitre : elle parut en 1835.

1. On remarquera ici la ressemblance, facile à expliquer, de la prose de M. de Marchangy avec les vers de la *Caroléide*. Ce sont presque les mêmes mots.

CHAPITRE XIV

HISTOIRE DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE DE 1789 A 1830. — COMMENCEMENTS DE LA PÉRIODE DE RÉHABILITATION. — II. L'ÉRUDITION.

De la création de l'Institut et de son heureuse influence sur l'étude de nos vieux poèmes.

La Révolution française n'était pas faite pour rendre à nos épopées nationales la couronne perdue de leur antique popularité. Le premier Empire fut lui-même trop occupé pour songer pratiquement à cette réhabilitation de nos vieux poèmes ; mais la création de l'Institut [1] était heureusement destinée à leur préparer enfin un avenir meilleur. La classe d'*Histoire et de Littérature anciennes* allait peu à peu renouer les fils rompus de la tradition et reprendre tous les grands travaux d'érudition si brutalement interrompus en 1790. Parmi ces travaux, il faut avant tout mentionner l'*Histoire littéraire de la France,* dont le treizième volume parut en 1814. Un ancien bénédictin, dom Brial, fut le trait-d'union vivant entre l'ancienne Académie et la nouvelle : il enseigna à ses confrères tous les procédés de l'école bénédictine. Le nouveau volume fut rédigé par ce consciencieux érudit et par MM. de Pastoret, Ginguené et Daunou : il contient plusieurs Notices sur des poètes français et provençaux du XIIe siècle.

Dom Brial et l'Histoire littéraire.

1. Antérieure à l'Empire (1795 et 1803).

Lorsqu'en 1815, la paix fut rendue à l'Europe, les érudits respirèrent et saluèrent avec joie l'aurore d'une ère nouvelle. Les bibliothèques se rouvrirent de toutes parts à un public que les manuscrits du moyen âge commençaient à affriander. Daunou écrivit son *Discours sur l'état des lettres en France au treizième siècle* [1]; les tomes XIV, XV et XVI de l'*Histoire littéraire* [2] parurent coup sur coup. Il y était par malheur trop peu question de nos épopées nationales :

Daunou et son *Discours sur l'état des lettres en France au treizième siècle.*

1. Le *Discours sur l'état des lettres en France au* XIII[e] *siècle* parut en 1824, dans le seizième volume de l'*Histoire littéraire* dont il occupe la plus grande partie ; mais M. Daunou y travaillait depuis plusieurs années. Nos Chansons de geste, d'ailleurs, n'ont pas retenu bien longtemps son regard : quelques pages seulement leur sont consacrées, et il serait trop facile d'y signaler de graves erreurs. Toutefois il ne convient pas de reprocher durement à M. Daunou ces méprises et ces lacunes qui lui étaient en quelque manière imposées par le temps où il écrivait. Il parle du *Chevalier au cygne* qui, dit-il, « a été commencé par Renax et achevé par Gandor de Douay, lequel a rimé aussi *Anséis de Carthage* ». Jehan de Flagy, ajoute notre érudit, « mit les Lorrains en vingt-neuf mille vers de huit syllabes ». L'*Histoire littéraire*, adoptant l'opinion du président Fauchet, attribue à Huon de Villeneuve « les romans de *Regnault de Montauban*, de *Doolin de Mayence* et des *Quatre fils Aimon.* » Le plus célèbre de nos poëtes, c'est, aux yeux de M. Daunou, Adenès le Roi « qui a écrit le poème d'*Aimeri de Narbonne* en soixante-dix-sept mille vers de dix syllabes. La *Berte* d'Adenès a été continuée par le *Charlemagne* de Girardin d'Amiens. Enfin, il faut mentionner deux romans provençaux : *Jaufre* et *Girard de Roussillon* ». Comme on le voit, l'auteur du *Discours* ne connaissait guères qu'une douzaine de nos chansons; douze sur cent. Or, M. Daunou passait légitimement pour un de nos plus consciencieux et de nos meilleurs érudits ; on peut juger par là de tous les autres. — 2. Le quatorzième volume de l'*Histoire littéraire*, rédigé par MM. de Pastoret, Brial, Ginguené et Daunou, parut en 1817. Une seule Notice s'y rapporte à nos études : celle sur « Geoffroy, prieur de l'abbaye du Vigeois, mort en 1184 ». = Le quinzième volume fut publié en 1820. Les auteurs sont MM. de Pastoret, Brial, Ginguené, Daunou et Amaury Duval. Il y faut signaler les Notices consacrées à plusieurs troubadours (pp. 22 et suiv.; 434-493); à Alexandre de Paris et Lambert-li-Cors, auteurs du *Roman d'Alexandre* (pp. 119 et 160); à Chrétien de Troyes (p. 193); à Luces du Gast, Gasse le Blond, Gautier Map, Robert de Borron, Hélis de Borron, Rusticien de Pise, auteurs ou translateurs des anciens romans de la Table ronde (p. 494 et ss.). = En 1824, fut édité le seizième volume. Ginguené était mort; Petit-Radel était entré dans la Commission de l'*Histoire littéraire*. Ce volume est presque tout rempli par le *Discours sur l'état des lettres en France au* XIII[e] *siècle*, par Daunou. (Voy., pp. 208 et suiv., ce qui se rapporte à nos Chansons de geste.)

quelques lignes seulement leur étaient accordées, comme par grâce, et dans ces quelques lignes les erreurs pullulaient. Mais l'élan était donné ; mais le présent inspirait déjà quelque confiance ; mais surtout, avec l'*Histoire littéraire*, l'avenir était assuré.

Trois choses cependant étaient nécessaires pour donner à une science aussi nouvelle un développement devenu indispensable : il importait que de bons textes fussent publiés ; que de bonnes dissertations éclairassent les ténèbres de ces textes peu compris ; qu'un glossaire de notre ancienne langue facilitât enfin des recherches auxquelles les esprits les plus cultivés n'étaient pas encore suffisamment accoutumés.

Textes du moyen âge, publiés depuis 1800 jusqu'à 1830.

On publia des textes ; mais les mœurs de l'époque n'étaient pas beaucoup plus pures que celles du siècle précédent : le Directoire avait laissé en France certaines habitudes de volupté raffinée et de mollesse sensuelle que les Fableaux seuls pouvaient satisfaire. Méon s'empressa de réimprimer le recueil graveleux de Barbazan [1] : le premier volume de cette inutile et dangereuse réimpression est orné d'une gravure obscène, devant laquelle on ne ferma pas trop les yeux. Le même Méon publia, en 1814, le *Roman de la Rose*, où tous les historiens de notre littérature virent, pendant cinquante ans, où quelques-uns voient encore aujourd'hui le plus merveilleux spécimen ou, plutôt, le type unique de toute la poésie du moyen âge. En 1823, le même érudit fit paraître un nouveau Recueil de Fableaux et de Contes inédits, et, en 1826, le *Roman de Renard*, cette œuvre si profondément voltairienne d'un siècle si chrétien [2]. En 1827, MM. Plu-

1. *Fableaux et Contes des poètes français du* XI[e] *au* XV[e] *siècle*, par Barbazan ; nouvelle édition, par Méon, 1808 (quatre vol. in-8). — 2. Quatre vol. in-8. Un Supplément a été publié en 1835 par M. Chabaille.

I PART. LIVR. III. CHAP. XIV.

quet et Auguste Leprévost mirent pour la première fois en lumière le *Roman de Rou et des Ducs de Normandie* [1]. Roquefort de Flaméricourt, qui avait donné dès 1815 une nouvelle édition de l'*Histoire de la vie privée des Français*, par Legrand d'Aussy, publiait, en 1820, les *Poésies de Marie de France* [2]. Cependant, dans l'ombre, un poète, assez mal vu du gouvernement impérial, l'auteur des *Templiers*, l'illustre Raynouard, avait préparé en silence son *Choix de poésies originales des Troubadours*, qui allait si utilement paraître au lendemain de Waterloo [3]. Nous devrions être fiers de notre Raynouard, autant que les Allemands de leur Diez. On oublie trop et trop vite en France [4].

Dissertations éditées dans le même temps. Les Cours publics : M. J. de Chénier et Aimé Martin.

Les Dissertations sont en petit nombre. Malgré la profonde médiocrité de son auteur, il convient de citer d'abord le livre de Roquefort : *De l'état de la poésie française dans les* XIIe *et* XIIIe *siècles*. La même année, en 1815, Benoiston-de-Châteauneuf publiait son *Essai sur la poésie et les poètes français aux* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles*. Quatre ans auparavant, en 1811, Théodore Lorrin avait écrit son opuscule intitulé : *Des avantages qu'on pourrait tirer de la lecture des anciens romans*. Comme on le voit, les intelligences se tenaient en éveil. Marie-Joseph de Chénier, dans son Cours de littérature, professé à l'Athénée de Paris en 1806 et 1807 [5], consacrait toute une leçon aux Romans

1. Rouen, deux volumes in-8. — 2. V. aussi les *Fables inédites des* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles*, publiées en 1825 par A.-C.-M. Robert (Paris, deux volumes in-8). — 3. *Choix de poésies originales des Troubadours*, par M. Raynouard, 1816-1821, six volumes in-8. — 4. Ce n'est qu'en 1826 que Diez publia, à Zwickau, son livre : *Die Poesie der Troubadours*, qui fut traduit en 1845 par M. de Roisin. En 1829, il fit paraître ses *Leben und Werke der Troubadours*, et Galvani, la même année, publia ses *Osservazioni sulla poesia de' Trovatori*. — 5. Ce Cours a été publié à Paris en 1818.

français depuis le règne de Louis VII jusqu'à celui de François Ier [1]. Dans ces mêmes salles de l'Athénée, Aimé Martin fit, pendant l'hiver de 1813 à 1814, un autre Cours sur notre poésie française où il s'abaissa jusqu'à parler de nos poètes du moyen âge. Malgré mille épigrammes dirigées contre eux, les Cours publics ont en France une influence qu'on ne saurait méconnaître. Voulez-vous savoir exactement quels sont chez nous les progrès de telle ou telle science à telle ou telle époque? Lisez les Cours publics, et soyez persuadé que le professeur aura donné à peu près la mesure de l'érudition de son temps. Il en a certainement été ainsi pour le Cours sur la littérature du moyen âge, que professa M. Villemain à la fin de la Restauration. Il est facile aujourd'hui de trouver ces leçons insuffisantes : l'auteur de l'*Histoire de Cromwell* n'y parle, en effet, que de nos lyriques, et c'est à peine s'il semble connaître, par ouï dire, nos pauvres romans de chevalerie qu'il divise en trois cycles : ceux de Charlemagne, d'Artus et d'Amadis. Quand il en vient à traiter de l'épopée, c'est en Italie qu'il va chercher ses exemples, et c'est à la *Divine Comédie* qu'il les demande. Mais, on ne saurait trop le répéter, tel temps, tel professeur. M. Villemain suivait son siècle, et même, sans aucune flatterie, on peut dire qu'il le précédait. Un Cours tout entier consacré à la littérature du moyen âge, à cette littérature qui, aux yeux des trois siècles précédents, n'avait même pas le mérite d'exister! Quel incontestable progrès! Laissons sourire de dédain ceux qui, jetant aujourd'hui les yeux sur les leçons de M. Villemain, y relèvent des erreurs considérables et des lacunes plus regrettables encore. Sans de

1 *Œuvre de M.-J. Chénier* (Paris, 1825, tome IV, pp. 128-167).

tels livres, que nous avouons d'ailleurs être fort imparfaits, beaucoup d'autres, qui sont excellents, n'auraient peut-être point paru plus tard. Toute science a ses précurseurs.

Les Glossaires et l'œuvre de Roquefort.

Quelle que soit l'utilité des cours publics, une certaine éloquence y occupe souvent la place de la véritable érudition. De bons Dictionnaires de notre ancien langage étaient certainement plus utiles : Roquefort eut le mérite de le comprendre. Il vint au secours de tous ces érudits un peu embarrassés, un peu bégayants, en publiant son *Glossaire de la langue romane*, « rédigé d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale et précédé d'un Discours sur l'origine et les progrès de la langue française [1] ». Pauvre ouvrage, sans doute, et qui aujourd'hui provoque souvent le rire et le mépris ; mais ouvrage envers lequel il convient de n'être pas injuste et qui a rendu d'incontestables services. Roquefort, d'ailleurs, ne connaît qu'un petit nombre de nos chansons de gestes : il mentionne très vaguement la *Chanson de Roland*, la *Conquête d'outre-mer* et le *Roman de Guillaume au court nez* [2]. Il cite également quelques chansons déjà citées par Du Cange [3] ; mais, en général, tous ses exemples sont choisis dans le *Roman de la Rose*, dans les Romans de la Table ronde et dans les Fableaux [4].

1. Paris, deux vol. in-8, 1808. Un *Supplément* a été publié en 1820. — 2. Tome I, p. XXVI. — 3. Dans tous les livres précédemment mentionnés, il n'est presque jamais question de nos Chansons de geste que Roquefort cependant définit « des chansons historiques où l'on célébrait les hauts faits des guerriers ». Dans un *Dictionnaire universel*, publié par Prud'homme en 1812, « on renvoie les lecteurs à la jolie chanson de « Roland QU'A SUPPLÉÉE M. de Tressan, à défaut de l'ancienne qui « s'est perdue par l'injure du temps. » Et ailleurs, on affirme très placidement que « la Chronique de Turpin est l'œuvre d'un moine du XVI[e] siècle ! » — 4. Dans la période qui s'étend de 1800 à 1830, il nous reste encore à mentionner, comme œuvre d'érudition, les *Tables généalogiques des héros de romans avec un Catalogue des principaux ouvrages de ce genre*, par Dutens (Londres, vers 1810) ; —

Rien de plus, jusqu'en 1830; rien de plus, et c'est peu de chose.

Mais enfin, comme nous l'avons montré plus haut, un grand mouvement entraînait en France tous les esprits vers la littérature et l'art du moyen âge. Les érudits n'étaient plus les seuls qui eussent le « tourment de notre passé national ». L'œuvre d'un poète, le *Génie du Christianisme,* avait singulièrement activé cette évolution qu'en 1831 l'œuvre d'un autre poète, *Notre-Dame de Paris*, devait encore accélérer plus vivement. Nous avons vu tout à l'heure que l'on commençait à admirer les portails et les chapiteaux gothiques, à se passionner pour l'ogive et pour le *flamboyant*. De cette admiration presque involontaire et inconsciente à l'étude et à l'admiration de nos vieux romans, il n'y avait pas loin. Pour nos épopées nationales le temps de la réhabilitation était enfin venu.

Publication du *Fierabras* provençal par Immanuel Bekker (1829).

Or, un certain jour de l'année 1829, arriva à Paris le premier exemplaire d'un livre allemand que peu d'érudits français furent d'abord appelés à connaître. Ce livre, c'était notre *Fierabras* provençal, publié à Berlin par Immanuel Bekker.

C'était le premier de nos poèmes nationaux qui fût, dans son intégrité, admis enfin aux honneurs de l'impression [1].

le livre de Simonde de Sismondi : *De la littérature du midi de l'Europe* (Paris, trois éditions, 1813, 1819, 1829); — un article de M. Louis de Musset, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires* (t. I, p. 145-171, année 1817), où sont publiés quelques extraits du *Roman de Roncivals* d'après un manuscrit de la Bibliothèque particulière de Louis XVI à Versailles (manuscrit que M. Guyot des Herbiers offrit bientôt à la Bibliothèque du Roi); — la livraison d'août 1817 du journal anglais *The Gentleman's Magazine*, où M. J.-F. Conybeare annonce la publication de certains extraits du *Roland* d'Oxford. Enfin, il ne faut pas oublier, si l'on veut être complet, que dès 1822 M. Bourdillon commençait son travail sur le *Roman de Roncevaux.*

1. *Der Roman* Ferabras *herausgegeben von Immanuel Bekker,* Berlin, 1829, in-4.

Nous ne voudrions pas ici nous laisser aller à un enthousiasme excessif; mais, en réalité, c'était un véritable événement que ce livre de Berlin. Les érudits de France avaient sous les yeux un type complet de nos chansons de geste, avec leur versification singulière, avec leurs grandes *laisses* monorimes, avec leurs épithètes « homériques », avec leurs héros si vivants qui se groupaient autour du vieux Charles à la barbe fleurie. Certes, *Fierabras* est loin d'être une œuvre de premier ordre; mais ceux qui eurent le courage de lire le pauvre poème édité par Bekker, durent ressentir quelque chose de cette émotion que l'on éprouve, dans les fouilles lointaines, à voir sortir du sol la beauté encore inconnue d'une statue romaine ou grecque.

C'est à l'Allemagne que nous avons dû cette joie, et il convient de reconnaître qu'elle s'est montrée avant nous soucieuse de notre gloire.

CHAPITRE XV

PÉRIODE DE RÉHABILITATION. — I. DE 1830 A 1870.

Résumé rapide de l'histoire de nos Chansons de geste depuis 1830 jusqu'à 1870.

Nous voici enfin arrivé à cette époque vers laquelle nous soupirions depuis si longtemps. Depuis le XIIIe siècle, en effet, nous avons tristement suivi les phases d'une décadence qui, au lieu de se précipiter rapidement, s'est prolongée douloureusement pendant près de six cents ans. Nos romans n'ont pas su mourir avec promptitude et nous ont ennuyé de leur interminable agonie. Mais enfin voici qu'une faible lueur a lui. Dès le commencement de notre siècle, il y a eu des désirs, des tendances que nous avons eu la joie de constater et qui ont eu pour objet une connaissance plus approfondie de notre littérature épique. Néanmoins, il nous fallait mieux. La seule réhabilitation efficace, pour nos chansons de geste, c'était, comme nous l'avons dit, la publication, la mise en lumière de leurs textes originaux. Notre siècle se mit à l'œuvre : Immanuel Bekker donna l'exemple en publiant le *Fierabras* provençal. La France eût dû commencer.

La publication du *Fierabras* n'eut que peu de retentissement malgré l'appui que M. Raynouard prêta à

M. Bekker [1]. C'est alors que Michelet [2] et Quinet [3] essayèrent d'éveiller, par leur parole déjà retentissante, l'attention publique obstinément endormie. Rien n'y fit. Le texte édité par l'érudit de Berlin était provençal : c'est assez dire qu'il n'était chez nous compris de personne. Nos méridionaux eux-mêmes se montraient fiers d'oublier le patois dont Mistral était appelé à relever la gloire, et l'on connaît cette jolie histoire du poète Jasmin obligé de traduire et d'expliquer son premier poème à ses compatriotes d'Agen.

Qu'y avait-il à faire, et quel remède apporter à cet engourdissement universel?

Il fallait publier une chanson de geste française.

C'est ce que fit Paulin Paris, en éditant l'œuvre, à la fois médiocre et charmante, du trouvère Adenet, le *Roman de Berte aus grans piés* [4]. C'était, on peut le dire, un acte de courage; c'était même une véritable témérité.

1. *Journal des Savants*, 1831, p. 129 et ss. — 2. *Lettre sur les Épopées du moyen âge* (article de la *Revue des Deux-Mondes*, juillet 1831). — 3. *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique sur les Epopées françaises du* XIIe *siècle restées jusqu'à ce jour en manuscrit dans les Bibliothèques du Roi et de l'Arsenal* (publié dans la *Revue de Paris*, XXVII, 1831, pp. 129-142). — 4. « *Le Roman de Berte aus grans piés, précédé d'une Dissertation sur les Romans des douze pairs*, par M. Paulin Paris, de la Bibliothèque du Roi, 1832, in-12. » En tête de cette publication se trouve en effet la célèbre *Lettre à M. de Monmerqué sur les Romans des douze Pairs de France*. Il est permis d'affirmer que cette *Lettre* a contribué largement à la création de cette science toute nouvelle de notre poésie notianale: « Je hasarderai, dit l'auteur, quelques réflexions sur le système de tous ces ouvrages que j'appellerais de grand cœur nos Epopées françaises, si l'on n'avait pas décidé, depuis Ronsard, Chapelain et Voltaire, que les Français n'ont pas la tête épique » (p. VIII). Puis, après avoir divisé nos Romans en trois familles, suivant qu'ils se rapportent à l'antiquité, à la Bretagne ou à la France, M. Paulin Paris arrive à examiner en détail ces derniers poèmes, qui, POUR LA PREMIÈRE FOIS EN ALLEMAGNE ET EN FRANCE, reçoivent de l'érudition moderne leur véritable nom, celui de *Chansons de geste* (page XVIII). Il plaide ensuite avec ardeur la cause de cette littérature inconnue, montre la diffusion de nos romans à travers toute l'Europe, proteste contre les errements de Boileau, esquisse un

Première période : l'Initiation. Publication en 1832 de *Berte aus grans piés* par Paulin Paris.

Ce roman, d'ailleurs, était merveilleusement choisi, et l'on ne pouvait mieux débuter : sa langue était de celles qu'il n'est pas malaisé de comprendre ; il reproduisait une légende qui offre de singulières ressemblances avec la légende très populaire de Geneviève de Brabant ; il n'était pas jusqu'à son titre étrange qui ne sollicitât l'attention. Cette publication eut des résultats considérables, et ce n'est pas sans une très légitime fierté que Paulin Paris a pu se vanter d'avoir, lui le premier, fait connaître ce qu'était une chanson de geste : « C'est moi, nous disait-il un jour, qui ai retrouvé ce nom même de chanson de geste, depuis trop longtemps oublié ». Véritablement cette année 1832 mérite de retenir notre regard. Un élève de l'École normale, que ses études sur l'antiquité n'avaient nullement préparé à une érudition aussi nouvelle, M. H. Monin écrivit alors sa fameuse *Dissertation sur le Roman de Roncevaux* [1] où, ne connaissant pas le texte

traité de la versification de nos épopées, déclare que le *Roman de Roncevaux* conservé à la Bibliothèque du Roi est la véritable *Chanson de Roland* qui retentit à Hastings, et répond enfin avec énergie aux différents reproches littéraires dont nos Chansons de geste ont été l'objet. C'est ce qui lui donne l'occasion de traiter rapidement la question de la Chronique de Turpin dont il établit fort imparfaitement la date et dont il démontre la fausseté. Telle est cette *Lettre* où les erreurs et les lacunes peuvent aujourd'hui être trop facilement signalées, mais sans laquelle nous n'aurions peut-être pas assisté au spectacle si désiré de la réhabilitation définitive de nos vieux poèmes.

1. *Dissertation sur le Roman de Roncevaux*, par H. Monin, élève de l'Ecole normale, Paris ; imprimé par autorisation du Roi à l'Imprimerie royale, 1832, in-8. Cette petite brochure mérite de n'être jamais oubliée. Ce n'est pas qu'elle puisse être aujourd'hui de quelque utilité scientifique : elle est depuis longtemps dépassée. Mais, avec la *Berte aus grans piés* de Paulin Paris, elle eut le privilège d'éveiller en France une question trop longtemps endormie. Il importe de remarquer tout d'abord que la Dissertation de M. Monin porte, non pas sur le texte d'Oxford, complètement inconnu à cette époque, mais sur ce remaniement médiocre qui est conservé à la Bibliothèque nationale. M. Monin commence par analyser ce poème de seconde main (p. 1-63). Puis, il entreprend d'en fixer la date : « Le *Roman*

d'Oxford et, n'ayant sous les yeux qu'un remaniement du XIIIe siècle, il arrive néanmoins à découvrir d'étonnantes vérités sur la légende de Roland, sur l'âge et la physionomie de *son* roman, et sur le parti qu'on peut tirer de la lecture d'une telle œuvre pour la peinture des mœurs à l'époque où elle fut composée. C'était le temps où M. Fauriel charmait ses auditeurs en leur exposant, dans une chaire célèbre, les origines de l'épopée chevaleresque. Esprit vif, enthousiaste, brillant, aimant trop le Midi en méridional et la Gascogne en Gascon, il se proposait avant tout de revendiquer pour la langue d'oc toute la gloire de notre littérature épique : « Le Midi a tout fait, s'écria-t-il, et la France n'a guères été que notre plagiaire. » Par la « France », il faut entendre ici toute notre région de langue d'*oui* et tout le pays, enfin, de ceux que Mistral et Jasmin appellent des « Francimans ». M. Fauriel nous apparaît comme un homme qui tient dans une main des vérités et dans l'autre des paradoxes, et qui vous jette à la tête les deux poignées à la fois. N'ayant presque rien lu de nos vieux poèmes, il les devinait

de Roncevaux, dit-il, appartient par sa rédaction primitive aux premières années du XIIIe siècle. » L'auteur, ensuite, se pose ce problème : « Ce Roman se chantait-il ? » et il répond par l'affirmative. « Mais faut-il voir dans cette œuvre trop littéraire la primitive *Chanson de Roland?* — Non, répond M. Monin ; » et il établit que les récits relatifs à la mort du neveu de Charlemagne étaient depuis longtemps l'objet de traditions nationales et de légendes populaires. La Chronique de Turpin renvoie elle-même ses lecteurs à des cantilènes antérieures : « Mais ne serait-ce pas sur cette Chronique qu'a été construit le *Roman de Roncevaux?* » M. Monin prouve aisément le contraire. Il termine son argumentation en montrant que la défaite de Roncevaux a des fondements sérieusement historiques ; que des faits très réels ont été défigurés dans le roman, et qu'il y faut chercher la peinture des mœurs féodales, et non pas des mœurs du VIIIe siècle. Telle est l'analyse substantielle de toute la Dissertation de M. Monin. En 1893, elle fait sourire : en 1832, elle était d'une hardiesse presque téméraire. (Cf. l'*Examen critique de la Dissertation de M. Monin sur le Roman de Roncevaux*, par Francisque Michel, Paris, 1832 ; in-8, et les articles de Raynouard dans le *Journal des savants* de 1832.)

avec une puissance d'intuition que ses plus grands adversaires ne lui ont jamais refusée [1]. Remarquez cependant, et n'oubliez pas que le meilleur texte épique de la France n'était pas encore connu : « Ce fut, dit M. Magnin, ce fut entre les mois de juillet et d'octobre 1832, que M. Francisque Michel fut informé de la présence à Oxford du manuscrit de *Roland*, et il eut sur le champ l'heureuse prévision de son importance. » Encore une gloire pour cette année 1832, qui vit paraître tant d'œuvres littéraires de premier ordre.

Si nous ouvrons aujourd'hui ces vieux livres, nous ne les trouvons pas, hélas! à l'abri de toute critique. Il est certain que ces textes ne sont pas toujours établis avec toute la correction que nous serions en droit de souhaiter; il est certain que cette annotation est peu exacte, quand elle n'est pas tout à fait fausse. On ne peut se défendre de hausser un peu les épaules à la lecture de telle étymologie étrange, de tel contresens qu'un étudiant de vingt ans rougirait maintenant de commettre. C'est vrai, c'est trop vrai. Mais je dis que, malgré tant d'erreurs et malgré tant de lacunes, nous ne devons toucher qu'avec respect à ces livres d'initiation; je dis qu'il y a de l'ingratitude à venir aujourd'hui les critiquer avec une âpre et injuste sévérité; je dis que sans eux nous ne serions

1. *De l'origine de l'Épopée chevaleresque du moyen âge*, par Fauriel: *Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 septembre; 15 octobre; 1er et 15 novembre 1832. — Première leçon : *Considérations générales sur les Chansons de geste.* Deuxième leçon : *Romans carlovingiens; matière et arguments.* Troisième leçon : *Romans carlovingiens; forme et caractère poétique.* Quatrième et cinquième leçons : *Romans de la Table ronde.* Sixième-onzième leçons : *Romans provençaux.* C'est dans ces dernières leçons que le professeur se laisse aller à tous les excès de son système; c'est là qu'il signale PLUS DE CENT ROMANS PROVENÇAUX; c'est là qu'il va jusqu'à dire : « Le cycle de l'Epopée carlovingienne fut en provençal PLUS ÉTENDU ET PLUS VARIÉ QU'EN FRANÇAIS. »

peut-être rien. On ne rend pas assez justice, notamment dans le monde des érudits, à ceux qui ouvrent une voie nouvelle, qui se mettent les mains et les pieds en sang, qui se blessent, qui se meurtrissent pour nous donner le délicat plaisir de marcher un jour sur un chemin bien aplani, bien doux, sans cailloux et sans épines. Nous leur devons de la reconnaissance, et il est peu décent, à mon avis, de se moquer de ces vieux combattants, en regardant, pour les railler, les traces de ces blessures qui nous ont été si profitables. Je les remercie, quant à moi, du fond du cœur : ils m'ont appris le peu que je sais ou m'ont mis en état de l'apprendre.

Si bien choisi qu'il fût, le roman de *Berte* (le premier qui eut été publié en France) était manifestement une œuvre de la décadence et ne donnait qu'une idée fort affaiblie de notre antique épopée. Pour tout dire, il n'était qu'à moitié épique. En 1834, Paulin Paris publia un second poème, mais vraiment primitif celui-là, et primitif jusqu'à la sauvagerie, jusqu'à la barbarie : *Garin le Loherain* [1]. Certes il manquait à ces vers farouches le sentiment national, l'amour de la France ; certes ils étaient de nature féodale et presque germanique : mais que de beautés mâles, mais quel accent épique ! Et qu'y a-t-il de comparable au récit de la mort de Begon « le plus preux, le plus loyal chevalier qui fût jamais sous le ciel » ? Ce ne sont plus là les alexandrins doux et mous de *Berte*, mais de rudes décasyllabes qui sont serrés et forts comme les mailles d'un haubert. Pour beaux qu'ils fussent, ils ne convertirent pas cependant les

1. *Li romans de Garin le Loherain, publié pour la première fois et précédé de l'Examen du système de M. Fauriel sur les romans carlovingiens*, par M. Paulin Paris, 1833, in-12.

ennemis de cette épopée qui voyait pour la seconde fois la lumière du jour : Paulin Paris fut de nouveau attaqué et se défendit avec une jeune et vaillante impétuosité. Il faut néanmoins avouer qu'il manquait à *Garin* un élément important pour entraîner les âmes, et ceux-là même qui savaient l'admirer n'en étaient pas émus. Des batailles superbes, du beau sang rouge répandu à torrents, des meurtres horribles et des plus horribles représailles, tous ces spectacles étaient faits pour étonner l'esprit, mais non pour atteindre le cœur. Ce n'était pas français, ce n'était pas national. Avec de tels chefs-d'œuvre, la cause de notre épopée n'eut jamais été gagnée. On attendait *nescio quid majus*. C'est alors, c'est en 1836 que Francisque Michel revint d'Oxford avec la copie du *Roland* de la Bodléienne ; c'est alors qu'il publia[1] ce poème qu'il est aujourd'hui permis de rapprocher de l'*Iliade*. Les vers du *Roland* ne sont peut-être pas mieux frappés que ceux de *Garin ;* ils ne sont ni plus naturels, ni plus mâles ; mais ils sont français, mais l'amour de la patrie française y frémit et les échauffe, mais ils font battre le cœur, mais ils font pleurer. Une incontestable unité donne en outre à ce poème une valeur littéraire qu'aucun autre ne possède à ce point. Cependant il ne conquit pas d'emblée cette seconde popularité à laquelle il avait droit, et il a fallu la guerre de 1870 pour nous en donner l'intelligence et l'amour. Sedan a fait comprendre Roncevaux.

D'autres chansons vinrent bientôt, si je puis ainsi parler, se grouper autour de ce *Roland* qui méritait la première place et la gardera toujours. Ce fut, dès

1. La *Chanson de Roland ou de Roncevaux du* XIIe *siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford*, par Francisque Michel, Paris, 1836, in-8.

1836, cette *Parise la Duchesse*[1] où l'on put admirer un type héroïque de femme féodale et chrétienne. Vingt vers du *Roland* étaient tout au plus consacrés à la belle Aude : Parise, elle, est le centre et la vie de tout le poème qui porte son nom. Trois ans après, ce fut le tour de cette *Chanson des Saisnes* qui fut écrite sur les confins des XIIe et XIIIe siècles, mais qui est déjà une œuvre de la décadence, moins touchante que *Berte*, moins épique que *Parise* et où il ne faut voir, pour tout dire, qu'un roman d'aventures en vers épiques [2]. Nous lui préférons les superbes brutalités et barbaries de ce *Raoul de Cambrai* que M. Le Glay édita en 1840, au moment même où l'honnête Bourdillon, caché dans l'ombre de son cabinet, se décidait enfin à publier un remaniement du *Roland* dont il préparait l'édition depuis 1832 et qu'il s'obstina toujours à considérer comme le vrai *Roland*, même après la publication de Francisque Michel[3]. Il était juste, il était bon que toutes les époques de notre poésie nationale fussent successivement mises en lumière par nos nouveaux Renaissants, et les véritables amis de notre littérature du moyen âge durent se réjouir de voir, en moins de deux ans, publier un de nos poèmes les plus primitivement beaux, *Ogier le Danois*[4] et ce *Bauduin de Sebourc*, où l'on peut étudier le type le

1. *Li Romans de Parise la Duchesse, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque royale*, par G.-F. de Martonne. Paris, 1836, in-12. — 2. La *Chanson des Saisnes, par Jean Bodel, publiée pour la première fois* par Francisque Michel. Paris, 1839, deux vol. in-12. — 3. *Roncisvals mis en lumière*, par J.-L. Bourdillon. Dijon et Paris, 1841, in-12. L'année précédente, l'auteur avait déjà publié un premier livre : « *Le poème de Roncevaux* traduit par J.-Louis Bourdillon. Dijon et Paris, 1840, in-12 ». — 4. La *Chevalerie Ogier de Danemark, par Raimbert de Paris, poème du* XIIe *siècle, publié pour la première fois d'après le manuscrit de Marmoutier et le manuscrit de la Bibliothèque du Roi*, par M. Barrois. Paris, 1842, deux vol. in-12, ou un volume in-4o.

plus achevé de ces romans baveux du XIV[e] siècle qui ne sont plus des poèmes et, encore moins, des épopées [1]. C'est à cette dernière famille d'interminables et pâteuses rapsodies qu'appartient aussi cette rédaction du *Chevalier au Cygne* qu'édita un peu plus tard ce courageux M. de Reiffemberg, auquel il n'a manqué, pour être un parfait érudit, que de savoir se restreindre et de ne pas avoir la maladie des notes [2]. La loi des contrastes a voulu qu'en face de ces longs et ennuyeux remaniements, M. Edelestand Du Méril eut la pensée de compléter le *Garin* de M. Paulin Paris par la *Mort de Garin* qui offre les mêmes caractères et est de nature à nous consoler de tous les *Bauduin de Sebourc* [3]. La plupart de ces œuvres avaient, chose rare, trouvé des éditeurs, et le libraire Techener, en poursuivant à travers cent obstacles sa « Collection des Romans des douze pairs », avait fait preuve d'une vaillantise dont il faut vraiment ne pas se montrer trop oublieux ; mais, enfin, la France n'était pas encore assez habituée à cette littérature redevenue nouvelle pour qu'on fût assuré d'y rencontrer beaucoup de Techener. C'est en Allemagne, c'est pour le compte d'une Société allemande qu'Henri Michelant dut publier, en 1846, l'*Alexandre* de Lambert le Tors et d'Alexandre de Bernay, ce poème si curieux à tant de points de vue et où s'était condensée l'une des légendes les plus populaires du moyen âge [4]. On peut

1. *Bauduin de Sebourc, troisième roi de Jérusalem, poème du* XIV[e] *siècle, publié pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale* [par M. Boca], Valenciennes, 1841, deux vol. in-8. — 2. Le *Chevalier au Cygne*, édition de M. de Reiffemberg, publiée dans la Collection des Chroniques inédites belges (tome I, 1846 ; t. II, 1848 ; tome III, 1854). Un excellent Glossaire a été ajouté à cette publication en 1859 : il est dû à M. Borgnet. — 3. *La Mort de Garin le Loherain, poème du* XIII[e] *siècle publié pour la première fois d'après douze manuscrits*, par Edelestand Du Méril, Paris, 1846, in-12. — 4. *Li Romans d'Alixandre* par Lambert le Tors et Alexandre de Ber-

regretter que Prosper Tarbé, trois ans après, n'ait pas eu le courage de nous donner une édition intégrale de cet *Aubri le Bourgoing* [1] dont l'étendue est, il est vrai, quelque peu redoutable; on regrette surtout les imperfections trop visibles de cette édition que devait un jour compléter celle de Tobler. L'année précédente, en pleine Révolution, avait paru la *Chanson d'Antioche* [2] qui avait par avance dédommagé les lecteurs d'*Aubri*. Tous les poèmes publiés jusques là étaient plus ou moins imbibés de légende; mais *Antioche* apparut dans une éclatante lumière, comme une œuvre solidement historique, en même temps que comme un poème véritablement inspiré. De l'histoire et de la poésie tout ensemble, rien ne saurait être plus beau. Et il s'agissait ici, notez-le bien, d'un récit authentique de la première croisade, c'est-à-dire d'un récit qui est cent fois plus dramatique et plus passionnant que celui de la Retraite des Dix mille. Il s'agissait de notre France envahissant un jour l'Orient pour venger son Dieu qui est notre Dieu. Il s'agissait enfin d'exploits qui, aux yeux d'un juge impartial, dépassent tous ceux qu'a racontés Homère. *Antioche* est le digne pendant du *Roland*.

Pendant que l'on travaillait ainsi à éditer « pour la première fois » nos vieux poèmes, d'autres érudits les analysaient, les discutaient, les commentaient et les aimaient enfin à leur façon. C'était le grand Guillaume de Schlegel, cet encyclopédiste si origi-

nay, herausgegeben von Heinrich Michelant in Paris. Stuttgart, gedruckt auf Kosten des literarischen Vereins, 1846, in-8.

1. *Le roman d'Aubri le-Bourgoing*, publié par Prosper Tarbé dans sa Collection des poètes champenois, Reims, 1849, in-8. — 2. *La Chanson d'Antioche, composée par le pèlerin Richard, renouvelée par Graindor de Douai, et publiée par Paulin Paris*. Paris, 1848, deux vol. in-12.

nal et si élevé, qui, en 1833, s'attaquait aux idées de Fauriel [1]; c'était Wilhelm Grimm qui publiait, cinq ans après, cette première imitation allemande de notre *Roland*, le *Ruolandes Liet* [2], en attendant que Bartsch nous fît un jour connaître cette autre adaptation germanique de notre plus vieux poème, le *Karl* du Stricker [3]; c'était Adelbert Keller qui, dans un écrin un peu lourd, recueillait, comme perles, des fragments de notre épopée principalement empruntés aux bibliothèques de l'Italie [4]; c'était enfin Massmann qui, en 1849, éditait cette Chronique des empereurs, cette *Kaiserkronik* où deux mille vers sont consacrés à une légende de Charlemagne que les éléments français n'ont point pénétrée [5]. C'étaient surtout Ideler et Nolte, d'une part [6], et Græsse de l'autre [7] qui, comme pour nous montrer que l'Allemagne nous devançait en ces études, nous offraient deux essais d'une Encyclopédie bibliographique consacrée à notre propre Épopée nationale.

Nous avons à dessein groupé ensemble tous les tra-

1. *Étude sur le travail de Fauriel intitulé : Origine de l'Epopée chevaleresque du Moyen âge* (dans le *Journal des Débats* des 22 octobre, 14 nov., 15 déc. 1833, 21 janvier 1834). — 2. *Ruolandes Liet*, herausgegeben von Wilhelm Grimm. Gœttingen, 1838, in-8. — 3. L'œuvre de Bartsch est bien postérieure : elle date de 1857 (Quedlinbourg, in-8). — 4. *Romvart. Beitrage zur Kunde mittelalterlicher Dichtung aus italianischen Bibliotheken*, von Adalbert Keller (Mannheim, 1844, in-8). — 5. *Kaiserkronik*, herausgegeben von Massmann (Quedlinburg, 1849, in-8, trois volumes). — 6. *Handbuch der Französischen Sprache und Literatur*, von L. Ideler und H. Nolte,... bearbeitet von Julius Ludwig Ideler, Berlin, 1842, in-8. Dans le second tome, les pp. 62-163 sont consacrées à notre seule poésie épique dont nos bibliographes examinent d'abord la forme et la versification (p. 66 et suiv.). Ils étudient ensuite, tour à tour: 1° les récits de l'ordre religieux; 2° les romans nationaux, 3° bretons, 4° normands, 5° tirés de l'antiquité sacrée et profane. Ce n'est guère, en somme, qu'une table de livres à consulter. — 7. *Die grossen Sagenkreise des Mittelalters*, etc. von Dr Johann Georg Theodor Græsse (Dresde, in-8). Au tome VI, les §§ 147-155 ont uniquement la vieille poésie française pour objet, et les §§ 156-161, la provençale, etc.

vaux allemands, afin de bien faire voir l'activité parallèle de deux peuples voisins, passionnés pour la même étude. En Italie, nous n'avons guères à signaler, pour cette période, que la seconde édition, en 1838, du grand ouvrage de Melzi [1]. M. de Reiffemberg, en Belgique, nous étonne, vers le même temps, par sa prodigieuse fécondité et, dans la seule Introduction de son ***Philippe Mousket***, n'analyse pas moins de quinze de nos chansons [2]. Partout, c'est la même ardeur.

C'est en France, malgré tout, que l'activité doit être et qu'elle est en effet le plus vive. L'abbé De la Rue, un de ceux qui méritent ici le titre d'initiateurs ou même de créateurs, nous donne, en 1834, le résultat de ses travaux dans un livre qui, chose rare, n'a pas encore trop vieilli et qu'il a modestement intitulé : *Essais sur les bardes, les jongleurs et les trouvères anglo normands* [3]. Achille Jubinal [4] et Arthur Dinaux [5] rivalisent vaillamment avec lui et ont les yeux fixés sur ces jongleurs dont nous avons décrit plus haut la vie errante et les mœurs pittoresques. Peut-être le temps n'était-il pas encore venu de tenter, même en quelques pages, une œuvre d'ensemble sur les origines et la nature de notre poésie épique : M. Ampère, cependant, dans son cours au Collège de France [6] et dans un livre qui eut ses années de célébrité [7], ne recula

1. *Bibliografia dei romanzi e poemi cavallereschi italiani*, seconda edizione, da Gaetano de' conti Melzi. (Milano, 1838, in-8). — 2. *Chronique rimée de Philippe Mousket*, publiée par le baron de Reiffemberg (Bruxelles, 1830-1838. Supplément en 1846. Trois volumes in-8). — 3. Caen, 1834 ; trois volumes in-8°. L'abbé De la Rue a connu indirectement le *Roland* d'Oxford et en a LE PREMIER publié quelques fragments (II, p. 64). — 4. *Jongleurs et trouvères*, etc. par Achille Jubinal, Paris, 1835, in-8°. — 5. *Trouvères, jongleurs et ménestrels du nord de la France*, par Arthur Dinaux : I. Trouvères cambrésiens ; II. Trouvères de la Flandre et du Tournaisis ; III. Trouvères artésiens. Paris, Valenciennes, 1837, 1839, 1843 : trois volumes in-8. — 6. Publié en partie dans la *Revue française* (août 1838, t. VIII, p. 96-109). — 7. *Histoire littéraire de la France avant le* XIIe *siècle*, par J.-J. Ampère, Paris, 1839 : quatre volumes in-8.

point devant l'aventure. Il n'était plus permis, comme on le voit, de passer devant notre Épopée sans la saluer au passage, et le silence, même respectueux, n'avait plus d'excuse. Le Collège de France était lui-même envahi; mais c'était légitimement à l'Académie des Inscriptions que l'on était en droit de demander ici le plus grand effort en faveur des études nouvelles. Elle répondit à l'attente publique. Amaury Duval, dans le tome XVIII, écrit cinq notices sur le *Voyage*, la *Bataille de Roncevaux* qu'il attribue à Turold, le *Regnault de Montauban* dont il fait honneur à Huon de Villeneuve, *Garin le Loherain* et *Beuves d'Hanstonne*. Il y a là bien des balbutiements et bien des ombres; mais on fera sagement de ne point s'en étonner, ni de s'en plaindre, si l'on veut songer un instant à la date de la publication [1]. Le progrès, d'ailleurs, ne s'arrêtera plus. S'il n'est question au tome XIX que du seul *Anseïs de Carthage* [2]; si le tome XX [3] ne nous offre que les deux monographies de Jean Bodel et d'Adenet; si dans le tome XXI [4], enfin, nous ne trouvons à notre adresse que les pages de Fauriel sur le *Philomena*, il n'en va pas de même pour l'admirable tome XXII [5] qui est un véritable « Traité des chansons de geste ». Fauriel, qui tient à rester sur son terrain, s'est chargé des romans provençaux, et c'est à Paulin Paris qu'est tout naturellement échue la tâche, non moins délicate, de mettre en lumière l'épopée nationale. Dans une série de Notices qui sont à la fois scientifiques et charmantes, l'éditeur de *Garin* et d'*Antioche* nous donne un résumé vivant des chansons que ses prédécesseurs n'ont pas encore étudiées. C'est à coup sûr le travail

1. 1835. — 2. 1838. — 3. 1842. — 4. 1846. — 5. 1852.

le plus complet que la France pût, en 1852, opposer à l'Allemagne ; c'est encore aujourd'hui, une lecture qu'aucun romaniste, même allemand, n'est autorisé à dédaigner [1]. Un des collaborateurs de ce tome XXII était Littré, et c'est pour nous l'occasion de mentionner ici sa très originale étude sur « la Poésie homérique et l'ancienne poésie française » [2]. Littré avait assez d'autorité pour qu'on ne se permît pas de le railler sur cette comparaison entre l'*Iliade* et nos vieilles chansons. D'autres, plus téméraires, ont été moins heureux. La thèse de l'auteur était, d'ailleurs, d'une vérité qui était faite pour frapper tous les yeux, et les enfants eux-mêmes savent aujourd'hui que l'épithète homérique fleurit en notre épopée française. Où Littré a été plus aventureux, c'est quand il a voulu traduire le premier chant de l'*Iliade* en vers français « des XIIe et XIIIe siècles ». De telles hardiesses n'ont jamais eu jusqu'ici l'heur de réussir, et les plus savants y ont assez piteusement échoué. La tentative de Littré n'a pas été cependant sans être profitable à la science, et c'est le seul éloge qu'on puisse en faire [3].

Seconde période. L'enthousiasme. Le *Roland* de Génin.

Nous en arrivons à la publication du *Roland* par Génin [4] que nous avons toujours considérée comme une

1. Depuis 1836, M. Paulin Paris avait commencé à publier ses *Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi* dont sept volumes avaient déjà paru en 1848. On y trouve également un grand nombre de Notices sur nos Chansons de geste, mais qui ont surtout un caractère bibliographique. — 2. *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1847. Cet article a été reproduit dans l'*Histoire de la langue française*, t. Ier, p. 307 et ss. — 3. Voici quelques vers de cette traduction qui donneront quelque idée des autres : « Si dit, si siet. En pieds se dresse en l'assemblée, — Agamemnon puissans, le heros fils d'Atrée, — Dolens et tout pleins d'ire en la noire courée, — Et les deux ieus semblans à feu vif et charbon. — Premiers parle à Calchas o regart de felon », etc. — 4. *La Chanson de Roland, poème de Theroulde, texte critique accompagné d'une traduction et de notes*, par F. Génin (Paris, Imprimerie nationale, 1850; un vol. in-8°). L'Introduction est divisée en huit chapitres : I. *Aperçu du poème. Que renferme t-il d'historique?* II. *De la Chronique de Turpin.* III. *Recherche des commencements de*

des dates les plus mémorables de ces humbles annales. Ce n'est pas que le *Roland* n'eut point encore été traduit, et Delécluze, cinq ans avant Génin, avait pris cette intelligente et heureuse initiative [1] ; mais nous n'avions pas encore vu paraître un véritable vulgarisateur. Génin, merveilleusement doué, avait toutes les qualités requises pour populariser une belle œuvre, et il possédait surtout cet enthousiasme, ce contagieux enthousiasme, qui est par excellence la puissance vulgarisatrice. De là l'incontestable succès de son livre. Il est aisé de sourire aujourd'hui de sa préface : il eut été plus malaisé de l'écrire. Quel feu! quelle verve! Comme cet homme est convaincu qu'il vient de découvrir une belle et lumineuse *Iliade !* Comme il croit à son poème! Ce livre très français devait finir par entraîner l'opinion française, et l'auteur fit école. On me permettra bien, à ce sujet, de faire ici une petite place à des souvenirs tout personnels. Je me rappellerai toujours l'impression profonde que fit sur moi la première lecture de cette véritable et superbe épopée. Nous avions un soir, quelques amis et moi, emporté ce précieux volume dans je ne sais quel grenier du quartier latin : je l'ouvris presque au hasard, et Dieu permit que je tombasse sur l'incomparable épisode des derniers moments et de la mort de Roland. Je le lus à mes compagnons de chambrée, mais ce ne fut pas sans peine que je pus achever la lecture. Ma

la langue française pour en inférer l'âge du Roland. IV. *De la bataille d'Hastings et de Theroulde auteur de ce poème.* V. *M. Fauriel réfuté.* VI. *Des remaniements et des rajeunissements du Roland aux* XIII[e] *et* XIV[e] *siècles.* VI. *Imitation et traduction du Roland soit en France soit à l'étranger.* VIII. *De la versification du Roland. Observations sur la lecture du texte. Un mot sur la forme de cette traduction.* — Le poème est arbitrairement divisé en cinq chants ; la traduction est conçue dans le style du XVI[e] siècle.

1. *Roland et la Chevalerie*, par E. J. Delécluze, Paris, 1845, deux vol. in-8°.

voix tremblait, mon cœur se gonflait ; enfin je n'y pus tenir et pleurai abondamment. Nous étions tous plongés dans le même enthousiame et comme noyés dans nos pleurs. Cette mort de Roland, je l'ai relue bien souvent depuis ce soir-là, mais jamais avec une telle émotion. C'est à Génin que j'ai dû cette joie qui a décidé de ma vocation ; c'est à Génin que j'en témoigne ici ma sincère et profonde reconnaissance.

Depuis le *Roland* de Génin jusqu'au « Décret impé« rial ordonnant la publication d'un Recueil des « anciens poètes de la France », il ne s'est écoulé que cinq ou six années, mais qui n'ont pas été stériles. Ce n'est pas cependant en France qu'on a mené à bonne fin la meilleure besogne, et n'était cet excellent tome XXII de l'*Histoire littéraire* dont nous avons parlé plus haut et qui est d'un si haut prix, nous n'aurions vraiment pas « à marquer ces années d'un caillou blanc ». Il y a eu là un point d'arrêt, une halte qui ne devait pas durer. Par bonheur, M. Vitet ne se décourageait pas, et sa belle étude sur la *Chanson de Roland* [1] était faite pour nous revigourer. Peu satisfait du travail de Génin qui a traduit en style d'Amyot une œuvre du XIe siècle, il essaye de nous donner lui-même une analyse nouvelle ou, pour mieux parler, une traduction libre de ce poème qu'il place au-dessus de tous ceux du moyen âge et qu'il veut encore vulgariser plus largement. Puis, M. Vitet est chrétien, et il voit dans le *Roland* ce que Génin, voltairien et sceptique, n'avait pas voulu y voir : « La Muse antique, dit-il, ne se fut jamais permis de célébrer les revers de la patrie. Pour que la poésie se hasarde à choisir de tels sujets, il faut que la lumière

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1852.

chrétienne ait éclairé le monde. » On ne saurait mieux dire, mais peu de voix faisaient ici *chorus* avec la sienne. C'est à peine si l'on peut citer une édition de chanson de geste, le *Girart de Viane* de M. Prosper Tarbé [1]. En Allemagne et en Hollande, on travaillait davantage et mieux : Conrad Hoffmann publiait, dans le corps d'un même volume, deux de nos chansons vraiment héroïques et presque sauvages : l'une (c'est *Amis et Amiles*) où l'on voit un père trancher sans hésiter la tête de ses enfants pour sauver un de ses amis; l'autre (c'est *Jourdains de Blaivies*) où un vassal substitue au fils de son seigneur son propre fils qui est frappé et meurt [2]. Cependant M. Jonckbloet publiait à la Haye [3] les plus beaux poèmes [4] de ce cycle de Guillaume dont on avait à peine effleuré l'histoire avant lui et où il nous est donné d'admirer une chanson, *Aliscans*, qui vaut presque le *Roland*. Un des deux volumes de M. Jonckbloet, le second, est tout entier consacré à un Examen critique des chansons de cette geste, et c'est un travail qui est, encore aujourd'hui, l'un des plus complets sur la matière [5]. Quelques fautes de lecture,

1. *Le Roman de Girart de Viane*, par Bertrand de Bar-sur-Aube, publié par P. Tarbé, Reims, 1850, in-8. — 2. *Amis et Amiles und Jourdains de Blaivies*, zwei altfranzösische Heldengedichte des Kerlingischen Sagenkreises nach der Pariser Handschrift zum ersten Male herausgegeben von Dr Conrad Hoffmann (Erlangen, 1852, in-8o). —3. *Guillaume d'Orange*, Chansons de geste des xie et xiie siècles, publiées pour la première fois... par W.-A. Jonckbloet, professeur à l'Université de Groningue. La Haye, 1854 : deux volumes in-8. — 4. Le *Couronnement Looys* (I, p. 1), le *Charroi de Nimes* (p. 73), *Prise d'Orange* (p. 133), le *Covenant Vivien* (p. 163) et *Aliscans* (p. 215). —5. Le savant hollandais analyse les *Enfances Guillaume* (t. II, p. 14); dessine rapidement la silhouette du Guillaume de l'histoire d'après tous les chroniqueurs contemporains (pp. 21-26); compare à ce sujet l'histoire et la tradition poétique (p. 27); établit que, dès le xie siècle, les chansons sur Guillaume étaient universellement populaires (p. 40); démontre la réalité historique de la bataille d'Aliscans (p. 41); disserte sur les mots *Archant* et *Aliscans* (p. 56); fait voir que les deux légendes de Guillaume d'Orange et de Guillaume Ier, comte de Province, se sont un jour fondues en une seule (p. 60); discute les origines

quelques erreurs de détail ne sauraient infirmer un tel jugement. Le *Guillaume d'Orange* de Jonckbloet est « une œuvre ».

Troisième période : le Travail. Le *Recueil des anciens poètes de la France.*

Nous disions tout à l'heure qu'en France le labeur semblait s'être un peu ralenti ; mais ce ralentissement, disions-nous aussi, ne devait pas être de longue durée. Dès 1854, il s'élaborait à Paris un vaste plan qu'il fallut ramener bientôt à des proportions moins grandioses, mais qui, malgré tout, a abouti à d'excellents résultats. Nous avons été mêlé, jour par jour, à cette généreuse entreprise et pourrions en écrire l'histoire détaillée. Il ne s'agissait de rien moins que de publier TOUTE la poésie française du moyen âge ; quelque chose, je pense, comme plusieurs millions de vers. Comme on était jeune en ce temps-là !

Il se trouvait, d'aventure, que le Ministre de l'Instruction publique, à cette époque reculée, était un érudit que les études sur le moyen âge avaient naguères occupé et charmé. L'étendue de ce dessein ne l'effraya pas, et il mit sans tarder la main à l'œuvre : « Faites-moi un Rapport sur un Recueil projeté de tous les anciens poètes de la France ». Ces paroles s'adressaient à l'homme d'esprit et de savoir qui enseignait alors la philologie à l'École des Chartes, à notre maître Francis Guessard. Celui-ci rivalisait d'enthousiasme avec le Ministre, et me dicta bientôt ce Rapport où l'on put admirer cette netteté de style et cette précision d'idées dont il était coutumier. Peu de temps après, il fut en mesure d'offrir à M. Fortoul le plan détaillé de toute la Collection rêvée. Seule-

toriques du *Charroi*, de la *Prise d'Orange* (p. 65) et du *Couronnement Looys* (p. 80) qui lui donnent l'occasion de montrer que plusieurs Guillaume ont concouru à former la légende de toute cette geste. Etc., etc.

ment, il avait eu, au dernier moment, quelque scrupule devant la masse trop imposante de tant de matériaux et croyait bien faire en ne demandant (tout simplement) que soixante volumes contenant chacun soixante mille vers. Le Ministre ne l'entendait pas de la sorte et, d'une main rapide, écrivit en marge du Rapport : « Publiez tout, *tout,* TOUT. » En trois coups de crayon il venait de décréter la publication de plusieurs millions de vers.

Le 12 février 1856, en tête du *Moniteur universel*, paraissait le fameux Décret, déjà cité, « ordonnant la publication d'un Recueil des anciens poètes de la France ». Le *Journal officiel* a rarement inséré un document qui fit autant d'honneur au gouvernement et au pays.

On se mit joyeusement au travail; on hanta les bibliothèques de Paris; on dressa une bibliographie complète de toutes les chansons qui y étaient conservées; on partit allègrement en Italie (j'en étais) et l'on en revint avec la copie de l'*Entrée de Spagne*, de la *Prise de Pampelune*, de l'*Auberon* et du *Macaire;* on discuta longuement s'il fallait, comme le voulait M. Victor Leclerc, ramener tous les textes au dialecte de l'île de France que cet érudit considérait obstinément comme la langue « classique » du moyen âge, et il fut entendu que l'on se contenterait, plus respectueusement, de reproduire, non pas toujours le plus ancien, mais le meilleur manuscrit de chaque poème; on fixa les principales règles qui devaient présider à l'établissement du texte et, pour être mieux compris de tout le monde, on prépara un spécimen de la future Collection. Ce spécimen fut imprimé par Didot, avec les types de sa maison, en un bel in-octavo à deux colonnes, et l'on y put lire la première partie

de cette *Chanson d'Aspremont* [1] qui est encore inédite. Je la possède encore, cette rarissime plaquette, et elle me rappelle vivement tous ces souvenirs d'il y a quarante ans.

Quand tous ces préliminaires furent achevés, on jeta un dernier regard sur le plan énorme de M. Fortoul, et l'on estima qu'il était irréalisable. Sur ces entrefaites, le ministre mourut. Son successeur, homme pratique, considéra le *Recueil des anciens poètes de la France* comme un beau rêve, et l'on put même craindre un instant que ce rêve n'eut le sort de tous les autres. Il n'en fut rien : M. Rouland rogna le plan de son devancier, mais se garda de le détruire. Il décida que les seuls romans « carlovingiens » feraient partie du Recueil sagement amoindri, et lui attribua modestement quarante volumes de format elzévirien [2]. M. Guessard restait à la tête de l'œuvre.

Dix volumes parurent en moins de dix ans [3]: on

1. On avait pris pour base le meilleur des manuscrits, le 2485 du fonds français à la Bibliothèque impériale (ancien 8203). Aux autres manuscrits on n'avait demandé que les variantes indispensables. Rien, d'ailleurs, n'avait été ajouté au texte, si ce n'est quelques lettres ou quelques mots omis par le scribe, et ces additions avaient été placées entre crochets pour qu'on ne put pas les confondre avec le texte du manuscrit choisi pour type. Ces règles étaient des plus élémentaires. — 2. Chaque volume contient une ou plusieurs chansons publiées chacune sous la responsabilité d'un éditeur particulier. En tête de chaque poème se trouvent une Préface presque uniquement consacrée à la bibliographie de la chanson, et un Sommaire très développé, qui est composé dans la tonalité de l'original et peut, pour le «grand public», remplacer au besoin la lecture du vieux roman. Le poème est ensuite publié d'après le manuscrit qui a été jugé le meilleur; mais tous les autres manuscrits sont scrupuleusement consultés, et l'on y cueille avec soin toutes les variantes utiles. Quelques notes fort brèves et un *Erratum* terminent le volume. — 3. Voici l'énumération de ces volumes, avec leur date, leur composition et les noms de leurs éditeurs : I, 1859: *Gui de Bourgogne*, *Otinel*, *Floovant* (éditeurs : MM. Fr. Guessard et H. Michelant); II. 1859 : *Doon de Mayence* (A. Pey.); III, 1859 : *Gaufrey* (Fr. Guessard et P. Chabaille); IV. 1860 : *Fierabras* (A. Krœber et G. Servois), *Parise la Duchesse* (F. Guessard et L. Larchey); V. 1860 : *Huon de Bordeaux* (F. Guessard et C. Grandmaison); VI. 1861 : *Aye d'Avignon* (F. Guessard et P. Meyer); *Gui de Nanteuil*

débuta en 1859 par *Gui de Bourgogne* et l'on finit en 1870 par *Aliscans*. L'année terrible mit brutalement fin à une œuvre aussi nationale; mais, avec un peu de bonne volonté, on la pourrait reprendre dès demain, et il serait aisé de trouver encore la matière de trente volumes. Qu'on essaie.

Depuis les commencements du Recueil auquel le nom de notre maître restera attaché jusqu'à l'heure fatale où il fallut l'interrompre, il y a encore à signaler, en France et à l'étranger, plus d'une première édition de textes, plus d'un excellent mémoire, et le mouvement désormais ne s'allentit plus. F. Guessard n'avait pas fait entrer dans sa Collection moins de quatorze poèmes; mais il en restait tant d'autres qui réclamaient la lumière! Il y avait par bonheur quelque émulation entre les Allemands et nous. Francisque Michel (qui a tant copié dans sa vie) publiait en 1856, dans la Bibliothèque elzévirienne, le texte de deux manuscrits de *Girart de Roussillon* [1]; mais il avait été, pour l'un d'eux, devancé, l'année précédente, par Conrad Hoffmann [2]. En 1858, nous éditions nous-même notre premier ouvrage, l'*Entrée en Espagne* [3], où nous transcrivions environ mille vers de ce poème encore inédit et qui est d'un si puissant intérêt pour l'histoire légendaire de Charlemagne et de Roland. Prosper Tarbé, en 1860, éditait partiellement ce

(P. Meyer); VII. 1862 : *Gaydon* (F. Guessard et S. Luce); VIII. 1863 : *Hugues Capet* (marquis de la Grange); IX. 1866 : *Macaire* (F. Guessard); X. 1870 : *Aliscans* (F. Guessard et A. de Montaiglon).

1. *Girart de Roussillon*, Chanson de geste ancienne, publiée en provençal et en français d'après les manuscrits de Paris et de Londres. Paris, 1856, in-18. — 2. *Girartz de Rossilho* nach der Pariser Handscrift, herausgegeben von C. Hoffmann. Berlin, 1855-57 (Collection de M. Mahn). — 3. *L'Entrée en Espagne*, chanson de geste inédite, renfermée dans un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise, notice, analyse et extraits (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1858, p. 217). Tirage à part.

Foulques de Candie qui a eu au XIIIe siècle, on ne sait trop pourquoi, autant et plus de succès que le *Roland*[1]. L'année suivante, le même éditeur nous donnait, toujours par fragments, le *Roman des Quatre fils Aymon, princes des Ardennes*[2]; mais Henri Michelant n'était pas homme à se contenter, pour une chanson aussi populaire, de ces lambeaux plus ou moins bien cousus. En 1862, il publia, à Stuttgart, son *Renaus de Montauban*[3] pour la même Société qui avait précédemment édité son *Alexandre*, et mit ainsi aux mains des érudits deux des poèmes qui ont certainement eu le plus de vogue parmi le peuple comme parmi les lettrés du moyen âge. Dès 1851[4], un érudit allemand qui a toujours travaillé très lentement, Theodor Müller, avait publié le texte du *Roland* d'Oxford; mais cette édition n'avait pas satisfait le très consciencieux éditeur qui la cacha et se remit à l'œuvre. En 1863, il se montra moins mécontent de lui et donna enfin au public cette excellente « seconde édition[5] », qui a été et est encore la plus légitimement consultée. Un autre romaniste de haute valeur, Mussafia, faisait paraître à Vienne, en 1864, une édition de la *Prise de Pampelune* et de ce même *Macaire*[6] dont Guessard, deux ans plus tard, allait

1. *Le Roman de Foulque de Candie* par Herbert Leduc, de Dammartin, publié par P. Tarbé. Reims, 1860, in-8. — 2. Reims, in-8. Tous ces ouvrages de M. P. Tarbé font partie de sa « *Collection des poètes de Champagne antérieurs au* XVIe *siècle.* » — 3. *Renaus de Montauban öder die Haimonskinder*, altfranzösisches Gedicht nach den Handschriften, zum ersten Mal herausgegeben von H. Michelant. Stuttgart, 1862, in-8 (Gedruckt auf Kosten des Literarischen Vereins). — 4. *La Chanson de Roland*, berichtigt und mit einem Glossar versehen, nebst Beitrægen zur Geschichte der franzœsischen Sprache. Erste Abtheilung; herausgegeben von Theodor Müller. Gœttingen, 1851, in-8. — 5. *La Chanson de Roland*, nach der Oxforder Handscrift von neuem herausgegeben, erlaütert und mit einem vollständigen Glossar versehen; erste Hælfte, herausgegeben von Th. Müller: Gœttingen, 1863, in-8. — 6. *Altfranzösische Gedichte aus Venezianischen Handschriften*, herausgegeben von A. Mussafia. I. *Prise de Pampelune*. II. *Macaire*; Wien, 1864, in-8.

essayer de convertir le jargon franco-italien en un bon français de France. Erreur de notre maître, mais erreur spirituelle et qu'on est, je l'espère, unanime à lui pardonner.

Après les textes, les traductions. Dans toute l'œuvre de Paulin Paris, il n'est peut-être rien que nous préférions à son « Garin le Loherain mis en nouveau langage [1] ». Nous estimons qu'il serait difficile de traduire plus intelligemment, et cette copie, sans pédanterie et sans archaïsme, a la couleur chaude et vive de l'original : « J'ai voulu, dit très sagement le traducteur, n'employer que des mots d'un usage assez général pour n'embarrasser aucun lecteur sérieux. » Et il ajoute : « J'ai fait de grands efforts pour arriver à rendre le reflet de l'original. » Il y a réussi, et ce reflet est une lumière.

Avec un tout autre système (la traduction en prose vers par vers), la marquise de Saint-Aulaire nous a donné une interprétation populaire de la *Chanson d'Antioche* [2] qu'elle a voulu commencer, en bonne chrétienne, le jour de l'Invention de la sainte croix et qui aura peut-être fait passer sur quelques âmes le grand souffle des croisades.

Voici trois traductions du *Roland* : celles de Jônain [3], d'Alexandre de Saint-Albin [4] et du baron d'Avril [5]. La dernière seule mérite qu'on en fasse

1. *Garin le Loherain*, Chanson de geste composée au XIIe siècle par Jean de Flagy, mise en nouveau langage, avec cette épigraphe : « Bonne chanson plairoit vos à oïr — De grant estoire et de merveillos pris. » (Collection Hetzel, 1862, in-18). — 2. La *Chanson d'Antioche*, publiée par M. Paulin Paris, traduite par la marquise de Saint-Aulaire. Paris, 1862, in-8. — 3. *Roland, poème héroïque de Theroulde, trouvère du* XIe *siècle*, par P. Jônain, traduit sur le texte et la version en prose de Génin. Paris, 1861, in-18. — 4. La *Chanson de Roland, poème de Theroulde*, suivi de la Chronique de Turpin, traduction d'Alexandre de Saint-Albin. Paris et Bruxelles, 1865, in-18. — 5. La *Chanson de Roland*, traduction nouvelle, avec une Introduction et des Notes, par Adolphe d'Avril. Paris, 1865, in-8. — L'Introduc-

estime. Le nouvel interprète de notre vieux chef-d'œuvre a entrepris de le traduire en vers décasyllabiques, comme ceux de l'original : il ne s'est affranchi que de la rime. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce système qui offre à la fois de grands inconvénients et de grands avantages. La poésie est surtout composée de deux éléments : le rythme et la couleur. M. d'Avril a merveilleusement rendu le rythme ; mais il a dû sacrifier la couleur, et parfois la beauté [1].

Il nous serait malaisé d'énumérer ici toutes les dissertations, tous les mémoires qui ont notre Épopée pour objet, et l'on nous permettra sans doute de ne mentionner ici que les livres qui ont ouvert une voie nouvelle, qui ont été originaux et influents. C'est une bien petite brochure que l'*Essai sur l'origine de l'Épopée française* de Charles d'Héricault, et il est avéré qu'elle renferme plus d'une erreur que Paul Meyer a relevée vertement ; mais, malgré tout, quelle intelligence du sujet, que d'aperçus nouveaux, que d'idées suggestives [2] ! C'est également un volume assez mince

tion est divisée en cinq chapitres intitulés : 1° *Les Origines* ; 2° *Considérations historiques* ; 3° *Le Cycle et ses divisions* ; 4° *Les sentiments et les idées* ; 5° *La forme*.

1. Un exemple (la *Mort d'Aude*) donnera une idée de ce système hardi et parfois dangereux : « Notre Empereur est revenu d'Espagne ; — Il vient dans Aix, premier siège de France, — Monte au palais, entre en la grande salle. — Alde s'en vient, la belle damoiselle — Et dit à Charles : « Où est Roland le preux — Qui m'a juré de me prendre pour femme ? » — Charles en a douleur et grande peine ; — Pleure des yeux, tire sa barbe blanche : — « Sœur, chère amie, d'homme mort tu demandes. — J'en veux trouver en échange un meilleur — Et c'est Louis, je n'en peux pas mieux dire. — Il est mon fils, il tiendra mes États. » — Alde répond : « Ce discours m'est étrange. — A Dieu ne plaise, à ses Saints, à ses Anges. — Après Roland que je reste vivante. » — Elle pâlit, tombe aux pieds du roi Charles, — Meurt aussitôt. Que Dieu prenne son âme. » — 2. *Essai sur l'origine de l'Épopée française et son histoire au moyen âge*, par Ch. d'Héricault. Paris, 1859. (Une brochure de 75 pages in-8, tirage à part de la *Revue des Sociétés savantes*.) — Le travail de Ch. d'Héricault nous a été, au début de notre œuvre, singulièrement profitable.

que le *De Gaidone* de Siméon Luce [1]; mais c'était alors une véritable hardiesse que de présenter, pour le doctorat ès lettres, une thèse latine sur une chanson de geste. Cependant Dozy, critique instruit et pénétrant, faisait halte devant nos Chansons de geste, surtout devant celles de la geste de Guillaume, et leur consacrait de bonnes pages, quelquefois paradoxales, dans ses *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne au moyen âge* [2]; un norvégien, M. Unger, nous mettait sous les yeux ce texte de la *Karlamagnus Saga* [3] qui allait être si richement commenté par Gaston Paris [4]; Bormans, en Belgique, mettait aux prises la poésie française et la littérature « thioise » et s'aventurait trop souvent à donner à celle-ci une victoire trop aisément contestable [5]; Bartsch publiait son beau travail sur le *Karl Meinet* et débrouillait un chaos dont le seul aspect était décourageant [6]. Le comte de Puymaigre, lui, débrouillait un autre chaos, celui des romances espagnoles, et démontrait, avec une irréfragable lucidité, cette influence en Espagne de l'épopée française, que des Espagnols seuls ont pu nier [7]. Tant d'utiles travaux étaient dominés, si je puis ainsi parler, par l'activité de l'Académie des Inscriptions qui continuait vivement son *Histoire littéraire* et constatait, avec M. Victor Leclerc, les envahissements victorieux dans

1. *De Gaidone carmine gallico vetustiore disquisitio critica*; éd. S. Luce. Paris, 1866, in-8. — 2. Troisième édition, Leyde, 1864; deux vol. in-8. — 3. *Karlamagnus Saga ok Kappa hans...* af C.-R. Unger. Christiania, 1860, in-8. — 4. *La Karlamagnus Saga, histoire islandaise de Charlemagne* (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1864, XXV, p. 89, 1865, XXVI, p. et ss.). — 5. *La Chanson de Roland, fragments d'anciennes rédactions thioises*, par J. Bormans. Bruxelles, 1864, in-8. — 6. *Ueber Karl Meinet, ein Beitrag zur Karlsage*, von Karl Bartsch. Nürnberg, 1861, in-8. — 7. *Les vieux auteurs castillans* par le comte Ch. de Puymaigre. Paris, 1862, deux volumes in-18 (première édition).

toute l'Europe de notre langue et de notre épopée nationales [1].

Quatrième période : la Critique. L'*Histoire poétique de Charlemagne*. 1865.

Il ne nous resterait guère qu'à parler de deux livres, et, du premier, nous devons nous taire, puisque c'est le notre [2]. Nous ne sommes pas tenu à la même réserve envers le second, et il y a longtemps déjà [3] que nous avons salué l'*Histoire poétique de Charlemagne* comme l'honneur de l'érudition française [4].

Après les trois périodes auxquelles nous avons donné ces noms significatifs, l'Initiative, l'Enthousiasme et le Travail, la période de la Critique venait de commencer avec l'œuvre de Gaston Paris.

Mais déjà notre Épopée avait fait son chemin et conquis sa seconde popularité. Et le jour vint où l'un des plus grandes poètes de ce temps-ci et de tous les temps, cherchant à donner, dans sa *Légende des siècles*, un portrait exact de toutes les grandes époques de l'humanité, emprunta l'un de ses tableaux à une chanson de la geste de Guillaume, à *Aimeri de Narbonne*. De là cet *Aymerillot* qui est la perle de l'écrin.

Comme ils pâlissent devant ces admirables vers, tous les Mémoires des érudits !

Dès que le Poète chante, tout doit se taire, tout se tait...

1. Tome XXIII, 1862 : *Discours sur l'état des lettres en France au XIVe siècle*. Lire surtout les pp. 496-602. — 2. Le tome premier de la première édition, quoique daté de 1866, a réellement paru en décembre 1865. — 3. *Les Épopées françaises*, première édition, I, p. 646. — 4. *Histoire poétique de Charlemagne*, par Gaston Paris, Paris, 1865, in-8. Le livre est divisé en trois parties : I. *Les Sources* ; II. *Les Récits* ; III. *Vérité et Poésie*. — *L'Histoire poétique de Charlemagne* était la thèse française que Gaston Paris présentait pour le doctorat ès lettres. La thèse latine était le *De pseudo Turpino* (1865, in-8).

CHAPITRE XVI

PÉRIODE DE RÉHABILITATION (1870-1893).

CE QU'ON A FAIT JUSQU'ICI. — CE QU'IL RESTE A FAIRE.

Influence des désastres de 1870 sur l'étude et l'amour de notre épopée nationale.

L'Année terrible devait avoir et a eu, en effet, une influence considérable sur les études qui ont l'Épopée française pour objet. C'est le propre des peuples malheureux de se réfugier dans leur passé, pour se consoler des amertumes du présent et se préparer un meilleur avenir. C'est ce dont l'Allemagne nous avait donné l'exemple après Iéna : c'est ce que nous fîmes après 1870, et rien n'était plus légitime. L'ennemi n'avait pas encore quitté notre territoire que déjà nous nous tournions en larmes vers ces deux figures lumineuses, Roland et Jeanne d'Arc, en leur demandant à la fois des consolations et des espérances. L'Allemagne, avec les Contes des frères Grimm et tant d'autres œuvres profondément patriotiques, avait naguère reconstitué son esprit national « par le sentiment éclairé de la solidarité de son présent avec son passé[1] » : la *Chanson de Roland* fit la même œuvre durant ces années de recueillement qui suivirent le grand désastre. Les éditions s'en multiplièrent et firent vibrer les âmes qui étaient désolées et muettes. Roland, lui aussi, était un vaincu ; mais une telle défaite n'avait fait subir aucun amoindrisse-

1. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 132.

ment à sa gloire, et Charlemagne, d'ailleurs, l'avait vengé par une éclatante et décisive victoire. En attendant Charlemagne, nous nous consolâmes avec Roland. Ce fut une rage, une frénésie; non pas de celles qui épuisent un peuple, mais de celles qui le relèvent. L'œuvre de M. de Bornier vint à point pour donner une nouvelle satisfaction au sentiment national, et la *Fille de Roland* eut cent représentations. Ce fut une de nos revanches. On répéta partout le fameux vers : « Tout homme a deux pays, le sien, et puis la France », lequel est moins nouveau qu'on n'a pu le croire, mais qui, sous une forme un peu chauvine, exprime une antique et profonde vérité. Cette *Fille de Roland*, dont l'inspiration générale est due à nos chansons de geste, on voulut alors la jouer un peu partout, et il n'est guère de collège où l'on ne se soit donné la joie de la représenter avec des coupures et des suppressions plus ou moins intelligentes et nécessaires. Ces adaptations étranges et que j'ai connues *de visu* portaient généralement ce titre nouveau : *Le fils de Ganelon*, et la fille de Roland n'y brillait que par son absence. On applaudissait quand même.

Textes épiques publiés depuis 1870.

Le mouvement était donné; mais on s'aperçut aisément que, pour être durable, un tel enthousiasme devait revêtir parmi nous un caractère scientifique. La France eut la sagesse de le comprendre.

De nouvelles études étaient indispensables : on s'y assujettit. De nouveaux livres étaient nécessaires : on les écrivit.

C'est par des publications de textes qu'il importait de commencer. Il faut, en effet, se dire et se redire que, sur cent chansons de geste, il y en a environ quarante qui sont encore inédites; il faut aussi se persuader que, parmi celles-ci, il y en a qui sont de la plus

haute valeur, comme le *Moniage Guillaume* et presque toute la geste des Lorrains. Tant que ces textes précieux dormiront dans les manuscrits, il n'y aura rien de vraiment décisif à espérer pour la connaissance approfondie de l'Épopée française. Tout ce qui se rapporte à l'examen critique de la langue et de la versification romanes, aux origines historiques, au développement de la légende et, ce qui est à nos yeux d'un prix plus relevé, à l'histoire de la vie privée et des mœurs de nos pères, tout, tout demeurera suspendu, tant qu'on n'aura pas publié la somme de notre littérature épique. Des textes, il nous faut des textes.

Textes épiques publiés depuis 1870.

Depuis 1870, une trentaine de chansons ont été publiées; mais, pour une dizaine d'entre elles[1], il s'agit seulement d'éditions nouvelles, plus parfaites que les précédentes[2]. Restent donc environ vingt textes nouveaux, et ce n'est pas assez, suivant nous, pour vingt-trois ans de travail. Je sais bien qu'en revanche

1. *Aigar et Maurin*, fragments, Scheler, 1877; *Aimeri de Narbonne*, Demaison, 1888; *Aïol*, deux éditions : 1° Fœrster, 1876; 2° Jacques Normand et Gaston Raynaud, 1877; *Acquin*, Jouon, 1880; **Aliscans*, De Montaiglon et Guessard, 1870; **Amis et Amiles*, C. Hoffmann, 2e éd., 1882; *Anseïs de Carthage*, J. Alton, 1892; *Auberon*, Graf, 1878; **Aubry le Bourgoing*, A. Tobler, 1870; *Bastart de Bouillon*, Scheler, 1877; **Berte aus grans piés*, Scheler, 1874; *Berta de li gran pié*, Mussafia, 1874; *Bueves de Commarchis*, Scheler, 1874; *Brun de la Montagne*, P. Meyer, 1875; *Le Chevalier au Cygne*, Hippeau, 1874; **Couronnement Looys*, E. Langlois, 1889; *Daurel et Beton*, P. Meyer, 1880; *Destruction de Rome*, Grœber, 1873; *Elie de Saint Gilles*, deux éditions : 1° G. Raynaud, 1879; 2° Fœrster, 1882; *Elioxe*, Todd, 1889; *Enfances Ogier*, Scheler, 1874; *Enfances Rolant (Berta e Milone* et *Orlandino)*, Mussafia, 1885; *Enfances Vivien*, Wahlund et Hugo von Feilitzen, 1886; *Galien*, Stengel, 1890; **Girart de Roussillon*, texte d'Oxford, Shweppe, 1878, et Fœrster, 1880; texte de Londres, Stürzinger, 1880; *Godefroi de Bouillon*, Hippeau, 1874; **Jourdain de Blaivies*, 2e édition, C. Hoffmann, 1882; *Mainet*, fragments, G. Paris, 1875; *Maugis d'Aigremont*, *Revue des Langues romanes*, 1892, 1893; *Mort d'Aimeri de Narbonne*, Couraye du Parc, 1884; **Raoul de Cambrai*, P. Meyer et A. Longnon, 1882; **Roland*, éditions multiples; *Roncevaux*, remaniements du *Roland*, Fœrster, 1883 et 1886; **Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, Koschwitz, 1880 et 1883. — 2. Nous les indiquons ci-dessus par un astérisque.

on a découvert quelques poèmes nouveaux, comme *Mainet*, comme l'*Aigar et Maurin* provençal, comme *Aquilon de Bavière*; mais si précieuses que soient de telles découvertes, elles ne nous consolent pas de tant d'autres poèmes dont on ne connaît que l'existence et qui restent dans la nuit. Chose plus grave : le mouvement des éditions nouvelles s'est sensiblement ralenti depuis plusieurs années, et il n'y a peut-être pas lieu d'espérer qu'il s'accélère de nouveau. Nous nous sommes demandé à quelle cause il convenait d'attribuer un ralentissement aussi fâcheux, et nous pensons l'avoir découverte. C'est le cas, suivant nous, d'appliquer ici le fameux axiome : « Le mieux est l'ennemi du bien ». On se montre aujourd'hui si difficile sur l'établissement d'un texte critique que les plus vaillants reculent. Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir voyager par toute l'Europe à la recherche de tous les manuscrits d'une chanson de geste; il n'est pas aisé de les distribuer en familles et sous-familles, et de reconstituer avec eux le texte, le vrai texte, l'auguste texte primitif. Alors qu'arrive-t-il? On se désespère, et l'on attend. Mieux vaudrait, en attendant l'édition définitive, publier de bonnes éditions paléographiques qui permettraient du moins à l'historien d'utiliser à son profit les données de nos anciens poèmes. Les philologues prendraient ensuite leur temps pour nous donner quelque jour la version authentique de chaque chanson avec cette méthode et cette sûreté dont Paul Meyer leur a fourni naguères le modèle dans son édition partielle du *Charroi de Nimes*[1].

Traductions nouvelles.

Les éditions ne suffisent pas, et il est indispensable que quelques chansons, à tout le moins, soient accom-

1. *Choix d'anciens textes bas-latins, provençaux et français*, etc., 2e partie, *Français*, pp. 237 et ss.

pagnées de traductions. Nous ne vivons pas en Allemagne où la vulgarisation n'est pas un besoin du génie national, mais en France où l'on ne se plaint jamais que la science soit trop élémentaire. Il ne faut pas dédaigner le grand public, sous peine d'être abandonné par lui, et il convient surtout de ne point transformer la science en je ne sais quel temple où les prêtres seuls ont le droit d'entrer. Je sais telle édition de la *Chanson de Roland* qui n'a dû sa diffusion qu'à la traduction dont elle est munie, et c'est principalement par ces traductions que notre Iliade a reconquis son antique popularité. Il en a été de même pour le *Girart de Roussillon*, pour ce texte hérissé de difficultés et qui, avant Paul Meyer, n'était guère abordable qu'à dix savants en France et à cent en Europe. C'est dans nos collèges surtout, c'est dans nos classes de seconde que de telles traductions sont de mise. Lorsque le *Roland* a forcé les portes de l'Université et conquis sa place au soleil parmi les grands classiques, nous ne nous doutions pas que certains professeurs en profiteraient pour faire induement pénétrer l'enseignement supérieur dans l'enseignement secondaire et pour se livrer à une philologie intempestive devant des collégiens de seize ans. Ce que nous voulions, c'est qu'on leur lût, d'une voix vibrante et d'un cœur ému, une traduction de notre vieux poème ; c'est qu'on en fît sobrement admirer la beauté simple et profonde ; c'est surtout qu'on prît occasion de cette lecture pour dire à ces jeunes Français : « Voyez, mes enfants, combien la France était déjà grande et combien elle était aimée il y a plus de huit siècles. » Toute autre méthode nous semble présomptueuse et vaine.

Les Traités et les Manuels.

Il nous fallait ensuite des Traités complets sur notre épopée nationale, des œuvres synthétiques qui

I PART. LIVR. III. CHAP. XVI.

fissent saisir au lecteur français, très amoureux de clarté, l'ensemble même de l'histoire de nos chansons. Nous avions terminé en 1868 les trois premiers volumes de nos *Épopées* : nous nous remîmes à l'œuvre dix ans après et, au lieu de terminer notre livre, nous le recommençâmes. Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'en parler. Quelques années plus tard, en 1883, un érudit danois condensait en un excellent volume [1] toutes les données acquises sur notre Épopée nationale : il y consacrait de courtes notices à chacune de nos chansons de geste et complétait un aussi utile travail par la plus détaillée et la meilleure de toutes les bibliographies. Il est peu de français, hélas ! qui soient familiers avec les langues des autres pays, et notamment avec le danois. Le livre de Nyrop avait besoin et méritait d'être traduit en français, et nous savons qu'on y pensait. Nous fumes devancés par un italien, et nous nous estimons encore heureux que l'œuvre du savant de Copenhague ait été mise ainsi à la portée d'un plus grand nombre de nos compatriotes. Le traducteur italien était, d'ailleurs, un homme au courant de la science et qui a su donner, par quelques additions heureuses, un cachet original à cette nouvelle édition de l'œuvre de Nyrop [2].

Les Monographies scientifiques.

La synthèse, c'est fort bien ; mais, pour qu'elle soit utile et sûre, il convient qu'elle soit de longue main préparée par d'excellentes analyses. Rien n'est, à cet égard, plus profitable que de consciencieuses monographies, et ce sont là les indispensables et solides matériaux avec lesquels on pourra enfin élever l'édifice laborieux des grands Traités ou des grandes Histoires

1. Kristoffer Nyrop, *Den Oldfranske Heltedigtning*. Copenhague, 1883. — 2. *Storia dell' Epopea francese nel medio evo*, prima traduzione dall' originale danese di Egidio Gorra, etc. Turin, 1889.

générales. Pour être en mesure de posséder, dans trente ou cinquante ans, un Manuel complet de l'Épopée française, il faudra vingt travaux comme ceux que Paul Meyer a consacrés à la légende d'Alexandre [1] et au roman de *Girart du Roussillon* [2]. Remonter aux sources multiples et cachées de telle ou telle légende; la suivre à travers toutes les sinuosités de son cours, et pour ainsi parler, dans tout le partage de ses eaux; puis, se faire chimiste et étudier au microscope tous les éléments dont elle se compose, les bien doser et en faire très clairement connaître la qualité et la valeur; puis, enfin, pour prendre encore une autre image, se constituer vaillamment l'historien exact de sa grandeur et de sa décadence : telle est l'œuvre, très abrupte et malaisée, de ceux qui entreprennent une de ces monographies nécessaires. M. Paul Meyer y a véritablement excellé, et l'on peut dire qu'il en a créé le type. Il n'y a plus qu'à l'imiter.

Les travaux sur les origines historiques de nos chansons.

Parmi ces sources de la légende, l'histoire, la véritable histoire est certainement la plus importante. Il y a longtemps déjà qu'on l'a compris, et qu'on a essayé de débrouiller les origines historiques de nos chansons de geste, de leur affabulation, de leurs héros. C'est ici, dois-je le dire, qu'il convient de ne pas se laisser emporter par l'imagination et par l'esprit de système. Certes, il y a des éléments historiques dans nos vieux poèmes, et aveugle serait qui ne les verrait point; mais enfin, tout n'y est pas historique, et il serait bon de ne pas se jeter d'un excès dans l'autre. A force de trouver que toute épopée est de l'histoire, on en

1. *Alexandre le Grand dans la littérature française au moyen âge; Histoire de la légende*, 1886. — 2. *Girart de Roussillon, Chanson de geste traduite pour la première fois*, 1884. L'Introduction et les Appendices ne renferment pas moins de 234 pages.

arriverait facilement à conclure que toute histoire est de l'épopée. Il faut être, en ces cas épineux, d'une véritable sévérité, éviter d'être spirituel, si on le peut, et ne pas se montrer satisfait de demi preuves. Il faut surtout ne pas se contenter de généralités vagues, et préciser nettement. Par bonheur, nous avons encore ici des modèles presque parfaits et qui sont heureusement imitables. Tels sont les travaux d'Auguste Longnon qui ont pour objet *Girart de Roussillon dans l'histoire* [1], « l'élément historique de *Huon de Bordeaux* [2] » et l'historicité des *Quatre fils Aimon* [3]. Ce qui caractérise l'auteur de ces pages vraiment concluantes, c'est cette précision même dont nous venons de parler : « Le Charlemagne des *Quatre fils Aimon* n'est autre que Charles-Martel, et le roi Yon de cette même chanson est cet Eudon qui fut roi ou duc de Gascogne au VIIIe siècle [4]. » Voilà des noms exacts, voilà des dates claires. Il n'y a pas là de ces points d'interrogation qui troublent les meilleurs esprits, mais des affirmations sagement restreintes et bien prouvées; il n'y a pas là de ces ingéniosités dangereuses où l'on tombe si aisément en pareille matière, mais tout juste assez d'imagination pour découvrir la bonne piste, et assez de sagacité pour ne pas la perdre. Il importe que l'exemple d'Auguste Longnon soit suivi et qu'on étende à toutes nos chansons la méthode dont il s'est si avantageusement servi pour éclairer les origines de trois ou quatre d'entre elles.

1. *Revue historique*, nov. déc, 1878, pp. 242-279. — 2. *Romania*, 1879, p. 1 et ss. — 3. *Revue des questions historiques*, janvier 1879, pp. 73-93. Cf. l'Introduction du *Raoul de Cambrai*, éd. P. Meyer et Aug. Longnon, etc. — 4. Le roi Eudon a très historiquement fait accueil aux ennemis de Charles Martel, tout comme Yon, dans notre vieux poème, offre un refuge aux quatre fils du duc Aymon qui sont en guerre contre Charlemagne. Etc., etc.

Les études sur la vie privée.

L'histoire de la vie privée offre à nos yeux plus d'intérêt que l'histoire même des révolutions et des guerres, à laquelle on donne trop volontiers le nom de « grande histoire ». Ici encore, de nouveaux travaux s'imposent à l'activité des médiévistes. Les chansons de geste, en effet, peuvent légitimement être considérées comme l'une des plus fécondes et des meilleures sources d'une « Histoire de la vie privée au moyen âge ». Nul n'a décrit avec plus de justesse que nos vieux poètes le costume et l'armure, l'habitation et le mobilier et, pour mieux parler, toute la vie intime de la société féodale. Jules Quicherat, qui était un esprit si positif et si clairvoyant, a été l'un des premiers à proclamer cette vérité, qui est aujourd'hui passée à l'état d'axiome. Quelques livres, qu'il s'agit à la fois de continuer et de multiplier, ont mis en évidence cette nouvelle utilité de nos épopées nationales, et nous pourrions en citer d'autres que ceux d'Alwin Schultz en Allemagne [1] et de Flach en France [2]. Ici encore nous ne pouvons signaler qu'en passant une œuvre qui porte notre nom, et dont les données ont été en partie empruntées à notre littérature épique : la *Chevalerie* [3].

Où il y a encore quelque doute et incertitude, c'est quand il s'agit, non plus de la vie privée, mais des mœurs elles-mêmes. Les chansons de geste en offrent-elles une image exacte, ou bien, comme l'ont prétendu certains érudits, ne seraient-elles que des *romans*, dans l'acception la plus moderne de ce mot ? Nous

1. *Das hœfische Leben zur zeit der Minnesinger*, 1re édition, Leipzig, 1880, deux vol. in-8. — 2. *Histoire des institutions de la France*, 1892, in-8. — 3. « Les Chansons de geste sont la principale de nos sources, et c'est là qu'à notre sens on trouve la peinture la plus exacte de la chevalerie et des temps chevaleresques » (Préface, p. XIII). *La Chevalerie* a paru en décembre 1883.

avons longuement étudié ce problème et espérons publier bientôt le résultat de nos recherches dans un livre qui aura pour titre : *De l'autorité des chansons de geste*. Nous avons, pour arriver à une conclusion solide, interrogé longuement toutes les œuvres historiques depuis le XIe siècle jusqu'au XIIIe, et y avons relevé les textes qui se rapportent à l'histoire des mœurs ; puis, nous avons fait le même travail sur les chansons de geste et avons mis en regard, sur deux colonnes, ces deux ordres de témoignages, ces deux familles de documents. La ressemblance est frappante, et va parfois jusqu'à l'identité. Telle sera notre conclusion ; mais d'autres érudits descendront encore plus avant dans le détail et achèveront cette démonstration. Nous nous estimerons heureux de l'avoir ébauchée.

Les recherches sur la versification romane.

Nous cherchons avant tout, dans le présent chapitre, à déterminer les principaux caractères qu'ont revêtus, en ces dernières années, les travaux sur l'épopée française. Il ne faudrait pas oublier les études, si arides en apparence, et cependant si passionnantes, qui ont eu pour objet la versification de nos anciens poèmes. Que de discussions, que de batailles sur le mètre et sur le rythme ! Que d'articles, que de brochures, que de livres ! Il y a trêve aujourd'hui ; mais la guerre n'est pas terminée, à moins que le livre tout récent de M. Stengel sur la *Versification romane*[1] ne fasse décidément signer la paix entre les belligérants. Nous n'y comptons guère.

Les Dictionnaires.

Les Dictionnaires et Glossaires ne sont pas moins utiles que les Traités de rythmique, et ces ressources ne nous manquent plus. On ne pouvait naguère consulter utilement que le très estimable travail de

1. Cf. *Romania*, 1893, p. 343.

Gachet; mais nous avons aujourd'hui entre les mains l'œuvre énorme de Frédéric Godefroy où les chansons de geste sont citées vingt fois par page, et nous possédons, grâce surtout à la Société des anciens textes, de précieux glossaires pour un certain nombre de nos chansons. On les fondra quelque jour en un seul et même Dictionnaire, et ce sera un de nos meilleurs répertoires.

La Critique.

Tous ces travaux ne sont pas sans présenter de véritables difficultés, et les premiers qui sont entrés dans ces chemins peu frayés y ont fait plus d'un faux pas. Par bonheur pour la science et pour eux, ils ont rencontré sur leur route ces avertisseurs un peu rudes, qu'on appelle les critiques. On ne rend justice aux critiques que longtemps après avoir reçu leurs coups; mais il convient d'avouer, en toute sincérité, qu'ils font souvent une œuvre utile; que sans eux la médiocrité serait reine et que, pour nous borner ici aux travaux sur nos chansons de geste, ils ont singulièrement contribué aux progrès réels de la science. Aux rédacteurs de l'ancienne *Revue critique* et de la *Romania*, comme à l'auteur des *Recherches sur l'Épopée française* [1], on ne peut certes pas reprocher un excès de bienveillance; mais leur sévérité nous a été salutaire à nous et à d'autres. Nous avons travaillé désormais avec une lenteur plus consciencieuse; nous avons recommencé celles de nos œuvres qui étaient visiblement imparfaites; nous les avons refaites autrement et moins mal. Sans le vouloir, les critiques font un peu l'office d'un chef d'orchestre : ils modèrent les uns,

1. Paul Meyer, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (1867, p. 28-63, 301-342). La première partie de ce Mémoire était consacrée à nos *Épopées* (1re éd., tome I); la seconde à l'*Histoire poétique de Charlemagne*, de Gaston Paris.

I PART. LIVR. III. CHAP. XVI.

excitent les autres et répriment les notes fausses. La besogne est utile, mais elle est âpre.

Les Compagnies savantes : l'Académie des inscriptions.

Nous n'avons guère parlé jusqu'ici que des travaux individuels ; mais les Compagnies savantes elles-mêmes étaient loin de se montrer indifférentes aux études sur notre passé épique. L'Académie des Inscriptions, avant toutes les autres, a fait preuve ici d'une grande largeur de vue, et à deux reprises, a décerné la plus haute de ses récompenses à des œuvres qui avaient notre vieille littérature pour objet. Ce prix Gobert qui a été fondé « pour récompenser le travail le plus savant et le plus profond sur l'Histoire de France et les études qui s'y rattachent », l'Académie l'a très intelligemment accordé, non seulement à des ouvrages qui sont consacrés à l'histoire littéraire, mais encore à des livres d'archéologie [1] et d'épigraphie [2]. Elle a prouvé par là qu'elle comprenait très libéralement l'idée du fondateur ; mais, sur un autre terrain, elle a favorisé, d'une façon encore plus active, les recherches sur notre épopée nationale. C'est dans une de ces Collections où elle continue l'œuvre des Bénédictins de Saint-Maur, c'est dans l'*Histoire littéraire* que l'on peut suivre le mouvement de réaction en faveur de nos chansons de geste. Nous avons déjà signalé cet admirable tome XXII dont la plus grande partie est due à la plume de Paulin Paris ; mais ce volume n'est pas le seul que nous ayons ici le devoir de mentionner, et deux autres tomes du même Recueil, le XXV[e] et le XXVI[e], renferment d'aussi substantielles et attachantes Notices, signées du même érudit, sur certaines chansons des XII[e] et XIII[e] siècles qui avaient

1. *Histoire du costume en France, d'après les sceaux,* par G. Demay. — 2. *Musée de Lyon. Inscriptions antiques,* par MM. Almeir et Dissard.

été précédemment omises ou réservées, comme aussi sur certains romans du XIVe siècle qui sont là, à leur vraie place, parmi les œuvres du siècle de Froissart. Il est à peine utile d'ajouter que, dans la Commission de l'*Histoire littéraire*, M. Gaston Paris continue l'œuvre paternelle.

L'École des Chartes.

A l'École des Chartes, il n'y a point (la lacune est des plus regrettables) de cours spécial d'Histoire littéraire; mais nos vieux poèmes y sont, du haut de plusieurs chaires, signalés vivement à l'attention des élèves. De là un certain nombre de thèses dont le sujet a été emprunté par eux à l'Épopée nationale, depuis le travail de Camille Pelletan sur « la forme et la composition des Chansons de geste [1] » jusqu'aux essais de Jacques Normand sur *Aïol* et *Mirabel* [2]; de Demaison sur *Aimeri de Narbonne* [3]; de Couraye du Parc sur la *Mort d'Aimeri de Narbonne* [4], et d'Ernest Langlois sur le *Couronnement Looys* [5]. Ces dernières études sont plus tard devenues de bons livres, comme il arrive assez fréquemment à l'École, et c'est ce dont personne n'a pu s'étonner. D'autres chartistes, vers le même temps, publiaient d'autres textes et Gaston Raynaud, entre autres, complétait son édition *Aïol* par celle d'*Élie de Saint-Gille*. Le jour viendra où l'on créera à l'École les deux chaires si désirées d'Histoire littéraire et de Géographie du moyen âge; le jour viendra où nos élèves sortiront des bancs en connaissant à fond ce qu'on ne peut apprendre aujourd'hui (et encore par fragments) qu'à l'École des Hautes études ou au Collège de France.

La Société des anciens textes.

Les libraires et éditeurs de nos jours (soit dit sans leur en faire un reproche) ne se montrent point parti-

1. *Positions des thèses de 1869*, pp. 65-70. — 2. *Ibid.*, 1875. — 3. *Ibid.*, 1876. — 4. *Ibid.*, 1880. — 5. *Ibid.*, 1883.

culièrement friands de publier des chansons de geste, lesquelles, paraît-il, se vendent un peu moins que la *Débâcle*. C'est ce qui a rendu nécessaire la fondation de Sociétés spéciales qui, grâce à des souscriptions qu'on souhaiterait plus abondantes, peuvent mener à bonne fin une entreprise où les libraires ne veulent pas s'aventurer. Telle est la Societé des anciens textes français qui, avec une rare hardiesse et persévérance, a déjà publié des éditions à peu près irréprochables d'un certain nombre de nos vieux romans[1]. Pas encore assez à notre gré, et nous attendons d'elle un *Aspremont*, un *Girbert de Metz*, un *Moniage Guillaume*. La Société de l'Histoire de France, qui est l'aînée de la Société des anciens textes, n'est pas autorisée à la suivre dans cette voie, et il lui est interdit de publier des textes qui ne soient pas expressément historiques ; mais elle a du moins montré quelle estime elle fait de la littérature narrative du moyen âge en publiant le *Poème sur la croisade des Albigeois* et cette *Histoire de Guillaume le Maréchal* qui a l'allure épique.

L'Enseignement supérieur.

L'enseignement supérieur, en France, ne pouvait demeurer étranger ni se montrer défavorable à la victorieuse invasion de nos vieux poèmes. La *Romania*, dès 1876, avait mené campagne pour que la philologie romane pénétrât enfin dans l'économie des examens supérieurs. La cause était gagnée d'avance, et, pour ne citer ici qu'un exemple entre vingt, le *Roland* figura, en 1877, sur le double programme de l'Agrégation de grammaire et de l'Agrégation des lettres. On voudra peut-être ne pas trop m'accuser de chauvinisme, si je déclare que jamais lecture ne m'a causé autant de joie que celle de ces programmes si

1. *Brun de la Montagne*, *Aiol*, *Elie de Saint Gilles*, *Daurel et Beton*, *Aimeri de Narbonne*, la *Mort d'Aimeri*, etc.

heureusement modifiés et si inopinément enrichis. Je m'imagine encore aujourd'hui que cette joie fut alors partagée par les candidats; mais peut-être moins chaudement.

Rédiger des programmes, c'était fort bien; mais il s'agissait de ne pas abandonner à eux-mêmes des jeunes gens qui abordaient pour la première fois une étude aussi nouvelle. C'est ce que comprirent à la fois les Facultés catholiques et celles de l'État, auxquelles le Collège de France et l'École des Hautes études donnèrent l'exemple. Bien peu d'années se sont écoulées depuis lors sans que Gaston Paris ne soit monté en chaire, un texte épique à la main [1], et sans qu'il l'ait expliqué avec sa lucidité et sa « suggestion » ordinaires. La parole des professeurs leur parut bientôt insuffisante à eux-mêmes, et chacun de leurs auditeurs, auxquels ils laissaient une utile indépendance, fut chargé par eux d'un travail spécial sur une seule et même chanson. Pour être emprunté aux Universités allemandes, le système n'en a pas moins donné d'excellents résultats. Le très regretté Arsène Darmesteter, qui avait trouvé le secret d'être à la fois le plus érudit et le plus bienveillant de tous les maîtres, choisissait en 1877, pour sujet de ses leçons à la Sorbonne, « l'Histoire de la poésie épique en France », tandis que M. Talbert, dès l'année précédente, étudiait à l'Université catholique d'Angers « les Épopées fran-

1. Paulin Paris avait mis depuis longtemps ce système en honneur et avait fait imprimer tout spécialement, pour ses auditeurs du Collège de France, une partie du *Roncevaux* (texte de Paris) qu'il commentait devant eux. Son fils suivit, dès 1869, l'exemple paternel dans la même chaire et choisit en 1872 la *Chanson d'Aliscans* comme matière de ses leçons. A l'École des Hautes études en 1872-1873, en 1878-1879, etc., il adopta, comme programme de seconde année, une étude critique sur le *Fierabras*. En 1873-1874, ce fut le tour des remaniements du *Roland* et, en 1880, du *Roland* lui-même, etc.

çaises et le *Roland* ». Je ne cite ces deux derniers faits que comme type d'une foule d'autres qu'il serait peut-être superflu d'examiner en détail. C'était partout la même passion en faveur de nos vieux textes, et tout nous donne à espérer que ce n'était point un feu de paille.

L'Enseignement secondaire.

Pendant que les écoliers de nos collèges et lycées feuilletaient avec plaisir (phénomène assez rare) les pages de leurs nouveaux classiques, du *Roland* tout d'abord et, un peu plus tard, de ce Villehardouin et de ce Joinville qui ont si légitimement bénéficié de la popularité de notre vieille chanson; pendant qu'ils organisaient des représentations de la *Fille de Roland* sans fille de Roland, leurs maîtres, non moins enthousiastes, célébraient la vieille Épopée jusques dans ces discours de distribution de prix où elle n'avait jamais pénétré [1]. C'était le temps où l'on raffolait des conférences, et cent conférenciers, plus ou moins bien préparés à cette tâche, se taillaient un succès dans la gloire de Roland. Les bibliothèques attachaient tous les jours un plus haut prix aux moindres débris de nos vieux poèmes, et le vieil Ambroise Didot, qui avait devancé ce mouvement, faisait rédiger un « Catalogue raisonné de sa bibliothèque » où les Romans de chevalerie tenaient la plus large place. Les Revues et les journaux faisaient chorus aux conférenciers et aux professeurs; les premiers libraires de France donnaient à leurs livres sur la littérature chevaleresque la parure d'une illustration dont les éléments étaient tantôt demandés au génie

Les peintres et les musiciens.

1. Discours de M. Berton au Lycée de Nevers, le 4 août 1879, etc. etc. — 2. 1867, t. I. En 1870 parut le premier Appendice de ce Catalogue sous ce titre : *Essai de classification méthodique et synoptique des Romans de chevalerie inédits et publiés.*

des peintres contemporains, tantôt aux monuments figurés du moyen âge ; Luc-Olivier Merson esquissait, de son plus fin crayon, les principales scènes des chansons de geste pour un livre dont je ne puis louer que les images ; mais ces images sont des tableaux, et il en est, comme la « Mort de Vivien » et les « Quatre fils Aimon reconnus par leur mère », qui peuvent légitimement passer pour des chefs-d'œuvre. Plus d'un peintre glanait dans le champ où Merson moissonnait, et nous avons eu successivement plusieurs « Morts de Roland » qui, je dois l'avouer, ne valaient guères mieux les unes que les autres. Les auteurs de ces honnêtes tableaux nous ont parfois consulté, mais c'était toujours quand leurs toiles étaient achevées et quand ils n'y pouvaient plus rien modifier. Nous nous sommes d'ailleurs demandé pourquoi les sculpteurs et les peintres ne s'inspirent pas plus souvent de nos chansons épiques où les beaux sujets foisonnent. Les musiciens ne se montrent guères plus empressés, et nous n'avons guères obtenu, en toute notre vie, qu'une sorte d'oratorio sur Aliscans, qui n'a jamais vu le jour et dont nous avons sans doute été l'unique auditeur. Et cependant quel livret d'opéra, quel poème on pourrait écrire avec cet *Aliscans* qui est presque aussi beau et qui est plus humain que le *Roland !* La grande défaite des chrétiens à Aliscans en formerait le premier acte, avec la mort de l'enfant Vivien sous le grand arbre feuillu. C'est aux portes d'Orange que se passerait le second acte et qu'on verrait entrer en scène Guibourc, la femme héroïque de ce Guillaume qui vient d'être battu par les païens et s'enfuit devant eux, mais que Guibourc ne reconnaît point, parce qu'il est vaincu, hélas ! et qu'elle ne peut supposer que son mari ne soit pas vainqueur. Le troisième acte aurait

pour théâtre (décor superbe) le palais de ce fils de Charlemagne auquel le grand vaincu d'Aliscans vient demander aide et secours contre les païens : Guillaume, le pauvre Guillaume est mal reçu par cet Empereur qui lui doit sa couronne; il est bafoué par tous les courtisans; il est repoussé par l'Impératrice elle-même qui est sa propre sœur, et, fou de colère, il se jette soudain sur cette ingrate et va la tuer, quand tout à coup apparaît, dans la lumière, une jeune fille, une enfant, toute blanche, toute pure, toute charmante, qui se jette aux genoux de Guillaume et lui demande, de sa très douce voix, la grâce de sa mère. Cette enfant, c'est sa nièce, c'est Aélis : Guillaume la regarde, pleure et pardonne... Je ne sais si l'enthousiame nous égare; mais nous nous imaginons qu'il y aurait là des thèmes superbes pour un musicien qui n'a pas encore paru, et que nous attendons.

Le théâtre. Entre l'Opéra où nous voudrions voir représenter *Aliscans* et le théâtre du « Chat Noir », la distance est longue, et cependant, dut-on se scandaliser d'une telle audace, nous avons le devoir de signaler ici un Oratorio en trois tableaux, intitulé *Roland*, dont nous avons le texte sous les yeux et qui a, en effet, été exécuté sur la scène du Chat Noir au mois de janvier 1891. Les personnages, avons-nous besoin de le dire, étaient en bois et en carton : c'étaient des marionnettes, pour tout dire; mais qui n'étaient pas plus ridicules après tout que ces marionnettes italiennes qui, à l'heure même où nous écrivons ces lignes, jouent à Naples ou en Sicile de petits drames tirés de nos chansons, *Ogier* ou *Renaud*. Les paroles du *Roland* étaient de Georges d'Esparbès et la musique de Charles de Sivry. La belle Aude, tout naturellement, y tient autant de place que Roland lui-même,

et il y a dans cet étrange livret bon nombre de notes fausses. Mais, somme toute, il y reste encore quelque grandeur, et nous ne haïssons pas le dénouement. Dans l'instant où Roland meurt, sa fiancée a soudain le pressentiment de cette mort qui la tue et jette de loin ces adieux à son fiancé : « Bon chevalier, monte vers Dieu ; — je t'accompagne sur la route. » Puis, le *récitant* s'écrie au moment où la toile baisse : « Ce fut grand deuil pour la mort de Roland. » C'est littéralement un des vers de notre poème du onzième siècle, et l'on ne pouvait, ce semble, mieux finir.

Le même soir, on représentait au Chat Noir la *Phryné* de M. Maurice Donnay. Voilà qui nous gâte *Roland*.

La poésie.

Par bonheur nous avions, pour nous consoler, les beaux vers d'Autran en sa *Légende des Paladins* [1] qui est consacrée tout entière au drame de Roncevaux. Cette œuvre distinguée est loin d'avoir conquis la gloire à laquelle elle a droit. Il y faut voir, comme dans les vers de Laprade, une noble protestation contre le découragement qui avait alourdi certaines âmes après les désastres de 1870. Autran était un *revigoureur*, et dans l'évolution rolandienne dont nous essayons d'écrire l'histoire, son nom ne pourra plus être oublié.

Les livres populaires.

La *Légende des Paladins* ne convient qu'à un public très lettré, à des lecteurs d'un goût aristocratique et raffiné. Ce qu'Autran avait fait pour ces quelques centaines d'esprits délicats, le baron d'Avril l'a voulu réaliser pour des milliers d'intelligences et de cœurs populaires. Tel est le but qu'il se propose dans cette « Nouvelle bibliothèque bleue » dont plusieurs petits volumes ont déjà paru. C'est *Girart de Roussillon qui*

1. La *Légende des Paladins* a paru en 1875.

I PART. LIVR. III. CHAP. XVI.

porta le charbon, c'est *Berte*, c'est *Guillaume-Bras-de fer, le Marquis au court nez*. Peut-être n'aurions-nous pas compris de la même façon cette adaptation populaire de nos chansons de geste à laquelle nous avions pensé nous mêmes depuis de longues années; peut-être aurions-nous serré de plus près le texte de nos vieux poèmes. Telle qu'elle est, l'œuvre du baron d'Avril est une œuvre nationale, à laquelle il faut applaudir et qui mérite d'être continuée et élargie. Vienne le jour où nous pourrons introduire un *Roland* COMPLET dans quelque Bibliothèque à dix centimes qui aura son million de lecteurs!

A l'étranger.

A l'étranger les travaux à l'honneur de notre épopée n'étaient ni moins actifs ni moins féconds qu'en France.

1° En Allemagne.

En Allemagne, le mouvement ne fut pas ralenti par les événements de 1870. Les érudits allemands se souvinrent sans doute du cordial accueil qu'ils avaient toujours reçu en France et, animés d'ailleurs par un bon esprit scientifique, se gardèrent bien de renouveler contre nous les mauvaises plaisanteries du *Kutschkelied* [1]. Puis, cette Épopée française du moyen âge les attirait de plus en plus vivement, et ils ne pouvaient s'en déprendre. Dès le lendemain de la guerre, alors que leurs soldats campaient encore dans nos villes, alors qu'il y avait tant de femmes et de mères en deuil, alors qu'il n'était pas encore possible de penser seulement à une paix durable, les philologues allemands tenaient, à Leipsig, en mai 1872, leur assemblée annuelle où M. Grœber, « privat docent »

1. Le *Kutschkelied*, œuvre du « loyal fusilier Kutschke » était une médiocre chanson de 1870 contre les Français et leur Empereur, que les philologues d'Outre-Rhin s'amusèrent à traduire en toutes les langues, même en caractères hiéroglyphiques et cunéiformes, même en vieux français et en provençal.

à Zurich, lisait tranquillement son mémoire « sur une branche inconnue de la *Chanson de Fierabras* [1] ». On peut aisément dresser la liste des Revues allemandes où l'on est assuré de trouver périodiquement des Dissertations plus ou moins approfondies sur les origines et l'affabulation de nos chansons de geste. Cette liste est éloquente. Aux deux ou trois Recueils qui sont spécialement consacrés en France à ces études si françaises [2], l'Allemagne peut en opposer plus de dix, qui nous donnent une haute idée de l'activité des romanistes allemands [3]. Les Universités sont là qui tiennent en haleine toute une jeunesse travailleuse et patiente. Le professeur de l'enseignement supérieur n'a pas là-bas la même physionomie que chez nous : il lit son cours pendant une petite heure et ne vise point à l'éloquence ; mais il vit plus près de ses élèves, leur laisse plus d'initiative, les associe plus activement à son cours et en fait davantage ses véritables collaborateurs. C'est la méthode de notre École des Hautes Études, mais qui, au lieu d'éduquer vingt ou trente élèves, en forme là-bas des centaines. Appliquée à l'étude de l'Épopée française, elle a produit un grand nombre de travaux consciencieux et auxquels on ne saurait peut-être reprocher que d'être trop analytiques ; mais surtout la seule liste de ces

1. *Romania*, 1872 p. 400. — 2. La *Romania*, la *Revue des langues romanes*, la *Revue de philologie française et provençale* (ancienne *Revue des patois*, p. p. L. Cledat), etc. — 3. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* (depuis 1846) ; *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, herausg. von L. Lemcke (depuis 1859) ; *Literarisches Centralblatt ; Literaturblatt für germanische Philologie*, herausg. von K. Bartsch (depuis 1880) ; *Romanische Studien*, herausg. von E. Bœhmer (depuis 1871) ; *Romanische Forschungen*, herausg. von K. Vollmöller (depuis 1883) ; *Zeitschrift für romanische Philologie*, herausg von Grœber. — *Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Literatur* (dirigé par M. Steinmeyer). Etc., etc. =La *Romania* donne périodiquement d'excellentes analyses de ces divers Recueils.

cours suffirait pour démontrer, hélas ! que notre poésie nationale est l'objet en Allemagne d'un labeur qu'on ne connaît guère en France. Dans une petite ville comme Marbourg, qui n'a pas, je pense, beaucoup plus de dix mille habitants, M. Stengel est chaque année entouré de nombreux élèves qui viennent souvent de fort loin pour étudier avec lui l'ancien français et l'ancien provençal, et il a pu créer là-bas un Recueil de dissertations et de textes qui en est à son centième volume [1]. Pourrions nous constater une activité analogue dans les plus peuplées de nos sous-préfectures et dans celles-là même où il y a, dit-on, le plus de vie intellectuelle ?

Les professeurs d'outre-Rhin donnent à cette jeunesse l'exemple d'un travail intelligemment opiniâtre. Förster, à Bonn, a vaillamment édité tous les textes du *Roncevaux*, et il ne lui reste plus qu'à nous donner enfin une édition vraiment critique de *Roland;* Stengel, qui, après tant d'autres travaux, vient de publier une *Histoire de la versification romane*, Stengel faisait, en 1878, photographier à Oxford TOUT le manuscrit de ce même *Roland* et prenait la place de tous les Français dans ce pieux devoir envers notre grand poème national; Tobler, qui a donné naguères une édition d'*Aubri le Bourgoing*, prépare depuis longtemps un Glossaire de l'ancien français, et mène à bonne fin une œuvre où il s'est laissé devancer par notre Godefroy ; nous avons parlé ou parlerons ailleurs de Theodor Müller, de Conrad Hoffmann, de Mussafia, de Bœhmer, de Suchier, de Gaspary, de Vollmöller, de Gröber, de Suchardt, de

1. *Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie,* verœffentlicht von L. Stengel. *Galiens li restorés* forme le 84e fascicule de ce Recueil (1890).

Koschwitz, de Kölbing, d'Alwin Schultz et de son admirable encyclopédie sur la vie privée du moyen âge où tant de notions sont précieusement empruntées à nos vieux poèmes. En énumérant tant de noms qui doivent à notre ancienne langue et à l'épopée française le meilleur élément de leur notoriété, nous n'avons pas eu un seul instant l'idée d'établir une parallèle entre les travailleurs de France et ceux d'Allemagne, et nous ne voulons par là que donner à nos « jeunes » un coup d'éperon [1].

1. Nous n'avons pas, à beaucoup près,la prétention de donner ici une liste COMPLÈTE des Cours professés en Allemagne sur l'Epopée française; mais le tableau suivant, tout imparfait qu'il soit, donnera peut-être une idée du mouvement des esprits et de la physionomie de l'enseignement dans les Universités allemandes. Nous ne nous proposons pas un autre but.

BERLIN. (Académie de philologie moderne.) Mahn. Sur le *Giratz de Rossilho* : hiver 1872-73; été 73; hivers 73-74 et 74-75. Sur la poésie provençale lyrique et épique : hiver 74-75; été 75; hiver 75-76; été 76; hiver 76-77; été 77; hiver 77-78; étés 78, 79; hiver 79-80. Sur la *Chanson de Roland* et la grammaire de l'ancien français : été 1880, etc.

Scholle. Explication de la *Chanson de Roland*, d'après l'édition de Th. Muller. Etés 1874, 75, 76, 77; hiver 77-78, etc.

Steinthal. Sur *Giratz de Rossilho* : étés 1865 et 1866. Sur la poésie épique : étés 1865, 66, 67, 69, 71, 72, 76; hiver 78-79, etc.

BONN. W. Fœrster. Sur la *Chanson de Roland* : hiver 1877-78; été 82; hiver 88-89, etc. Sur le *Voyage de Charlemagne* : été 1881. Sur l'histoire de l'ancienne Epopée française : hiver 89-90, etc.

Stürzinger. Sur *Giratz de Rossilho* : été 1884, etc.

BRESLAU. Karrow. Sur la *Chanson de Roland* : hiver 1865-66. Sur les grands cycles de la poésie au moyen âge : été 66, etc.

Kölbing. Sur les grands cycles de la poésie au moyen âge : été 1876.

Gröber. Sur la *Chanson de Roland* : hiver 1876-77.

Kölbing. Même sujet : été 1883.

De Gaspary. *Amis et Amiles* : été 1884 ; hiver 87-88.

Pakscher. L'Epopée française et la *Chanson de Roland* : été 1888.

ERLANGEN. Winterling. De l'Epopée : été 1868.

Kissner. Sur la *Chanson de Roland*, exercices pratiques : hiver 1876-77.

Varnhagen. Même sujet : été 1887, etc.

GÖTTINGEN. Theodor Muller. Grammaire de l'ancien francais ; explication de la *Chanson de Roland* : étés 1866 et 1872; hivers 1875-76 et 1878-79, etc.

Vollmöller. La *Chanson de Roland* : hiver 1889-90.

GREIFSWALD. Schmitz. Sur la *Chanson de Roland*, d'après l'édition de

2° En Suède et en Norvège.

Il ne faut pas s'attendre à trouver chez les autres peuples la même animation, le même labeur, les mêmes résultats scientifiques qu'en Allemagne ; mais

Böhmer : étés 1874 et 76 ; hivers 78-79 et 80-81.
Behrens. Même sujet : hiver 1884-1885.
Koschwitz. Histoire de l'ancienne Epopée française : hiver 1888-89. Sur la *Chanson de Roland* : été 1889.

HALLE. Suchardt. Ancien français (IXe-XIIe siècles) ; explication de la *Chanson de Roland* : hiver 1873-74.
Suchier. Ancienne Epopée française : été 1880.
Böhmer. Coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de la poésie chez les peuples romans : été 1868. Sur la *Chanson de Roland* : été 1869 ; hiver 1872-73.

HEIDELBERG. K. Bartsch. Sur la *Chanson de Roland* : étés 1866 et 1882, etc., etc.

IÉNA. Thurneysen. *Daurel et Beton* : hiver 1883-84. Explication du *Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes avec un coup d'œil d'ensemble sur la littérature épique des Français : hiver 1883-84. Sur la *Chanson de Roland* : hiver 1884-85.

KŒNIGSBERG. Schipper. Grammaire de l'ancien français et explication de la *Chanson de Roland* : été 1872 ; hiver 1873-74.
Kissner. La *Chanson de Roland* : hiver 1878-79 ; été 1883 et hiver 1887-88. Le *Voyage de Charlemagne* : été 1882.

LEIPSIG. Ebert. Le *Chevalier au lion* et la *Chanson de Roland* : hivers 1865-66, 67-68, 69-70, 71-72, 73-74 ; été 1875.
Birsch-Hirschfeld. La *Chanson de Roland* : hiver 1880-81, etc.

MARBURG. Lemcke. Grammaire de l'ancien français et *Chanson de Roland* : hiver 1867-68.
Stengel. L'Epopée française : été 1874. La *Chanson de Roland* : hivers 1881-82, 87-88, etc, etc.

MUNICH. Conrad Hofmann. Explication de la *Chanson de Roland* et du « Poème du Cid » : été 1872. *Giratz de Rossilho* : été 1873 et hiver 1874-75. *Aliscans* : été 1878, etc.
Bregmann. La poésie épique de la France : hiver 1881-82.

MUNSTER. Ten Brink. Grammaire de l'ancien français et explication de la *Chanson de Roland* : été 1867.
Körting. Explication de la *Chanson de Roland* : hivers 1877-78, 80-81, 83-84. Le *Voyage de Charlemagne*, d'après l'édition de Koschwitz : été 1880. *Amis et Amiles* et *Jourdains de Blaivies* : étés 1884 et 1888, etc.

ROSTOCK. Rochat. Histoire de la rime et de la construction des laisses dans l'ancienne Epopée française ; la *Chanson de Roland* : été 1886.
Bechstein. Explication comparée de la *Chanson de Roland* et du *Ruolandslied* : été 1881.
Lindner. La *Chanson de Roland* : hiver 1889-1890.

STRASBOURG. Ten Brink. Explication de la *Chanson de Roland* : été 75.
Vollmœller. Même sujet : été 1876. La *Chanson de Roland* et *Girbert de Metz*, exercices de lecture sur d'anciens manuscrits français : hiver 1876-77.

il y a cependant plaisir à voir les savants de tous les pays penchés sur notre épopée et se passionnant pour elle. On se rappelle peut-être qu'un érudit Norvégien avait, dès 1860, publié à Christiania le texte de la *Karlamagnus Saga;* mais, depuis lors, l'étude du vieux français est entrée victorieusement dans les programmes universitaires de la Suède comme de la Norvège : on l'enseigne, non sans succès, à Upsal[1] comme à Christiania[2] et, tout récemment encore, une chaire de philologie romane, dont le titulaire est J. Vising, était fondée à Gothembourg[3]. Les travaux de Storm sont connus. Un érudit qui a encore plus de droits à notre reconnaissance, c'est Carl Wahlund, qui a patiemment rassemblé à Upsal une riche collection « d'ouvrages d'ancien français » dont il a dressé la liste avec beaucoup de méthode, d'après le *Manuel de littérature française au moyen âge* de M. Gaston Paris[4]. C'est ce même Wahlund qui, avec Hugo von Feilitzen, professeur comme lui à l'Université d'Upsal, a publié les *Enfances Vivien* d'après quatre textes placés intelligemment en regard l'un de l'autre et accompagnés de la vieille translation en prose française[5]. Cet exemple,

Böhmer, *Girart de Roussillon :* hiver 1879-80.
Koschwitz. Explication de la *Chanson de Roland :* hiver 1879-80.
Gröber. Même sujet : étés 1883 et 1888, etc.

STUTTGARD (Polytechnicum). Scheck. La *Chanson de Roland:* été 1879; hiver 1879-80. Le *Voyage de Charlemagne :* hiver 1880-81, etc.

TUBINGEN. Holland. Histoire de l'ancienne poésie française : été 1871 ; hiver 1875-76 ; été 1877 ; hiver 1879-80, etc.

VIENNE. Mussafia. La *Chanson de Roland :* été 1875; hivers 1879-80, 1883-84 ; été 1884. *Aliscans, :* hiver 1876-77 ; été 1877, etc.

WURZBOURG. Mall. Exercices sur la *Chanson de Roland :* hivers 1879-80, 1881-82, 1883-84, 1887-88. Etc., etc.

1. Cours de P.-A. Geger pendant l'hiver 1872-73. — 2. Cours de J.-B. Storm à Christiania, etc. — 3. *Romania*, 1890, p. 633. — 4. Cette « liste » a paru à Upsal en 1889. — 5. Les *Enfances Vivien*, chanson de geste publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Boulogne-sur-Mer, de Londres et de Milan. Upsal, 1886, etc.

donné en Suède, pourrait fort avantageusement être suivi en France.

3° Au Danemark.

Au Danemark, où notre vieille légende carlovingienne n'a pas cessé d'être connue et où de petits livres populaires entretiennent toujours le souvenir de Charlemagne avec l'amour de la France, il s'est trouvé un érudit, Christophe Nyrop, pour écrire une Histoire complète de notre Épopée nationale [1], un livre clair et bien composé, qu'on s'est empressé de faire passer du danois en italien [2] et qui mériterait assurément d'être traduit en français.

4° En Belgique et en Hollande.

Là-bas, à Copenhague et à Kiel [3], on ne cherchait pas à nous contester la gloire de notre primauté épique : il n'en a pas été de même en Belgique, où il s'est trouvé un consciencieux érudit, M. Bormans, pour affirmer très loyalement qu'un certain nombre de nos vieilles chansons étaient d'origine « thioise », c'est-à-dire néerlandaise. Nous devons à d'autres savants « néerlandais » des travaux moins passionnés où le paradoxe n'a pas eu le même droit d'entrée, et qui ont sérieusement contribué au progrès des études romanes. Ce serait se montrer véritablement ingrat que de ne pas saluer encore une fois le nom de ce Jonckbloet qui s'est fait le chevalier de notre geste de Guillaume, et de ne pas rendre grâces à cet Alberdingk Thijm qui a été le Simrock de la Hollande et y a si heureusement vulgarisé la légende du grand empereur

1. *Den oldfranske Heltedigtning* : Copenhague et Paris, 1883. — 2. *Storia dell' Epopea francese nel' medio evo*, prima traduzione dall' originale danese di Egidio Gorra, Turin, 1886. = En Livonie, à Dorpat, Masing a professé un cours de vieux français en 1867, 1868 et 1880, etc. — 3. M. Stimming a professé des cours, à Kiel, sur notre littérature épique et en particulier sur le *Roland* (été 1874; hiver 1876-77; hivers 1879-80, 1883-84, 1884-85, 1888-89; étés 1887 et 1889, etc.). — M. Sterroz a professé un cours dans la même ville « sur l'Epopée française du moyen âge » durant l'hiver 1874-75. Etc.

Charles [1]. On est généralement fort injuste chez nous envers la bibliographie et les bibliographes, et l'on ne se défend pas à leur égard d'un dédain qui n'a rien d'intelligent : ce sont eux pourtant, qui, comme pionniers nécessaires, nous montrent la route qui a été parcourue et le chemin qui reste à parcourir. Tel est le caractère de cette œuvre du docteur Petit qui a pour objet la bibliographie de la littérature néerlandaise ; telle est l'utilité de ce livre où douze pages sont réservées aux *frankische romans* [2]. En dehors du mouvement néerlandais, il faut signaler, chez nos voisins de Belgique, une véritable et excellente fièvre d'activité : nous n'avons plus à parler ici des travaux antérieurs des Reiffemberg et des Dozy ; mais c'est depuis 1870 que l'infatigable Scheler a publié plusieurs de nos romans nationaux. Il en a édité trois en la seule année 1874 [3], et nous ne croyons pas qu'on puisse aisément trouver beaucoup d'exemples d'une telle activité. Si vingt érudits lui pouvaient ressembler, toute notre littérature épique serait publiée en moins de deux ans. Plus lent est Godefroi Kurth, dont toutes les œuvres sont si originales et si suggestives. Nous allions dire « si hardies », en songeant à cette *Histoire poétique des Mérovingiens* qui vient de paraître et où l'auteur voit tout en épopée.

5° En Angleterre.

L'Angleterre, qui a été l'un des premiers centres de notre littérature poétique, où l'on a parlé français si longtemps, où les bibliothèques sont pleines de vieux poèmes français, l'Angleterre ne pouvait se désintéresser de ces études qui sont pour elle à moitié

1. *Oud nederlandsche verhalen*, etc. La première édition avait paru en 1851 : la seconde est de 1873. — 2. *Bibliographie der middelnederlandsche Taal-en Letterkunde*, 1888. — 3. *Berte*, *Enfances Ogier*, *Beuves de Commarchis*.

nationales. Deux de nos chansons, auxquelles est échue cette bizarre destinée d'avoir une vie et une popularité anglaises, l'*Otinel* et le *Fierabras*, ont particulièrement fixé l'attention des érudits d'outre-Manche [1]. Il faut ajouter que les Sociétés comme l'*Abbotsford club* et l'*Early english text society*, ont eu chez nos voisins une initiative dont il faut les féliciter et un succès que n'ont pas toujours conquis nos Sociétés françaises. On n'oubliera pas également que les érudits allemands ont véritablement envahi l'Angleterre et y ont travaillé avec leur patience et leur énergie habituelles. Nous faisions tout à l'heure l'éloge de la bibliographie en général, et du docteur Petit en particulier : il faut associer à cet éloge M. Ward, l'auteur du « Catalogue des romans conservés au British Museum [2], dans le département des manuscrits ».

6° En Suisse.

En Suisse, il n'y a guère à signaler que des cours comme ceux de Cornu à Bâle [3], de Morf à Berne [4], de Rochat [5], de Settegast [6] et d'H. Meyer [7] à Zurich. Mais les catholiques ont vu en 1889 se réaliser une de leurs plus vives espérances, et une belle Université a été enfin fondée à Fribourg. Deux chaires y ont été réservées, l'une à l'histoire de la vieille littérature française, l'autre à la philologie romane. Dans la première est monté M. J. Bedier qui vient de publier un livre si vivant sur l'histoire des fableaux, et dans l'autre l'abbé Rabiet, traducteur de la *Grammaire* de W. Meyer. Tous nos vœux sont pour le succès et la gloire

1. Cf. *Popular romances of the middle ages* de Georges Cox et Eustace Hinton Jones. Londres, 1871. — 2. *Catalogue of romances in the department of manuscripts in the British Museum* (vol. I, 1883).— 3. Sur l'*Aliscans*, été 1876, etc., etc. — 4. Sur le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, été 1882-83 ; lecture d'anciens textes épiques français, été 1884, etc. — 5. Sur le *Roland*, hiver 1865-66 ; été 1867 ; hiver 1867-68 ; été 1868. Etc. — 6. Sur le *Roland*, été 1879 ; sur *Aiol et Mirabel*, hiver 1880-81. Etc. — 7. Sur le *Jourdain de Blaivies*, hiver 1884-85, etc.

de cette jeune Université, à laquelle nous souhaitons d'être profondément imprégnée de ce sens catholique qui manque à tant d'autres établissements du même ordre; à laquelle nous souhaitons aussi d'avoir un enseignement synthétique et de ne pas se perdre dans le byzantinisme d'une pédagogie trop analytique.

7° En Italie.

Sauf une petite excursion dans la Belgique française, nous n'avons pas encore voyagé aux pays latins. C'est ici qu'il convient de rendre tout d'abord pleine et haute justice à l'Italie et aux érudits italiens. Il y a trente ou quarante ans, c'est à peine si ce mouvement en faveur de notre antique épopée s'était manifesté de l'autre côté des Alpes, et nous nous souvenons de cette mission scientifique en Italie, durant l'année 1856, dont nous faisions partie avec notre maître F. Guessard, et où la ferveur de notre enthousiasme pour les chansons de geste étonnait quelque peu les savants de Florence et de Venise. Depuis 1870, les choses ont bien changé. De nouvelles Sociétés se sont fondées [1], des écoles se sont ouvertes, des chaires ont été créées [2], mais surtout des hommes d'un incontestable talent se sont révélés, et il n'en est pas un seul parmi eux qui ait la valeur et l'autorité de ce Pio Rajna dont on peut rapprocher le nom de ceux de Gaston Paris et de Paul Meyer. L'auteur des *Origini dell' epopea francese* [3] est un esprit supérieur, qui n'a d'autre défaut qu'un peu de hardiesse, avec quelques longueries dans la composition. En 1869, il se faisait connaître par une étude originale

1. La R. Commissione di testi di lingua nelle provincie dell' Emilia, etc. — 2. On vient de fonder en Italie trois chaires de philologie romane à Rome, à Naples et à Padoue. On a nommé comme professeurs M. d'Ovidio à Naples, M. Monaci à Rome et comme chargé de cours à Padoue M. Canello. Nous félicitons l'Italie de cette intelligente initiative (*Romania*, 1876, p. 256). — 3. Florence, 1884.

qui se rattachait au *Morgante* de Pulci [1], et il n'est guères d'années depuis lors où il n'ait publié quelque œuvre nouvelle sur les destinées et les transformations successives de l'Épopée française en Italie. Ses travaux sur les *Reali* [2] et ses *Fonti dell' Orlando furioso* [3] sont peut-être les plus connus; mais toute l'œuvre forme un ensemble admirable où abondent les éléments nouveaux, où tout est intéressant et utile. A côté de Rajna, on ne saurait oublier E. Monaci, ni Alexandre d'Ancona avec ses *Tradizioni carolingie in Italia* [4], ni Joseph Pitrè avec ses *Tradizioni cavalleresche popolari in Sicilia* [5]. A côté de ces Dissertations souvent excellentes, les érudits italiens ont compris qu'il était bon, qu'il était nécessaire de publier des textes, et ils ont fait preuve de quelque vaillance en éditant ces compilations énormes, les *Reali* et les *Nerbonesi*, d'où l'ennui s'exhale lourdement. Vandelli se donne en ce moment tout entier aux *Reali* [6], et il y a déjà un assez long temps qu'Isola a achevé de mettre au jour les *Nerbonesi* [7], comme aussi Ceruti la *Seconda Spagna* [8] et le *Viaggio di Carlomagno in Ispagna* [9]. Avec une modestie qui les honore, les Italiens ont cru qu'ils ne dérogeraient pas en traduisant les meilleurs ouvrages étrangers, et c'est ainsi qu'ils ont fait successivement passer dans leur langue le livre de Nyrop, *Den oldfranske Heltedigtning* et « l'Histoire de la littérature italienne » de Gaspary, où tout un chapitre est consacré à la poésie chevaleresque de la France. Il ne nous reste plus qu'à constater, en finissant, la profonde et fraternelle union qui, en dépit de tous les accidents politiques, n'a cessé de régner entre les

1. *La materia del Morgante en un ignoto poema cavalleresco del secolo* XV : Bologne. — 2. 1871. — 3. 1876. — 4. 1889. — 5. *Romania*, 1884, pp. 315-398. — 6. La première partie du t. II a paru en 1892. — 7. 1877-1879. — 8. 1871. — 9. Même année.

érudits français et italiens. A Montpellier, le 31 mars 1875, à l'occasion de la distribution des prix fondés par la *Société des langues romanes*, dans cette solennité scientifique à laquelle prenaient part Mistral et Milà y Fontanals, M. Ascoli envoya d'Italie ce télégramme à ses confrères de France : « Evviva la Francia d'*oc* e quella d'*oïl!* Evviva la fraternità latina! » Malgré tant de malentendus et d'excitations à la haine, il n'est pas un seul romaniste français dont la voix ne fasse écho à celle d'Ascoli.

8° En Espagne et en Portugal.

En Espagne les études sur notre Épopée ont eu un cours moins rapide et moins heureux qu'en Italie. Nous n'avons guères ici qu'un seul nom à citer et une seule œuvre ; mais c'est le nom de Milà y Fontanals et c'est son beau livre : *De la poesia heroïco-popular castellana*[1]. Le livre est aussi « critique » que ceux de Rajna : il est peut-être plus serré. L'impartialité de l'auteur se fait jour à travers toutes ces pages où il est condamné à raconter tant de conflits entre l'Espagne et la France, et l'on se rappelle, en le lisant, ces paroles de Gaston Paris en son *Histoire poétique de Charlemagne*[2] : « L'Espagne est encore aujourd'hui le seul pays où le peuple chante avec amour Charlemagne et ses douze pairs. » Milà a chanté comme le peuple.

En Portugal, il n'y a guères que Braga avec ses livres qui sont trop nombreux pour être très profonds.

9° En Amérique.

Faut-il parler de l'Amérique? C'est à peine si elle commence à bégayer le *Roland*[3]; mais d'heureux symptômes nous permettent d'espérer quelque progrès en un avenir assez prochain, et déjà l'étude des

1. Barcelone, 1874. — 2. P. 216. — 3. Une traduction en a paru à Baltimore en 1885. Il est vrai qu'elle a pour auteur un Français, M. L. Rabillon. Depuis lors, M. Tood a publié le roman d'*Elioxe* sous ce titre : *Les Enfants changés en cygne*. C'est le seul américain qui ait édité un de nos vieux poèmes.

langues romanes est victorieusement entrée dans les programmes universitaires des États-Unis[1]. Pour tout dire, il sera toujours difficile à un Yankee de se passionner pour nos chevaliers du XI[e] siècle, et ce ne sera guères à Chicago ou à New-York qu'une affaire de curiosité scientifique. Il faut nous en contenter...

Voici cependant que nous avons achevé notre tour du monde ; voici que nous sommes de retour à notre point de départ.

Nous avons pu, durant tout ce voyage, nous rendre un compte assez exact de tout ce qu'on a fait jusqu'à ce jour pour l'avancement des études dont notre épopée nationale est l'objet.

Que reste-t-il à faire?

*
* *

Après avoir exposé ce qui a été fait jusqu'à ce jour dans le domaine de notre littérature épique, on répond à cette question : « Que reste-t-il à faire? »

Le plus urgent, c'est de publier au plus tôt le texte si impatiemment attendu des chansons de geste qui sont encore inédites ; c'est d'en faire une question de dignité nationale et de pas nous laisser devancer ici par les Italiens ou les Allemands ; c'est d'en donner, tout d'abord, de simples éditions paléographiques, grâce auxquelles nous essaierons de patienter jusqu'à la publication de ces éditions critiques qui seront certainement le dernier mot de la science, mais un dernier mot trop longtemps espéré ; c'est de publier aussi de nouvelles éditions de nos poèmes déjà imprimés, mais des éditions populaires et où l'on ne craigne pas de vulgariser la science, laquelle n'a rien d'hiératique et est faite pour tout le monde ; c'est de ne pas reculer devant la publication d'Anthologies ou de Chrestomathies épiques qui soient intelligemment

Publication des Chansons inédites.

1. *Romania*, 1885, p. 312.

annotées et scientifiquement illustrées; c'est enfin d'imiter l'exemple de Stengel et de mettre sous les yeux du public le *fac simile* complet des manuscrits qui ont une véritable importance ou qui prêtent à la polémique.

Nouvelles Notices, nouveaux Manuels.

Il y aura ensuite à rédiger des Notices sur ceux de nos vieux poèmes qui n'ont pas encore été étudiés d'assez près, et l'on pourra prendre ici pour modèles ces Notices de l'*Histoire littéraire* qui sont des modèles achevés. Il conviendra également de ne pas se défier à l'excès de la synthèse qui est si bien faite pour nos entendements français, et de nous donner de bons Manuels élémentaires où l'histoire de notre épopée tienne en deux ou trois cents pages. La *Littérature française du moyen âge*, de Gaston Paris, est le type indiqué de ces petits livres qu'il est facile de réclamer, mais plus malaisé d'écrire.

Ce n'est pas tout encore. Il faut continuer l'œuvre si bien commencée par Gaston Paris. Il faut prendre, un par un, tous les héros de nos vieilles épopées et étudier les destinées de leur légende à travers tous les siècles. Il faut écrire une *Histoire poétique de Guillaume d'Orange*, une *Histoire poétique d'Ogier* et dix autres encore.

La géographie de nos Chansons de geste.

La géographie de nos chansons de geste est à peine ébauchée. Pour être trop souvent fantaisiste ou légendaire, elle n'en est pas moins d'un véritable intérêt, et il en est de même pour l'onomastique de ces vieux poèmes où il reste encore tant de problèmes à résoudre. L'heure n'est peut-être pas encore venue de rédiger un *Dictionnaire des noms de lieux* et un *Dictionnaire des noms de personnes* qu'on peut relever dans les chansons de geste. Il faudra sans doute attendre qu'un plus grand nombre de textes

aient été mis en lumière; mais rien ne serait plus utile que de tels répertoires. Il est superflu d'ajouter que le premier de ces deux glossaires devrait être accompagné de cartes. Elles seraient rigoureusement indispensables pour donner une idée de notre terre, telle que la concevaient nos épiques.

Les études sur la vie privée.

Il ne faut pas s'imaginer que les travaux de Schlutz et de vingt autres aient épuisé cette mine merveilleuse, cette mine inépuisable de nos romans, pour tout ce qui touche au costume, à l'ameublement, à l'armure, à la vie privée de nos pères. On ne possède encore que des esquisses, et les tableaux restent à peindre. De même pour le droit, et M. Flach, un des premiers, vient de mettre le pied dans ce riche domaine qui est presque inexploré. Nous n'osons pas dire que tout soit à faire; mais nous ne sommes pas trop loin de le penser.

Sources nouvelles pour la musique et la peinture.

Pour la peinture et la musique, ce « tout est à faire » n'a rien d'excessif. Il y a des centaines de peintres qui sont anxieusement à la recherche d'un sujet de tableau. Que n'ouvrent-ils quelque traduction de nos épopées nationales, *Girart de Roussillon* ou les *Lorrains?* Les musiciens, en quête d'un poème vraiment neuf, pourraient donner le même conseil à leurs librettistes dans l'embarras. Les poètes gagneraient à remonter aux mêmes sources, s'ils n'étaient pas persuadés depuis quelque temps que la poésie peut et doit se passer d'idées. Ils pourraient continuer, mais ils ne continueront ni la *Légende des siècles* de Victor Hugo ni la *Légende des Paladins* d'Autran. Au théâtre du moins, on a besoin de péripéties originales et entraînantes, et nos chansons en peuvent assurément fournir beaucoup plus qu'on ne viendra leur en demander. Le pauvre Léopold Pannier, qui a été si pré-

maturément enlevé à la science, avait fait tout le plan d'un *Amis et Amiles* qu'il destinait à la Porte Saint-Martin, et l'on m'assure que ce même sujet tente aujourd'hui M. de Bornier. On peut espérer qu'il en fera le digne pendant de la *Fille de Roland*.

« Classiques » pour l'enseignement secondaire ou primaire.

La France est l'un des pays où il y a certainement le plus d'excellents classiques pour les deux enseignements secondaire et primaire. Notre épopée, il y a vingt ans, a reçu de l'Université un tardif et gracieux accueil; mais le *Roland* seul a ses droits d'entrée dans le cénacle. Encore ne l'admet-on que par fragments. Il faut étendre le cercle de notre humble et utile victoire; il faut que les plus beaux épisodes de nos autres chansons participent à la gloire du *Roland*. Tout, tout doit être mis en œuvre pour assurer le triomphe décisif de notre épopée nationale : tout, jusqu'à la Bibliothèque bleue et aux images d'Épinal pour les campagnards et les ignorants; tout jusqu'aux Contes et aux Alphabets pour les enfants. Graf a eu l'idée ingénieuse d'emprunter à la littérature épique des *Letture per le giovinette* : ce qu'il a fait pour les petites Italiennes, faisons-le pour les petites Françaises, et atteignons ainsi tous les âges de la vie comme toutes les classes de la famille humaine.

Propagande active.

Voilà ce qu'il nous reste à faire.

Ce n'est pas, comme on le voit, la vigne qui manque aux ouvriers, mais les ouvriers à la vigne, et la tâche est plus vaste encore dans l'avenir que dans le passé.

Ne reculons pas devant elle.

CHAPITRE XVII ET DERNIER

RÉSUMÉ DE TOUT LE TROISIÈME LIVRE.

CONCLUSION GÉNÉRALE.

Résumé, chapitre par chapitre, de tout le livre III.

Notre troisième livre a été consacré tout entier à l'histoire d'une décadence. Après avoir raconté la jeunesse et la gloire de notre épopée nationale, il nous a fallu raconter sa vieillesse et sa mort. La tâche a été cruelle et longue.

« Quelles ont été les causes de cette décadence ? » C'est ce que nous nous sommes demandé tout d'abord. L'Épopée vit de légende ; donc, elle vit de foi. Dès que la foi s'efface, dès que la légende est contestée, dès que l'histoire prend sa place, l'Épopée n'a plus de raison d'être. Or, il est certain que dès le XIII[e] siècle un certain scepticisme a envahi les âmes. Vers ce temps-là, et même un peu plus tôt, on s'est mis à lire au lieu d'écouter, et l'épopée a été de moins en moins chantée. Une épopée à laquelle on ne croit plus et qui n'est plus chantée n'est plus une épopée. On pourra encore rédiger des *Henriades* : on n'aura plus de *Roland*.

« A quelle époque a commencé cette décadence ? » Il convient aujourd'hui de la faire remonter plus haut qu'on n'a encore osé le faire, et il est démontré que le siècle de saint Louis a été déjà contaminé par ce scepti-

cisme qui est incompatible avec le véritable esprit de l'Épopée. Néanmoins, il faut tenir compte de la force acquise durant les siècles précédents et qui a encore communiqué quelque vigueur aux poèmes du XIIIe siècle. C'est au commencement du siècle suivant, c'est sous Philippe le Bel que l'on doit placer la date fatale de notre vraie décadence épique. La production, tout d'abord, a sensiblement diminué, et ce n'est plus guères qu'au Nord de la France, dans la Picardie, dans l'Artois, mais surtout dans la Flandre, que l'on continue à goûter les chansons de geste et qu'on a le courage de les lire ou de les entendre lire. Ce n'est plus l'Épopée française : c'est la pseudo-épopée wallonne.

La décadence, dès lors, va se précipiter. Après ces derniers romans en vers, après ces rapsodies des XIVe et XVe siècles, viendront les romans en prose, la « Bibliothèque bleue » ; après la Bibliothèque bleue, la *Bibliothèque des romans* de M. de Paulmy, c'est-à-dire la mort, c'est-à-dire rien. Mais après la mort viendra la résurrection, à laquelle nous avons assisté, à laquelle nous assistons encore.

Telles sont les étapes que nous avons parcourues avec nos lecteurs, et dont nous voulons ici leur rappeler seulement le souvenir.

Les derniers romans en vers, dont nous donnons plus haut une liste raisonnée, sont encore assez nombreux pour qu'une classification, précise et claire, soit ici nécessaire. Nous les avons partagés en trois ou quatre groupes : les Remaniements, dont le type est *Galien* ; les Compilations, telles que le *Charlemagne* de Girart d'Amiens ; les Suites comme *Baudain de Sebourc* et les « Nouveautés » comme *Hugues Capet* ou *Charles le Chauve*. Chacun de ces groupes

a ses caractères distincts que nous avons essayé de mettre en relief; mais il est d'autres caractères qui sont communs à tous les romans rimés des XIVe et XVe siècles, et c'est à ceux-là que nous avons dû consacrer notre attention la plus soutenue. Œuvres de commande presque toujours anonymes, dont la langue est baveuse et la versification flasque, ces romans sont le plus souvent d'une longueur qui est faite pour décourager les plus vaillants. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, s'imaginer que leurs auteurs se soient proposé de réagir contre les anciennes chansons, ni d'innover profondément : ce sont plutôt de maladroits copistes qui ont conservé servilement les formules de leurs devanciers et qui étaient incapables de trouver autre chose. L'épithète homérique fleurit dans leur œuvre qui n'a rien d'homérique que cette épithète décidément passée à l'état de cheville. Le vieil héroïsme s'est éteint pour faire place, dans ces méchants vers, à l'esprit d'aventures. Une impureté sénile s'y mêle à je ne sais quelle piété crédule et sermonneuse. La haine du prêtre et du moine, une haine de pamphlétaire, s'y manifeste partout avec une sorte de dévergondage qui nous rappelle les plus venimeuses plaisanteries de Voltaire et les pires chansons de Béranger. Les superstitions y foisonnent comme mauvaise herbe et les Fées en chassent les Anges. La femme enfin (et c'est un détestable symptôme) y est l'objet d'un mépris qu'on ne cherche pas à dissimuler. Çà et là, quelques beaux épisodes, quelques nobles pages, quelques inspirations chrétiennes et françaises. Ce sont ces beautés, éparses et trop rares, qui laissent encore un certain prix à nos derniers romans en vers. Ces œuvres de second ordre ne sont pas toutes parvenues jusqu'à nous, et c'est un accident qui ne paraîtra peut-être pas très regret-

table à la plupart de nos lecteurs. Pour consoler les autres, nous leur avons montré comment, avec un roman en prose heureusement conservé, il est possible de reconstruire un roman en vers disparu. Essaiera-t-on?

Les romans en prose méritent encore moins d'estime que les derniers romans en vers, mais ils sont notablement plus nombreux, et nous avons eu beaucoup plus de peine à en établir la nomenclature, que nous croyons presque complète. Dès le XIIIe siècle, on avait commencé à se fatiguer des longues tirades monorimes et chevillardes, et l'on s'était pris de tendresse pour une prose que l'on estimait moins ennuyeuse et moins prolixe. Dans ces romans de la Table ronde dont les femmes raffollaient, on s'était bien trouvé d'avoir adopté la prose : on fit de même pour nos vieux cycles nationaux, et l'évolution s'accentua aux XIVe et XVe siècles. Les romans en prose, à l'égal des dernières chansons de geste, réclament un classement méthodique, et nous avons cru pouvoir les partager en deux groupes. Il y a, d'un côté, ceux qui sont un calque servile de nos derniers romans rimés, et il y a, d'autre part, ceux qui sont une adaptation plus large, une imitation plus libre de nos poèmes des XIVe et XVe siècles. C'est assez dire que « toutes ces œuvres en prose sont sorties des œuvres en vers », et nous avons voulu consacrer tout un chapitre à montrer « comment, avec un roman en vers, on pouvait alors fabriquer un roman en prose ». Suppression des anciennes formules épiques, changement d'un certain nombre de bons vieux mots qu'on n'entendait plus, addition de quelques maigres développements littéraires ou moraux, tels sont les procédés le plus généralement employés. Quelques-uns de ces prosateurs ont été plus indépendants, et il en est qui sont

remontés à d'autres sources, voire aux sources latines; mais ce n'est là qu'une exception dont il ne conviendrait pas d'exagérer l'importance. Ces médiocres, ces très médiocres auteurs ne nous ont pas, en général, légué leurs noms, et nous ne saurions nous en affliger à l'excès. Ils se plaignent parfois, ils osent se plaindre du style de ces méchants poètes qui ont été leurs devanciers et qu'ils pillent; mais leur propre style ressemble à celui de Monstrelet, surchargé d'incidentes avec d'intolérables traînarderies et longueries. Il est à peine utile d'observer qu'ils suppriment décidément l'héroïsme antique et le remplacent par cette chevalerie empanachée qui se bat pour le plaisir de se battre et ne met plus sa lance au service d'une grande cause. Ils sont pédants, ils sont galants, ils sont insupportables, et leur piété (quand ils ne sont pas impies) tourne à un mysticisme ampoulé et à une dévotion sans profondeur. Cependant l'érudition contemporaine ne les méprisera pas : ils comblent plus d'une fois les lacunes de romans en vers, et il arrive, d'aventure, qu'ils nous conservent certains couplets rimés des anciennes chansons. C'est presque là, d'ailleurs, l'unique utilité de ces compositions sans couleur et sans vie, dont les premiers imprimeurs vont bientôt s'emparer pour les corrompre encore plus lamentablement et les jeter par milliers, dans tous les pays de langue française, aux mains d'un public trop facile à contenter.

Depuis le *Fierabras* de 1478 jusqu'aux éditions des Oudot au XVIIe siècle, les presses ont gémi sous le poids de nos romans obstinément populaires. Il nous a paru agréable de décrire ces livres curieux, comme aussi ces ateliers où ils étaient imprimés par la presse à vis. Leurs très primitives et très grossières gravures, leurs titres rouges et noirs, leurs rubriques naïves,

tout nous y enchante, jusqu'au nom du libraire, jusqu'à la façon dont il se nomme et dont il nous donne son adresse. Pour les faire mieux connaître, pour les faire aimer davantage, nous avons cru nécessaire de donner la liste de leurs premières éditions et de la plupart de celles que possède notre Bibliothèque nationale. Le classement de ces incunables, fondé sur leur impression en caractères gothiques ou romains, n'est pas d'ailleurs pour nous satisfaire complètement, et il est préférable, en allant au fond des choses, de les diviser en deux classes distinctes, suivant qu'ils sont ou non la reproduction de romans préexistants, de romans manuscrits. On se tromperait étrangement si l'on se persuadait que toutes nos anciennes épopées, et même tous nos anciens cycles, sont représentés dans la nomenclature des incunables. C'est surtout ici que l'on s'est permis une véritable sélection et, pour ne prendre qu'un exemple, la geste de Guillaume a, presque tout entière, sombré dans ce naufrage. Sur quatre de nos anciennes chansons, deux ont pu être traduites en prose, mais c'est à peine si l'une d'elles, une seule, a eu les honneurs de l'impression. Au reste, tous les défauts des romans en prose manuscrits sont exagérés dans les incunables. C'est la décadence dans la décadence. C'est le triomphe niais de l'aventure niaise. C'est une goutte d'ancienne épopée diluée en je ne sais combien de barriques d'eau claire. Cela tient du mauvais Roman d'aventures et de la Vie de saint apocryphe, avec l'ennui transcendant qui pénètre toute cette méchante littérature monochrome. Il faut croire qu'au XVIe siècle on commença un peu à s'en lasser, et les libraires eux-mêmes éprouvèrent le besoin de renouveler un peu leur trop médiocre marchandise. Les uns eurent l'idée

de copier tant bien que mal les romans italiens qui étaient (mais ils ne le savaient pas) saturés d'éléments français, et de là le *Morgant;* les autres, moins bien inspirés, commandèrent à des pédants de nouveaux romans où, à la grande stupéfaction de ces bons lecteurs bourgeois, le petit dieu Cupido fit son entrée absolument inattendue, avec le présomptueux Phaëton et l'horrible Tisyphone, et de là la *Conqueste de Trebisonde.* Cette friperie mythologique n'eut point le succès auquel on pouvait s'attendre, et l'épouvantable jargon de la Renaissance n'était pas fait pour assurer un meilleur sort à nos infortunés romans. A la fin du XVIe siècle la clientèle de leurs imprimeurs paraît changer et les dernières traces de luxe disparaissent de leur typographie déformée. On ne veut plus que des livres à bon marché, on n'en imprime plus d'autres, et ce sont moralement les commencements de la *Bibliothèque bleue.*

Rien ne pouvait, d'ailleurs, être plus fatal aux destinées de l'Épopée française que l'esprit de la Renaissance. « Pour trouver le type de toute beauté artistique ou littéraire, pour trouver en particulier l'idéal du poème héroïque, c'est à l'Antiquité qu'il faut remonter » : telle était la doctrine, fort sincère et presque candide, de Ronsard et de la pléiade. « La France n'a pas encore d'épopée », ajoutèrent ces savants hommes, et, pour combler cette lacune qui le faisait rougir, Ronsard écrivit sa *Franciade* qui n'eut et ne pouvait avoir aucun succès. Le peuple demeurait quand même fidèle à nos vieilles légendes et continuait de lire, à la barbe des Renaissants, *Ogier le Danois* ou les *Quatre fils Aimon.* Puis, à côté de cette école Ronsardienne, qui était obstinément éprise de la seule antiquité, il commençait à se former, très péniblement,

très lentement, une école nouvelle à laquelle appartenait l'avenir : Pasquier et Fauchet commettaient cette hardiesse inouïe d'étudier le passé, non plus de la Grèce, mais de la France. Cette belle et bonne voie était enfin ouverte ; mais l'heure cependant n'est pas venue de chanter l'alleluia, et il y a encore bien des combats à livrer.

Le XVIIe siècle n'est trop souvent qu'une seconde Renaissance avec plus de correction et de méthode, avec moins d'originalité et de verve : Boileau n'a pas moins injustement méconnu le moyen âge que Ronsard lui-même. Avec une naïve ingratitude et dont il ne se rend pas compte, l'auteur de l'*Art poëtique* fait commencer avec Villon la poésie française qui serait donc née sous les piliers des halles, et non pas sur un de ces champs de bataille où nos pères ont été conduits à la victoire par quelque Tyrtée populaire et inspiré. Il serait cependant téméraire de se persuader que les doctrines de Boileau n'ont pas été, en son temps, l'objet de très légitimes et très vigoureuses protestations. Plus d'un poète a tenté alors de faire jaillir de son cerveau une épopée chrétienne et nationale ; mais à ces téméraires il n'a guères, hélas ! manqué que le talent. Malgré tout, Despréaux a trouvé un adversaire redoutable dans ce Perrault qu'il a si mal traité et dont la voix, à tout prendre, était souvent l'écho de celle de Bossuet. La bataille a été rude, mais le succès du *Télémaque* a encore reculé le triomphe de notre cause, et, quand s'ouvre le XVIIIe siècle, notre épopée, que l'intelligence élevée d'un Leibniz et le travail opiniâtre d'un Du Cange ont seulement remise en gloire, notre vieille épopée est plus vaincue et, qui pis est, plus oubliée que jamais.

Ce n'est pas à Voltaire qu'il faudra demander de la

faire sortir d'un oubli aussi immérité : Voltaire est un Boileau qui a infiniment d'esprit, mais enfin c'est un Boileau, et le *Temple du goût* est une seconde édition de l'*Art poétique*, revue, corrigée et agrémentée de quelques malices. Voltaire a consacré à l'Épopée un de ses plus médiocres ouvrages : il y établit en bons termes que la France est le moins épique de tous les peuples tant anciens que modernes, et il donne modestement à entendre que cette nation déshéritée n'aurait pas l'heur de posséder une seule épopée, si quelqu'un de sa connaissance n'avait eu l'idée d'écrire la *Henriade*. L'Encyclopédie est du même avis, et du même avis sont aussi tous les lettrés du XVIIIe siècle. C'était même passé à l'état d'axiome, et nous nous rappelons parfaitement que, vers 1850, nous subissions encore cet enseignement au collège. Cependant les Bénédictins veillaient, et leurs veilles allaient enfin sauver notre antique poésie nationale. Dom Rivet met bravement la main à l'*Histoire littéraire* et se trouve bientôt face à face avec la question de nos chansons de geste. Ce vaillant ne recule pas, et, animé jusqu'à l'excès d'un patriotisme trop ardent, déclare tout d'abord que nos premiers romans remontent au Xe siècle. On s'étonne, on se scandalise, on réplique à dom Rivet qui réplique à son tour. L'opinion publique s'éveille et ne veut plus qu'on la rendorme. Riche, intelligent, curieux, Lacurne de Sainte-Palaye se jette, avec un emportement obstiné, sur ces nouveaux sujets d'étude et enfin, vers 1778, la voix d'un érudit anglais, de Tyrwhitt, signale la présence à Oxford du manuscrit de la *Chanson de Roland*. Une véritable réhabilitation se prépare et s'annonce.

Pour que cette réhabilitation fût profonde et durable, il importait que la connaissance de nos vieux

romans descendit plus avant dans la société française. Le peuple avait la Bibliothèque bleue ; les savants avaient l'*Histoire littéraire* ; il restait à composer un livre vulgarisateur à l'usage de la noblesse et de la bourgeoisie. Ce livre, M. de Paulmy l'écrivit ou le fit écrire, et c'est cette vaste *Bibliothèque des romans* où seize volumes, publiés durant les deux années 1777 et 1778, intéressent directement nos études. Par malheur, le trop léger et trop fantaisiste éditeur jugea qu'il fallait, pour le succès de son œuvre, habiller tous nos romans à la moderne : voulant les rendre plus populaires, il les défigura. M. de Tressan, qui était le littérateur le plus musqué de son temps, n'eut pas de peine à les défigurer encore davantage : il prêta à Ogier les roucoulements d'un tourtereau et transforma Roland en mousquetaire. Mais, quels que soient la médiocrité de ses idées et le sucré de son style, on ne doit pas oublier qu'avec M. de Paulmy, il empêcha la prescription de s'établir contre nos vieux poëmes. La *Bibliothèque des romans* avait été parfois jusqu'à citer les textes du XIIIe siècle. Elle tint l'esprit public en éveil : ce fut à peu près son seul mérite.

Une période de transition et de crise, c'est celle qui commence avec notre siècle et s'arrête en 1830. On n'y peut signaler aucun travail décisif et (sauf le *Génie du Christianisme*) aucun de ces chefs-d'œuvre qui entraînent pour toujours l'esprit public ; mais on a la joie d'y assister à des tentatives honorables et modestement *influentes*. C'est quelque chose qu'un balbutiement, et cela fait, à tout le moins, espérer un langage. La création de l'Institut fut une bonne aubaine pour notre poésie délaissée : on entreprit sur le champ d'y continuer l'*Histoire littéraire*, et Daunou

ne tarda pas à publier son fameux *Discours sur l'état des lettres au* XIIIe *siècle*. On n'osait pas encore aborder la publication de nos textes épiques; mais Roquefort et Méon, commençant par l'élément graveleux de notre vieille poésie, s'attaquaient au texte de nos fableaux; mais Chénier et Aimé Martin, en des chaires publiques, appelaient courageusement l'attention sur la véritable épopée nationale; mais le Glossaire de Roquefort, si imparfait qu'il fût, allait faciliter ces études toutes nouvelles encore et dont les commencements étaient si âpres; mais M. de Marchangy, après Chateaubriand et avant Victor Hugo, passionnait les intelligences vraiment françaises pour les épisodes de notre moyen âge qui sont le plus profondément français. Enfin, en 1849, on apprit, comme nous l'avons dit plus haut, qu'un Allemand venait de publier le premier texte d'une de nos chansons de geste. Immanuel Bekker, en effet, s'était fait à Berlin l'éditeur de *Fierabras*, et il est permis, encore aujourd'hui, de dire, sans aucun excès de langage, que cette publication fut un véritable événement littéraire.

Depuis 1830, les faits se pressent et deviennent trop nombreux pour se prêter aisément à un résumé tel que celui-ci. Dans l'admirable et immense nomenclature des œuvres qui ont été consacrées depuis soixante ans à la réhabilitation de nos épopées, quatre dates sont à retenir, qui correspondent à quatre livres.

Ces quatre dates sont les suivantes : 1832, 1850, 1855, 1865.

Ces quatre livres sont les suivants : la *Berte aux grans piés* de Paulin Paris; l'édition de la *Chanson de Roland* par F. Génin; le *Recueil des anciens poètes de la France*, sous la direction de F. Guessard, et l'*Histoire poétique de Charlemagne* de Gaston Paris.

Berte aux grans piés, c'est l'initiation; le *Roland* de Génin, c'est l'enthousiasme; le *Recueil des anciens poëtes*, c'est le travail; l'*Histoire poétique de Charlemagne*, c'est la critique.

*

Les désastres de 1870 ont donné soudain à l'Épopée française et aux études dont elle est l'objet un caractère résolument patriotique. La *Chanson de Roland* a pris alors les apparences et les proportions d'une manifestation contre les vainqueurs, et le cor de Roland a été le clairon qui a rallié les amis de la France. Rien n'a été plus sincère, rien n'a été plus sain. De toutes parts on s'est mis à publier de nouveaux textes épiques; mais, à notre humble avis, on n'en a pas encore édité un assez grand nombre, et l'on eut pu, non pas faire mieux, mais aller plus vite. De bons Traités synthétiques, comme celui de Nyrop, facilitaient dès lors la besogne des jeunes romanistes. Paul Meyer, dans son *Girart de Roussillon* et dans son *Alexandre*, créait le type exact et parfait de ces monographies qui ont une chanson pour objet. Auguste Longnon se sentait la vocation de remonter aux sources vraiment historiques de nos grandes légendes. Les Académies, les Sociétés savantes et les Écoles rivalisaient d'ardeur. Les écoliers de seconde, heureux et fiers de leurs nouveaux classiques, lisaient le *Roland* et le faisaient lire à leurs pères. La *Fille de Roland* avait cent représentations consécutives à la Comédie française. Les peintres eux-mêmes voulaient bien, de temps à autre, demander à notre Épopée quelque sujet de tableau, bien que de tels tableaux n'eussent aucune chance de se vendre en Amérique. Les poètes chantaient, et Autran écrivait pour nous cette *Légende*

I PART. LIVR. III. CHAP. XVII.

des Paladins qui est une très noble et très originale traduction de notre épopée rajeunie.

A l'étranger, c'était partout le même mouvement et le même feu ; mais principalement en Allemagne où cinquante professeurs d'élite expliquent chaque année nos textes des XII[e] et XIII[e] siècles à quelques mille élèves qui, chose rare, les écoutent, et, chose plus rare encore, travaillent avec eux. En Suède, à Upsal, il s'est trouvé des érudits capables de publier avec succès une de nos chansons inédites. A Copenhague, Nyrop, dont nous avons tout à l'heure prononcé le nom, édite son Manuel de l'Épopée française qu'un Italien traduit, à défaut d'un Français. En Néerlande, on continue fort innocemment à se prouver à soi-même que nos romans sont néerlandais. En Angleterre, on se consume sur le *Fierabras* et l'*Otinel*. L'Italie enfin a son Pio Rajna au milieu d'une pléiade d'autres érudits, et l'Espagne son Mila y Fontanals presque seul.

Le présent enfin nous fait espérer en l'avenir.

*
* *

Conclusion générale.

Quant à nous, nous terminons ici cette première partie de notre livre.

Cette œuvre, nous l'avons commencée il y a trente ans avec toute l'effervescence et toute la joie de la jeunesse : nous l'achevons aujourd'hui, sous un ciel plus sombre, avec quelque découragement et quelque tristesse.

Tous ceux qui nous ont précédé dans l'étude et l'amour de notre chère épopée, sont descendus dans la tombe [1], et nous sentons nous-même le poids importun de la vieillesse.

1. Diez, le 29 mai 1876 ; Paulin Paris, le 13 février 1881 ; Théodor Müller, le 14 avril et Littré le 2 juin de la même année ; Francis

Tout ce que nous aimons est par terre.

L'Église, à laquelle nous avons consacré le meilleur de notre vie, est traquée de toutes parts et jette les yeux autour d'elle pour chercher un asile qui est encore incertain. Et voici qu'en Allemagne, en Italie, et jusque dans notre France tant aimée, nous entendons déjà ce cri inattendu, ce cri sinistre : « A bas la patrie. »

Le livre, dont nous écrivons ici la dernière page, est le fruit d'un labeur qui n'a pas toujours été sans quelque amertume et quelque ennui. Oui, plus d'une fois, quand nous étions égaré dans le ridicule dédale de nos derniers romans, quand nous perdions de belles et bonnes heures à lire et à transcrire ces platitudes uniques qui sont intitulées *Morgant le Géant* et *la Conqueste de Trebisonde*, quand nous étions forcé de subir le musc de M. de Paulmy ou de M. de Tressan, plus d'une fois, en ces heures de lassitude, nous avons éprouvé un dégoût profond et que nous croyions invincible. Nous nous demandions alors s'il n'eût pas mieux valu consacrer les énergies de notre travail à la défense de la Vérité, à l'exposition d'idées plus généreuses, plus vastes, plus utiles. Il nous semblait que nous pouvions avoir quelque chose de mieux à faire qu'à raconter les amours d'Ogier et de la fée Morgue. Telles étaient nos incertitudes et nos angoisses ; mais nous avions trouvé le secret d'en triompher. Vite, nous lisions quelques strophes de *Roland* ou d'*Aliscans*, strophes

Guessard, le 7 mai 1882 ; Mila y Fontanals, le 16 juillet 1884 ; le docteur Jonckbloet, le 19 octobre 1885 ; Francisque Michel le 18 mars 1886 ; Karl Bartsch le 19 février 1886 ; Arsène Darmestetter, le 16 novembre 1888 ; Henri Michelant, le 23 mai 1890, et Conrad Hoffmann la même année, etc., etc.

très chrétiennes et très françaises, et nous étions consolé, et nous nous disions que notre livre ne serait peut-être pas inutile, que la longueur de nos veilles et les âpretés de nos travaux n'avaient peut-être pas servi uniquement à un stérile exercice de critique, et qu'enfin nous avions fait œuvre de chrétien et de Français en établissant ces vérités que nous voulons une dernière fois formuler dans les dernières lignes de ce trop long volume :

« La France est la plus épique des nations modernes ;

« Elle a possédé, au moyen age, une épopée nationale et chrétienne,

« Et la Chanson de Roland est notre Iliade. »



TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

ORIGINE ET HISTOIRE DES ÉPOPÉES FRANÇAISES.

LIVRE DEUXIÈME (Suite).

PÉRIODE DE SPLENDEUR.

CHAPITRE XVII

LES PROPAGATEURS DES CHANSONS DE GESTE. — ORIGINE, NOMS, PAYS ET CLASSIFICATION GÉNÉRALE DES JONGLEURS.

CHAPITRE XVIII

SUITE DU PRÉCÉDENT. — JONGLEURS CLERCS, AUTEURS ET ÉDITEURS. — JONGLEURS A POSTE FIXE ET JONGLEURS AMBULANTS.

CHAPITRE XIX

SUITE DU PRÉCÉDENT. — LA GRANDE TRIBU DES SALTIMBANQUES. — LES MUSICIENS ET LES CHANTEURS.

CHAPITRE XX

SUITE DU PRÉCÉDENT. — LA JOURNÉE, L'ANNÉE, LA VIE D'UN JONGLEUR DE GESTE.

CHAPITRE XXI

SUITE ET FIN DU PRÉCÉDENT. — LE BIEN ET LE MAL QU'ON A DIT DES JONGLEURS

CHAPITRE XXII

DE L'EXÉCUTION DES CHANSONS DE GESTE. — UNE SÉANCE ÉPIQUE DANS UN CHATEAU.

CHAPITRE XXIII

LES VOYAGES DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE. — I. EN ALLEMAGNE

CHAPITRE XXIV

LES VOYAGES DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE. — II. EN NÉERLANDE.

CHAPITRE XXV

LES VOYAGES DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE. — III. EN ANGLETERRE.

CHAPITRE XXVI

LES VOYAGES DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE. — IV. AUX PAYS SCANDINAVES.

CHAPITRE XXVII

LES VOYAGES DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE. — V. EN ESPAGNE.

CHAPITRE XXVIII

LES VOYAGES DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE. — VI. EN ITALIE.

CHAPITRE XXIX

DERNIER COUP D'ŒIL SUR LA PÉRIODE DE SPLENDEUR. SYMPTÔMES D'UNE DÉCADENCE PROCHAINE.

LIVRE TROISIEME.

PÉRIODE DE DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER

LES DERNIERS ROMANS EN VERS.

CHAPITRE II

SUITE DU PRÉCÉDENT. — PHYSIONOMIE LITTÉRAIRE DES DERNIÈRES CHANSONS DE GESTE.

CHAPITRE III

SUITE ET FIN DU PRÉCÉDENT. — PHYSIONOMIE MORALE DES DERNIÈRES CHANSONS DE GESTE.

CHAPITRE IV

LES ROMANS EN PROSE. — LEUR ORIGINE ET RAISON D'ÊTRE. — ESSAI DE CLASSIFICATION.

CHAPITRE V

LE PROSATEUR A L'ŒUVRE. — COMMENT, AVEC UN ROMAN EN VERS, ON FABRIQUE UN ROMAN EN PROSE.

CHAPITRE VI

SUITE ET FIN DU PRÉCÉDENT. — PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DES ROMANS EN PROSE.

CHAPITRE VII

LES INCUNABLES.

CHAPITRE VIII

LA RENAISSANCE.

CHAPITRE IX

LE XVII[e] SIÈCLE.

CHAPITRE X

LE XVIII[e] SIÈCLE.

CHAPITRE XI

LA BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS.

CHAPITRE XII

L'ÉPOPÉE NATIONALE A LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE.
LA BIBLIOTHÈQUE BLEUE.

CHAPITRE XIII

HISTOIRE DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE DE 1789 A 1830.
— COMMENCEMENTS DE LA PÉRIODE DE RÉHABILITATION. — I. LA POÉSIE.

CHAPITRE XIV

HISTOIRE DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE DE 1789 A 1830. — COMMENCEMENTS DE LA PÉRIODE DE RÉHABILITATION. — II. L'ÉRUDITION.

CHAPITRE XV

PÉRIODE DE RÉHABILITATION.
I. DEPUIS 1830 JUSQU'A 1870.

CHAPITRE XVI

PÉRIODE DE RÉHABILITATION. — II. DEPUIS 1870 JUSQU'A 1893. — CE QU'ON A FAIT JUSQU'ICI. — CE QU'IL RESTE A FAIRE.

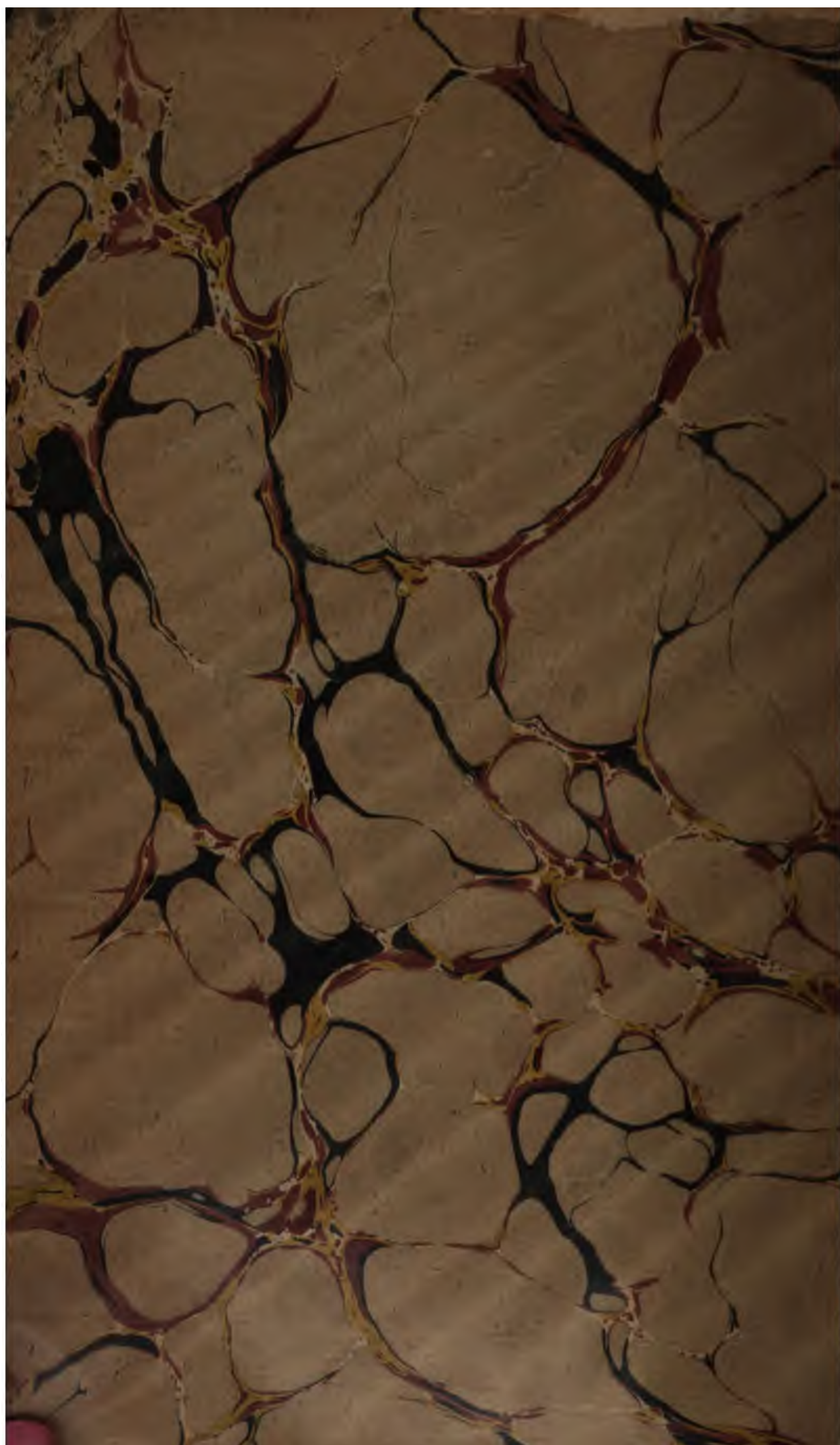
—

CHAPITE XVII

RÉSUMÉ DE TOUT LE TROISIÈME LIVRE — CONCLUSION GÉNÉRALE.



LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23





16859 22
...tier, L.
Epopées francaises.
DATE NAME DATE
AUG 28 1976

